BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Art militaire des

Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre / ,

composés avant l'ere chrétienne, par [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Amiot / Joseph / 1718-1793 / 0680 * Guignes / Joseph de / 1721-1800 / 0360. Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre / , composés avant l'ere chrétienne, par différents généraux chinois... Traduit en francois, par le P. Amiot, missionnaire à Pe-king, revu é par M. Deguignes.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous

forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Réserve

V

p.
~~0.1940.~~ ©
c.

Inv. 1684

ART MILITAIRE

DES

CHINOIS.

ART MILITAIRE DES CHINOIS,

OU

RECUEIL

D'ANCIENS TRAITÉS SUR LA GUERRE,

composés avant l'ere chrétienne,

PAR DIFFÉRENTS GÉNÉRAUX CHINOIS.

Ouvrages sur lesquels les Aspirants aux Grades Militaires sont obligés de subir des examens.

ON Y A JOINT

Dix Préceptes adressés aux Troupes par l'Empereur YONG-TCHENG, pere de l'Empereur régnant.

Et des PLANCHES GRAVÉES pour l'intelligence des Exercices, des Evolutions, des Habillements, des Armes & des Instruments Militaires des Chinois.

Traduit en François, par le P. AMIOT, Missionnaire à Pe-king, revu & publié par M. DEGUIGNES.





A PARIS,

Chez DIDOT L'AINÉ, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS.

Ces Ouvrages ſur l'Art Militaire des Chinois, traduits en françois par le P. Amiot, ſont dépoſés dans le cabinet de M. Bertin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, à qui ils ont été envoyés de la Chine par le Traducteur. C'eſt le fruit d'une correſpondance ſuivie que ce Miniſtre, plein de zele pour le progrès de nos connoiſſances, entretient, par la permiſſion du Roi, avec des Lettrés Chinois que Sa Majeſté a honorés de ſa protection & qu'elle a comblés de ſes bienfaits, pendant le ſéjour qu'ils ont fait en France (1). Cette correſpondance devient de plus en plus intéreſſante & utile aux Sciences & aux Arts, par les Mémoires que ces Lettrés envoient tous les ans, & que le Miniſtre ſe fait un plaiſir de communiquer par la voie de l'impreſſion.

Tel eſt celui du P. Amiot, ouvrage qui a dû coûter beaucoup de peines à ce ſavant Miſſionnaire, déja connu par la traduction d'un poëme de l'Empereur de la Chine, contenant l'éloge de la ville de Moukden, qui avoit été envoyé à la Bibliotheque du Roi, & que j'ai fait imprimer l'année derniere. J'ai apporté les mêmes ſoins & les mêmes attentions dans la publication de celui-ci, & je me ſuis fait un devoir de le donner tel que le P. Amiot l'a envoyé ; j'ai ſeulement tranſpoſé quelques-unes des notes ; j'en ai diviſé quelques autres ; j'ai ſupprimé quelques avis que l'impreſſion rendoit inu-

(1) MM. Ko & Yang. M. Parent, Conſeiller de la Cour des Monnoies, eſt chargé de cette correſpondance. Ses lumieres & ſon zele répondent parfaitement aux intentions du Miniſtre.

tiles ou qui étoient répétés en différents endroits; j'ai réuni ou rapproché pluſieurs obſervations qui m'ont paru devoir l'être; j'y ai ajouté une table des matieres. Du reſte, je me ſuis attaché à rendre cette édition entiérement conforme à l'original que le P. Amiot a paraphé lui-même à la fin de chaque Chapitre, dans la crainte que ſon manuſcrit ne tombât en d'autres mains & ne fût altéré. » Il » eſt arrivé, dit-il, plus d'une fois que ſous prétexte de » corriger ou de donner une nouvelle forme aux ou» vrages qu'on reçoit des pays ſi éloignés, on les a tron» qués ou défigurés, ſoit en ajoutant où il n'étoit pas » à propos de le faire, ſoit en retranchant ce qu'il fal» loit conſerver, ſoit enfin en voulant donner le tout » à ſa maniere, qu'on croit préférable à celle des Au» teurs; en conſéquence, au lieu de donner des » connoiſſances ſures & exactes, on n'a fait que multi» plier les erreurs ou confirmer les fauſſes idées qu'on » avoit d'abord conçues ſur des rapports précipités ou » peu fideles : tout au moins on a obſcurci les objets, au » lieu de les éclairer. Il me ſemble qu'on devroit ſe con» duire à l'égard des écrits qui viennent de loin, comme » on ſe conduit à l'égard des ouvrages qui ſont déja ſur» annés & qu'on veut rajeunir : on ne ſe permet d'autres » changements que ceux qui ont rapport aux expreſ» ſions & au ſtyle ». C'eſt à quoi je me ſuis borné dans l'impreſſion de ce recueil.

Parmi les ouvrages militaires compoſés par les Chinois, il y en a ſix auxquels ils donnent le nom de *King* ou de claſſiques, ce ſont ceux ſur leſquels tout Militaire doit ſubir un examen.

Le premier eſt intitulé Sun-tſe.

Le ſecond, Ou-tſe.

Le troiſieme, Se-ma-fa.

Le quatrieme, Lou-tao.

Le cinquieme, Leao-tſe.

Le ſixieme, Tai-tſoung, Li-ouei-kong.

Le P. Amiot n'a traduit que les trois premiers de ces ouvrages. Il a envoyé le Sun-tſe & l'Ou-tſe en 1766, & ils ſont arrivés l'année ſuivante. Il y a joint un Ouvrage fait par ordre de l'Empereur Yong-tcheng, concernant la conduite que les troupes doivent tenir, & il a mis à la fin les exercices & les évolutions des troupes Chinoiſes, avec les deſſins néceſſaires. Le troiſieme, ou le Se-ma-fa, eſt arrivé en 1769. Le P. Amiot paroît avoir quelque envie de continuer ce travail : s'il l'envoie, & ſi le Public reçoit favorablement celui-ci, on pourra donner la ſuite.

Voilà ce que j'ai raſſemblé, de quelques notes qui étoient éparſes dans l'Ouvrage du P. Amiot. Qu'il me ſoit permis d'y ajouter quelques obſervations ſur les Ouvrages qu'il a traduits. Tous ſont en Chinois à la Bibliotheque du Roi, dans un recueil qui eſt intitulé *Vou-king*, c'eſt-à-dire, *Livres claſſiques des Militaires*. Le premier eſt Sun-tſe : ſon vrai titre eſt *Sun-tſe-ping-fa*, c'eſt-à-dire, Regles de l'Art Militaire par Sun-tſe ou Sun-vou.

Cet ouvrage étoit en quatre-vingt-deux Chapitres ; il n'en reſte que treize. Un Empereur de la Chine, nommé Vou-ti, de la Dynaſtie des Goei, qui vivoit vers l'an 424 de J. C. a fait un commentaire très eſtimé, qui eſt intitulé *Goei-vou-tchu-ſun-tſe*. Il y a paru pluſieurs autres commentaires de l'Ouvrage de Sun-tſe, ſous la Dynaſtie des Tang & ſous celle des Song.

Le ſecond eſt nommé Ou-tſe, autrement Ou-ki.

Ou-tſe étoit du Royaume de Ouei ou Goei. Le Pere Amiot en parle dans ſa Préface.

Le troiſieme eſt Se-ma-jang-kiu, que l'on appelle communément Se-ma, nom de ſa dignité. Il étoit du Royaume de Tſi, & vivoit ſous les Tcheou, avant J. C. Son ouvrage eſt intitulé Se-ma-ping-fa, ou Regles de l'Art Militaire par Se-ma.

Le quatrieme eſt intitulé *Ven-toui*, c'eſt-à-dire, *demandes & réponſes*. Les demandes ſont propoſées par Li-chi-min ou Li-che-min, & Li-tſing-yo y répond. Li-chi-min eſt le même que Tai-tſong, Empereur de la Dynaſtie des Tang. Ce petit traité ſur l'Art Militaire eſt diviſé en trois parties. Li-tſing-yo, autrement dit Tſing-yo-ſe, portoit le titre de Goei-kong ou Ouei-kong. Le Pere Amiot, qui en parle dans ſa Préface ſur le Lou-tao, le nomme Tching-yao-che, ce qui eſt une faute de copiſte; il faudroit dire, conformément à ſa prononciation, Tching-yo-che. Tai-tſong vivoit l'an 627 de J. C.

Le cinquieme, dans l'édition de la Bibliotheque du Roi, eſt le livre intitulé *Goei-leao-tſe*. Le P. Amiot, qui en parle (1), le nomme Yu-leao-tſe. Ce Goei-leao-tſe vivoit avant l'Ere Chrétienne : on ignore de quelle province il étoit. Son ouvrage, en forme de dialogue, eſt diviſé en vingt-quatre articles aſſez courts; l'Auteur y remonte à l'origine de l'Art Militaire ſous Hoang-ti. Pluſieurs Savants ont fait des commentaires ſur cet ouvrage.

Le ſixieme eſt le *San-lio*, compoſé par Hoang-che-kong, qui vivoit, à ce que l'on croit, ſous la Dynaſtie des Tſin, avant J. C. Il eſt diviſé en trois parties.

(1) Préface du Lou-tao.

Le ſeptieme & dernier eſt intitulé *Lou-tao*, & il eſt attribué à Liu-vang, le même que Tai-kong, qui vivoit 1122 ans avant J. C. au commencement de la Dynaſtie des Tcheou. Cet Ouvrage eſt partagé en ſoixante petits articles ; le P. Amiot en a traduit ſeulement le vingt-unieme, qui traite de l'établiſſement du Général, & les vingt-quatrieme & vingt-cinquieme, qui tous les deux ont pour objet la maniere de ſe communiquer les ſecrets. Ils ſont réunis tous les deux dans l'article II de l'extrait du Lou-tao.

Voilà les Ouvrages fondamentaux ſur l'Art Militaire chez les Chinois. Les deux éditions de ce recueil, qui ſont dans la Bibliotheque du Roi, ſont numérotées 353 & 354 : l'une & l'autre renferment les mêmes ouvrages ; mais dans celle qui eſt numérotée 354, les commentaires ſont beaucoup plus étendus, & l'on a mis à la tête un petit Traité de l'exercice de la fleche, tant à pied qu'à cheval, avec les figures. Cette édition a été faite ſous le regne de Kang-hi, mort en 1722 ; l'autre, ſous celui de Van-li, qui mourut l'an 1620 de J. C.

Les planches qui accompagnent la traduction du Pere Amiot ſont copiées fidellement d'après les deſſins enluminés qu'il a envoyés ; on a ſimplement réduit ces deſſins, qui étoient plus grands.

TABLE
DES CHAPITRES.

Discours préliminaire du Traducteur, page 1

Les dix Préceptes de l'Empereur Yong-tcheng aux Gens de guerre.

Préface de l'Empereur, page 13
I. Précepte. *Il faut aimer & reſpecter ſes parents*, 17
II. Précepte. *Il faut honorer & reſpecter ſes aînés*, 19
III. Précepte. *Il faut être de bonne intelligence avec tout le monde*, 22
IV. Précepte. *Il faut inſtruire ſes enfants & ſes freres cadets*, 25
V. Précepte. *Il faut cultiver la terre avec ſoin*, 27
VI. Précepte. *Il faut ſe rendre habile dans l'exercice de la fleche, tant à pied qu'à cheval*, 30
VII. Précepte. *Il faut uſer d'économie*, 33
VIII. Précepte. *Il faut s'abſtenir du vin & des liqueurs qui enivrent*, 35
IX. Précepte. *Il faut éviter le jeu*, 38
X. Précepte. *Il faut éviter les combats & les querelles*, 41

Les XIII Articles ſur l'Art Militaire, par Sun-tſe.

Préface, 47
I. Art. *Fondements de l'Art Militaire*, 57
II. Art. *Des commencements de la campagne*, 63
III. Art. *De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat*, 69
IV. Art. *De la contenance des troupes*, 76
V. Art. *De l'habileté dans le gouvernement des troupes*, 80

VI. ART. *Du plein & du vuide*, 85
VII. ART. *Des avantages qu'il faut ſe procurer*, 92
VIII. ART. *Des neuf changements*, 99
IX. ART. *De la conduite que les troupes doivent tenir*, 107
X. ART. *De la connoiſſance du terrein*, 117
XI. ART. *Des neuf ſortes de terreins*, 127
XII. ART. *Précis de la maniere de combattre par le feu*, 146
XIII. ART. *De la maniere d'employer les diſſenſions & de mettre la diſcorde*, 151

Les VI Articles ſur l'Art Militaire, par Ou-tſe.

Préface, 163
I. ART. *Du gouvernement de l'Etat par rapport aux troupes*, 170
II. ART. *Combien il eſt important de bien connoître ſes ennemis*, 183
III. ART. *Du gouvernement des troupes*, 196
IV. ART. *Du Général d'armée*, 203
V. ART. *De la maniere de prendre ſon parti dans les différents changements qui peuvent arriver*, 210
VI. ART. *Des véritables moyens d'avoir de bonnes troupes*, 218

Les V Articles ſur l'Art Militaire, par Se-ma.

Préface, 227
I. ART. *De l'humanité*, 230
II. ART. *Précis des devoirs particuliers de l'Empereur*, 243
III. ART. *Précis des devoirs particuliers de ceux qui commandent*, 255
IV. ART. *De la majeſté des troupes*, 278

V. Art. *Idée générale de la maniere dont il faut employer les troupes*, 297.

Extrait du livre intitulé Lou-tao, ſur l'Art Militaire.

Préface, 305
I. *De la maniere dont on faiſoit anciennement les Généraux*, 307
II. *De la maniere dont le Souverain & le Général ſe communiquoient leurs ſecrets*, 312

Inſtruction ſur l'Exercice Militaire.

Préface, 319
Exercice de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier, 322
Premier Exercice, 323
Second Exercice, 326
Inſtruction ſur la maniere dont on doit faire l'Exercice général, 333
Des armes, des habillements & des inſtruments qui ſont à l'uſage des gens de guerre, 360

Fin de la Table des Chapitres.

PRÉFACE

DISCOURS
DU TRADUCTEUR.

A JUGER des Chinois par leurs mœurs, par leurs coutumes, par leurs Loix, par la forme de leur Gouvernement, & en général par tout ce qui s'obſerve aujourd'hui parmi eux, on concluroit, ſans héſiter, que ce doit être la Nation du monde la plus pacifique & la plus éloignée d'avoir les brillantes qualités qui font les Guerriers.

Leur génie, naturellement doux, honnête, ſouple & pliant, doit les rendre beaucoup plus propres au commerce de la vie, qu'aux actions militaires & au tumulte des armes. Leur cœur, toujours ſuſceptible de la crainte des châtiments, toujours reſſerré entre les bornes d'une obéiſſance aveugle envers tous ceux que la Providence a placés ſur leur tête, doit être comme incapable de former ces projets hardis qui font les Héros. Leur eſprit, toujours étouffé, dès l'enfance, par un nombre preſque infini de petites pratiques, fait que dans l'âge même le plus bouillant, le ſang ne ſemble couler dans leurs veines qu'avec une lenteur qui fait l'étonnement de tous les Européens. Leurs préjugés, ou, ſi l'on

veut, leur bon ſens, ne leur font enviſager qu'avec une eſpece d'horreur cette triſte néceſſité, où des hommes ſe trouvent quelquefois réduits, d'attenter à la vie d'autres hommes. Tout cela réuni doit contribuer, à la vérité, à faire des fils reſpectueux, de bons peres de famille, de fideles ſujets & d'excellents citoyens, mais ne doit pas, ce me ſemble, inſpirer du courage au ſoldat, de la valeur à l'Officier ni des vues au Général.

Cependant cette même Nation, depuis près de quatre mille ans qu'elle ſubſiſte dans l'état à-peu-près où on la voit aujourd'hui, a toujours, ou preſque toujours, triomphé de ſes ennemis; & lorſqu'elle a eu le malheur d'être vaincue, elle a donné la loi aux vainqueurs eux-mêmes. Ses Annales nous expoſent ſans fard le bon & le mauvais de chaque Dynaſtie. Comme elles ſont écrites avec cette ſimplicité qui caractériſe ſi bien le vrai, il me ſemble qu'on ne peut, ſans quelque témérité, révoquer en doute ce qu'elles renferment. On y voit de temps en temps des traits de lâcheté qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs; mais plus ſouvent encore on y admire des prodiges de bravoure, & un total d'actions & de conduite militaires dont ailleurs auſſi il n'y a pas d'exemples bien fréquents. Un Ou-ouang (1),

(1) Ou-ouang eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Tcheou : il monta ſur le Trône l'an 1122 avant J. C.

un Kao-ti (1), un Han-ſin, un Tan-tao-tſi (2), un Ouen-ti (3), un Ou-ti (4), un Tai-tſou (5), un Che-tſou (6), & preſque tous les Fondateurs de Dynaſtie, quels Politiques! quels Guerriers! quels Héros! non, les Alexandres & les Céſars ne les ſurpaſſent point. D'ailleurs, ces grands hommes, ces puiſſants génies, qui ont

---

(1) Kao-ti, autrement dit Kao-tſou, eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Han: il monta ſur le Trône l'an 206 avant J. C.

(2) Han-ſin & Tan-tao-tſi ſont deux fameux Généraux, dont les Chinois parlent encore aujourd hui avec admiration: ils leur joignent Keng-kan, Ou-han & Lai-hi.

(3) Ouen-ti, troiſieme Empereur de la Dynaſtie des Soung, & Ouen-ti, quatrieme Empereur des Han, ſont fameux par leurs exploits militaires. Ouen-ti des Han régnoit l'an 179 avant J. C. & Ouen-ti des Soung monta ſur le Trône l'an 424 après J. C.

(4) Ou-ti étoit le ſixieme Empereur des Han Occidentaux; il vivoit 140 ans avant J. C. Il y a eu un autre Ou-ti, treizieme Empereur de la Dynaſtie des Tſin, ou, pour mieux dire, neuvieme Empereur des Tſin Occidentaux, lequel s'eſt rendu recommandable par ſes qualités guerrieres: il régnoit l'an 373 après J. C.

(5) Tai-tſou eſt le Fondateur de la Dynaſtie des Ming. Il monta ſur le Trône l'an de J. C. 1368: il eſt connu ſous le nom de Houng-ou, qui eſt celui de ſon regne.

(6) Che-tſou, autrement dit Chun-tche, eſt le premier de la Dynaſtie régnante, qui ait porté, de ſon vivant, le titre d'Empereur de la Chine. Dans la révolution qui arriva l'an 1644, il s'eſt fait, de la part des Tartares Mantchous, des actions de ſageſſe, de bravoure & de politique, qu'on ſeroit tenté de regarder comme fabuleuſes, ſi elles ne s'étoient paſſées dans un temps ſi voiſin du nôtre: mais il faut tout dire; c'eſt en ſuivant les conſeils des Chinois que ces Tartares ont fait tout ce que nous admirons. Je pourrai dans la ſuite donner une hiſtoire un peu détaillée de cette révolution.

fait de ſi belles Loix pour le Politique & le Civil, ne peuvent-ils pas en avoir fait d'auſſi belles pour ce qui concerne le Militaire ? Il ne me convient pas de m'ériger en juge ſur cette matiere ; c'eſt à nos Guerriers qu'il appartient de prononcer à cet égard.

Le premier des Ouvrages que je leur préſente, eſt le plus eſtimé de tous : il a été compoſé par Sun-tſe, un des plus vaillants & des plus habiles Généraux que la Chine ait eus. Les Chinois font ſi grand cas de cet Ouvrage, qu'ils le regardent comme un chef-d'œuvre en ce genre, comme un vrai modele, & comme un précis de tout ce qu'on peut dire ſur l'art des Guerriers. Leurs Docteurs d'armes (car la Milice a ici ſes Docteurs comme les Lettres), leurs Docteurs d'armes, dis-je, ne ſont parvenus au grade qui les diſtingue, que parcequ'ils ont ſu l'expliquer, ou en commenter ſimplement quelques articles, dans l'examen qu'on leur a fait ſubir avant que de les admettre.

Le ſecond, compoſé par Ou-tſe, va preſque de pair, & n'a pas moins une approbation univerſelle. Celui qui l'a compoſé eſt un autre Héros, dont les brillantes actions ſont un des principaux ornements de l'Hiſtoire de ſon temps. Le grand Empereur Kang-hi fit traduire en Langue Tartare-Mantchou l'un & l'autre de ces Ouvrages, pour les mettre entre les mains des Tartares ; & aujourd'hui même, il n'eſt perſonne qui ſe crût en

état d'être à la tête des troupes, s'il ne ſavoit par cœur ſon Sun-tſe & ſon Ou-tſe. Ces deux Auteurs, diſent les Chinois, ſont dans leur genre ce que Confucius & Mong-tſe ſont dans le leur. Ceux-ci forment des Philoſophes, des hommes vertueux, des Sages; ceux-là forment de bons Soldats, de grands Capitaines, d'excellents Généraux.

Se-ma & les autres qui ont écrit ſur l'Art Militaire, ont également leur mérite; ils ſont néanmoins d'un rang inférieur, & on peut parvenir à être Bachelier & Docteur même dans la Science Militaire, ſans les ſavoir ou ſans les avoir lus. Cependant, quoique ceux qui veulent s'élever par la voie des armes, ne ſoient pas obligés à la rigueur de prendre des leçons dans l'ouvrage de Se-ma, & dans les autres Auteurs du ſecond rang, il eſt fort rare qu'ils ne les liſent, qu'ils ne les apprennent, & qu'ils ne les ſachent du moins en ſubſtance. Le livre de Se-ma jouit d'une eſtime univerſelle; c'eſt ce qui m'a déterminé à en donner la traduction, que l'on trouvera après les deux Auteurs dont j'ai parlé.

Comme le goût des Chinois eſt auſſi différent du nôtre, que nos uſages, nos mœurs & nos coutumes different des leurs; il pourra ſe faire que ce qui eſt ſi fort eſtimé chez eux, ne ſoit regardé chez nous qu'avec une certaine indifférence. Ainſi ceux qui pourroient avoir la curioſité de lire les Ouvrages de Sun-tſe & des autres qui

ont écrit sur l'Art Militaire, ne doivent pas s'attendre à y trouver des détails amusants, des préceptes instructifs ni des pratiques pour le pays où ils vivent.

Si j'avois un conseil à donner, je dirois volontiers qu'ils ne doivent se proposer d'autre but que celui de savoir ce qu'on a pensé dans les pays lointains, & dans les temps reculés, sur un Art connu de toutes les Nations, mais différemment exercé par chacune d'elles; je dirois encore qu'ils doivent se rappeller de temps en temps que ce sont des Auteurs Chinois qu'ils lisent, & que ce sont des Chinois qui leur parlent françois : alors ils excuseront facilement les défauts qu'ils pourront rencontrer, & tout ce qui leur paroîtra n'être pas conforme aux lumieres de leur raison, à leur expérience & à leur bon goût.

Cependant si, contre mon attente, il arrivoit qu'on eût quelque agrément à converser avec ces Héros étrangers & à recevoir quelques-unes de leurs instructions, j'en aurois moi-même une satisfaction bien grande; & je serois dédommagé de mont ravail, si, avec l'agrément, on y trouvoit encore l'utile. C'est principalement dans cette derniere vue que j'ai entrepris un travail si contraire à mon goût, & si éloigné de l'objet de ma profession. Ce n'est pas sans avoir vaincu bien des obstacles que je l'ai conduit à sa fin. Le laconisme, l'obscurité, disons mieux, la difficulté des expressions chinoises n'est pas un

des moindres ; cent fois rebuté, j'ai abandonné cent fois une entrepriſe que je croyois être, & qui étoit en effet au-deſſus de mes forces : j'y renonçois entierement, lorſque le haſard me remit ſur les voies, dans le temps même que mes occupations ſembloient devoir m'en éloigner davantage. Voici, en peu de mots, quelle en a été l'occaſion.

Quelques Seigneurs Tartares de la plus haute qualité, & qui tenoient un rang diſtingué dans les troupes, s'étoient attiré la diſgrace du Souverain. La confiſcation de ce qu'ils poſſédoient fut une des peines qu'ils ſubirent. On dépouilla leurs maiſons, & on vendit publiquement leurs meubles. Une perſonne de confiance, que j'avois chargée depuis plus d'un an de ramaſſer tous les livres qu'elle pourroit trouver ſur la guerre, étant allée dans le lieu où ſe font ces ſortes de ventes, jetta les yeux ſur les livres qui y étoient expoſés ; elle vit, entre autres, un manuſcrit, dans lequel ſe trouvoit la collection des bons Auteurs qui ont écrit ſur l'Art Militaire, avec des notes qui en étoient une eſpece de commentaire, pour le développement & l'entiere intelligence du texte ; elle ſe rappella la commiſſion que je lui avois donnée, & n'héſita point ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Toute cette collection étoit traduite en Tartare-Mantchou. J'apprenois alors cette Langue ; celui que j'avois pour Maître, fils & petit-fils d'Officier, Militaire

lui-même, me fit un grand éloge de l'acquiſition que je venois de faire ; il voulut même que nous en expliquaſſions quelque choſe enſemble, s'offrant de me donner tous les éclairciſſements néceſſaires ſur un art dans lequel il avoit vieilli, m'aſſurant de plus que le ſtyle en étant clair, pur & élégant, je ne pourrois que profiter infiniment dans cette lecture.

Je conſentis ſans peine à ce qu'il exigeoit de moi. On apprend à s'exprimer en latin, naturellement & avec délicateſſe, en liſant les Commentaires de Céſar : pourquoi n'apprendroit-on pas à bien parler tartare en étudiant dans des Commentaires faits pour former des Céſars Mantchous ? Telle fut la réflexion que je fis alors. A peu près vers le même temps, j'appris qu'en France on étoit curieux d'avoir des connoiſſances ſur la Milice Chinoiſe ; ce fut pour moi un nouveau motif qui acheva de me déterminer. J'entrepris donc, non pas de traduire littéralement, mais de donner une idée de la maniere dont les meilleurs Auteurs Chinois parlent de la guerre, d'expliquer d'après eux leurs préceptes militaires, en conſervant leur ſtyle autant qu'il m'a été poſſible, ſans défigurer notre Langue, & en donnant quelque jour à leurs idées, lorſqu'elles étoient enveloppées dans les ténebres de la métaphore, de l'amphibologie, de l'énigme ou de l'obſcurité. Je me ſuis ſervi pour cela, non ſeulement du manuſcrit tartare dont je viens de parler, mais encore

des

des Commentateurs Chinois, anciens & modernes.

On a un grand avantage lorſqu'on poſſede les deux Langues, je veux dire la Langue Chinoiſe & celle des Tartares-Mantchous. Lorſqu'on ne comprend pas le Chinois, on a recours au Tartare, & lorſqu'on eſt embarraſſé de retrouver le vrai ſens dans le Tartare, on ouvre le Livre Chinois; ou, ſi l'on veut mieux faire, on les a continuellement l'un & l'autre ſous les yeux. C'eſt la conduite que j'ai tenue pendant le cours de mon travail, qui a été de bien des années. Je n'ai pas négligé de conſulter les perſonnes habiles, lorſque je l'ai cru néceſſaire. Néanmoins il eſt arrivé bien des fois, malgré leurs longues explications & leurs prétendus éclairciſſements, que le ſecours de leurs lumieres ne m'a guere éclairé.

Tous les hommes ont à peu près les mêmes idées; mais chaque Nation a ſa maniere propre de les développer, toujours conformément à ſon génie, & conſéquemment à la nature de la Langue qu'elle parle. Ce qui paroît clair, brillant, pompeux & magnifique chez les unes, eſt embrouillé & plein d'obſcurités, fade & inſipide chez les autres. Les Chinois ont cela de particulier, que leur Langue ne reſſemble en rien à aucune de celles qu'on parle dans le reſte du monde, ſi l'on excepte quelques Nations limitrophes, qui probablement leur doivent leur origine. Cette Langue ſinguliere, que les

Japonois appellent la Langue de confuſion, ne préſente que des difficultés à un Européen, ſous quelque point de vue qu'il l'enviſage. Les caracteres qui ſont faits pour exprimer les idées chinoiſes, ſont comme ces belles peintures dans leſquelles le commun, ou les connoiſſeurs médiocres ne voient qu'en gros l'objet repréſenté, ou tout au plus une partie des beautés qu'elles renferment, tandis qu'un vrai connoiſſeur y découvre toutes celles que l'Artiſte a voulu exprimer.

La Langue Tartare, beaucoup plus claire, ſans comparaiſon, méthodique même comme nos Langues d'Europe, a néanmoins ſes difficultés : elle n'explique ſouvent certaines obſcurités chinoiſes que par d'autres obſcurités, parceque la plupart des Traducteurs, fideles à la lettre, ne s'embarraſſent pas trop du ſens. Comme ces deux Nations ne ſont plus aujourd'hui qu'une ſeule & même Nation, leur éducation, leur maniere de penſer, d'enviſager les choſes & de les repréſenter, eſt à peu près la même ; ce qui fait que, ce qu'on n'a pas compris dans le Chinois, on ne le comprend pas quelquefois non plus dans le Tartare. Que ſais-je encore ſi par la communication que j'ai moi-même avec les Tartares & les Chinois, & par la lecture aſſidue des Ouvrages compoſés dans leur Langue, mes idées ne ſe reſſentent pas un peu du climat que j'habite depuis de longues années, & ſi mon langage n'eſt pas une eſpece de jargon inintelligible

pour un François qui fait ſon ſéjour dans ſa patrie ? Si cela eſt, les Lecteurs équitables m'excuſeront ſans peine, & diront du moins, *laudo conatum*; c'eſt tout ce que je demande d'eux.

Afin de ne rien omettre de ce qui a été fait pour les Militaires de ces contrées, je joins ici la traduction d'un petit livre qu'Yong-tcheng, fils de Kang-hi & pere de l'Empereur régnant, a compoſé autrefois pour l'inſtruction des troupes, comme membres de la ſociété civile (1). J'ai cru qu'on verroit avec quelque plaiſir quelle eſt la doctrine qu'on propoſe ici aux Gens de guerre. Le premier ſoin d'un Empereur de la Chine eſt de travailler à faire de bon citoyens; il tâche enſuite de faire de bons guerriers.

L'Empereur Yong-tcheng a diviſé ſon Ouvrage en dix chapitres, qu'il a intitulés les dix Préceptes faits pour les Gens de guerre. De tous ceux que je mets au jour, celui-ci eſt le dernier en date; il eſt même, de tous, celui qui a le moins de rapport à la guerre : cependant comme il a

(1) On verra, dans la Préface que l'Empereur place à la tête de ſes Préceptes, en quel ſens il eſt l'Auteur de l'Ouvrage qui porte ſon nom. C'eſt la coutume des Empereurs Chinois de ne pas mettre de différence entre ce qu'ils font faire & ce qu'ils font eux-mêmes, en fait de Littérature. *J'ai tant travaillé ſur cette matiere*, diſoit autrefois Kang-hi, à l'occaſion d'un point d'Anatomie, dont on lui rendoit compte, *que je dois bien être au fait.* Tout ſon travail en ce genre conſiſtoit dans un ordre qu'il avoit donné au P. Parrennin de traduire en Tartare-Mantchou les Ouvrages de M. Dionis.

été composé par un Souverain, & que c'est pour des guerriers que ce Prince l'a composé (1), je le place à la tête des autres Ouvrages Militaires.

---

(1) Les Empereurs Tartares-Mantchous, qui ont gouverné la Chine depuis la destruction des Ming, n'ont pas cru pouvoir mieux traiter la théorie de la guerre que n'avoient fait les Chinois qu'ils ont vaincus; c'est pourquoi ils se sont contentés de faire traduire, avec tout le soin possible, leurs Ouvrages les plus essentiels : ils se sont approprié tout ce qu'ils ont trouvé chez la Nation vaincue, qui pouvoit leur convenir; & en adoptant la forme de leur Gouvernement, quant au principal, ils n'ont pas jugé qu'il fût indigne d'eux d'adopter également la plupart de leurs préceptes militaires. S'il y a de la différence entre la milice d'aujourd'hui & celle des anciens Chinois, elle ne se trouve guere que dans une certaine police extérieure, qui ne doit être comptée pour rien. Les dix Préceptes de l'Empereur Yong-tcheng sont faits en général pour l'instruction de tous les Mantchous, parcequ'ils sont censés être tous gens de guerre.



LES DIX PRECEPTES
ADRESSÉS AUX GENS DE GUERRE,
PAR YONG-TCHENG,
TROISIEME EMPEREUR DE LA DYNASTIE RÉGNANTE.

PREFACE DE L'EMPEREUR.

DEPUIS l'antiquité la plus reculée juſqu'à nos jours, les hommes ont toujours eu des Maîtres qui les ont gouvernés, qui les ont nourris, aimés, inſtruits, qui leur ont montré le chemin de la vertu, & qui ont regardé comme un point capital le ſoin de les y faire marcher.

Kang-hi, mon Pere, a régné plus de ſoixante ans (1).

(1) Kang-hi n'a régné dans la réalité que 60 ans ; mais on compte toute l'année dans laquelle il mourut, comme étant de ſon regne.

Il a comblé de mille bienfaits tous ſes ſujets ; il les a tendrement aimés ; il a été leur pere autant que leur maître. Les Mantchous ont été en particulier l'objet des attentions continuelles de ſon grand cœur : il ſe fit un devoir d'examiner par lui-même leur ancienne doctrine, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit la faire revivre & la leur inculquer. Pour cela il ne s'en rapporta pas ſeulement à ſes lumieres ; il ordonna de plus aux Gouverneurs de Province, aux Officiers Généraux, & à tout ce qu'il y avoit de plus habile dans ſon Empire, de l'étudier, de s'en inſtruire à fond, de la faire apprendre à tous les Gens de guerre qui leur étoient ſoumis, & d'employer tous leurs efforts pour la graver dans leur cœur dans le plus grand détail.

Pour moi je me ſuis toujours appliqué à acquérir la grande Science (1) ; en héritant du Trône de mon Pere, j'ai également hérité de ſes inclinations, & dans toutes les affaires, je ſens que je penſe comme il avoit déja penſé lui-même. Comme lui, j'aime tendrement mes Sujets ; comme lui encore, je ne veux rien négliger pour con-

(1) La grande Science eſt un Ouvrage compoſé par Confucius. Tſeng-tſe, un des diſciples de ce Philoſophe, y a ajouté quelques commentaires. L'objet de la grande Science eſt, 1°. de régler ſon propre cœur avant de vouloir régler celui des autres : 2°. elle donne des préceptes ſur le bon gouvernement : 3°. elle enſeigne la maniere de pratiquer le bien & de s'y ſoutenir conſtamment, pour avoir la tranquillité de l'eſprit & le repos du cœur.

ſerver les Mantchous dans leurs anciennes mœurs, afin qu'ils ſoient toujours la force & le ſoutien de l'Empire.

L'année derniere, Hata, Gouverneur général de Ningouta (1), vint à la Cour : je l'exhortai, en termes les plus forts, à ne rien négliger pour l'inſtruction des troupes. *C'eſt de vous autres, Officiers Généraux*, lui dis-je plus d'une fois, *que dépend le bon ordre qui doit régner parmi les Gens de guerre: vous devez leur expliquer, dans le détail le plus exact, toutes les Loix & les Ordonnances qui les regardent particulierement : il ne faut pas craindre de répéter ſouvent les mêmes choſes ; c'eſt un point des plus importants pour le bien de l'Etat, que celui que je vous recommande. Pour toi, Hata, il faut que tu rediges tout ce qui s'eſt fait en ce genre, que tu mettes par écrit toutes les inſtructions que tu croiras devoir être données aux troupes ; & quand tout ſera fini, tu me le préſenteras, afin que je le faſſe publier par tout l'Empire.*

Hata obéit à mes ordres ; mais ne trouvant dans ſon écrit que de la confuſion, un ſtyle bas, & les choſes les moins néceſſaires, je me ſuis déterminé à faire compoſer par Tchang-cheou une ſimple inſtruction diviſée en dix parties, que j'ai revue avec un grand ſoin avant que de la faire publier.

---

(1) Ningouta eſt une des principales fortereſſes du pays des Mantchous. Elle eſt à 44° 24′ 15″ de latitude, & à 13° 15′ de longitude orientale, en prenant le premier méridien à Pe-king.

Quoique cet Ouvrage ſoit fait particulierement pour ceux qui ſuivent actuellement le parti des Armes, & qui portent le nom ou le titre de Soldat ou d'Officier, je prétends néanmoins que non ſeulement les Gens de guerre, mais que tous les Mantchous, ſans exception, en faſſent une lecture réfléchie, qu'il ſoit dans toutes les maiſons, qu'on l'apprenne par-tout, & que ceux même qui ne ſavent pas lire, trouvent le moyen de le ſavoir par cœur en entier. C'eſt par-là qu'on ne perdra pas de vue l'ancienne doctrine des Mantchous, qu'on ſe la tranſmettra de pere en fils, & qu'en la conſervant, on conſervera le bonheur qui eſt attaché à notre Nation.

Vous, Grands de l'Empire, Gouverneurs de Province, Mandarins & Officiers, ayez ſoin que mes ordres ſoient exécutés à la rigueur; inſtruiſez les Mantchous mes eſclaves (1), &, en les inſtruiſant, ſoyez pénétrés de cet amour paternel que j'ai moi-même pour eux & pour vous tous.

Fait le douzieme jour de la huitieme lune de la cinquieme année d'Yong-tcheng (2).

---

(1) Tous les Mantchous ſans exception, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, ſont les eſclaves nés de l'Empereur. Les Grands, les Regulos & tous les Princes ſe donnent eux-mêmes le nom d'eſclave, lorſqu'ils ſont en préſence de Sa Majeſté. *Moi votre eſclave*, diſent-ils; ce que ne font pas les Chinois, qui ſe nomment ſimplement du nom de leur grade, ou de leur dignité.

(2) La cinquieme année d'Yong-tcheng répond à notre année 1728.

LES

PREMIER PRÉCEPTE.

Il faut aimer & reſpecter ſes Parens.

QUOIQUE vous ſoyez engagés dans la profeſſion des Armes, & que l'étude des Livres Sacrés (1) & des Livres d'Hiſtoire ne vous ait pas fort occupés, il ne faut pas que vous ignoriez le principal & le plus eſſentiel de vos devoirs. Quelques réflexions ſur la maniere tendre dont un pere & une mere aiment leurs enfants, ſuffiront pour vous les rappeller.

Un enfant qui vient de naître eſt hors d'état de pourvoir à ſa propre ſubſiſtance ; il ne peut ſe rendre à ſoi-même aucun de ces ſervices d'où dependent ſa ſanté & ſa conſervation : mais ceux à qui il doit le jour les lui procurent avec empreſſement & avec joie.

Voyez comment un pere & une mere ſont attentifs à tout ce qui regarde leurs enfants : ils prêtent l'oreille au ſon de leurs voix ; ils obſervent leurs viſages ; ils ſont dans des perplexités continuelles à leur occaſion ; s'ils les voient rire, ils ſont bien-aiſes ; ils ſont triſtes, s'ils les entendent pleurer. Commençent-ils à marcher, ils comptent leurs pas, ils les ſuivent, ils ne les quittent point ; ſont-ils malades, ils en ſont dans l'affliction, ils en perdent même l'appétit & le ſommeil. Lorſ-

(1) Les Chinois entendent par *Livres ſacrés* ces anciens Livres qu'ils appellent King, c'eſt-à-dire l'Y-king, le Che-king, le Chou-king, le Li-ki, l'Yo-king, dont il ne reſte que quelques fragments, & les Ouvrages de Confucius, qu'ils reſpectent preſque autant que les King. Parmi ces Ouvrages de Confucius on a placé ceux de Mong-tſée, & le tout enſemble forme ce qu'on appelle les Se-chou.

qu'ils commencent à devenir grands, ils les inſtruiſent, ils leur donnent une éducation convenable à leur état; & quand ils ſont parvenus à l'âge qui fait les hommes, ils tâchent de leur procurer un établiſſement qui puiſſe les rendre heureux le reſte de leurs jours. Pour le dire en deux mots, les bienfaits dont un pere & une mere comblent leurs enfants, ſont comme ceux dont le Ciel lui-même nous comble chaque jour. Ils ſont de toute eſpece, ils ſont ſans nombre. Conviendroit-il de les oublier, de les méconnoître, de n'en pas avoir la plus parfaite reconnoiſſance?

La maniere de rendre à ſes Parents une partie de ce qu'on leur doit, eſt d'avoir pour eux la tendreſſe & tous les égards convenables, eſt de les reſpecter, de leur être ſoumis en tout, de leur procurer la ſubſiſtance, & de les entretenir décemment (1). La fortune des hommes n'eſt pas la même: les uns ſont dans l'abondance, & les autres dans la médiocrité ou dans la pauvreté; mais le riche & le pauvre peuvent également remplir les mêmes devoirs. Celui qui eſt pauvre ne ſauroit donner à ſon pere & à ſa mere des mets exquis pour nourriture, ni des habits ſomptueux pour vêtements; mais il s'acquittera de ſon obligation envers eux, s'il les nourrit & les entretient ſuivant ſon état & ſes facultés.

Le reſpect, la ſoumiſſion, la tendreſſe ſont de tous les états. C'eſt être bon fils que d'aller au devant de tout ce qui

(1) Les Chinois, & aujourd'hui les Mantchous, ont ce principe ſi fort gravé dans le cœur, que dès qu'ils ont des enfants un peu grands, ils ne penſent plus qu'à jouir tranquillement de la vie, ſe repoſant de tout ſur ceux à qui ils ont donné le jour: auſſi, la qualité de pere eſt ſi reſpectable, que les enfants, voulant jouir à leur tour des prérogatives & de tous les avantages qui y ſont attachés, ſe la procurent le plutôt qu'il leur eſt poſſible.

peut faire plaiſir à ſon pere, de ne lui déſobéir en rien, de ſuivre en tout ſa volonté, de le conſulter dans tout ce qu'on entreprend, de ne trouver rien de difficile dans tout ce qu'il commande, de le ſeconder dans toutes ſes vues, & enfin de lui faire hommage de tout ce qu'on poſſede. Soyez tels, & vous aurez rempli la plus eſſentielle & la premiere de vos obligations. Ce n'eſt qu'en vous appliquant de toutes vos forces à honorer, à reſpecter, à ſervir & à aimer avec tendreſſe vos Parents, que vous pourrez exécuter le premier des ordres que je vous preſcris, comme votre Empereur & votre Maître dans la doctrine.

II. PRÉCEPTE.

Il faut honorer & reſpecter ſes Aînés.

DANS le ſein d'une famille, le pere & la mere ſont ce qu'il y a de plus précieux; ils tiennent le premier rang: après eux viennent les enfants, chacun par préſéance d'âge. Il convient qu'il y ait de la ſubordination, & que les plus jeunes ſoient ſous la dépendance des plus âgés.

Vous êtes le cadet de votre famille; par cette raiſon, vous devez être ſoumis à tous ceux qui la compoſent, & tous ont droit de vous commander. Vous ne devez rien faire que par les ordres ou avec la permiſſion de quelqu'un d'eux; ou ſi vous avez entrepris quelque choſe de votre propre mouvement, ne la finiſſez point s'ils ſont d'un avis contraire. Vous ſeriez coupable d'entreprendre à la légere ce que vous pourriez avoir imaginé. Chaque jour, chaque moment, vous devez donner des preuves de votre ſoumiſſion. Les occaſions ne vous manqueront pas; ne les laiſſez pas échapper ſans les mettre à profit.

Dans les entretiens ordinaires, ne montrez jamais de l'opiniâtreté, ne disputez pas même pour soutenir votre sentiment; mais, persuadé que vos aînés pensent mieux que vous, cédez-leur avec modestie, & conduisez-vous comme si vous n'étiez pas d'un avis différent. Dans les repas, ne vous servez qu'après tous les autres. Soyez réservé dans vos paroles, & ne parlez guere sans avoir été interrogé.

Si vous sortez, ne précédez jamais vos freres; mais tenez-vous un peu à l'écart, & marchez après eux. Debout, assis, dans toutes les occasions, cédez-leur la premiere place.

Qu'un vil intérêt n'altere jamais l'union qui doit régner parmi vous, & ne vous laissez jamais aller à des murmures indécents. Ne dites point en vous-même : Je suis plus jeune, il est vrai, que mes freres de quelques années; mais après tout je suis fils de la maison comme eux. Je ne dois me décharger sur personne de ce qui me regarde particulierement; je dois travailler moi-même à ma propre réputation, & me procurer un établissement auquel mes freres ne penseroient peut-être pas pour moi : ainsi, je tâcherai d'avoir la plus grande part que je pourrai des biens de mon pere. Que dans d'autres circonstances je leur cede, à la bonne heure; mais ici je n'en ferai rien, chacun y est pour soi (1).

(1) Ici, dès qu'un pere & une mere sont morts, le fils aîné entre en possession de tous les droits de la paternité envers ses freres cadets; & ceux-ci lui doivent la même déférence, la même soumission & le même respect que si véritablement il étoit leur pere. Cependant ils sont libres de se séparer ou de rester dans la même maison. En cas qu'ils se séparent, l'aîné est obligé de leur donner une portion des biens qu'a laissé le pere, égale à celle qu'il garde pour lui-même; car, ici, les enfants partagent également. Il n'y a rien de déterminé pour les filles : si elles ne se marient point, leurs freres sont obligés de les nourrir.

De tels ſentiments ſont toujours condamnables. Si vous les aviez, vous manqueriez à votre devoir, & vous ne ſeriez rien moins que ce que vous devriez être à l'égard de vos freres. Vos pere & mere en auroient du déplaiſir, & par-là même, vous manqueriez auſſi à ce que vous leur devez. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres choſes qui ne ſont pas moins mauvaiſes, & qu'il faut que vous évitiez (1) ſi vous voulez remplir les vraies obligations du plus jeune de votre famille.

Si, juſqu'à préſent, vous avez eu à vous reprocher quelque

---

(1) Une perſonne que je crois au fait de certaines anecdotes de l'ancienne Cour, où ſes ancêtres ont joué de grands rôles, étant de la Famille Impériale, m'a dit que cet article avoit coûté la vie d'abord à Hata qui avoit traité ce ſujet, & enſuite à Tchang-cheou.

L'Empereur Yong-tcheng n'étoit que le quatrieme fils de Kang-hi. La maniere dont il monta ſur le trône n'eſt pas hors de ſoupçon, & celle dont il ſe conduiſit à l'égard de ſes freres n'étoit rien moins que louable. Il en fit périr pluſieurs, & maltraita fort les autres, ceux du moins qui pouvoient lui faire quelque ombrage. Hata, Gouverneur de Ningouta, qu'il avoit chargé de compoſer une inſtruction pour la conduite civile & morale des troupes Tartares, & en général de tous les Mantchous, avoit un peu trop inſiſté, à ce qu'on prétend, ſur les devoirs réciproques des freres entr'eux, & en particulier des cadets envers les aînés. L'Empereur crut y voir une ſatyre de ſa conduite. Il ne s'en plaignit pas ; mais il rejetta cet Ouvrage comme ne contenant que les choſes les plus communes, & d'un fort mauvais ſtyle pour la maniere dont il étoit écrit.

Tchang-cheou fit la même faute que Hata, & ne fut pas plus heureux : mais l'Empereur ne ſupprima pas ſon Ecrit en entier ; il approuva, au contraire, avec de grands éloges ce qu'il en laiſſoit, & le fit publier ſous ſon propre nom. Il étoit trop bon Politique pour laiſſer appercevoir ce qui le choquoit : & comme il étoit auſſi fort vindicatif, les deux Seigneurs Tartares ne furent pas long temps ſans être coupables de quelque crime, qui leur fit perdre la tête ſur un échafaud.

chose sur cet article, corrigez-vous promptement. Si au contraire vous avez toujours rempli vos obligations, remplissez-les désormais avec encore plus d'exactitude. Je vous en fais le commandement, & je prétends être obéi.

III. PRÉCEPTE.

Il faut être de bonne intelligence avec tout le monde.

DANS toutes les choses qui regardent le service, comme dans celles qui n'y ont point de rapport, il faut vous prêter mutuellement du secours, & regarder tous ceux qui habitent un même lieu que vous, comme si c'étoit une seule personne à laquelle vous seriez chargé de rendre service, & envers laquelle vous voudriez de tout votre cœur vous acquitter de ce devoir.

Ayez pour tout le monde les mêmes égards & les mêmes attentions que vous avez pour vous-même. Partagez le bien & le mal d'un chacun. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, affligez-vous avec ceux qui sont dans la tristesse, assistez ceux qui sont dans le besoin, & n'attendez pas pour cela qu'ils soient réduits à une misere extrême. Obligez tout le monde à-propos; travaillez de concert comme si vous n'aviez tous qu'un même but, & comme si tous ensemble vous ne composiez qu'une même famille. Si vous tenez cette conduite, les disputes, les querelles & les dissentions n'auront jamais lieu parmi vous: l'union, la concorde & la paix répandront sur vos jours une douceur & une tranquillité que vous ne goûterez jamais sans elles.

Gens de Guerre, c'est à vous que je m'adresse en particu-

lier. Dans la garniſon où vous vivez (1), ayez toutes ſortes d'égards les uns pour les autres: ne faites aucune diſtinction entre les perſonnes qui demeurent près de vous & celles qui en ſont éloignées; mais d'accord avec tout le monde, prévenez-vous mutuellement par tous les bons offices qui dépendent de vous. Ne mettez aucune différence entre les grandes affaires & celles qui ne vous paroiſſent d'aucune conſéquence; mais dans toutes, employez également vos ſoins, comme ſi toutes vous regardoient perſonnellement. Ne faites acception de perſonne: voyez d'un œil égal le pauvre & le riche, le ſimple & l'homme d'eſprit; ayez la même condeſcendance & les mêmes égards pour tous.

Si vous êtes du nombre des forts, n'inſultez point à ceux qui ſont foibles: ſi vous êtes riches, n'ayez aucun mépris pour les pauvres. Ne tirez aucune vanité des talents que vous pourriez

---

(1) Les garniſons Chinoiſes different des nôtres, 1°. en ce que les ſoldats qui les compoſent ne ſont point ambulants comme chez nous. Ce n'eſt point tantôt un Régiment ni tantôt un autre qui garde telle ou telle ville, tel ou tel poſte; mais les mêmes ſoldats demeureront dix ou vingt ans de ſuite dans un même lieu. 2°. Les troupes qui compoſent la garniſon ſont dans des lieux ſéparés du reſte des habitans. Elles ont des eſpeces de caſernes, dans l'enceinte deſquelles chaque ſoldat a ſa petite maiſon d'environ dix pieds en quarré. Sur le devant de chacune de ces maiſons, il y a une petite cour, & par derriere un petit jardin: la cour & le jardin ſont à-peu-près de la même grandeur que la maiſon. Il faut qu'il y ait là de quoi loger un ſoldat, ſa femme & ſes enfants; car ici les ſoldats, comme le reſte du peuple, ſont tous, ou preſque tous mariés. De plus, ces maiſons ne communiquent point les unes aux autres; elles ſont ſéparées par des murailles de la hauteur de ſix à ſept pieds, afin que les familles ne puiſſent pas voir ce qui ſe paſſe les unes chez les autres, ou plutôt afin que les femmes ne ſoient pas vues dans la liberté de leurs ménages; car ici c'eſt une eſpece de crime à un homme de regarder la femme d'un autre.

avoir. Que la modeſtie & l'humilité accompagnent toutes vos actions.

Conſolez ceux qui ſont dans l'affliction, ayez de l'indulgence pour les défauts que vous appercevrez dans les autres, excuſez leurs foibleſſes, pardonnez ſans peine les inſultes que vous croyez avoir reçues. Un ſeul affront ſupporté patiemment ſuffit pour établir votre réputation. Telle eſt la doctrine que je vous propoſe. Si vous vous en écartez, les murmures, les querelles, les inimitiés regneront parmi vous, & la concorde, le plus deſirable de tous les biens, s'éclipſera, ou peut-être diſparoîtra pour toujours. Comment après cela pouvoir vivre tranquillement? Quelles douceurs pourriez-vous trouver dans la vie? De quel exemple ſeriez-vous pour vos enfants, pour vos petits-fils, & pour toute la poſtérité? Gens de Guerre, écoutez mes ordres avec reſpect, & n'héſitez point à les ſuivre (1).

(1) Les troupes que l'Empereur a principalement en vue dans ſon inſtruction, ſont celles qui demeurent dans les garniſons de Tartarie ou des Confins. Ce ſont là les troupes favorites d'un Empereur Tartare-Chinois; ce ſont, du moins, les ſeules qui pourroient le tirer d'affaire en cas de malheur. Auſſi n'oublie-t-on rien pour les bien diſcipliner, & pour entretenir parmi elles cette inclination guerriere qui eſt le propre de la Nation Tartare. *Un ſoldat Mantchou*, diſoit l'Empereur regnant, à l'occaſion du peu de troupes qu'il envoyoit pour une expédition aſſez importante, *un ſoldat Mantchou en vaut dix d'une autre Nation.*

IV. PRECEPTE.

Il faut inſtruire ſes Enfants & ſes Freres cadets.

SI la conduite de vos enfants & de vos freres cadets n'eſt pas telle qu'elle devroit être, c'eſt aſſurément votre faute; c'eſt que vous ne les avez pas inſtruits comme il étoit de votre devoir de le faire: ainſi, ne cherchez pas d'autre ſource de leur mauvaiſe conduite & de leurs déſordres.

Un enfant qui manque d'inſtruction ſe livrera à tous ſes penchants: ſi naturellement il eſt porté au bien, il peut arriver qu'il devienne honnête homme; mais ſi ſes inclinations le portent au mal, il ſera néceſſairement un mauvais ſujet. C'eſt à vous, Peres, c'eſt à vous, Aînés de famille, à inſtruire vos enfants, à veiller ſur l'éducation de vos cadets. Vous pouvez par vos ſages inſtructions & par vos bons exemples, empêcher qu'ils ne ſuivent le torrent des vices qui les entraîne: vous pouvez les corriger de leurs défauts, & les faire rentrer dans la bonne voie lorſqu'ils s'en écartent.

Tout homme eſt naturellement porté à aimer ſes ſemblables, à avoir du reſpect & de la condeſcendance pour ceux qui ſont au-deſſus de lui, ou par l'âge ou par les emplois. Il faut cultiver cette heureuſe inclination; il faut en profiter pour enſeigner aux enfants la maniere dont ils doivent aimer & reſpecter leurs parents, celle dont ils doivent ſe conduire à l'égard des Magiſtrats; pour leur inſpirer l'obéiſſance aux loix & à ceux qui ſont prépoſés pour les faire garder; pour leur apprendre quels ſont les devoirs réciproques du mari & de la femme, & des freres entr'eux; pour leur expliquer en

quoi consiste la véritable amitié; pour leur inspirer une fidélité à toute épreuve; pour leur faire connoître toute l'étendue des obligations qu'ils ont contractées, ce qu'ils doivent faire pour remplir celles de bons Citoyens, suivant leur âge, leurs forces & leur capacité, & pour leur faire éviter jusqu'aux plus petites fautes.

Le Ciel, suivant une ancienne maxime, *donne la faculté d'apprendre; l'étude & l'application donnent la science.* Celui qui fait souvent des actions qui ne sont pas bonnes, s'y accoutume; & l'habitude qu'il en contracte, lui rend le mal comme naturel. Le jeu, le vin, la débauche, la fréquentation des méchants, sont les sources ordinaires de la dépravation du cœur; & quand une fois le cœur est dépravé, on ne connoît plus de frein; la crainte des châtiments imposés par les loix, en est un bien foible pour arrêter le désordre.

Peres, Aînés de famille, si vous avez des fils, si vous avez des freres qui soient tels, pouvez-vous être tranquilles? La vie peut-elle avoir des douceurs pour vous? Tristes victimes de leurs crimes, vous verrez tomber sur vous, comme sur eux, tout le poids de la sévérité des loix; sans avoir eu part à leur crime, vous partagerez leur ignominie, & la honte vous suivra par-tout. Au contraire, si vous instruisez bien vos enfants & vos freres, si vous veillez sur leur conduite, si vous mettez tous vos soins à leur donner une bonne éducation, votre front sera rayonnant de gloire, la porte même de votre maison brillera d'un éclat qui éblouira les passants (1).

---

(1) Ce quatrieme Précepte, comme on l'a vu, ne regarde pas seulement les peres, mais encore les aînés d'une maison; au défaut des peres, ce sont les aînés que les loix rendent responsables des désordres de leurs cadets. Il n'est pas rare de voir ici des Grands dépouillés de leurs

Mantchous, retenez bien ce que je viens de dire, & conformez-vous-y de toutes vos forces.

V. PRECEPTE.

Il faut cultiver la terre avec soin.

Vous qui formez le Corps des troupes, n'oubliez jamais que vous êtes entretenus aux dépens de l'Etat. A chaque Saison, à chaque Lune, chacun de vous reçoit exactement la solde déterminée pour le rang ou le poste qu'il occupe: vous avez, outre cela, des terres (1) qu'on vous a données dans la vue de

---

biens, privés de leurs charges, & quelquefois même châtiés plus sévérement, par la seule raison que quelqu'un de leurs freres cadets est mauvais sujet. Cette rigueur me paroissoit outrée dans les commencements que j'étois à la Chine; mais aujourd'hui je la trouve raisonnable : je la crois même nécessaire, vu le génie des Chinois; l'intérêt & la crainte sont les deux principaux mobiles de toutes leurs actions.

(1) Après que les Tartares Mantchous se furent emparés de la Chine, l'Empereur, sans toucher aux terres du peuple, se saisit de toutes celles qui étoient incultes, qui appartenoient aux Princes & aux Grands qui avoient constamment suivi le parti des restes de la Dynastie qui venoit d'être éteinte, & celles aussi de tous ceux qui se trouverent atteints de quelque crime auprès du Vainqueur. Il en fit comme l'apanage de ceux de sa Nation auxquels il les distribua toutes. Les huit bannieres sous lesquelles sont tous les Mantchous, eurent, par les réglements qui furent faits alors, des fonds de terre déterminés, dont, à proprement parler, elles ne sont que les usufruitieres; car le droit d'aliénation ne leur appartient pas. Un particulier pourroit bien vendre le fonds de terre dont il étoit possesseur, mais seulement à un autre particulier de la même banniere que lui. Malgré cela, les Chinois trouvoient les moyens de s'en rendre peu-à-peu les maîtres, soit en les achetant sous des noms empruntés, soit en trom-

vous faire paſſer la vie avec plus d'aiſance & de commodités ; il faut les faire valoir de votre mieux : ſi vous ne les cultivez pas avec ſoin, elles ne vous donneront que peu de profit ; peut-être même n'en retirerez-vous aucun : ſi vous les laiſſez en friche, elles ne vous produiront rien. C'eſt ce que l'expérience apprend tous les jours.

Si vous vous livrez à la pareſſe, ſi vous ne préparez vos terres, ſi vous ne les enſemencez pas à propos, ſi, après les avoir enſemencées, vous vous négligez ſur les autres ſoins qu'elles demandent, votre récolte ne ſera point faite dans le temps convenable ; elle ne ſauroit être bonne. Dans un temps de ſéchereſſe, ceux qui ne ſont occupés que des travaux de la campagne, qui y donnent toute leur attention, qui font tout ce qui dépend d'eux pour ſuppléer à ce que la nature leur refuſe, ne recueillent ſouvent que très peu : que doit-il arriver à ceux qui ne ſe donnent aucun mouvement, & qui négligent les travaux les plus eſſentiels ? Moi-même, qui ſuis le grand Maître de tout ce qui eſt ſous le ciel, & qui, comme tel, ſuis à l'abri plus que perſonne, de la diſette & des maux qu'elle entraîne après elle ; moi-même, chaque année, en préſence des Princes & des Grands, je laboure la terre de mes propres mains (1). Ce que j'en fais, eſt pour convaincre l'Univers que

---

pant de mille manieres ces nouveaux venus qui n'avoient point encore perdu leur ancienne bonne-foi, ni leur ſincérité naturelle. Les Empereurs de cette Dynaſtie ont fait chacun des réglements pour tâcher de remédier à cet abus ; mais il paroît qu'ils n'ont pas eu tout le ſuccès qu'ils avoient droit d'en attendre. L'Empereur regnant a publié un Edit par lequel il permet aux deſcendants des propriétaires de terres aliénées hors de la baniere, de les reprendre, en rendant ſeulement le prix du premier achat.

(1) La cérémonie du labourage de la terre, faite par l'Empereur une fois chaque année, eſt fort ancienne à la Chine. Elle doit ſon origine, je

les ſoins & les travaux que la terre exige, regardent tout le monde, & que tout le monde, par conſéquent, doit s'y employer de toutes ſes forces, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne profite de ce qu'elle produit.

Gens de Guerre, gardez-vous bien en particulier de vous négliger ſur cet article. Ouvrez le ſein de la terre, préparez-la, enſemencez-la, cultivez-la, recueillez ce qu'elle vous offre; mais que tout ſoit fait en ſon temps. Si chaque année vous êtes exacts à lui donner à propos tous les ſoins qu'elle demande, chaque année auſſi vous aurez, par ſon moyen, de grands ſujets de ſatisfaction & de joie; non ſeulement elle vous fournira le néceſſaire, mais encore elle vous mettra en état de nourrir vos parents, d'entretenir votre famille, & de paſſer agréablement la vie au milieu de l'aiſance & des commodités, ſouvent préférables à la poſſeſſion des plus riches tréſors. Dans les mauvaiſes années, la pauvreté & la diſette n'auront aucun accès chez vous, parceque vous aurez mis en réſerve le ſurplus des années abondantes & fertiles (1).

---

penſe, au reſpect que les Chinois ont eu de tout temps pour celui de leurs Empereurs auquel ils attribuent la perfection de l'Agriculture. *Chun*, qui vivoit environ 2257 ans avant Jeſus-Chriſt; *apprit aux hommes la bonne maniere de cultiver la terre*, dit l'Hiſtorien Chinois, *il leur enſeigna les ſix manieres de planter les arbres & d'enſemencer la terre.* Chun, perſécuté dans ſa famille, par un frere du ſecond lit, quitta la maiſon paternelle, & ſe fit Laboureur. Il parvint enſuite, par ſes vertus & ſon mérite, juſqu'à être le Maître de l'Empire. Ses deſcendants, pour faire honneur à un Art auſſi utile à la ſociété, & qui avoit été cultivé par un auſſi grand perſonnage, établirent cette cérémonie qu'une ſage politique a conſervée juſqu'aujourd'hui dans tout ſon éclat.

(1) On ne doit pas être ſurpris que l'Empereur recommande ſi fort aux ſoldats de cultiver la terre. Ils ſont ici nombre parmi les Citoyens; d'ail-

Grands de l'Empire, Magiſtrats, vous tous ſur qui je me décharge du ſoin de gouverner, en détail, les peuples, inſtruiſez tous mes ſujets de mes intentions; faites en ſorte que les terres ſoient bien cultivées, & ne ſouffrez pas qu'il y en ait aucune en friche.

Officiers, ayez les mêmes attentions à l'égard des troupes que vous commandez; qu'aucune famille, qu'aucune perſonne n'échappe à votre vigilance: il eſt de votre honneur, il eſt de votre intérêt, que tout le monde faſſe ſon devoir: faites vous-mêmes le vôtre.

VI. PRECEPTE.

Il faut ſe rendre habile dans l'exercice de la fleche, tant à pied qu'à cheval.

L'ART d'attaquer & de ſe défendre, lorſque l'occaſion l'éxige, regarde, en général, tout le monde; mais en particulier, c'eſt l'affaire capitale de ceux qui ſuivent le parti des Armes.

Dès qu'une fois vous êtes inſcrit au nombre des Gens de Guerre, l'Etat eſt chargé de votre ſubſiſtance, & il y pourvoit avec ſoin (1). Conviendroit-il de négliger le principal de vos

leurs, à moins d'un cas preſſant, on a grand ſoin de ne pas les occuper aux exercices militaires, lorſque la terre ou les fruits ont beſoin de culture.

(1) L'Etat eſt chargé de fournir à chaque ſoldat & à ſa famille une ſubſiſtance honnête. Les Cavaliers ont ſix onces d'argent par mois, dont la moitié leur eſt donnée en argent & l'autre moitié en riz; les Fantaſſins n'ont que quatre onces d'argent, dont la moitié leur eſt également payée en argent & l'autre moitié en riz; ce qui revient, pour les Cavaliers à 45 liv. & pour les Fantaſſins à 30 liv. de notre monnoie. Ce qu'on

devoirs, celui pour lequel ſeulement vous êtes entretenus à grands frais?

Etre en état de tirer de la fleche, tant à pied qu'à cheval; ſavoir parfaitement l'un & l'autre de ces exercices, ne peut être que l'effet d'une habitude contractée de longue main. Vous n'êtes point aſtreints à des occupations étrangeres, votre état vous en diſpenſe; rien par conſéquent ne doit vous diſtraire de ce que vous devez à l'exercice des armes (1); tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez vous rappelle ſans ceſſe vos obligations. Que ſeroit-ce ſi, au lieu de donner tous vos ſoins à les remplir, vous alliez paſſer dans les plaiſirs & dans la débauche un temps que vous ne devez employer qu'à bander un arc & à lancer des traits? De quelle monſtrueuſe ingratitude ne ſeriez-vous pas coupables envers l'Etat?

Lancer une fleche avec dextérité a été de tous temps un art chéri des Mantchous: ce n'eſt que par cette voie qu'on pouvoit anciennement ſe faire un grand nom parmi nous, qu'on pouvoit même être mis au nombre des hommes. Quoiqu'on ne penſe pas tout à fait de même aujourd'hui, cepen-

---

leur donne en riz revient à la même ſomme. En temps de guerre les ſoldats ſont défrayés jour par jour, & leurs femmes perçoivent, dans les villes ou villages où elles font leur ſéjour, une partie de la ſolde de leurs maris, ce qui ſuffit pour leur entretien & celui de leurs familles.

(1) J'ai déja dit que les ſoldats avoient tout le temps qu'il falloit pour cultiver la terre: ils ont auſſi celui de s'exercer aux armes; parcequ'outre qu'il eſt rare que les ſoldats ne ſe ſoient pas défaits de leurs terres, s'ils en avoient, en faveur de ceux de la banniere qui ont eu de quoi les acheter, on ne les fatigue pas à force d'exercice; ſeulement en certains temps de l'année, les Officiers Généraux les aſſemblent & les examinent. Ceux qui ſont en défaut ſont punis par le bâton (ou, pour parler plus juſte, par le fouet; car le bâton eſt pour les Chinois, & le fouet pour les Mantchous), & quelquefois caſſés, ce qu'ils craignent infiniment.

dant un Mantchou qui tireroit mal une fleche, ſeroit ſans ceſſe ſujet aux reproches & aux châtiments des Officiers qui le commandent; il ſeroit ſujet aux railleries de ceux qui le fréquentent; il ſeroit la honte de ſa famille, & une eſpece d'opprobre pour ſa Nation. Dans une nuit profonde, lorſque le tambour vous annonce les différentes veilles, faites de ſérieuſes réflexions ſur un ſujet ſi important (1). Que chacun de vous prenne la réſolution de faire déſormais tous ſes efforts pour réuſſir dans un art d'où ſon honneur particulier & le bien de l'Etat dépendent également.

Dans tous les exercices que vous ferez, tant en public que dans votre particulier, ne ſoyez jamais contents que vous ne donniez au milieu du but; ne ſoyez nullement ſatisfaits ſi, lorſque vous êtes à la chaſſe, vous ne percez chaque fois la bête que vous aurez tirée. C'eſt par votre habileté en ce genre qu'on meſurera le degré d'eſtime qu'on doit avoir pour vous. On ne vous donnera des emplois militaires qu'à proportion de votre capacité & de votre adreſſe. Les Soldats deviendront Officiers, les Officiers ſeront élevés à des grades plus diſtingués; &, tous, vous jouirez d'une réputation qui ne ſera pas moins glorieuſe pour vos ancêtres que pour vos deſcendants. Vous n'ignorez pas quel eſt le chemin qui doit vous conduire à la félicité & aux honneurs; vous ſavez de même quelle eſt la voie qui mene aux infamies & aux miſeres: ſuivez l'un ſans relâche; écartez-vous de l'autre avec toute l'attention dont vous êtes capables.

---

(1) Les Chinois diſtinguent la nuit en cinq parties par les veilles qu'ils font battre d'intervalle en intervalle. La premiere veille eſt à l'entrée de la nuit, & la derniere ſe bat à l'aurore.

VII. PRÉCEPTE.

Il faut uſer d'économie.

L'HOMME ne doit rendre aucun de ſes jours inutiles : il ne doit être aucun de ſes jours ſans avoir de quoi le paſſer. Il faut qu'il ait ordinairement quelque choſe de réſerve pour le temps de calamité. Ce n'eſt qu'en ſe conduiſant ainſi qu'on peut mériter le titre d'économe.

Les troupes ſont payées aujourd'hui comme elles l'étoient autrefois; cependant, parmi les Gens de Guerre, on en trouve fort peu qui ſoient à leur aiſe. La prodigalité eſt la vraie cauſe de la miſere où ils ſont réduits pour la plupart. Ils ſavent en général qu'il eſt une vertu qui s'appelle économie; du reſte ils ſe mettent peu en peine de la connoître en détail & de la pratiquer. Ils veulent être propres & brillants dans leurs habits : ils veulent dans leurs repas ce qu'il y a de meilleur, & dans leurs mets ce qu'il y a de plus exquis.

C'eſt ainſi que dans le cours d'une Lunaiſon, ils conſomment la paie de pluſieurs mois (1). Ils empruntent enſuite pour

(1) Du temps de Kang-hi, il n'étoit pas rare de voir des Grands mêmes aller à la Cour avec des bottes de toile. Aujourd'hui il n'eſt pas juſqu'aux moindres ſoldats qui ne ſoient tout habillés de ſoie, lorſqu'ils montent la garde, ou qu'ils font l'exercice. Pour ce qui eſt des mets exquis que l'Empereur leur reproche de vouloir dans leurs repas, il ne faut pas croire que ce ſoient des ragoûts finement apprêtés dont il veut parler : il veut leur dire ſeulement qu'ils ne doivent pas manger de la viande dans tous leurs repas; car ici la viande eſt ce qu'il y a de plus exquis pour les Tartares & les Chinois de ces parties boréales. Du reſte ils ne ſont pas fort délicats ſur le choix. Quelque viande que ce ſoit leur eſt bonne. La

avoir de quoi vivre; ils paient de gros intérêts, & leurs dettes s'accumulent de jour en jour; ils deviennent en peu de temps insolvables, & réduits aux dernieres extrémités. L'Etat ne cesse pas cependant de les entretenir. Leur solde est toujours exactement payée; mais elle suffit à peine pour satisfaire une partie de leurs créanciers (1). Il en est d'autres qui, non contents de dissiper mal-à-propos leurs revenus, dissipent encore, en très peu de temps, tous les fonds qu'ils ont reçus de leurs ancêtres, ces fonds que les Chefs de leurs familles avoient obtenus pour prix de leur valeur, ou qu'ils avoient amassés à la sueur de leur front, en mettant en réserve chaque année, chaque lune, chaque jour même.

Pour obvier à de si grands désordres, j'ai cru devoir vous faire un précepte de la pratique d'une vertu que votre intérêt seul devroit vous faire embrasser à tous. Soyez économes; ne faites plus désormais de folles dépenses en habits; soyez sobres dans vos repas; ne cherchez pas à avoir ce qu'il y a de plus délicat en fait de mets & de vins. Pour les mariages & les enterrements, ne faites que les dépenses qui sont absolument nécessaires (2); proportionnez tout à votre état & à vos

---

chair de cheval, de chameau, d'âne, & de chien même, est excellente à leur goût. Encore la plupart de ces animaux, quand on les vend au marché, sont morts ou de vieillesse ou de maladie; car il est défendu de les tuer. Je parle des chameaux & des chevaux; il n'en est pas de même des ânes & des chiens.

(1) Ce qui ruine la plupart des Mantchous est, 1°. leur gourmandise, 2°. leurs emprunts fréquents. Ils sont obligés de payer un gros intérêt; & au lieu de travailler à éteindre leurs dettes, ils en font sans cesse de nouvelles: & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il se trouve des gens assez bons pour leur prêter, quelque insolvables qu'ils les croient.

(2) Les mariages & les enterrements sont aujourd'hui les deux gran-

facultés : c'eſt en ſe conduiſant ainſi que ceux qui ſont dans la pauvreté, pourront peu-à-peu acquérir des richeſſes, & que ceux qui ſont pourvus des biens de la fortune, pourront les conſerver & les augmenter.

Je finis cet article par cette ſentence de nos Anciens, que je vous ordonne de bien graver dans votre eſprit : *Avoir une eſpece de regret à un repas que l'on prend, c'eſt laiſſer un levain pour celui qui doit le ſuivre : porter ſes habits comme malgré ſoi, c'eſt travailler à de nouveaux vêtements.* Gens de guerre, faites bien attention à ce que j'ai dit dans cet article, & conformez-vous-y de toutes vos forces.

VIII. PRÉCEPTE.

Il faut s'abſtenir du vin & des liqueurs, qui enivrent (1).

DANS les repas ordinaires, dans des jours de cérémonie, dans des invitations, & dans d'autres occaſions ſemblables, on ne ſauroit ſe diſpenſer de boire du vin, j'en conviens ; mais

---

des affaires des Chinois & des Tartares-Mantchous. Les enterrements ſur-tout les ruinent. Ils croiroient n'avoir point d'honneur, s'ils ne procuroient pas à ceux qu'ils font enterrer une ſépulture honorable, & s'ils ne mettoient pas leurs corps dans une caiſſe de bon bois, &c.

(1) Le vin & les autres liqueurs enivrantes, qui ſont en uſage dans la Chine, ne ſont faites qu'avec différentes ſortes de grains, comme bled, millet, riz, bled ſarrazin & autres ſemblables : ce vin & ces autres liqueurs ſont très malfaiſantes, elles ont les plus pernicieux effets. La plupart de ceux qui en boivent, même ſans excès, commencent d'abord par engraiſſer ; mais peu-à-peu ils tombent dans la phthiſie, perdent l'appétit de telle ſorte qu'ils ne ſauroient plus rien avaler, & meurent enſuite ſecs & décharnés comme des ſquelettes.

il y a des uſages que l'honnêteté preſcrit, & au-delà deſquels il ne faut jamais aller. L'excès dans le boire renverſe le naturel, & gâte les cœurs les plus droits & les mieux faits. Lorſqu'une fois un homme eſt adonné à la boiſſon, il n'eſt ſorte de crimes dont il ne ſoit capable ; il y en a même qui deviennent furieux : qu'on leur diſe un mot qui leur déplaiſe, auſſitôt ils tirent le couteau (1), ou telle autre arme ſemblable, & courent pour égorger, ou pour ſe faire égorger eux-mêmes. La plupart, ſans s'embarraſſer de mourir ou de vivre, ſuivent précipitamment tout ce que leur dicte une aveugle fureur ; fureur toutefois qui n'aura point ſa ſource dans les injures qu'ils pourront avoir reçues, mais uniquement dans le vin qu'ils auront pris avec excès.

La plupart des forfaits dont le Tribunal des crimes m'avertit chaque jour, n'ont guere été commis que par des gens plongés dans l'ivreſſe (2) : les priſons ſont pleines des victimes de l'ivrognerie : elles regorgent de ces ſortes de criminels qui, après avoir conſumé tous leurs biens dans les débauches du vin, ont commis une infinité d'autres crimes, & ont entraîné

(1) Les Gens de guerre, Officiers, Soldats & autres, quels qu'ils ſoient, n'ont droit de porter les armes que lorſqu'ils ſont en faction ; hors de là rien ne les diſtingue des ſimples citoyens, ſi ce n'eſt peut-être les marques de leur dignité, leſquelles néanmoins leur ſont communes avec les Mandarins de Lettres de même grade : mais il n'eſt défendu à perſonne de porter un couteau à ſa ceinture ; c'eſt même une partie des ornements chinois & tartares.

(2) Le Tribunal des crimes a ſes jours d'audiences, comme les autres Tribunaux. Il eſt obligé de faire à chaque fois un précis de toutes les affaires actuellement pendantes, d'annoncer le nombre des priſonniers, de ſpécifier leurs crimes, &c. Chaque Tribunal fait la même choſe pour les affaires qui ſont de ſon reſſort. Ainſi l'Empereur eſt à-peu-près au fait tout ce qui ſe paſſe dans tout ſon Empire.

dans leur malheur leurs femmes, leurs enfants, leurs parents & leurs aînés (1). C'eſt en vain qu'ils témoignent alors les regrets les plus amers ; il n'eſt plus temps de changer de conduite, les ſupplices vont trancher le cours d'une vie qui n'a été qu'un tiſſu de déréglements & de crimes de toute eſpece. Il faudroit prévenir tous ces malheurs ; & on le pourroit aiſément, ſi, après s'être une fois enivré, on faiſoit de ſérieuſes réflexions ſur le pitoyable état où l'on s'eſt trouvé pendant l'ivreſſe, ſans pudeur, ſans honnêteté, ſans raiſon & ſans uſage libre des ſens : honteux de ſoi-même, on rougiroit d'une premiere faute, & cette honte ſalutaire ſeroit ſuivie du plus ferme propos de ne boire déſormais qu'avec une extrême réſerve.

(1) Lorſque quelqu'un eſt coupable de quelque crime, il eſt puni non ſeulement dans ſa propre perſonne, mais encore dans celle de ſa femme & de ſes enfants, qu'on donne pour eſclaves à quelques Seigneurs, s'ils ſont de bonne famille, ou qu'on vend à qui veut les acheter, s'ils ſont gens du commun. Cette loi, barbare en elle-même, eſt comme néceſſaire : elle eſt une eſpece de frein qui arrête bien des crimes qui ſe commettroient ſans cela. Ici les hommes ne s'embarraſſent pas trop de mourir, pourvu qu'ils ſoient enterrés en lieu honorable, & qu'ils laiſſent des deſcendants qui les pleurent dans les temps preſcrits, ils ſont contents. La ſeule idée qu'ils pourroient être privés de ces honneurs, s'ils étoient ſurs que leurs femmes & leurs enfants ne duſſent couler que des jours malheureux dans une honteuſe ſervitude, les fait frémir, & les empêche de ſe livrer à certaines paſſions, qu'ils ſuivroient aveuglément ſans cette crainte. Malgré cela il ne s'en trouve encore que trop qui ſe défont eux-mêmes, pour ſe venger de leurs ennemis, ou pour telle autre raiſon ſemblable ; mais ce ſont des monſtres, dont on a horreur, & que toute la nature abhorre. Je dis qu'ils ſe donnent la mort pour ſe venger de leurs ennemis, parceque, ſuivant les loix du pays, quand quelqu'un a été trouvé mort, on recherche tous ceux qu'on croit avoir été ſes ennemis, on les interroge, on les met à la queſtion, pour ſavoir d'eux ſi, par leurs mauvaiſes manieres, ils n'ont pas porté cet homme à une action ſi déteſtable, &c.

La ſeule crainte des châtiments impoſés par les Loix, pour tous ceux qui commettent des crimes, ne devroit-elle pas être plus que ſuffiſante pour détourner de la ſource empoiſonnée d'où dérivent la plupart de ces mêmes crimes? Cependant on ne le voit que trop; nulle conſidération n'eſt capable d'arrêter un buveur. Ce vice honteux lui ôte preſque la liberté; la ſeule vue du vin lui fait oublier toutes ſes réſolutions; il s'eſt enivré, il s'enivrera encore. Gens de guerre, évitez un excès ſi capable de vous déshonorer, d'abréger vos jours & de rendre inutiles le peu de ceux que vous aurez à vivre. Peres, meres, freres, parents, amis, vous êtes tous intéreſſés à les détourner de ce vice; ne leur épargnez pas les exhortations, pour leur faire garder à la rigueur un précepte que la bonté & la tendreſſe paternelles que j'ai pour eux & pour vous m'ont ſuggéré.

IX. PRÉCEPTE.

Il faut éviter le jeu.

PARMI les choſes qui portent un préjudice réel à l'homme, le jeu tient, ſans contredit, un des premiers rangs. Nous autres Mantchous, bons & ſinceres dans notre origine, attachés à nos devoirs, & uniquement occupés du ſoin de les remplir, nous étions bien éloignés d'avoir une telle paſſion: nous ne connoiſſions que des amuſements honnêtes & innocents. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui: j'apprends, avec un regret amer, qu'il s'en trouve parmi les nôtres qui jouent, & qui ſont même joueurs de profeſſion. Inſenſés, que prétendent-ils? quelles peuvent être leurs vues? Parmi ceux qui jouent, le plus grand nombre ſe ruine, & les autres,

je veux dire ceux même qui gagnent, loin de s'enrichir, s'appauvriſſent tôt ou tard. Il n'eſt donc permis à perſonne de jouer ; & ſi quelqu'un s'aviſe déſormais de le faire, il enfreindra mes ordres, & il ne ſera pas moins rebelle à ceux de la Providence (1), qui veut que chacun ſoit content de ſon ſort.

Il n'eſt perſonne ici-bas qui n'ait ſa part déterminée des biens de la Nature ; mais la meſure des richeſſes de chacun ne dépend pas toujours des ſoins qu'il peut prendre pour les acquérir. L'état d'opulence & de pauvreté n'a point été laiſſé à notre choix : tout eſt réglé par la Providence. Cependant il ſe trouve des hommes aſſez ſtupides & aſſez méchants pour méconnoître cette Providence, & pour vouloir ſe ſouſtraire à ſes ordres abſolus. Etouffant dans leurs cœurs les ſemences du bien que les loix humaines & celles de la nature y avoient répandues, ils ſoupirent après le bien d'autrui, & cherchent à l'envahir par les voies les plus illicites. Leur cupidité va ſi loin, qu'ils ne font bientôt plus aucune difficulté de tromper, lorſqu'ils le peuvent impunément : ils mettent en uſage toutes ſortes d'artifices ; ils gagnent chaque jour ; chaque jour les dépouilles des autres ſemblent devoir augmenter leurs tréſors : mais tout cela n'eſt qu'une vaine apparence ; ils ne tarderont pas à être dépouillés à leur tour.

Ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt d'apprendre qu'il ſe trouve des hommes aſſez imbécilles pour ſe laiſſer tromper par ces joueurs de profeſſion. On ne feroit pas la dupe de tels frippons ſi l'on vouloit faire quelque attention ſur leur con-

---

(1) Le caractere chinois qu'on rend par ce ſon Ming, & le mot Mantchou qui lui répond, peuvent s'expliquer également par le mot de *providence*, ou par celui de *deſtinée*, ou du *fatum* des Anciens. Il a véritablement l'une & l'autre de ces ſignifications, tant en Chinois qu'en Tartare-Mantchou.

duite. Ils ſéduiſent d'abord de mille manieres ceux qu'ils veulent dépouiller ; ils n'oublient rien pour leur donner inſenſiblement le goût du jeu ; mais quand une fois ils les tiennent dans leurs filets, ils ne les laiſſent point échapper, qu'ils ne les aient entierement ruinés.

Un homme chez qui la paſſion du jeu commence à s'inſinuer, d'abord, joueur timide, ne donne au jeu que peu de temps ; mais bientôt devenu plus hardi, n'églige ſes devoirs, il abandonne ſa profeſſion, il ne cultive plus l'art ou le métier dont il tiroit ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, il n'a plus d'autre occupation ni d'autres penſées que le jeu ; il vend ſes meubles, ſes maiſons & tout ce qu'il poſſede, juſqu'à ce qu'enfin réduit à une miſere affreuſe, ſans reſſource, ſans honneur, ſans réputation, il n'eſt plus qu'un objet mépriſable aux yeux des hommes, & un vil rebut de la nature humaine, qui ſe trouve comme déshonorée de l'avoir produit.

Officiers, Soldats, Gens de guerre, qui que vous ſoyez, évitez un excès ſi criant ; ne cherchez point à acquérir des richeſſes par d'autre voie que par celle de vos travaux & de vos épargnes : vous avez vos appointements fixes, ménagez-les ; ne faites point de dépenſes inutiles : vous avez des terres, cultivez-les avec ſoin & mettez à profit tout ce qu'elles vous rendront. Après avoir ſuffiſamment pourvu à votre entretien & à celui de votre famille, mettez le ſuperflu en réſerve pour l'avenir, & pour les temps de calamité.

Dans la crainte où je ſuis que les Mantchous, mes eſclaves, ne s'adonnent au jeu, j'ai voulu leur faire enviſager une partie des déſordres que cette funeſte paſſion entraîne après elle ; j'ai voulu les prévenir des dangers qu'ils courroient en s'y livrant. Inſtruits de mes intentions & de leurs devoirs, ils doivent étouffer toute penſée qui pourroit leur venir, de chercher

cher à s'enrichir par une voie non moins criminelle qu'inutile ; les châtiments ſuivront de près l'infraction à mes ordres ſur cet article. Que ceux qui, par une licence inique, ſont adonnés au jeu, aient à ſe corriger ſans délai (1).

X. PRÉCEPTE.

Il faut éviter les combats & les querelles.

L'AMOUR de la vie eſt naturel à l'homme : le ſoin de la conſerver eſt naturellement le premier de ſes ſoins : cependant il y a des gens aſſez inſenſés pour ne pas craindre de la perdre, en ſe livrant aux excès d'une colere aveugle, qui leur fait oublier ce qu'ils ſont & ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Leur colere, ou, pour mieux dire, leur fureur, vient quelquefois d'une haine invétérée qu'ils n'ont pas eu ſoin d'étouffer comme il faut, & qui ſe réveille à la premiere occaſion : quelquefois auſſi elle leur vient pour avoir reçu quelque inſulte réelle ou imagi-

(1) Les Chinois & les Mantchous qui ſont aujourd'hui dans la Chine, ſont peut être, de toutes les nations du monde, celles qui, en apparence, ont le plus d'averſion pour le jeu. Un joueur, un homme capable de tous les crimes, & un malfaiteur avéré, ſont ici des termes preſque ſynonymes. On ne laiſſe pas cependant que de jouer, & de jouer même avec fureur. On a fait en différents temps des ordonnances très ſéveres contre le jeu. Les Empereurs de cette Dynaſtie, par une politique ſemblable à celle d'un de nos Rois, qui, pour arrêter le cours du luxe qui ſe répandoit en France, permit aux courtiſannes ſeulement ce qu'il défendoit aux perſonnes d'honneur, en défendant rigoureuſement le jeu dans toute l'étendue de l'Empire, l'ont permis aux porteurs de chaiſe ſeulement, gens ſans aveu, qui ſont dans un mépris général ; mais cette politique n'a pas eu tout le ſuccès qu'on s'en étoit promis. L'Empereur regnant n'a excepté perſonne de la loi commune.

naire, dont ils croient devoir ſe venger ſur-le-champ, à quelque prix que ſe ſoit.

L'homme, dans quelque état que le Ciel l'ait fait naître, a des devoirs indiſpenſables à remplir. Au deſſus de lui, il doit à ſes Ancêtres le ſoin de faire à temps réglés les cérémonies préſcrites, pour marque de ſa reconnoiſſance : au-deſſous, il doit à ſes enfants & à ſes deſcendants le bon exemple & les inſtructions. Ces deux devoirs ne ſont pas d'une petite conſéquence ; ils ſont indiſpenſables. Comment peut-il ſe faire qu'on n'y donne pas toute ſon attention ? On les oublie entiérement en s'oubliant ſoi-même. La colere étouffe tout ſentiment d'honneur, de bienſéance & d'humanité : on ne penſe plus à la conſervation de ſa propre vie ; comment penſeroit-on à remplir ſes autres obligations ?

Les diſputes, les querelles & les combats ont leur principe dans l'impatience & dans l'orgueil. On ne ſauroit rien ſouffrir ; on s'emporte pour la moindre choſe ; la moindre choſe bleſſe les cœurs naturellement inquiets & turbulents. Pour réprimer les ſaillies d'une colere naiſſante, il faut ſavoir prendre ſur ſoi. Un homme qui ne ſait point ſe modérer, qui n'eſt pas maître de ſoi, ne ſauroit manquer d'être dans l'inquiétude. Celui au contraire qui ſe modere dans les occaſions, acquiert une humeur douce, & jouit d'une tranquillité inaltérable ; il pardonne aiſément les affronts même les plus outrageants ; ce que ne ſauroit faire un homme qui a le trouble dans le cœur & l'inquiétude dans l'eſprit.

Une autre ſource de querelles & de combats vient quelquefois de la mauvaiſe volonté de certaines gens qui vont ſemer la diſcorde & irriter des cœurs qui, par eux-mêmes, ne ſont déja que trop portés à la vengeance ; ils rappellent ſans ceſſe le ſouvenir d'une injure qu'on avoit déja peut-être

oubliée ; ils en exagerent la grandeur ; ils parlent ſans ceſſe de la honte qu'il y a à la laiſſer impunie ; ils fourniſſent des moyens, ils animent, ils engagent à des entrevues & à des explications, où, pour l'ordinaire, après quelques paroles, on en vient aux injures, & des injures aux coups & au mépris de ſa propre vie. Avec quelle attention ne devroit-on pas éviter d'être les victimes de ces pertubateurs du repos public !

Dans le fort de la diſpute il ne manque guere de ſe trouver quelqu'un qui exhorte à la paix, & qui ſe donne pour entremetteur entre les deux partis ; mais on ne l'écoute point ; la vengeance & la colere étouffent la raiſon & tous les motifs qu'elle peut ſuggérer ; on court à ſa propre perte, ſans s'embarraſſer des chagrins cuiſants ni des malheurs qu'on va cauſer à toute ſa famille & à ſa poſtérité (1). Lorſque quelqu'un a été tué, il

(1) Les querelles & les combats dont l'Empereur parle ici, ne regardent guere que les Mantchous ; car, pour les Chinois, il eſt rare qu'ils en viennent à ces ſortes d'extrémités. Les vrais Chinois ne vont guere au-delà des injures, ou tout au plus de quelques coups de poings ; & encore lorſqu'ils veulent ſe battre, ils ne le font point ſans de longues délibérations : ils commencent par ôter leurs habits, ils les mettent proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qui ne leur coûte rien, que les vêtements qui leur coûtent de l'argent : quand celle-là eſt écorchée, diſent-ils, on en eſt quitte pour attendre patiemment la guériſon ; mais quand ceux-ci ſont déchirés, il faut en acheter de nouveaux.

Après que leurs vêtements ſont à l'abri de toute inſulte, ils ſe provoquent mutuellement, & ſe diſent, par-ci par-là, quelques injures pendant l'eſpace d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure, juſqu'à ce que quelqu'un des ſpectateurs, dont la curioſité de ſavoir le ſujet de la diſpute eſt déja ſatisfaite, s'ennuyant de ne plus rien entendre de nouveau, ſe mette

faut que ſon meurtrier meure auſſi ; c'eſt la Loi de l'Empire. Ne l'oubliez pas, gravez-la profondément dans votre eſprit, rappellez-en le ſouvenir lorſque les mouvements de l'indignation & de la colere commencent à s'élever dans votre cœur : n'attendez pas pour cela que les ſemences de la haine aient pris racine ; n'attendez pas le moment de la diſpute ; il ne ſeroit plus temps alors. Penſez auſſi que vous n'êtes pas les maîtres de vos perſonnes, pour en diſpoſer à votre gré ; elles appartiennent à l'Empire & à vos Familles ; c'eſt pour l'Empire & pour vos Familles que vous devez les conſerver : un ſeul moment d'oubli vous rendroit coupables envers l'un & envers les autres.

---

en devoir de les ſéparer ; les champions font d'abord quelques difficultés ; mais dociles enſuite, ils ſe ſéparent & s'en vont chacun de ſon côté.

Les Mantchous & tous ceux qui ſont ſous les bannieres ſont un peu plus furieux. Ils mettent quelquefois le couteau à la main, & ils s'égorgent : c'eſt, la plupart du temps, ſans en avoir l'intention ; car aujourd'hui les mœurs chinoiſes les ont preſque tous ſubjugués, & il n'y a guere de combats que parmi ce qu'il y a de plus vil, ou parmi ceux qui ſont pris de vin.

LES TREIZE ARTICLES
SUR
L'ART MILITAIRE,

OUVRAGE composé en Chinois par SUN-TSE, Général d'Armée dans le Royaume de OU, & mis en Tartare-Mantchou par ordre de l'Empereur KANG-HI, l'année 27e du cycle de 60, c'est-à-dire, l'année 1710.



PRÉFACE.

AVANT que d'expoſer les Ouvrages de Sun-tſe, il convient, diſent les Commentateurs, de faire connoître ſa perſonne, & de donner une idée de ſes talents pour former les troupes & pour en entretenir la diſcipline militaire. Voici en peu de mots comment ils rempliſſent ce double objet, & l'Hiſtoire vraie ou ſuppoſée qu'ils racontent de ce Général.

Sun-tſe, diſent-ils, né ſujet du Roi de Tſi (1), étoit l'homme le plus verſé qu'il y ait eu dans l'art militaire. L'Ouvrage qu'il a compoſé & les grandes actions qu'il a faites, ſont une preuve de ſa profonde capacité & de ſon expérience conſommée en ce genre. Avant même qu'il eût acquis cette grande réputation qui le diſtingua depuis dans toutes les Provinces qui compoſent aujourd'hui l'Empire, & dont la plupart portoient alors le nom de Royaume, ſon mérite étoit connu dans tous les lieux voiſins de ſa patrie.

Le Roi de Ou (2) avoit quelques démêlés avec les Rois de Tchou & de Ho-lou (3). Ils étoient ſur le point

(1) Le Royaume de Tſi étoit dans le Chan-tong.

(2) Le Royaume de Ou étoit dans le Tche-kiang. Il s'étendoit dans le Kiang-ſi, & dans le Kiang-nan, & occupoit une partie de chacune de ces Provinces.

(3) Le Royaume de Ho-lou étoit dans le Chan-tong. On l'appelloit plus communément le Royaume de Lou.

d'en venir à une guerre ouverte, & de part & d'autre on en faiſoit les préparatifs. Sun-tſe ne voulut pas demeurer oiſif. Perſuadé que le perſonnage de ſpectateur n'étoit pas fait pour lui, il alla ſe préſenter au Roi de Ou pour obtenir de l'emploi dans ſes armées. Le Roi, charmé qu'un homme de ce mérite ſe rangeât dans ſon parti, lui fit un très bon accueil. Il voulut le voir & l'interroger lui-même. » Sun-tſe, lui dit-il, j'ai vu l'Ouvrage que vous avez compoſé ſur l'art militaire, & j'en ai été content; mais les préceptes que vous donnez me paroiſſent d'une exécution bien difficile; il y en a même quelques-uns que je crois abſolument impraticables : vous-même, pourriez-vous les exécuter ? car il y a loin de la théorie à la pratique. On imagine les plus beaux moyens lorſqu'on eſt tranquille dans ſon cabinet & qu'on ne fait la guerre qu'en idée; il n'en eſt pas de même lorſqu'on ſe trouve dans l'occaſion. Il arrive alors qu'on regarde ſouvent comme impoſſible ce qu'on avoit enviſagé d'abord comme fort aiſé «.

Prince, répondit Sun-tſe, je n'ai rien dit dans mes Ecrits que je n'aie déja pratiqué dans les armées; mais ce que je n'ai pas encore dit, & dont cependant j'oſe aſſurer aujourd'hui Votre Majeſté, c'eſt que je ſuis en état de le faire pratiquer par qui que ce ſoit, & de le former aux exercices militaires quand j'aurai l'autorité pour le faire.

Je

Je vous entends, répliqua le Roi : vous voulez dire que vous inſtruirez aiſément de vos maximes, des hommes intelligents, & qui auront déja la prudence & la valeur en partage ; que vous formerez ſans beaucoup de peine aux exercices militaires, des hommes accoutumés au travail, dociles, & pleins de bonne volonté. Mais le grand nombre n'eſt pas de cette eſpece.

N'importe, répondit Sun-tſe : j'ai dit *qui que ce ſoit*, & je n'excepte perſonne de ma propoſition : les plus mutins, les plus lâches & les plus foibles y ſont compris.

A vous entendre, reprit le Roi, vous inſpireriez même à des femmes les ſentiments qui font les Guerriers ; vous les dreſſeriez aux exercices des armes.

Oui, Prince, répliqua Sun-tſe d'un ton ferme, & je prie Votre Majeſté de n'en pas douter.

Le Roi, que les divertiſſements ordinaires de la Cour n'amuſoient plus guere dans les circonſtances où il ſe trouvoit alors, profita de cette occaſion pour s'en procurer d'un nouveau genre. Qu'on m'amene ici, dit-il, cent quatre-vingts de mes femmes. Il fut obéi, & les Princeſſes parurent. Parmi elles il y en avoit deux en particulier que le Roi aimoit tendrement ; elles furent miſes à la tête des autres. Nous verrons, dit le Roi en ſouriant, nous verrons, Sun-tſe, ſi vous nous tiendrez parole. Je vous conſtitue Général de ces nouvelles troupes. Dans toute l'étendue de mon palais vous n'avez qu'à

choisir le lieu qui vous paroîtra le plus commode pour les exercer aux armes. Quand elles seront suffisamment instruites, vous m'avertirez, & j'irai moi-même pour rendre justice à leur adresse & à votre talent.

Le Général, qui sentit tout le ridicule du personnage qu'on vouloit lui faire jouer, ne se déconcerta pas, & parut au contraire très satisfait de l'honneur que lui faisoit le Roi, non seulement de lui laisser voir ses femmes, mais encore de les mettre sous sa direction. Je vous en rendrai bon compte, Sire, lui dit-il d'un ton assuré, & j'espere que dans peu Votre Majesté aura lieu d'être contente de mes services; elle sera convaincue, tout au moins, que Sun-tse n'est pas homme à s'avancer témérairement.

Le Roi s'étant retiré dans un appartement intérieur, le Guerrier ne pensa plus qu'à exécuter sa commission. Il demanda des armes & tout l'équipage militaire pour ses soldats de nouvelle création; & en attendant que tout fût prêt, il conduisit sa troupe dans une des cours du palais, qui lui parut la plus propre pour son dessein. On ne fut pas long-temps sans lui apporter ce qu'il avoit demandé. Sun-tse adressant alors la parole aux Princesses: Vous voilà, leur dit-il, sous ma direction & sous mes ordres: vous devez m'écouter attentivement, & m'obéir dans tout ce que je vous commanderai. C'est la premiere & la plus essentielle des loix militaires: gardez-vous bien de l'enfreindre. Je veux que dès demain vous fas-

ſiez l'exercice devant le Roi, & je compte que vous vous en acquitterez exactement.

Après ces mots il les ceignit du baudrier, leur mit une pique à la main, les partagea en deux bandes, & mit à la tête de chacune, une des Princeſſes favorites. Cet arrangement étant fait, il commence ſes inſtructions en ces termes : Diſtinguez-vous bien votre poitrine d'avec votre dos, & votre main droite d'avec votre main gauche ? Répondez. Quelques éclats de rire furent toute la réponſe qu'on lui donna d'abord. Mais comme il gardoit le ſilence & tout ſon ſérieux : Oui, ſans doute, lui répondirent enſuite les Dames d'une commune voix. Cela étant, reprit Sun-tſe, retenez bien ce que je vais dire. Lorſque le tambour ne frappera qu'un ſeul coup, vous reſterez comme vous vous trouvez actuellement, ne faiſant attention qu'à ce qui eſt devant votre poitrine. Quand le tambour frappera deux coups, il faut vous tourner de façon que votre poitrine ſoit dans l'endroit où étoit ci-devant votre main droite. Si au lieu de deux coups vous en entendiez trois, il faudroit vous tourner de ſorte que votre poitrine fût préciſément dans l'endroit où étoit auparavant votre main gauche. Mais lorſque le tambour frappera quatre coups, il faut que vous vous tourniez de façon que votre poitrine ſe trouve où étoit votre dos, & votre dos où étoit votre poitrine.

Ce que je viens de dire n'eſt peut-être pas aſſez clair :

je m'explique. Un ſeul coup de tambour doit vous ſignifier qu'il ne faut pas changer de contenance, & que vous devez être ſur vos gardes : deux coups, que vous devez vous tourner à droite : trois coups, qu'il faut vous tourner à gauche ; & quatre coups, que vous devez faire le demi-tour. Je m'explique encore.

L'ordre que je ſuivrai eſt tel : Je ferai d'abord frapper un ſeul coup : à ce ſignal vous vous tiendrez prêtes à ce que je dois vous ordonner. Quelques moments après je ferai frapper deux coups : alors, toutes enſemble, vous vous tournerez à droite avec gravité ; après quoi je ferai frapper non pas trois coups, mais quatre, & vous acheverez le demi-tour. Je vous ferai reprendre enſuite votre premiere ſituation, &, comme auparavant, je ferai frapper un ſeul coup. Recueillez-vous à ce premier ſignal. Enſuite je ferai frapper, non pas deux coups, mais trois, & vous vous tournerez à gauche ; aux quatre coups vous acheverez le demi-tour. Avez-vous bien compris ce que j'ai voulu vous dire ? S'il vous reſte quelque difficulté, vous n'avez qu'à me la propoſer, je tâcherai de vous ſatisfaire. Nous ſommes au fait, répondirent les Dames. Cela étant, reprit Sun-tſe, je vais commencer. N'oubliez pas que le ſon du tambour vous tient lieu de la voix du Général, puiſque c'eſt par lui qu'il vous donne ſes ordres.

Après cette inſtruction répétée trois fois, Sun-tſe

rangea de nouveau ſa petite armée ; après quoi il fait frapper un coup de tambour. A ce bruit toutes les Dames ſe mirent à rire : il fait frapper deux coups, elles rirent encore plus fort. Le Général, ſans perdre ſon ſérieux, leur adreſſa la parole en ces termes : Il peut ſe faire, que je ne me ſois pas aſſez clairement expliqué dans l'inſtruction que je vous ai donnée. Si cela eſt, je ſuis en faute ; je vais tâcher de la réparer en vous parlant d'une maniere qui ſoit plus à votre portée (& ſur-le-champ il leur répéta juſqu'à trois fois la même leçon en d'autres termes) : puis, nous verrons, ajouta-t-il, ſi je ſerai mieux obéi. Il fait frapper un coup de tambour, il en fait frapper deux. A ſon air grave, & à la vue de l'appareil bizarre où elles ſe trouvoient, les Dames oublierent qu'il falloit obéir. Après s'être fait quelques moments de violence pour arrêter le rire qui les ſuffoquoit, elles le laiſſerent enfin échapper par des éclats immodérés.

Sun-tſe ne ſe déconcerta point ; mais du même ton dont il leur avoit parlé auparavant, il leur dit : Si je ne m'étois pas bien expliqué, ou que vous ne m'euſſiez pas aſſuré, d'une commune voix, que vous compreniez ce que je voulois vous dire, vous ne ſeriez point coupables : mais je vous ai parlé clairement, comme vous l'avez avoué vous-mêmes ; pourquoi n'avez-vous pas obéi ? Vous méritez punition, & une punition mili-

taire. Parmi les Gens de Guerre, quiconque n'obéit pas aux ordres de ſon Général, mérite la mort : vous mourrez donc. Après ce court préambule, Sun-tſe ordonna à celles des femmes qui formoient les deux rangs de tuer les deux qui étoient à leur tête. A l'inſtant, un de ceux qui étoient prépoſés pour la garde des femmes, voyant bien que le Guerrier n'entendoit pas raillerie, ſe détache pour aller avertir le Roi de ce qui ſe paſſoit. Le Roi dépêche quelqu'un vers Sun-tſe pour lui défendre de paſſer outre, & en particulier de maltraiter les deux femmes qu'il aimoit le plus & ſans leſquelles il ne pouvoit vivre.

Le Général écouta avec reſpect les paroles qu'on lui portoit de la part du Roi ; mais il ne déféra pas pour cela à ſes volontés. Allez dire au Roi, répondit-il, que Sun-tſe, le croit trop raiſonnable & trop juſte pour penſer qu'il ait ſi-tôt changé de ſentiment, & qu'il veuille véritablement être obéi dans ce que vous venez annoncer de ſa part. Le Prince fait la loi ; il ne ſauroit donner des ordres qui aviliſſent la dignité dont il m'a revêtu. Il m'a chargé de dreſſer aux exercices des armes cent quatre-vingts de ſes Femmes, il m'a conſtitué leur Général ; c'eſt à moi à faire le reſte. Elles m'ont déſobéi, elles mourront. A peine eut-il prononcé ces derniers mots, qu'il tire ſon ſabre, & du même ſang-froid qu'il avoit témoigné juſqu'alors, il abat la tête aux deux qui commandoient les autres. Auſſi-tôt il en met deux autres à leur

place, fait battre les différens coups de tambour dont il étoit convenu avec sa troupe ; & comme si ces femmes eussent fait toute leur vie le métier de la guerre, elles se tournerent en silence & toujours à propos.

Sun-tse adressant la parole à l'Envoyé : Allez avertir le Roi, lui dit-il, que ses femmes savent faire l'exercice ; que je puis les mener à la guerre, leur faire affronter toute sorte de périls, & les faire passer même au travers de l'eau & du feu.

Le Roi ayant appris tout ce qui s'étoit passé, fut pénétré de la plus vive douleur. J'ai donc perdu, dit-il en poussant un profond soupir, j'ai donc perdu ce que j'aimois le plus en ce monde.... Que cet Etranger se retire dans son pays. Je ne veux ni de lui, ni de ses services.... Qu'as-tu fait, barbare?... Comment pourrai-je vivre désormais, &c.

Quelque inconsolable que le Roi parût, le temps & les circonstances lui firent bientôt oublier sa perte. Les ennemis étoient prêts à fondre sur lui ; il redemanda Suntse, le fit Général de ses armées, & par son moyen il détruisit le Royaume de Tchou (1). Ceux de ses voisins qui lui avoient donné le plus d'inquiétudes auparavant, pénétrés de crainte au seul bruit des belles actions de

(1) Le Royaume de Tchou étoit dans le Ho-nan. Kin-tcheou en étoit la Capitale.

Sun-tſe, ne penſerent plus qu'à ſe tenir en repos ſous la protection d'un Prince qui avoit un tel homme à ſon ſervice.

Telle eſt l'idée que les Chinois donnent de leur Héros. De l'événement qu'ils racontent, & que je viens de raconter d'après eux, ſoit qu'il ſoit réel, ſoit qu'il ſoit ſuppoſé, on conclut également que la ſévérité eſt la baſe ſur laquelle appuie la plus grande autorité du Général. Cette maxime, qui peut-être n'eſt pas bonne chez les Nations d'Europe, eſt excellente pour les Aſiatiques, chez qui l'honneur n'eſt pas toujours le premier mobile.

LES TREIZE ARTICLES DE SUN-TSE.

ARTICLE PREMIER.

Fondements de l'Art Militaire.

SUN-TSE dit : les troupes ſont la grande affaire d'un Etat ; c'eſt d'elles que dépendent la vie ou la mort des Sujets, l'agrandiſſement ou la décadence de l'Empire : ne pas faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qui les concerne, ne pas travailler à les bien régler, c'eſt montrer une trop grande indifférence pour la conſervation ou pour la perte de ce qu'on a de plus cher, & c'eſt ce qu'on ne doit pas trouver parmi nous.

Cinq choſes principales doivent faire l'objet de nos continuelles méditations, & de tous nos ſoins (1). Semblables à

(1) C'eſt aux Militaires en général que l'Auteur adreſſe la parole dans tout ce qu'il dit dans ſon Traité, mais plus particuliérement aux Généraux & aux Officiers.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ces fameux Artiſtes, qui, ayant entrepris quelque chef-d'œuvre de leur Art, ont toujours préſent à l'eſprit le but qu'ils ſe ſont propoſé, mettent à profit tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, & n'oublient rien pour ſe procurer de nouvelles connoiſſances & tous les ſecours qui peuvent les conduire heureuſement à leur fin. Si nous voulons que la gloire & les ſuccès accompagnent nos armes, nous ne devons jamais perdre de vue la *Doctrine*, le *Ciel*, la *Terre*, le *Général* & la *Diſcipline* (1). La *Doctrine* nous fera naître à tous des ſentiments uniformes; elle nous inſpirera une même maniere de vivre & de mourir, & nous rendra également intrépides dans les malheurs & dans la mort.

Si nous connoiſſons bien le *Ciel*, nous n'ignorerons point ce que c'eſt que ces deux grands principes Yn & Yang; nous ſaurons le temps de leur union & de leur mutuel concours pour la production du froid, du chaud, de la ſérénité ou de l'intempérie de l'air

La *Terre* n'eſt pas moins digne de notre attention que le

(1) Par le mot de *Doctrine* on peut entendre ici la Religion, puiſque la Doctrine eſt en effet toute la Religion des Chinois, de ceux au moins que les ridicules ſuperſtitions de l'idolâtrie n'ont pas infectés. Cette *Doctrine*, dont l'Auteur veut parler, eſt celle qui apprend aux hommes une morale dictée par les lumieres de la raiſon.

Par le *Ciel*, l'Auteur entend la connoiſſance des choſes purement naturelles que le Ciel offre à nos yeux ſous les différents climats, dans les différentes ſaiſons & ſous les différentes températures de l'air. Il entend auſſi la connoiſſance des deux principes *Yn* & *Yang*, par leſquels toutes les choſes naturelles ſont formées & par leſquels les éléments reçoivent leurs différentes modifications. En général l'*Yn* & l'*Yang* ſont, dans le ſyſtême de la Phyſique Chinoiſe, les deux principes qui, mis en action par un principe ſupérieur, qu'ils appellent *Tai-ki*, peuvent produire tout ce qui compoſe cet Univers.

Ciel ; étudions-la bien, & nous aurons la connoiſſance du haut & du bas, du loin comme du près, du large & de l'étroit, de ce qui demeure & de ce qui ne fait que paſſer.

La Doctrine, l'équité, l'amour pour ceux en particulier qui nous ſont ſoumis & pour tous les hommes en général, la ſcience des reſſources, le courage & la valeur, telles ſont les qualités qui doivent caractériſer celui qui eſt revêtu de la dignité de *Général* ; vertus néceſſaires, pour l'acquiſition deſquelles nous ne devons rien oublier : ſeules elles peuvent nous mettre en état de marcher dignement à la tête des autres.

Aux connoiſſances dont je viens de parler, il faut ajouter celle de la *Diſcipline*. Poſſéder l'art de ranger les troupes ; n'ignorer aucune des loix de la ſubordination & les faire obſerver à la rigueur ; être inſtruit des devoirs particuliers de chaque Officier ſubalterne ; ſavoir connoître les différents chemins par où on peut arriver à un même terme ; ne pas dédaigner d'entrer dans un détail exact de toutes les choſes qui peuvent ſervir, & ſe mettre au fait de chacune d'elles en particulier ; tout cela enſemble forme un corps de diſcipline dont la con-

---

Par la *Terre*, l'Auteur entend probablement la connoiſſance de la géographie, & de la topographie de chaque lieu particulier.

La maniere dont s'expriment les Chinois eſt relative à leur façon d'enviſager les choſes. Quoique la plupart aient de l'eſprit, quoique leur eſprit ſoit pour l'ordinaire bon & juſte, quoiqu'il y ait de la clarté & de la fineſſe dans leurs idées, cependant la maniere dont ils les rendent, eſt ſouvent une énigme qu'on a bien de la peine à déchiffrer. S'ils ont pluſieurs choſes à exprimer, & qu'un ſeul caractere les leur repréſente ; ils l'emploient ſans héſiter, ne faiſant point attention que ceux qui liront leur Ouvrage, n'ayant pas comme eux la tête remplie du ſujet qu'ils ont traité, ne prendront pas, peut-être, ou ne prendront qu'une partie de leur penſée. Je remarque ceci une fois pour toutes.

noiſſance pratique ne doit point échapper à la ſagacité ni aux attentions d'un Général.

Vous donc, que le choix du Prince a placé à la tête des armées, jettez les fondements de votre ſcience militaire ſur les cinq principes que je viens d'établir; la victoire ſuivra par-tout vos pas: vous n'éprouverez au contraire que les plus honteuſes défaites, ſi, par ignorance ou par préſomption, vous venez à les omettre ou à les rejetter.

Avec les connoiſſances que je viens d'indiquer, vous ſaurez quel eſt celui qui, parmi les Rois qui gouvernent le monde (1), a le plus de doctrine & de vertus (2); vous connoîtrez les grands Généraux qui peuvent ſe trouver dans les différents Royaumes. Si c'eſt en temps de guerre, vous pourrez conjecturer aſſez ſurement quel eſt celui des rivaux qui doit l'emporter; & ſi vous devez entrer vous-même en lice, vous pourrez raiſonnablement vous flatter de devenir victorieux.

Avec ces mêmes connoiſſances, vous n'ignorerez point en quel temps le Ciel & la Terre ſeront d'accord (3) pour favoriſer la ſortie des troupes auxquelles vous preſcrirez les routes qu'elles doivent tenir, & dont vous réglerez à propos toutes les marches; vous ne commencerez ni ne terminerez jamais la campagne hors de ſaiſon; vous connoîtrez le fort & le foi-

---

(1) Par *les Rois qui gouvernent le monde*, l'Auteur entend les différents Princes qui gouvernoient alors la Chine.

(2) Les mots que j'ai rendus par ceux de *doctrine* & de *vertu*, peuvent ſignifier encore ici *coutumes*, *mœurs*, *uſages*, &c.

(3) Suivant les principes de la phyſique Chinoiſe, c'eſt l'accord du ciel & de la terre qui produit la beauté des ſaiſons, &c. Par le ciel & la terre, les Chinois entendent auſſi les deux principes généraux *Yn* & *Yang*, ou, comme je l'ai déja remarqué, la matiere en état de recevoir toutes ſortes de modifications par le mouvement qui lui eſt imprimé par le *Tai-ki*

ble, tant de ceux qu'on aura confiés à vos ſoins, que des ennemis que vous aurez à combattre : vous ſaurez en quelle quantité & dans quel état ſe trouveront les munitions de guerre & de bouche des deux armées : vous diſtribuerez les récompenſes avec libéralité, mais avec choix, & vous n'épargnerez pas les châtiments quand il en ſera beſoin.

Admirateurs de vos vertus & de votre bonne conduite, les Officiers Généraux ne ſe feront pas moins un plaiſir délicat, qu'un rigoureux devoir de vous ſeconder. Ils entreront dans toutes vos vues, & leur exemple entraînant infailliblement celui des ſubalternes, les ſimples ſoldats concourront eux-mêmes de toutes leurs forces à vous aſſurer les plus glorieux ſuccès. Vous ſerez eſtimé, reſpecté, chéri de votre nation, & les peuples voiſins viendront avec joie ſe ranger ſous les étendards du Prince que vous ſervez, ou pour vivre ſous ſes loix, ou pour obtenir ſimplement ſa protection (1).

C'eſt encore avec ces connoiſſances qu'également inſtruit de ce que vous pourrez & de ce que vous ne pourrez pas, vous ne formerez aucune entrepriſe, ſans la conduire à une heureuſe fin. Vous verrez ce qui ſera loin de vous comme ce qui ſe paſſera ſous vos yeux, & ce qui ſe paſſera ſous vos yeux, comme ce qui en eſt le plus éloigné. S'il y a quelques diſſentions parmi vos ennemis, vous en profiterez habilement pour attirer les mécontents dans votre parti. Les récompenſes ne ſeront pas plus épargnées que les promeſſes & les dons.

---

(1) L'Auteur parle pour le pays & pour le temps où il vivoit. L'Empire de la Chine étoit alors diviſé en pluſieurs Etats, & il étoit rare qu'il n'y eût pas quelque guerre entre ceux qui les gouvernoient. Comme les intérêts étoient différents, on cherchoit à ſe les procurer par des voies propres à réuſſir : une des plus ſures étoit d'attirer ſes voiſins dans ſon parti.

Si vos ennemis ſont plus puiſſants & plus forts que vous, vous ne les attaquerez point, vous éviterez avec un grand ſoin d'en venir aux mains avec eux; vous cacherez toujours avec une extrême attention l'état où vous vous trouverez. Il y aura des occaſions où vous vous abaiſſerez, & d'autres où vous affecterez d'avoir peur. Vous feindrez quelquefois d'être foible afin que vos ennemis, ouvrant la porte à la préſomption & à l'orgueil, viennent ou vous attaquer mal-à-propos, ou ſe laiſſent ſurprendre eux-mêmes & tailler en pieces honteuſement. Vous ferez en ſorte que ceux qui vous ſont inférieurs ne puiſſent jamais pénétrer vos deſſeins. Vous tiendrez vos troupes toujours alertes, toujours en mouvement & dans l'occupation, pour empêcher qu'elles ne ſe laiſſent amollir par un honteux repos. Vous ne ſouffrirez aucune diſſention parmi vos gens, & vous n'oublierez rien pour les entretenir dans la paix, la concorde & l'union, comme s'ils ne faiſoient tous qu'une ſeule & même famille. Enfin votre ſage prévoyance vous ayant fait ſupputer juſqu'où pouvoit aller la conſommation des vivres & des autres choſes d'un uſage journalier, vous ſerez toujours abondamment pourvu de tout, & après les plus glorieux exploits, vous reviendrez dans le ſein de votre famille pour y jouir tranquillement du fruit de votre victoire parmi les acclamations de vos concitoyens, qui ne ceſſeront de vous combler d'éloges, comme vous étant redevables de tous les avantages d'une douce paix. Telles ſont en général les réflexions que ma propre expérience m'a dictées, & que je me fais un devoir de vous communiquer.

ARTICLE II.

Des commencements de la Campagne.

SUN-TSE dit: je ſuppoſe que vous commencez la campagne avec une armée de cent mille hommes, que vous êtes ſuffiſamment pourvu des munitions de guerre & de bouche, que vous avez deux mille chariots, dont mille ſont pour la courſe, & les autres uniquement pour le tranſport (1); que juſqu'à cent lieues de vous, il y aura par-tout des vivres pour l'entretien de votre armée (2); que vous faites tranſporter avec ſoin tout ce qui peut ſervir au raccommodage des armes & des chariots; que les artiſans & les autres qui ne ſont pas du corps des ſoldats, vous ont déja précédé ou marchent ſéparément à votre ſuite; que toutes les choſes qui ſervent pour des uſages étrangers (3), comme celles qui ſont purement pour la guerre, ſont toujours à couvert des injures de l'air & à l'abri des accidents fâcheux qui peuvent arriver. Je ſuppoſe encore que vous avez mille onces d'argent à diſtribuer aux troupes (4) chaque

(1) A traduire le texte à la lettre, il faudroit dire : *Des chariots pour courir, mille; des chariots couverts de peaux, mille.*

(2) Ce paſſage pourroit encore être traduit de la maniere ſuivante: *Que vous ayez toujours des vivres pour pouvoir conſumer durant le trajet de mille Li*, c'eſt-à-dire, de cent lieues; car dix li chinoiſes ſont à-peu-près une lieue de vingt au degré.

(3) Le texte ſemble dire : *Les choſes qui ſont pour les étrangers*, plutôt que *les choſes qui ſont pour des uſages étrangers.*

(4) Dans le temps & le pays où vivoit l'Auteur, mille onces d'argent étoient une ſomme très conſidérable. D'ailleurs, il peut ſe faire que Sun-tſe ne veuille parler que de la paie des ſoldats, & qu'il ne comprenne

jour, & que leur ſolde eſt toujours payée à temps & dans la plus rigoureuſe exactitude : dans ce cas vous pouvez aller droit à l'ennemi ; l'attaquer & le vaincre ſeront pour vous une même choſe. Je dis plus : ne différez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes contractent la rouille, ni que le tranchant de vos épées s'émouſſe. S'il s'agit de prendre une ville, hâtez-vous d'en faire le ſiege ; tournez d'abord toutes vos vues de ce côté-là, dirigez là toutes vos forces : il faut ici tout bruſquer ; ſi vous y manquez, vos troupes courent riſque de tenir long-temps la campagne ; en ce cas, de combien de malheurs n'allez-vous pas devenir la funeſte ſource ? Les coffres du Prince que vous ſervez s'épuiſeront, vos armes perdues par la rouille ne pourront plus vous ſervir, l'ardeur de vos ſoldats ſe ralentira, leur courage & leurs forces s'évanouiront, les proviſions ſe conſumeront, & peut-être même vous trouverez-vous réduit aux plus fâcheuſes extrémités. Inſtruits du pitoyable état où vous ſerez alors, vos ennemis ſortiront tout frais, fondront ſur vous, & vous tailleront en pieces. Quoique juſqu'à ce jour vous ayez joui

---

point dans ces mille onces d'argent les appointements des Officiers. Une once d'argent vaut aujourd'hui à la Chine ſept livres dix ſols de notre monnoie : or, mille onces d'argent pour une armée de cent mille hommes ne ſeroient qu'un ſol & demi par tête ; ce qui, dans le temps préſent, ſeroit très peu de choſe. Il peut ſe faire encore que les mille onces d'argent que l'Auteur exige ne ſoient que par-deſſus la paie ordinaire. Cette derniere conjecture, qui eſt la plus conforme au texte, tel que je l'ai expliqué, ne me paroît pas trop bien fondée : car l'Etat s'étant chargé de tout temps de l'entretien des femmes, des enfants, & de toute la famille de ceux qui ſont à la guerre, il n'eſt pas vraiſemblable, qu'outre le paiement ordinaire de chaque ſoldat, il y eût des dons journaliers tels que ceux que Sun-tſe exige.

d'une

d'une grande réputation, vous ne pourrez déſormais vous montrer avec honneur. En vain dans d'autres occaſions aurez-vous donné des marques éclatantes de votre valeur, toute la gloire que vous aurez acquiſe ſera effacée par ce dernier trait. Je le répete; on ne ſauroit tenir les troupes long-temps en campagne, ſans porter un très grand préjudice à l'Etat, & ſans donner une atteinte mortelle à ſa propre réputation.

Ceux qui poſſedent les vrais principes de l'Art Militaire, n'y reviennent pas à deux fois. Dès la premiere campagne tout eſt fini; ils ne conſument pas pendant trois années de ſuite des vivres inutilement. Ils trouvent le moyen de faire ſubſiſter leurs armées aux dépens de l'ennemi, & épargnent à l'Etat les frais immenſes qu'il eſt obligé de faire, lorſqu'il faut tranſporter bien loin toutes les proviſions. Ils n'ignorent point, & vous devez le ſavoir auſſi, que rien n'épuiſe tant un Royaume que les dépenſes de cette nature; car ſoit que l'armée ſoit aux frontieres, ou qu'elle ſoit dans les pays éloignés, le peuple en ſouffre toujours; toutes les choſes néceſſaires à la vie augmentent de prix, elles deviennent rares, & ceux même qui dans les temps ordinaires ſont le plus à leur aiſe, n'ont bientôt plus de quoi les acheter. Le Prince ſe hâte de faire ramaſſer le tribut des denrées que chaque famille lui doit (1); & la miſere ſe répandant du ſein des villes juſques dans les campagnes, des dix parties du néceſſaire on eſt obligé d'en retrancher ſept. Il n'eſt pas juſqu'au Souverain qui ne reſſente ſa part

(1) Le plus ancien des tributs qui ſe ſoit levé à la Chine étoit une dîme ſur toutes les terres en état d'être cultivées. Peu-à-peu les Empereurs ont impoſé d'autres droits ſur les métaux, ſur les différentes marchandiſes & ſur certaines denrées. Ils ont établi des droits d'entrée pour des marchandiſes des différentes provinces; en un mot, ils ont aujourd'hui des Douanes ſur le même pied à-peu-près que dans les Royaumes d'Europe.

des malheurs communs. Ses cuiraſſes, ſes caſques, ſes fleches, ſes arcs, ſes boucliers, ſes chars, ſes lances, ſes javelots, tout cela ſe détruira. Les chevaux, les bœufs même qui labourent les terres du Domaine, dépériront, & des dix parties de ſa dépenſe ordinaire, il ſe verra contraint d'en retrancher ſix. C'eſt pour prévenir tous ces déſaſtres qu'un habile Général n'oublie rien pour abréger les campagnes, & pour pouvoir vivre aux dépens de l'ennemi, ou tout au moins pour conſumer les denrées étrangeres, à prix d'argent, s'il le faut.

Si l'armée ennemie a une meſure de grain dans ſon camp, ayez-en vingt dans le vôtre (1); ſi votre ennemi a cent vingt livres de fourrage pour ſes chevaux, ayez-en deux mille quatre cents pour les vôtres (2). Ne laiſſez échapper aucune occaſion de l'incommoder, faites-le périr en détail, trouvez les moyens de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piege; diminuez ſes forces le plus que vous pourrez, en lui faiſant faire diverſion, en lui tuant de temps en temps quelque parti,

---

(1) Le texte dit : *Si votre ennemi a un Tchoung, ayez-en vingt.* Ce Tchoung eſt une ancienne meſure qui contenoit dix *hou*, plus quatre boiſſeaux, c'eſt-à dire, ſoixante & quatre boiſſeaux, car un hou valoit dix boiſſeaux. Un boiſſeau de riz, par exemple, peſe communément dix livres chinoiſes : la livre chinoiſe eſt de ſeize onces; & l'once chinoiſe eſt à l'once de Paris, comme dix eſt à neuf, ou, plus exactement, comme neuf eſt à huit; car l'once de Paris vaut huit gros, & l'once de la Chine vaut neuf de ces mêmes gros. J'en ai fait moi-même l'épreuve il y a quelques années, ſur des balances extrêmement juſtes de part & d'autre.

(2) Le texte dit : *Si votre ennemi a de la paille, des herbes & du grain pour ſes chevaux, la valeur d'un ché, &c.* Le ché eſt une meſure contenant cent vingt livres de poids; ou autrement, le ché eſt une meſure qui contient dix autres meſures à-peu-près de la même grandeur qu'un boiſſeau chinois.

en lui enlevant de ſes convois, de ſes équipages, & d'autres choſes qui pourront vous être de quelque utilité.

Lorſque vos gens auront pris ſur l'ennemi au-delà de dix chars, commencez par récompenſer libéralement tant ceux qui auront conduit l'entrepriſe, que ceux qui l'auront exécutée. Employez ces chars aux mêmes uſages que vous employez les vôtres, mais auparavant il faut en ôter les marques diſtinctives qui pourront s'y trouver (1). Traitez bien les priſonniers, nourriſſez-les comme vos propres ſoldats; faites enſorte, s'il ſe peut, qu'ils ſe trouvent mieux chez vous qu'ils ne le ſeroient dans leur propre camp, ou dans le ſein même de leur patrie. Ne les laiſſez jamais oiſifs, tirez parti de leurs ſervices avec les défiances convenables, & pour le dire en deux mots, conduiſez-vous à leur égard comme s'ils étoient des troupes qui ſe fuſſent enrôlées librement ſous vos étendards (2).

---

(1) *Il faut en ôter les marques diſtinctives qui pourront s'y trouver.* Ces marques diſtinctives conſiſtoient principalement dans la couleur dont le bois des chars ou chariots étoit peint, dans certains caracteres qui y étoient gravés, & ſur-tout dans un petit étendard quarré, ſur lequel étoient certaines figures qui ſervent de diſtinction de quinze en quinze hommes, de dix en dix, &c. Il y en avoit même de cinq en cinq hommes; mais ceux-ci, outre qu'ils étoient plus petits, étoient de forme triangulaire. Les uns & les autres étoient appellés du nom général *Tou*, qui ſignifie étendard, pavillon, drapeau, &c.

(2) Il étoit facile au vainqueur d'employer ſes priſonniers aux mêmes uſages que ſes propres ſoldats, parceque ceux contre leſquels on étoit en guerre, ou pour mieux dire, parceque les parties belligérentes parloient un même langage, & ne formoient entre elles qu'une ſeule & même nation; c'étoient des Chinois qui combattoient contre d'autres Chinois: je parle ici des guerres les plus ordinaires.

Si vous faites exactement ce que je viens de vous indiquer, les succès accompagneront tous vos pas, par-tout vous ſerez vainqueur, vous ménagerez la vie de vos ſoldats, vous affermirez votre pays dans ſes anciennes poſſeſſions, vous lui en procurerez de nouvelles, vous augmenterez la ſplendeur & la gloire de l'Etat, & le Prince ainſi que les ſujets vous ſeront redevables de la douce tranquillité dans laquelle ils couleront déjormais leurs jours. Quels objets peuvent être plus dignes de votre attention & de tous vos efforts (1)!

---

(1) C'eſt de l'habileté & de la bonne conduite d'un Général que dans tout ſon Traité Sun-tſe fait dépendre le bonheur & toute la gloire d'un Royaume. Cette maxime n'a pas lieu ſeulement dans les anciens Livres; aujourd'hui même elle eſt encore dans toute ſa vigueur. Mais comme tous les bons ſuccès ſont attribués au Général, c'eſt le Général auſſi qui eſt reſponſable de tous les événements fâcheux. Coupable ou non coupable, qu'il y ait de ſa faute, ou qu'il n'y en ait point, dès qu'il n'a pas réuſſi, il faut qu'il périſſe, ou, tout au moins, qu'il ſoit châtié. Une telle conduite paroît d'abord contraire à la raiſon; mais en l'approfondiſſant un peu, on ne la trouve plus telle, reſpectivement aux peuples chez qui elle a lieu. C'eſt en effet de la perſuaſion où chacun eſt ici que cette maxime eſt réduite en pratique, que dépend une partie du bon ordre qui regne dans l'Empire Chinois.

ARTICLE III.

De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat.

SUN-TSE dit : voici quelques maximes dont vous devez être pénétré avant que de vouloir forcer des villes, ou gagner des batailles.

Conſerver les poſſeſſions & tous les droits du Prince que vous ſervez, voilà quel doit être le premier de vos ſoins : les agrandir en empiétant ſur les ennemis, c'eſt ce que vous ne devez faire que lorſque vous y ſerez forcé.

Veiller au repos des villes de votre propre pays, voilà ce qui doit principalement vous occuper : troubler celui des villes ennemies, ce ne doit être que votre pis-aller.

Mettre à couvert de toute inſulte les villages amis, voilà ce à quoi vous devez penſer : faire des irruptions ſur les villages ennemis, c'eſt ce à quoi la néceſſité ſeule doit vous engager.

Empêcher que les hameaux, que les chaumines même des ſujets de votre Souverain ne ſouffrent le plus petit dommage, c'eſt ce qui mérite également votre attention : porter le ravage dans les hameaux ou dans les chaumines de vos ennemis, c'eſt ce qu'une diſette de tout doit ſeule vous faire entreprendre (1).

(1) Un Commentateur Chinois donne un ſens un peu différent au commencement de cet Article. Quoique ſon explication ſoit conforme à l'ancienne morale chinoiſe, j'ai cru neanmoins ne devoir pas la ſuivre, parcequ'elle m'a paru ne pas rendre le véritable ſens de l'Auteur, & contredire même quelques-uns de ſes principes. Voici la verſion de cet Inter-

Ces maximes une fois bien gravées dans votre cœur, vous pouvez aller attaquer des villes, ou donner des batailles, je ſuis garant du ſuccès. Je dis plus : euſſiez-vous cent combats à livrer, cent victoires en ſeroient le fruit. Cependant ne cherchez pas à dompter vos ennemis au prix des combats & des victoires; car s'il y a des cas où ce qui eſt au-deſſus du bon, n'eſt pas bon lui-même, c'en eſt ici un où plus on s'éleve au-deſſus du bon, plus on s'approche du pernicieux & du mauvais.

Sans donner de batailles, tâchez d'être victorieux : ce ſera là le cas où plus vous vous éleverez au-deſſus du bon, plus vous approcherez de l'incomparable & de l'excellent. Les grands Généraux en viennent à bout en découvrant tous les artifices de l'ennemi, en faiſant avorter tous ſes projets, en

---

terprete. « Conſerver les poſſeſſions des ennemis, eſt ce que vous devez faire en premier lieu, comme ce qu'il y a de plus parfait; les détruire, doit être l'effet de la néceſſité. Veiller au repos & à la tranquillité des Kun, des Lu, des Tſou & des Ou de vos ennemis; c'eſt ce qui mérite toutes vos attentions : les troubler & les inquiéter, c'eſt ce que vous devez regarder comme indigne de vous.... Si un Général, continue l'Interprete, en agit ainſi, ſa conduite ne différera pas de celle des plus vertueux perſonnages; elle s'accordera avec le ciel & la terre, dont les opérations tendent à la production & à la conſervation des choſes plutôt qu'à leur deſtruction.... Le ciel n'approuva jamais l'effuſion du ſang humain : c'eſt lui qui donne la vie aux hommes; lui ſeul doit être le maître de la trancher.... Voilà, ajoute-t-il, le véritable ſens des paroles de Sun-tſe ».

Ce que j'ai rendu par les mots de villes, villages, hameaux & chaumines, eſt ce que les Chinois appellent Kiun (ou Kun) Lu, Tſou & Ou. Voici l'explication littérale de chacun de ces mots. Un *Kun* eſt un lieu qui contient douze mille cinq cents hommes; un *Lu* contient cinq cents familles; un *Tſou* contient cent habitants, & un *Ou* eſt l'habitation de cinq familles ſeulement.

ſemant la diſcorde parmi ſes gens, en les tenant toujours en haleine, en empêchant les ſecours étrangers qu'il pourroit recevoir, & en lui ôtant toutes les facilités qu'il pourroit avoir de ſe déterminer à quelque choſe d'avantageux pour lui.

Si vous êtes forcé de faire l'attaque d'une place & de la réduire, diſpoſez tellement vos chars (1), vos boucliers & toutes les machines néceſſaires pour monter à l'aſſaut, que tout ſoit en bon état lorſqu'il ſera temps de l'employer. Faites en ſorte ſur-tout que la reddition de la place ne ſoit pas prolongée au-delà de trois mois. Si, ce terme expiré, vous n'êtes pas encore venu à bout de vos fins, ſurement il y aura eu quelques fautes de votre part; n'oubliez rien pour les réparer. A la tête de vos troupes, redoublez vos efforts; en allant à l'aſſaut imitez la vigilance, l'activité, l'ardeur & l'opiniâtreté des fourmis (2). Je ſuppoſe que vous aurez fait auparavant les

---

(1) L'Auteur parle ici des chars appellés *Lou*. Ces ſortes de chars étoient à quatre roues, & pouvoient contenir à l'aiſe environ une dizaine de perſonnes. Ils étoient couverts de cuirs ou de peaux de bêtes; il y avoit tout autour une eſpece de galerie faite de groſſes pieces de bois. Sur la couverture de cuir il y avoit de la terre pour la ſureté de ceux qui étoient dans ces chars, & pour empêcher qu'ils ne fuſſent incommodés par les traits, les pierres & les autres choſes que lançoient les ennemis. Chacun de ces chars étoit comme une eſpece de petite forteresſe, de laquelle on attaquoit & on ſe défendoit. Ils étoient ſur-tout en uſage dans les ſieges: on s'en ſervoit auſſi dans les batailles rangées. Dans ce dernier cas ils étoient placés à la queue de l'armée; & après une défaite, on ſe mettoit à l'abri derriere, & l'on s'y défendoit comme on l'auroit fait dans une place de guerre. Tant que le vainqueur n'en étoit pas maître, il ne pouvoit pas ſe flatter d'avoir réduit l'ennemi. C'étoit encore au milieu de ces chars qu'on plaçoit ce qu'il y avoit de plus précieux.

(2) La comparaiſon d'une armée à des fourmis pourra paroître déplacée

retranchements & les autres ouvrages néceſſaires, que vous aurez élevé des redoutes (1) pour découvrir ce qui ſe paſſe chez les aſſiégés, & que vous aurez paré à tous les inconvénients que votre prudence vous aura fait prévoir. Si avec toutes ces précautions, il arrive que de trois parties de vos ſoldats vous ayez eu le malheur d'en perdre une, ſans pouvoir être victorieux, ſoyez convaincu que vous n'avez pas bien attaqué.

Un habile Général ne ſe trouve jamais réduit à de telles extrémités : ſans donner des batailles, il ſait l'art d'humilier ſes ennemis ; ſans répandre une goutte de ſang, ſans tirer même l'épée, il vient à bout de prendre les villes : ſans mettre les pieds dans les Royaumes étrangers, il trouve le moyen de les conquérir ; & ſans perdre un temps conſidérable à la tête de ſes troupes, il procure une gloire immortelle au Prince qu'il ſert, il aſſure le bonheur de ſes compatriotes, & fait que l'Univers lui eſt redevable du repos & de la paix : tel eſt le but auquel tous ceux qui commandent les armées doivent tendre ſans ceſſe & ſans jamais ſe décourager.

Il y a une infinité de ſituations différentes dans leſquelles vous pouvez vous trouver par rapport à l'ennemi. On ne ſauroit les prévoir toutes ; c'eſt pourquoi je n'entre pas dans un

---

à ceux qui n'ont pas ſuivi ces inſectes de près ; mais nos Naturaliſtes ſavent encore mieux que les Chinois, que la fourmi eſt peut-être de tous les animaux celui qui a le plus d'acharnement au combat. On en voit qui, partagées en deux, ne lâchent point priſe, & excitent même l'ennemi.

(1) Ce que j'ai rendu par le mot de *redoutes*, étoient des eſpeces de tours faites de terres. Elles étoient plus hautes que les murailles des villes qu'on aſſiégeoit ; du haut de ces tours, ou plutôt du haut de ces terraſſes, on tâchoit de découvrir les différentes manœuvres des aſſiégés pour la défenſe de la place. L'Interprete Chinois les apelle des montagnes de terre.

plus

plus grand détail. Vos lumieres & votre expérience vous ſuggéreront ce que vous aurez à faire, à meſure que les circonſtances ſe préſenteront; néanmoins je vais vous donner quelques conſeils généraux dont vous pourrez faire uſage dans l'occaſion.

Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que n'eſt l'ennemi, environnez-le de toutes parts; ne lui laiſſez aucun paſſage libre; faites en ſorte qu'il ne puiſſe ni s'évader pour aller camper ailleurs, ni recevoir le moindre ſecours. Si vous avez cinq fois plus de monde que lui, diſpoſez tellement votre armée, qu'elle puiſſe l'attaquer par quatre côtés à la fois, lorſqu'il en ſera temps. Si l'ennemi eſt une fois moins fort que vous, contentez-vous de partager votre armée en deux (1). Mais ſi de part & d'autre il y a une même quantité de monde, tout ce que vous pouvez faire c'eſt de haſarder le combat; ſi au contraire vous êtes moins fort que lui, ſoyez continuellement ſur vos gardes, la plus petite faute ſeroit de la derniere conſéquence pour vous. Tâchez de vous mettre à l'abri, & évitez autant que vous le pourrez d'en venir aux mains avec lui: la prudence & la fermeté d'un petit nombre de gens peuvent venir à bout de laſſer & de dompter même une nombreuſe armée.

Celui qui eſt à la tête des armées peut ſe regarder comme le ſoutien de l'Etat, & il l'eſt en effet. S'il eſt tel qu'il doit être, le Royaume ſera dans la proſpérité; ſi au contraire il n'a pas les qualités néceſſaires pour remplir dignement le poſte

(1) Le nombre dix eſt le terme de comparaiſon le plus ordinaire des Chinois. Ainſi, au lieu de traduire comme je l'ai fait : *Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que l'ennemi, &c.* on pourroit dire : Si vous êtes à l'ennemi comme dix eſt à un, comme dix eſt à cinq, &c.

qu'il occupe, le Royaume en ſouffrira infailliblement, & ſe trouvera peut-être réduit à deux doigts de ſa perte. Un Général ne peut bien ſervir l'Etat que d'une façon ; mais il peut lui porter un très grand préjudice de bien des manieres différentes. Il faut beaucoup d'efforts & une conduite que la bravoure & la prudence accompagnent conſtamment pour pouvoir réuſſir : il ne faut qu'une faute pour tout perdre ; & parmi les fautes qu'il peut faire, de combien de ſortes n'y en a-t-il pas? S'il leve des troupes hors de ſaiſon, s'il les fait ſortir lorſqu'il ne faut pas qu'elles ſortent, s'il n'a pas une connoiſſance exacte des lieux où il doit les conduire, s'il leur fait faire des campements déſavantageux, s'il les fatigue hors de propos, s'il les fait revenir ſans néceſſité, s'il ignore les beſoins de ceux qui compoſent ſon armée, s'il ne ſait pas le genre d'occupation auquel chacun d'eux s'exerçoit auparavant, afin d'en tirer parti ſuivant leurs talents ; s'il ne connoît pas le fort & le foible de ſes gens, s'il n'a pas lieu de compter ſur leur fidélité, s'il ne fait pas obſerver la diſcipline dans toute la rigueur, sil manque du talent de bien gouverner, s'il eſt irréſolu & s'il chancelle dans les occaſions où il faut prendre tout-à-coup ſon parti, s'il ne ſait pas dédommager à propos ſes ſoldats lorſqu'ils auront eu à ſouffrir, s'il permet qu'ils ſoient vexés ſans raiſon par leurs Officiers, s'il ne ſait pas empêcher les diſſentions qui pourroient naître parmi les Chefs : un Général qui tomberoit dans ces fautes épuiſeroit d'hommes & de vivres le Royaume, déshonoreroit ſa patrie, & deviendroit lui-même la honteuſe victime de ſon incapacité (1).

(1) Il paroît que l'Auteur exige un trop grand détail de la part d'un Général, ſur-tout lorſqu'il dit qu'il doit ſavoir le genre d'occupation auquel s'exerçoient tous ceux qui compoſent une armée, avant qu'ils fuſſent en-

Pour être victorieux de ſes ennemis, cinq choſes principalement ſont néceſſaires à un Général. 1°. Savoir quand il eſt à propos de combattre, & quand il convient de ſe retirer. 2°. Savoir employer le peu & le beaucoup ſuivant les circonſtances. 3°. Montrer autant d'affection aux ſimples ſoldats qu'on peut en témoigner aux principaux Officiers. 4°. Profiter de toutes les circonſtances prévues ou imprévues. 5°. Etre ſûr de n'être point démenti par le Souverain dans tout ce qu'on peut tenter pour ſon ſervice & pour la gloire de ſes armes. Avec cela, ſi vous joignez à la connoiſſance que vous devez avoir de vous-même, & de tout ce que vous pouvez ou ne pouvez pas, celle de tous ceux qui ſont ſous vos ordres, euſſiez-vous cent guerres à ſoutenir, cent fois vous ſerez victorieux. Si vous

---

rôlés, détail qui ne paroît pas praticable, ni même poſſible. Il eſt à préſumer que Sun-tſe ne prétend pas que celui qui eſt à la tête d'une armée connoiſſe nommément tous ceux qui la compoſent; mais ſeulement il exige qu'il les connoiſſe en général par le miniſtere des Officiers ſubalternes. D'ailleurs, les mots chinois *San-kun*, & les mots tartares *Ilan-tchohai-kun*, qui en ſont la traduction, peuvent ſignifier également les trois différentes claſſes dont une armée eſt compoſée; c'eſt à dire les Officiers Généraux, les Officiers ſubalternes & les ſimples ſoldats. Alors l'Auteur exigeroit ſeulement du Général une connoiſſance exacte des trois ordres de ſon armée, déſignés par les mots de San-kun, qui ſignifient des trois Kun. Un *Kun*, à le prendre à la lettre, eſt proprement un aſſemblage de quatre mille hommes. Ainſi, dans ce ſens, l'armée dont parle Sun-tſe ne ſeroit compoſée que de douze mille hommes. Elle ſeroit encore plus foible ſi un Kun, comme on le trouve dans quelques Dictionnaires, n'étoit que l'aſſemblage de deux mille cinq cents hommes; ce ſeroit une armée de ſept mille cinq cents hommes ſeulement, ce qui n'eſt pas vraiſemblable: en général, par les mots de San-kun, dans les anciens Livres qui traitent de la guerre, on entend une armée entiere, de quelque nombre qu'elle ſoit compoſée.

ne connoiſſez que ce que vous pouvez vous-même, & ſi vous ignorez ce que peuvent vos gens, vous vaincrez une fois; une fois vous ſerez vaincu : mais ſi vous n'avez ni la connoiſſance de vous-même, ni celle de ceux à qui vous commandez, vous ne compterez vos combats que par vos défaites.

ARTICLE IV.

De la contenance des Troupes.

SUN-TSE dit : Anciennement ceux qui étoient experimentés dans l'art des combats ne s'engageoient jamais dans des guerres qu'ils prévoyoient ne devoir pas finir avec honneur. Avant que de les entreprendre, ils étoient comme ſurs du ſuccès. Si l'occaſion d'aller contre l'ennemi n'étoit pas favorable, ils attendoient des temps plus heureux. Ils avoient pour principe que l'on ne pouvoit être vaincu que par ſa propre faute, & qu'on n'étoit jamais victorieux que par la faute des ennemis. Ainſi, les habiles Généraux ſavoient d'abord ce qu'ils devoient craindre ou ce qu'ils avoient à eſpérer, & ils avançoient ou reculoient la campagne, ils donnoient bataille ou ils ſe retranchoient, ſuivant les lumieres qu'ils avoient, tant ſur l'état de leurs propres troupes que ſur celui des troupes de l'ennemi. S'ils ſe croyoient plus forts, ils ne craignoient pas d'aller au combat & d'attaquer les premiers. S'ils voyoient au contraire qu'ils fuſſent plus foibles, ils ſe retranchoient & ſe tenoient ſur la défenſive.

L'art de ſe tenir à propos ſur la défenſive ne le cede point à celui de combattre avec ſuccès. Ceux qui veulent réuſſir dans le premier doivent s'enfoncer juſqu'au centre de la terre. Ceux au contraire qui veulent briller dans le ſecond, doivent s'éle-

ver juſqu'au neuvieme ciel (1). Sa propre conſervation eſt le but principal qu'on doit ſe propoſer dans ces deux cas. Savoir l'art de vaincre comme ceux qui ont fourni cette même carriere avec honneur, c'eſt préciſément où vous devez tendre: vouloir l'emporter ſur tous, & chercher à raffiner dans les choſes militaires, c'eſt riſquer de ne pas égaler les grands maîtres, c'eſt s'expoſer à reſter même infiniment au-deſſous d'eux; car c'eſt ici où ce qui eſt au-deſſus du bon, n'eſt pas bon lui-même. Remporter des victoires par le moyen des combats a été regardé de tout temps par l'Univers entier comme quelque choſe de bon: mais j'oſe vous le dire, c'eſt encore ici où ce qui eſt au-deſſus du bon eſt ſouvent pire que le mauvais.

Il ne faut pas que les quadrupedes aient une force extraordinaire pour porter vers la fin de l'automne la quantité de nouveaux poils dont leurs corps ſe chargent chaque jour: il ne faut pas avoir les yeux bien pénétrants pour découvrir les aſtres qui nous éclairent: il ne faut pas avoir l'oreille bien

(1) Le Commentateur Chinois explique cette derniere phraſe de la maniere ſuivante. » Pour ſe mettre en défenſe contre l'ennemi, il faut être caché dans le ſein de la terre, comme ces veines d'eau dont on ne ſait pas la ſource, & dont on ne ſauroit trouver les ſentiers. C'eſt ainſi que vous cacherez toutes vos démarches, & que vous ſerez impénétrable... Ceux qui combattent, continue-t-il, doivent s'élever juſqu'au neuvieme ciel; c'eſt-à-dire, il faut qu'ils combattent de telle ſorte, que l'Univers entier retentiſſe du bruit de leur gloire, & que leurs belles actions ſoient approuvées dans le ciel même «. Le texte traduit à la lettre diroit: » Ceux qui veulent réuſſir dans les premiers, doivent s'enfoncer juſqu'à » la neuvieme terre.... « Quelques Auteurs Chinois conçoivent la terre compoſée de neuf enveloppes ou couches concentriques, comme ils conçoivent les cieux diviſés en neuf ſpheres qui font chacune un ciel particulier.

délicate pour entendre le tonnerre lorſqu'il gronde avec fracas ; rien de plus naturel, rien de plus aiſé, rien de plus ſimple que tout cela. Les habiles Guerriers ne trouvent pas plus de difficultés dans les combats. Ils ont tout prévu ; ils ont paré de leur part à tous les inconvénients ; ils ſavent la ſituation des ennemis, ils connoiſſent leurs forces, & n'ignorent point ce qu'ils peuvent faire & juſqu'où ils peuvent aller ; la victoire eſt une ſuite naturelle de leur ſavoir & de leur bonne conduite.

Tels étoient nos Anciens : rien ne leur étoit plus aiſé que de vaincre ; auſſi ne croyoient-ils pas que les vains titres de vaillants, de héros, d'invincibles, fuſſent un tribut d'éloges qu'ils euſſent mérité. Ils n'attribuoient leur ſuccès qu'au ſoin extrême qu'ils avoient eu d'éviter juſqu'à la plus petite faute.

Avant que d'en venir au combat, ils tâchoient d'humilier leurs ennemis, ils les mortifioient, ils les fatiguoient de mille manieres. Leurs propres camps étoient des lieux toujours à l'abri de toute inſulte, des lieux toujours à couvert de toute ſurpriſe, des lieux toujours impénétrables. Ces Généraux croyoient que pour vaincre, il falloit que les troupes demandaſſent le combat avec ardeur ; & ils étoient perſuadés que lorſque ces mêmes troupes demandoient la victoire avec empreſſement, il arrivoit ordinairement qu'elles étoient vaincues (1). C'eſt ainſi que d'un ton aſſuré ils oſoient prévoir les triomphes ou les défaites, avant même que d'avoir fait un pas pour s'aſſurer des uns ou pour ſe préſerver des autres.

(1) Selon le Commentateur, Sun-tſe ne veut point dans les troupes une confiance trop aveugle, une confiance qui dégénere en préſomption. Il prétend que les troupes qui demandent la victoire ſont des troupes ou amollies par la pareſſe, ou timides, ou préſomptueuſes. Des troupes au contraire qui, ſans penſer à la victoire, demandent le combat, ſont, ſelon lui, des troupes endurcies au travail, des troupes vraiment aguerries, des troupes toujours ſures de vaincre.

Vous donc qui êtes à la tête des armées, n'oubliez rien pour vous rendre dignes de l'emploi que vous exercez. Jettez les yeux ſur les meſures qui contiennent les quantités, & ſur celles qui déterminent les dimenſions : rappellez-vous les regles du calcul : conſidérez les effets de la balance : examinez ce que c'eſt que la victoire : faites ſur tout cela de profondes réflexions, & vous aurez tout ce qu'il faut pour n'être jamais vaincus par vos ennemis.

Les conſidérations ſur les différentes meſures vous conduiront à la connoiſſance de ce que la terre peut offrir d'utile pour vous : vous ſaurez ce qu'elle produit, & vous profiterez toujours de ſes dons : vous n'ignorerez point les différentes routes qu'il faudra tenir pour arriver ſurement au terme que vous vous ſerez propoſé.

Par les regles du calcul vous apprendrez à diſtribuer, toujours à propos, les munitions de guerre & de bouche, à ne jamais donner dans les excès du trop ou du trop peu.

La balance fera naître en vous l'amour de la juſtice & de l'équité ; les récompenſes & les châtiments ſuivront toujours l'exigence des cas.

Enfin, ſi vous rappellez dans votre eſprit les victoires qui ont été remportées en différents temps, & toutes les circonſtances qui les ont accompagnées, vous n'ignorerez point les divers uſages qu'on en aura faits, & vous ſaurez quels ſont les avantages qu'elles ont procurés, ou quels ſont les préjudices qu'elles auront portés aux vainqueurs eux-mêmes.

Vingt onces ne firent jamais équilibre avec douze grains (1).

(1) Il y a dans le texte : *Un Y ſurpaſſe un Tchou....* Un Y eſt une meſure qui contient vingt onces chinoiſes. Un Tchou eſt la douzieme partie du centieme d'une once. J'ai déja dit plus haut ce que c'étoit que l'once chinoiſe.

Si ces deux sortes de poids sont placés séparément dans les deux bassins d'une même balance, les onces enleveront les grains, sans presque aucun obstacle de la part de ceux-ci. Soyez à vos ennemis ce que les onces sont aux grains. Après un premier avantage n'allez pas vous endormir ou vouloir donner à vos troupes un repos hors de saison. Poussez votre pointe avec la même rapidité qu'un torrent qui se précipiteroit de mille toises de haut (1). Que votre ennemi n'ait pas le temps de se reconnoître, & ne pensez à recueillir les fruits de votre victoire, que lorsque sa défaite entiere vous aura mis en état de le faire surement, avec loisir & tranquillité.

ARTICLE V.

De l'habileté dans le gouvernement des Troupes.

SUN-TSE dit : Ayez les noms de tous les Officiers tant généraux que subalternes ; inscrivez-les dans un catalogue à part, avec la note des talents & de la capacité de chacun d'eux, afin de pouvoir les employer avec avantage lorsque l'occasion en sera venue. Faites en sorte que tous ceux que vous devez commander soient persuadés que votre principale attention est de les préserver de tout dommage. Les troupes que vous ferez avancer contre l'ennemi doivent être comme des pierres

(1) Il y a dans le texte : *Qui se précipiteroit de la hauteur de mille Jin* ou *Jen*. Un Jen est la mesure de huit pieds chinois. Le pied chinois moderne ordinaire est au pied de roi, à très peu de chose près, comme 264 est à 266. Le pied chinois ancien est au pied chinois moderne, comme 256 est à 264. Cette évaluation, qui est inutile ici, pourra peut-être avoir son utilité dans la suite.

que

que vous lanceriez contre des œufs. De vous à l'ennemi il ne doit y avoir d'autre différence que celle du fort au foible, du vuide au plein. Attaquez à découvert, mais ſoyez vainqueur en ſecret. Voilà en peu de mots en quoi conſiſte l'habileté & toute la perfection même du gouvernement des troupes. Le grand jour & les ténebres, l'apparent & le ſecret; voilà tout l'art. Ceux qui le poſſedent ſont comparables au Ciel & à la Terre, dont les opérations ne ſont jamais ſans effet : ils reſſemblent aux fleuves & aux mers dont les eaux ne ſauroient tarir. Fuſſent-ils plongés dans les ténebres de la mort, ils peuvent revenir à la vie : comme le ſoleil & la lune, ils ont le temps où il faut ſe montrer, & celui où il faut diſparoître : comme les quatre ſaiſons, ils ont les variétés qui leur conviennent : comme les cinq tons de la muſique, comme les cinq couleurs, comme les cinq goûts, ils peuvent aller à l'infini. Car qui a jamais entendu tous les airs qui peuvent réſulter de la différente combinaiſon des tons? Qui a jamais vu tout ce que peuvent préſenter les couleurs différemment nuancées? Qui a jamais ſavouré tout ce que les goûts différemment tempérés peuvent offrir d'agréable ou de piquant (1)? On n'aſſigne cependant que cinq couleurs & cinq ſortes de goûts.

Dans l'Art Militaire & dans le bon gouvernement des troupes, il n'y a, en général, que deux ſortes de choſes, celles qu'il

(1) Les anciens Chinois comptoient ſeulement cinq tons pleins, qu'ils déſignoient par les noms de Koung, Chang, Kio, Tché, Yu. Ils admettoient cinq couleurs principales, qui ſont le jaune, le rouge, le verd, le blanc & le noir. Ils ne connoiſſoient que cinq ſortes de goûts fondamentaux dont ils prétendoient que tous les autres participoient. Ces cinq goûts ſont le doux, l'aigre, le ſalé, l'amer & le piquant. Le mot que je rends par celui de piquant eſt Soan qui ſignifie ail, ou telle autre choſe ſemblable & d'un goût approchant.

faut faire en ſecret, & celles qu'il faut faire à découvert : mais dans la pratique c'eſt une chaîne d'opérations dont on ne ſauroit voir le bout ; c'eſt comme une roue en mouvement qui n'a ni commencement ni fin.

Dans l'Art Militaire chaque opération particuliere a des parties qui demandent le grand jour, & des parties qui veulent les ténebres du ſecret. Vouloir les aſſigner, cela ne ſe peut ; les circonſtances peuvent ſeules les faire connoître & les déterminer. On oppoſe les plus grands quartiers de rochers à des eaux rapides dont on veut reſſerrer le lit : on n'emploie que des filets foibles & déliés pour prendre les petits oiſeaux. Cependant le fleuve rompt quelquefois ſes digues après les avoir minées peu-à-peu, & les oiſeaux viennent à bout de briſer les chaînes qui les retiennent, à force de ſe débattre. Quelque bonnes, quelque ſages que puiſſent être les précautions que vous aurez priſes, ne ceſſez pas un moment d'être ſur vos gardes, veillez ſur tout, penſez à tout : qu'une préſomptueuſe ſécurité n'approche jamais de vous ni de votre camp.

Ceux-là poſſedent véritablement l'art de bien gouverner les troupes, qui ont ſu & qui ſavent rendre leur puiſſance formidable, qui ont acquis une autorité ſans borne, qui ne ſe laiſſent abattre par aucun événement, quelque fâcheux qu'il puiſſe être ; qui ne font rien avec précipitation ; qui ſe conduiſent, lors même qu'ils ſont ſurpris, avec le ſang froid qu'ils ont ordinairement dans les actions méditées & dans les cas prévus long-temps auparavant, & qui agiſſent toujours dans tout ce qu'ils font, avec cette promptitude qui n'eſt guere que le fruit de l'habileté, jointe à une longue expérience.

La force de ces ſortes de guerriers eſt comme celle de ces grands arcs qu'on ne ſauroit bander ſans le ſecours de quelque machine. Leur autorité a l'effet des terribles armes qu'on

lance avec des arcs ainſi bandés (1): tout plie ſous leurs coups, tout eſt renverſé. Tels qu'un globe qui préſente une égalité parfaite entre tous les points de ſa ſurface, ils ſont également forts par-tout; par-tout leur réſiſtance eſt la même. Dans le fort de la mêlée & d'un déſordre apparent, ils ſavent garder un ordre que rien ne ſauroit interrompre, ils font naître la force du ſein même de la foibleſſe, ils font ſortir le courage & la valeur du milieu de la poltronnerie & de la puſillanimité. Mais ſavoir garder un ordre merveilleux au milieu même du déſordre, cela ne ſe peut, ſans avoir fait auparavant de profondes réflexions ſur tous les événements qui peuvent arriver. Faire naître la force du ſein même de la foibleſſe, cela n'appartient qu'à ceux qui ont une puiſſance abſolue (2) & une autorité ſans bornes. Savoir faire ſortir le courage & la valeur du milieu de la poltronnerie & de la puſillanimité, c'eſt être héros ſoi-même, c'eſt être plus que héros, c'eſt être au-deſſus des plus intrépides.

Quelque grand, quelque merveilleux que tout cela paroiſſe, j'exige cependant quelque choſe de plus encore de ceux qui gouvernent les troupes, c'eſt l'art de faire mouvoir à

---

(1) L'eſpece d'arc dont il eſt parlé étoit ſoutenu par une machine. Il y en avoit qu'un ſeul homme pouvoit bander à deux mains, & c'étoient les moindres. Il y en avoit auſſi où pluſieurs hommes à la fois employoient leurs forces. On lançoit avec ces arcs pluſieurs ſortes d'armes, comme lances, javelots, traits, pierres, & autres choſes ſemblables: on s'en ſert encore aujourd'hui dans quelques campagnes contre les tigres. J'en ai vu qui m'ont paru ne pas différer de nos arbalêtes, quant à la forme.

(2) Par le mot de puiſſance, il ne faut pas entendre ici domination, &c. mais cette faculté qui fait qu'on peut réduire en acte ce qu'on ſe propoſe. Dans l'idée de Sun-tſe, un Général doit avoir cette faculté pour pouvoir exécuter tout ce qu'il enviſage comme devant lui être avantageux.

ſon gré les ennemis. Ceux qui le poſſedent, cet art admirable, diſpoſent de la contenance de leurs gens & de l'armée qu'ils commandent, de telle ſorte qu'ils font venir l'ennemi toutes les fois qu'ils le jugent à propos : ils ſavent faire des libéralités quand il convient, ils en font même à ceux qu'ils veulent vaincre : ils donnent à l'ennemi & l'ennemi reçoit, ils lui abandonnent & il vient prendre. Ils ſont prêts à tout ; ils profitent de toutes les circonſtances ; ils ne ſe fient pas tellement à ceux qu'ils emploient, qu'ils n'en choiſiſſent d'autres pour être leurs ſurveillants ; ils ne comptent pas tellement ſur leurs propres forces, qu'ils ne mettent en uſage les autres moyens qu'ils croient pouvoir leur être utiles ; ils regardent les hommes contre leſquels ils doivent combattre, comme des pierres ou des pieces de bois qu'ils ſeroient chargés de faire rouler de haut en bas. La pierre & le bois n'ont aucun mouvement de leur nature ; s'ils ſont une fois en repos, ils n'en ſortent pas d'eux-mêmes, mais ils ſuivent le mouvement qu'on leur imprime ; s'ils ſont quarrés, il s'arrêtent d'abord ; s'ils ſont ronds, ils roulent juſqu'à ce qu'ils trouvent une réſiſtance plus forte que la force qui leur étoit imprimée.

Vous donc qui commandez les armées, faites en ſorte que l'ennemi ſoit entre vos mains comme une pierre de figure ronde, que vous auriez à faire rouler d'une montagne qui auroit mille toiſes de haut ; c'eſt en cela qu'on reconnoîtra que vous avez de la puiſſance & de l'autoriré, & que vous êtes véritablement digne du poſte que vous occupez.

ARTICLE VI.

Du plein & du vuide (1).

SUN-TSE dit : Une des choſes les plus eſſentielles que vous ayez à faire avant le combat, c'eſt de bien choiſir le lieu de votre campement. Pour cela il faut uſer de diligence, il ne faut pas ſe laiſſer prévenir par l'ennemi, il faut être campé avant qu'il ait eu le temps de vous reconnoître, avant même qu'il ait pu être inſtruit de votre marche. La moindre négligence en ce genre peut être pour vous de la derniere conſéquence. En général il n'y a que du déſavantage à camper après les autres.

Celui qui eſt chargé de la conduite d'une armée, ne doit point ſe fier à d'autres pour un choix de cette importance ; il doit faire quelque choſe de plus encore. S'il eſt véritablement habile, il pourra diſpoſer à ſon gré du campement même & de toutes les marches de ſon ennemi. Un grand Général n'attend pas qu'on le faſſe aller, il ſait faire venir. Si vous faites en ſorte que l'ennemi cherche à ſe rendre de ſon plein gré dans les lieux où vous voulez préciſément qu'il aille, faites en ſorte auſſi de lui applanir toutes les difficultés, & de lui lever tous les obſtacles qu'il pourroit rencontrer ; car ſi vous cherchez à l'attirer dans des lieux où il lui ſoit comme impoſſible d'aller, dans des lieux mal-ſains, ou dont les incon-

(1) Je ne vois pas trop comment le titre de cet Article s'accorde avec les choſes qu'il traite. Le manuſcrit tartare que j'ai entre les mains, l'intitule de la maniere ſuivante : ARTICLE SIXIEME. *Des véritables ruſes.* Les autres Commentateurs ne parlent pas plus clairement.

venients ſoient trop à découvert, vous ne réuſſirez pas, & vous en ſerez pour votre travail & pour vos peines, peut-être même pour quelque choſe de plus. La grande ſcience eſt de lui faire vouloir tout ce que vous ſouhaitez qu'il faſſe, & de lui fournir, ſans qu'il s'en apperçoive, tous les moyens de vous ſeconder.

Après que vous aurez ainſi diſpoſé du lieu de votre campement & de celui de l'ennemi lui-même, attendez tranquillement que votre adverſaire faſſe les premieres démarches; mais en attendant, tâchez de l'affamer au milieu de l'abondance, de lui procurer du tracas dans le ſein du repos, & de lui ſuſciter mille terreurs dans le temps même de ſa plus grande ſécurité. Si, après avoir long-temps attendu, vous ne voyez pas que l'ennemi ſe diſpoſe à ſortir de ſon camp, ſortez vous-même du vôtre; s'il ne veut pas ſe mettre en mouvement, mettez-vous-y vous-même, donnez-lui de fréquentes alarmes, faites-lui naître l'occaſion de faire quelque imprudence dont vous puiſſiez tirer du profit.

S'il s'agit de garder, gardez avec force: ne vous endormez point. S'il s'agit d'aller, allez promptement, allez ſurement par des chemins qui ne ſoient connus que de vous. Rendez-vous dans des lieux où l'ennemi ne puiſſe pas ſoupçonner que vous ayez deſſein d'aller. Sortez tout-à-coup d'où il ne vous attend pas, & tombez ſur lui lorſqu'il y penſera le moins.

Si après avoir marché aſſez long-temps, ſi par vos marches & contre-marches vous avez parcouru l'eſpace de mille li (1) ſans que vous ayez reçu encore aucun dommage, ſans

(1) J'ai déja dit ailleurs qu'un Li chinois eſt la dixieme partie d'une lieue de vingt au degré.

même que vous ayez été arrêté, concluez, ou que l'ennemi ignore vos deſſeins, ou qu'il a peur de vous, ou qu'il ne ſait pas garder les poſtes qui peuvent être de conſéquence pour lui. Evitez de tomber dans un pareil défaut.

Le grand art d'un Général eſt de faire en ſorte que l'ennemi ignore toujours le lieu où il aura à combattre, & de lui dérober avec ſoin la connoiſſance des poſtes qu'il fait garder. S'il en vient à bout, & qu'il puiſſe cacher de même juſqu'aux moindres de ſes démarches, ce n'eſt pas ſeulement un habile Général, c'eſt un homme extraordinaire, c'eſt un prodige (1). Sans être vu, il voit; il entend, ſans être entendu; il agit ſans bruit & diſpoſe comme il lui plaît du ſort de ſes ennemis.

De plus, ſi, les armées étant en préſence, vous n'appercevez pas qu'il y ait un certain vuide qui puiſſe vous favoriſer, ne tentez pas d'enfoncer les bataillons ennemis. Si, lorſqu'ils prennent la fuite, ou qu'ils retournent ſur leurs pas, ils uſent d'une extrême diligence, & marchent en bon ordre, ne tentez pas de les pourſuivre; ou ſi vous les pourſuivez, que ce ne ſoit jamais ni trop loin, ni dans les pays inconnus. Si, lorſque vous avez deſſein de livrer la bataille, les ennemis reſtent dans leurs retranchements, n'allez pas les y attaquer, ſur-tout s'ils ſont bien retranchés, s'ils ont de larges foſſés, & des murailles élevées qui les couvrent. Si au contraire croyant qu'il n'eſt pas à propos de livrer le combat, vous voulez l'éviter, tenez-vous dans vos retranchements, & diſpoſez-vous à ſoutenir l'attaque & à faire quelques ſorties utiles. Laiſſez fatiguer les ennemis, attendez qu'ils ſoient ou

(1) Le Commentateur Tartare dit : *C'eſt un homme extraordinaire, de la nature des eſprits qui voient ſans être vus, entendent, &c.*

en déſordre ou dans une très grande ſécurité : vous pourrez ſortir alors, & fondre ſur eux avec avantage. Ayez conſtamment une extrême attention à ne jamais ſéparer les différents corps de vos armées. Faites qu'ils puiſſent toujours ſe ſoutenir aiſément les uns les autres ; au contraire faites faire à l'ennemi le plus de diverſion qu'il ſe pourra. S'il ſe partage en dix corps, attaquez chacun d'eux ſéparément avec votre armée toute entiere ; c'eſt le véritable moyen de combattre toujours avec avantage. De cette ſorte, quelque petite que ſoit votre armée, le grand nombre ſera toujours de votre côté. Or toutes choſes étant d'ailleurs égales, la victoire ſe déclare ordinairement pour le grand nombre.

Que l'ennemi ne ſache jamais comment vous avez intention de le combattre, ni la maniere dont vous vous préparez à l'attaquer, ou à vous défendre. S'il l'ignore abſolument, il fera de grands préparatifs, il tâchera de ſe rendre fort de tous les côtés, il diviſera ſes forces, & c'eſt juſtement ce qui fera ſa perte.

Pour vous, n'en faites pas de même : que vos principales forces ſoient toutes du même côté ; ſi vous voulez attaquer de front, mettez à la tête de vos troupes, tout ce que vous avez de meilleur. On réſiſte rarement à un premier effort, comme au contraire on ſe releve difficilement, quand on a d'abord du deſſous. L'exemple des braves ſuffit pour encourager les plus lâches. Ceux-ci ſuivent ſans peine le chemin qu'on leur montre ; mais ils ne ſauroient eux-mêmes le frayer. Si vous voulez faire donner l'aile gauche, tournez tous vos préparatifs de ce côté-là, & mettez à l'aile droite ce que vous avez de plus foible ; mais ſi vous voulez vaincre par l'aile droite, que ce ſoit à l'aile droite auſſi que ſoient vos meilleures troupes & toutes votre attention.

Ce

Ce n'eſt pas tout : comme il eſt eſſentiel que vous connoiſſiez à fond le lieu où vous devez combattre, il n'eſt pas moins important que vous ſoyez inſtruit du jour, de l'heure, du moment même du combat ; c'eſt une affaire de calcul ſur laquelle il ne faut pas vous négliger. Si l'ennemi eſt loin de vous, ſachez jour par jour le chemin qu'il fait, ſuivez-le pas à pas, quoiqu'en apparence vous reſtiez immobile dans votre camp : voyez tout ce qu'il fait, quoique vos yeux ne puiſſent pas aller juſqu'à lui : écoutez tous ſes diſcours, quoique vous ſoyez hors de portée de l'éntendre : ſoyez témoin de toute ſa conduite, entrez même dans le fond de ſon cœur pour y lire ſes craintes ou ſes eſpérances.

Pleinement inſtruit de tous ſes deſſeins, de toutes ſes marches, de toutes ſes actions, vous le ferez venir chaque jour préciſément où vous voulez qu'il arrive. En ce cas vous l'obligerez à camper de maniere que le front de ſon armée ne puiſſe pas recevoir du ſecours de ceux qui ſont à la queue, que l'aile droite ne puiſſe pas aider l'aile gauche, & vous le combattrez ainſi dans le lieu & au temps qui vous conviendront le plus.

Avant le jour déterminé pour le combat, ne ſoyez ni trop loin, ni trop près de l'ennemi. L'eſpace de quelques Li ſeulement eſt le terme qui doit vous en approcher le plus, & dix Li entiers ſont le plus grand eſpace que vous deviez laiſſer entre votre armée & la ſienne.

Ne cherchez pas à avoir une armée trop nombreuſe, la trop grande quantité de monde eſt ſouvent plus nuiſible qu'elle n'eſt utile. Une petite armée bien diciſplinée eſt invincible ſous un bon Général. A quoi ſervoient au Roi d'Yué, les belles & nombreuſes cohortes qu'il avoit ſur pied, lorſqu'il étoit en guerre contre le Roi de Ou (1)? Celui-ci avec

(1) Le Royaume d'Yeé étoit dans le Tché-kiang, près de Chao-king-fou. Celui de Ou étoit dans le Kiang-nan, &c.

peu de troupes, avec une poignée de monde, le vainquit, le dompta, & ne lui laiſſa de tous ſes Etats, qu'un ſouvenir amer, & la honte éternelle de les avoir ſi mal gouvernés.

Cependant ſi vous n'aviez qu'une petite armée, n'allez pas mal-à-propos vouloir vous meſurer avec une armée nombreuſe; vous avez bien des précautions à prendre avant que d'en venir là. Quand on a les connoiſſances dont j'ai parlé plus haut, ſait s'il faut attaquer, ou ſe tenir ſimplement ſur la défenſive; on ſait quand il faut reſter tranquille, & quand il eſt temps de ſe mettre en mouvement; & ſi l'on eſt forcé de combattre, on ſait ſi l'on ſera vainqueur ou vaincu : à voir ſimplement la contenance des ennemis, on peut conclure ſa victoire ou ſa défaite, ſa perte ou ſon ſalut. Encore une fois ſi vous voulez attaquer le premier, ne le faites pas qu'auparavant vous n'ayez examiné ſi vous avez tout ce qu'il faut pour réuſſir.

En déployant vos étendards, liſez dans les premiers regards de vos ſoldats : ſoyez attentif à leurs premieres actions ; & par leur ardeur ou leur nonchalance, par leur crainte ou leur intrépidité, concluez un bon ou un mauvais ſuccès. Ce n'eſt point un préſage trompeur que celui de la premiere contenance d'une armée prête à livrer le combat. Il en eſt telle qui ayant remporté la plus ſignalée victoire, auroit été entiérement défaite, ſi la bataille s'étoit livrée un jour plutôt, ou quelques heures plus tard.

Il en doit être des troupes à-peu-près comme d'une eau courante. Si la ſource eſt élevée, la riviere ou le ruiſſeau coulent rapidement : ſi la ſource eſt preſque de niveau, on s'apperçoit à peine de quelque mouvement : s'il ſe trouve quelque vuide, l'eau le remplit d'elle-même dès qu'elle trouve la moindre iſſue qui la favoriſe : s'il y a des endroits trop pleins, l'eau cherche naturellement à ſe décharger ailleurs.

Pour vous, ſi en parcourant les rangs de votre armée vous voyez qu'il y ait du vuide, il faut le remplir : ſi vous trouvez du ſurabondant, il faut le diminuer : ſi vous appercevez du trop haut, il faut l'abaiſſer : s'il y a du trop bas, il faut le relever. L'eau dans ſon cours ſuit la ſituation du terrein dans lequel elle coule : de même, que votre armée ſoit rangée conformément au lieu qu'elle occupe. L'eau qui n'a point de pente ne ſauroit couler ; des troupes qui ne ſont pas bien conduites ne ſauroient vaincre, c'eſt le Général qui décide de tout. S'il eſt habile, il tirera parti des circonſtances même les plus dangereuſes & les plus critiques. Il ſaura faire prendre la forme qu'il voudra, non ſeulement à l'armée qu'il commande, mais encore à celle des ennemis. Les troupes quelles qu'elles puiſſent être n'ont pas des qualités conſtantes qui les rendent invincibles ; les plus mauvais ſoldats peuvent changer en bien & devenir peu-à-peu d'excellents guerriers. Conduiſez-vous conformément à ce principe ; ne laiſſez échapper aucune occaſion, lorſque vous la trouverez favorable. Les cinq éléments (1) ne ſont pas par-tout ni toujours également purs : les quatre ſaiſons ne ſe ſuccedent pas de la même maniere chaque année : le lever & le coucher du ſoleil ne ſont pas conſtamment au même point de l'horizon : la lune n'eſt pas toujours également brillante. Une armée bien conduite & bien diſciplinée, imite à propos toutes ces variétés.

(1) J'ai dit ailleurs que les Chinois admettent cinq éléments ou cauſes primitives dans la nature, dont toutes les choſes participent plus ou moins. Ces cinq éléments ſont la terre, le bois, l'eau, le feu & le métal.

ARTICLE. VII.

Des avantages qu'il faut ſe procurer.

SUN-TSE dit : Après que le Général aura raſſemblé dans un même lieu toutes les troupes qu'il doit commander, il doit mettre ſon attention à leur procurer des campements avantageux ; car c'eſt de là principalement que dépend la réuſſite de ſes projets & de toutes ſes entrepriſes. Cette affaire n'eſt pas d'une exécution auſſi facile qu'on pourroit bien ſe l'imaginer ; les difficultés s'y rencontrent ſouvent ſans nombre, & de toutes eſpeces ; il ne faut rien oublier pour les applanir & pour les vaincre.

Les troupes une fois campées, il faut tourner ſes vues du côté du près & du loin, des avantages & des pertes, du travail & du repos, de la diligence & de la lenteur ; c'eſt-à dire qu'il faut rendre près ce qui eſt loin, tirer profit de ſes pertes même, ſubſtituer un utile travail à un honteux repos, convertir la lenteur en diligence ; c'eſt-à-dire encore qu'il faut que vous ſoyez près lorſque l'ennemi vous croit bien loin ; que vous ayez un avantage réel, lorſque l'ennemi croit vous avoir occaſionné quelques pertes ; que vous ſoyez occupé de quelque utile travail, lorſqu'il vous croit enſeveli dans le repos, & que vous uſiez de toute ſorte de diligence, lorſqu'il ne croit appercevoir dans vous que de la lenteur : c'eſt ainſi qu'en lui donnant le change, vous l'endormirez lui-même pour pouvoir l'attaquer lorſqu'il y penſera le moins, & ſans qu'il ait le temps de ſe reconnoître.

L'art de profiter du près & du loin conſiſte à tenir l'ennemi éloigné du lieu que vous aurez choiſi pour votre campement,

& de tous les poſtes qui vous paroîtront de quelque conſéquence : il conſiſte à éloigner de l'ennemi tout ce qui pourroit lui être avantageux, & à rapprocher de vous tout ce dont vous pourrez tirer quelque avantage : il conſiſte encore à vous tenir continuellement ſur vos gardes pour n'être pas ſurpris, & à veiller ſans ceſſe pour épier le moment de ſurprendre votre adverſaire.

De plus : ne vous engagez jamais dans de petites actions que vous ne ſoyez sûr qu'elles tourneront à votre avantage, & encore ne le faites point, ſi vous n'y êtes comme forcé : mais ſur-tout gardez-vous bien de vous engager à une action générale, ſi vous n'êtes comme aſſuré d'une victoire complette. Il eſt très dangereux d'avoir de la précipitation dans des cas ſemblables ; une bataille riſquée mal-à-propos, peut vous perdre entiérement : le moins qu'il puiſſe vous arriver, ſi l'événement en eſt douteux, ou que vous ne réuſſiſſiez qu'à demi, c'eſt de vous voir fruſtré de la plus grande partie de vos eſpérances, & de ne pouvoir parvenir à vos fins.

Avant que d'en venir à un combat définitif, il faut que vous l'ayez prévu, & que vous y ſoyez préparé depuis longtemps ; ne comptez jamais ſur le haſard dans tout ce que vous ferez en ce genre : après que vous aurez réſolu de livrer la bataille, & que les préparatifs en ſeront déja faits, laiſſez en lieu de ſureté tout le bagage inutile, faites dépouiller vos gens de tout ce qui pourroit les embarraſſer ou les ſurcharger ; de leurs armes même ne leur laiſſez que celles qu'ils peuvent porter aiſément.

Si vous devez aller un peu loin, marchez jour & nuit ; faites le double du chemin ordinaire ; que l'élite de vos troupes ſoit à la tête ; mettez les plus foibles à la queue. Prévoyez tout, diſpoſez tout, & fondez ſur l'ennemi lorſqu'il vous

croit encore à cent Li d'éloignement: dans ce cas je vous annonce la victoire. Mais si ayant à faire cent Li de chemin avant que de pouvoir l'atteindre, vous n'en faites de votre côté que cinquante, & que l'ennemi s'étant avancé en ait fait autant; de dix parties, il y en a cinq que vous serez vaincu, comme de trois parties il y en a deux que vous serez vainqueur. Si l'ennemi n'apprend que vous allez à lui que lorsqu'il ne vous reste plus que trente Li à faire pour pouvoir le joindre, il est difficile que dans le peu de temps qui lui reste, il puisse pourvoir à tout, & se préparer à vous recevoir.

Sous prétexte de faire reposer vos gens, gardez-vous bien de manquer l'attaque, dès que vous serez arrivé. Un ennemi surpris est à demi vaincu; il n'en est pas de même s'il a le temps de se reconnoître; bientôt il peut trouver des ressources pour vous échapper, & peut-être même pour vous perdre. Ne négligez rien de tout ce qui peut contribuer au bon ordre, à la santé, à la sureté de vos gens tant qu'ils seront sous votre conduite; ayez grand soin que les armes de vos soldats soient toujours en bon état. Faites en sorte que les vivres soient sains, & ne leur manquent jamais; ayez attention à ce que les provisions soient abondantes, & rassemblées à temps; car si vos troupes sont mal armées, s'il y a disette de vivres dans le camp, & si vous n'avez pas d'avance toutes les provisions nécessaires, il est difficile que vous puissiez réussir. N'oubliez pas d'entretenir des intelligences secretes avec les Ministres étrangers, & soyez toujours instruit des desseins que peuvent avoir les Princes alliés ou tributaires, des intentions bonnes ou mauvaises de ceux qui peuvent influer sur la conduite du maître que vous servez, & vous attirer des ordres ou des défenses qui pourroient traverser vos projets, & rendre par-là tous vos soins inutiles. Votre prudence & votre va-

leur ne ſauroient tenir long-temps contre leurs cabales ou leurs mauvais conſeils. Pour obvier à cet inconvénient, conſultez-les dans certaines occaſions, comme ſi vous aviez beſoin de leurs lumieres : que tous leurs amis ſoient les vôtres : ne ſoyez jamais diviſé d'intérêt avec eux, cédez-leur dans les petites choſes, en un mot entretenez l'union la plus étroite qu'il vous ſera poſſible (1).

Je demande de vous quelque choſe de plus encore : ayez une connoiſſance exacte & de détail de tout ce qui vous environne ; ſachez où il y a une forêt, un petit bois, une riviere, un ruiſſeau, un terrein aride & pierreux, un lieu marécageux & mal-ſain, une montagne, une colline, une petite élévation, un vallon, un précipice, un défilé, un champ ouvert, enfin tout ce qui peut ſervir ou nuire aux troupes que vous commandez. S'il arrive que vous ſoyez hors d'état de pouvoir être inſtruit par vous-même de l'avantage ou du

(1) L'Auteur veut parler ici de ces Princes qui avoient le Gouvernement des Provinces, & qui pouvoient refuſer à un Général des troupes ou des vivres, lui donner ou lui refuſer paſſage ſous le moindre prétexte. Ces ſortes de Gouverneurs étoient comme de petits Souverains dans leurs Provinces. Ils dépendoient, à la vérité, du Roi ou de l'Empereur dont ils recevoient leurs Gouvernements, ſouvent à titre de Principauté & de Royaume même ; mais quand une fois ils en étoient pourvus, ils y exerçoient une autorité qui ne différoit guere de celle du Souverain, ſur-tout dans le temps que l'Empire étoit démembré, & qu'on comptoit à la Chine pluſieurs Royaumes. Ils repréſentoient au Roi ou à l'Empereur ce que bon leur ſembloit ; & il ne leur étoit pas difficile de le faire pencher pour, ou contre les intentions & les intérêts d'un Général. Le Général, de ſon côté, avoit un pouvoir ſans bornes dans ſon camp & dans ſon armée. C'eſt par ſes ſoins qu'on levoit les troupes ; c'eſt lui qui taxoit ce que chaque Province devoit fournir d'hommes, d'argent & de munitions : en un mot, rien de tout ce qui avoit rapport à la guerre une fois conclue, ne ſe faiſoit que par ſes ordres.

déſavantage du terrein, ayez au moins des guides ſur leſquels vous puiſſiez compter ſurement.

Dans les occaſions où il s'agira d'être tranquille, qu'il regne dans votre camp une tranquillité ſemblable à celle qui regne au milieu des plus épaiſſes forêts : lors qu'au contraire il s'agira de faire des mouvements & du bruit, imitez le fracas du tonnerre : s'il faut être ferme dans votre poſte, ſoyez-y immobile comme une montagne : s'il faut ſortir pour aller au pillage, ayez l'activité du feu : s'il faut éblouir l'ennemi, ſoyez comme un éclair : s'il faut cacher vos deſſeins, ſoyez obſcur comme les ténebres. Gardez-vous ſur toutes choſes de faire jamais aucune ſortie en vain : lorſque vous ferez tant que d'envoyer quelque détachement, que ce ſoit toujours dans l'eſpérance, ou, pour mieux dire, dans la certitude d'un avantage réel : pour éviter les mécontentements, faites toujours une exacte & juſte répartition de tout ce que vous aurez enlevé à l'ennemi.

A tout ce que je viens de dire, il fauta jouter la maniere de donner vos ordres, & de les faire exécuter. Il eſt des occaſions & des campements où la plupart de vos gens ne ſauroient ni vous voir ni vous entendre : le tambour & le Lo (1), les étendards & les drapeaux peuvent ſuppléer à votre voix & à votre préſence. Inſtruiſez vos troupes de tous les ſignaux que vous pouvez employer. Si vous avez à faire des évolutions pendant la nuit, faites exécuter vos ordres au bruit d'un grand nombre de tambours & de Lo : ſi au contraire c'eſt pendant le jour qu'il faut que vous agiſſiez, employez les drapeaux & les

(1) Le Lo militaire eſt un grand baſſin d'airain d'environ trois pieds de diametre, ſur ſix pouces de profondeur. On le frappe avec un bâton de bois. Cet inſtrument s'entend de fort loin.

étendards

étendards pour faire ſavoir vos volontés. Le fracas d'un grand nombre de tambours & de Lo ſervira pendant la nuit autant à jetter l'épouvante parmi vos ennemis, qu'à ranimer le courage de vos ſoldats : l'éclat d'un grand nombre d'étendards, la multitude de leurs évolutions, la diverſité de leurs couleurs, & la bizarrerie de leur aſſemblage, en inſtruiſant vos gens, les tiendront toujours en haleine pendant le jour, les occuperont, & leur réjouiront le cœur, en jettant le trouble & la perplexité dans célui de vos ennemis. Ainſi, outre l'avantage que vous aurez de faire ſavoir promptement toutes vos volontés à votre armée entière dans le même moment, vous aurez encore celui de laſſer votre ennemi, en le rendant attentif à tout ce qu'il croit que vous voulez entreprendre, de lui faire naître des doutes continuels ſur la conduite que vous devez tenir, & de lui inſpirer d'éternelles frayeurs.

Si quelque brave veut ſortir ſeul hors des rangs pour aller provoquer l'ennemi (1), ne le permettez point; il arrive rarement qu'un tel homme puiſſe revenir. Il périt pour l'ordinaire, ou par la trahiſon, ou accablé par le grand nombre.

Lorſque vous verrez vos troupes bien diſpoſées, ne manquez pas de profiter de leur ardeur : c'eſt à l'habileté du Général à faire naître les occaſions, & à diſtinguer lorſqu'elles ſont favorables; mais il ne doit pas négliger pour cela de prendre l'avis des Officiers Généraux ni de profiter de leurs lumieres, ſur-tout ſi elles ont le bien commun pour objet.

---

(1) Il étoit permis autrefois, dans les armées chinoiſes, à quiconque vouloit ſe faire un nom, de ſortir du camp armé de pied en cap, & d'aller ſe préſenter devant l'armée ennemie. Lorſqu'il étoit à portée de ſe faire entendre, il défioit à un combat de corps à corps. Les deux Champions ſe battoient en préſence des deux armées; mais on employoit autant les artifices que la force, l'adreſſe ou la valeur.

Le temps & la température de l'air ſont des circonſtances qu'il ne faut pas négliger. Un bon Général tire parti de tout. L'air du matin & celui du ſoir donnent de la force. Les troupes ſont fraîches le matin, elles ont le ſoir toute leur vigueur. L'air du milieu du jour les rend foibles & languiſſantes; pendant la nuit elles ſont fatiguées & n'aiment que le repos, cela eſt ordinaire.

Lors donc que vous voudrez attaquer l'ennemi, choiſiſſez, pour le faire avec avantage, le temps où les ſoldats ſont cenſés devoir être foibles ou fatigués. Vous aurez pris auparavant vos précautions, & vos troupes repoſées & fraîches auront de leur côté l'avantage de la force & de la vigueur.

Si vous voyez que l'ordre regne dans les rangs ennemis, attendez qu'il ſoit interrompu, & que vous apperceviez quelque déſordre. Si leur trop grande proximité vous offuſque ou vous gêne, éloignez-vous afin de pouvoir les attaquer quand ils viendront de loin.

Si vous voyez qu'ils aient de l'ardeur, attendez qu'elle ſe ralentiſſe, & qu'ils ſoient accablés ſous le poids de l'ennui ou de la fatigue.

Si vous les voyez attroupés & rangés comme des cigognes, gardez-vous bien d'aller à eux.

Si, réduits au déſeſpoir, ils viennent pour vaincre ou pour périr, évitez leur rencontre. S'ils ſe ſauvent ſur des lieux élevés, ne les y pourſuivez point; ſi vous êtes vous-même dans des lieux peu favorables, ne ſoyez pas long-temps ſans changer de ſituation. Si les ennemis réduits à l'extrémité abandonnent leur camp, & veulent ſe frayer un chemin pour aller camper ailleurs, ne les arrêtez pas.

S'ils ſont agiles & leſtes, ne courez pas après eux; s'ils manquent de tout, prévenez leur déſeſpoir.

Voilà à-peu-près ce que j'avois à vous dire ſur les différents avantages que vous devez tâcher de vous procurer, lorſqu'à la tête d'une armée vous aurez à vous meſurer avec des ennemis qui, peut-être auſſi prudents & auſſi vaillants que vous, ne pourroient être vaincus, ſi vous n'uſez de votre part des petits ſtratagêmes dont je viens de parler.

ARTICLE VIII.

Des neuf changements (1).

I. SUN-TSE dit : Si vous êtes dans des lieux marécageux, dans des lieux où il y a à craindre les inondations, dans des lieux couverts d'épaiſſes forêts ou de montagnes eſcarpées, dans des lieux déſerts & arides, dans des lieux où il n'y ait que des rivieres & des ruiſſeaux, dans des lieux enfin d'où vous ne puiſſiez aiſément tirer du ſecours, & où vous ne ſeriez appuyé d'aucune façon, tâchez d'en ſortir le plus promptement qu'il vous ſera poſſible. Allez chercher quelque endroit ſpacieux & vaſte où vos troupes puiſſent s'étendre, doù

(1) C'eſt encore ici où je ne vois pas comment le titre répond aux matieres dont l'Auteur traite dans cet Article. Voici comment débute le Commentateur.

» Quoique les changements qu'on peut faire dans la conduite d'une armée ſoient ſans nombre, on les réduit ici à neuf qui ſont les principaux, ceux du moins dont on peut conclure tous les autres. On appelle changement tout ce qui eſt acceſſoire à la conduite ordinaire des troupes, ou bien, une opération militaire à laquelle on ſe détermine, à raiſon de la circonſtance actuelle «.

J'ai déſigné, d'après le Commentateur Tartare, chaque changement par un chiffre que j'ai mis en marge.

elles puiſſent ſortir aiſément, & où vos Alliés puiſſent ſans peine vous porter les ſecours dont vous pourriez avoir beſoin.

II. Evitez avec une extrême attention de camper dans des lieux iſolés; ou ſi la néceſſité vous y force, n'y reſtez qu'autant de temps qu'il en faut pour en ſortir. Prenez ſur-le-champ des meſures efficaces pour le faire en ſureté, & en bon ordre.

III. Si vous vous trouvez dans des lieux éloignés des ſources, des ruiſſeaux & des puits, où vous ne trouviez pas aiſément des vivres & du fourrage, ne tardez pas de vous en tirer. Avant que de décamper, voyez ſi le lieu que vous choiſiſſez eſt à l'abri par quelque montagne au moyen de laquelle vous ſoyez à couvert des ſurpriſes de l'ennemi, ſi vous pouvez en ſortir aiſément, & ſi vous y avez les commodités néceſſaires pour vous procurer les vivres & les autres proviſions; s'il eſt tel, n'héſitez point à vous en emparer.

IV. Si vous êtes dans un lieu de mort, cherchez l'occaſion de combattre. J'appelle lieu de mort ces ſortes d'endroits où l'on n'a aucune reſſource, où l'on dépérit inſenſiblement par l'intempérie de l'air, où les proviſions ſe conſument peu à peu ſans eſpérance d'en pouvoir faire de nouvelles; où les maladies, commençant à ſe mettre dans l'armée, ſemblent devoir y faire bientôt de grands ravages. Si vous vous trouvez dans de telles circonſtances, hâtez-vous de livrer quelque combat. Je vous réponds que vos troupes n'oublieront rien pour ſe bien battre. Mourir de la main des ennemis, leur paroîtra quelque choſe de bien doux au prix de tous les maux qu'ils voient prêts à fondre ſur eux, & à les accabler.

V. Si par haſard ou par votre faute votre armée ſe rencontroit dans des lieux pleins de défilés, où l'on pût aiſément vous tendre des embûches, d'où il ne ſeroit pas aiſé de vous ſauver

en cas de pourſuite, où l'on pût vous couper les vivres & les chemins, gardez-vous bien d'y attaquer l'ennemi ; mais ſi l'ennemi vous y attaque, combattez juſqu'à la mort. Ne vous contentez pas de quelque petit avantage ou d'une demi-victoire ; ce pourroit être une amorce pour vous défaire entiérement. Soyez même ſur vos gardes, après que vous aurez eu toutes les apparences d'une victoire complette.

VI. Quand vous ſaurez qu'une ville, quelque petite qu'elle ſoit, eſt bien fortifiée & abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche, gardez-vous bien d'en aller faire le ſiege ; & ſi vous n'êtes inſtruit de l'état où elle ſe trouve qu'après que le ſiege en aura été ouvert, ne vous obſtinez pas à vouloir le continuer, vous courriez riſque de voir toutes vos forces échouer contre cette place, que vous ſeriez enfin contraint d'abandonner honteuſement.

VII. Ne négligez pas de courir après un petit avantage lorſque vous pourrez vous le procurer ſurement & ſans aucune perte de votre part. Pluſieurs de ces petits avantages qu'on pourroît acquérir & qu'on néglige, occaſionnent ſouvent de grandes pertes & des dommages irréparables.

VIII. Avant que de ſonger à vous procurer quelque avantage, comparez-le avec le travail, la peine, les dépenſes & les pertes d'hommes & de munitions qu'il pourra vous occaſionner. Sachez à peu-près ſi vous pourrez le conſerver aiſément ; après cela vous vous déterminerez à le prendre ou à le laiſſer, ſuivant les loix d'une ſaine prudence.

IX. Dans les occaſions où il faudra prendre promptement ſon parti, n'allez pas vouloir attendre les ordres du Prince. S'il eſt des cas où il faille agir contre des ordres reçus, n'héſitez pas, agiſſez ſans crainte. La premiere & principale intention de celui qui vous met à la tête de ſes troupes, eſt que

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

vous ſoyez vainqueur des ennemis. S'il avoit prévu la circonſtance où vous vous trouvez, il vous auroit dicté lui-même la conduite que vous voulez tenir.

Voilà ce que j'appelle les neuf changements ou les neuf circonſtances principales qui doivent vous engager à changer la contenance ou la poſition de votre armée, à changer de ſituation, à aller ou à revenir, à attaquer ou à vous défendre, à agir ou à vous tenir en repos. Un bon Général ne doit jamais dire : Quoi qu'il arrive, je ferai telle choſe, j'irai là, j'attaquerai l'ennemi, j'aſſiégerai telle place. La circonſtance ſeule doit le déterminer ; il ne doit pas s'en tenir à un ſyſtême général, ni à une maniere unique de gouverner. Chaque jour, chaque occaſion, chaque circonſtance demande une application particuliere des mêmes principes. Les principes ſont bons en eux-mêmes; mais l'application qu'on en fait les rend ſouvent mauvais.

Un grand Général doit ſavoir l'art des changements. S'il s'en tient à une connoiſſance vague de certains principes, à une application uniforme des regles de l'art, à certaines loix de diſcipline toujours les mêmes, à une connoiſſance méchanique de la ſituation des lieux, &, ſi je puis m'exprimer ainſi, à une attention d'inſtinct pour ne laiſſer échapper aucun avantage, il ne mérite pas le nom qu'il porte, il ne mérite pas même de commander.

Un Général eſt un homme qui, par le rang qu'il occupe, ſe trouve au-deſſus d'une multitude d'autres hommes; il faut par conſéquent qu'il ſache gouverner les hommes ; il faut qu'il ſache les conduire; il faut qu'il ſoit véritablement au-deſſus d'eux, non pas ſeulement par ſa dignité, mais par ſon eſprit, par ſon ſavoir, par ſa capacité, par ſa conduite, par ſa fermeté, par ſon courage & par ſes vertus. Il faut qu'il ſa-

che diſtinguer les vrais d'avec les faux avantages, les véritables pertes d'avec ce qui n'en a que l'apparence; qu'il ſache compenſer l'un par l'autre, & tirer parti de tout. Il faut qu'il ſache employer à propos certains artifices pour tromper l'ennemi, & qu'il ſe tienne ſans ceſſe ſur ſes gardes pour n'être pas trompé lui-même. Il ne doit ignorer aucun des pieges qu'on peut lui tendre : il doit pénétrer tous les artifices de l'ennemi de quelque nature qu'ils puiſſent être; mais il ne doit pas pour cela vouloir deviner. Tenez-vous ſur vos gardes, voyez-le venir, éclairez ſes démarches & toute ſa conduite, & concluez. Vous courriez riſque autrement de vous tromper & d'être la dupe ou la triſte victime de vos conjectures précipitées.

Si vous voulez n'être jamais effrayé par la multitude de vos travaux & de vos peines, attendez-vous toujours à tout ce qu'il y aura de plus dur & de plus pénible. Travaillez ſans ceſſe à ſuſciter des peines à l'ennemi. Vous pourrez le faire de plus d'une façon; mais voici ce qu'il y a d'eſſentiel en ce genre.

N'oubliez rien pour lui débaucher ce qu'il y aura de mieux dans ſon parti; offres, préſents, careſſes, que rien ne ſoit omis; trompez même s'il le faut : engagez les gens d'honneur qui ſont chez lui à des actions honteuſes & indignes de leur réputation, à des actions dont ils aient lieu de rougir quand elles ſeront ſues, & ne manquez pas de les faire divulguer.

Entretenez des liaiſons ſecretes avec ce qu'il y a de plus vicieux chez les ennemis; ſervez-vous-en pour aller à vos fins, en leur joignant d'autres vicieux.

Traverſez leur gouvernement, ſemez la diſſention parmi leurs Chefs, fourniſſez des ſujets de colere aux uns contre les autres, faites les murmurer contre leurs Officiers, ameutez les Officiers ſubalternes contre leurs ſupérieurs, faites en ſorte qu'ils

manquent de vivres & de munitions, répandez parmi eux quelques airs d'une muſique voluptueuſe qui leur amolliſe le cœur, envoyez-leur des femmes pour achever de les corrompre, tâchés qu'ils ſortent lorſqu'il faudra qu'ils ſoient dans leur camp, & qu'ils ſoient tranquilles dans leur camp lorſqu'il faudroit qu'ils tinſſent la campagne; faites-leur donner ſans ceſſe de fauſſes alarmes & de faux avis; engagez dans vos intérêts les Gouverneurs de leurs Provinces: voilà à-peu-près ce que vous devez faire, ſi vous voulez tromper par l'adreſſe & par la ruſe (1).

Ceux des Généraux qui brilloient parmi nos Anciens étoient des hommes ſages, prévoyants, intrépides & durs au travail. Ils avoient toujours leurs ſabres pendus à leur côtés; ils étoient toujours prêts à tout événement: s'ils rencontroient l'ennemi, ils n'avoient pas beſoin d'attendre du ſecours pour ſe meſurer avec lui. Les troupes qu'ils commandoient étoient bien diſciplinées, & toujours diſpoſées à faire un coup de main au premier ſignal qu'ils leur en donnoient. Chez eux la lecture & l'étude précédoient la guerre & les y préparoient. Ils gardoient avec ſoin leurs frontieres, & ne manquoient pas de bien fortifier leurs villes. Ils n'alloient pas contre l'ennemi, lorſqu'ils étoient inſtruits qu'il avoit fait tous ſes préparatifs pour les bien recevoir; ils l'attaquoient par ſes endroits foibles, & dans le temps de ſa pareſſe & de ſon oiſiveté.

Avant que de finir cet Article, je dois vous prévenir contre cinq ſortes de dangers, d'autant plus à redouter qu'ils paroiſ-

(1) Il n'eſt pas néceſſaire que je diſe ici que je déſapprouve tout ce que dit l'Auteur à l'occaſion des artifices & des ruſes. Cette politique, mauvaiſe en elle-même, ne doit avoir aucun lieu parmi des troupes bien réglées.

ſent

ſent moins à craindre ; écueils funeſtes contre leſquels la prudence & la bravoure ont échoué plus d'une fois.

I. Le premier eſt une trop grande ardeur à affronter la mort ; ardeur téméraire, qu'on honore ſouvent des beaux noms de courage, d'intrépidité & de valeur, mais qui au fond ne mérite guere que celui de lâcheté. Un Général qui s'expoſe ſans néceſſité, comme le feroit un ſimple ſoldat, qui ſemble chercher les dangers & la mort, qui combat, & qui fait combattre juſqu'à la derniere extrémité, eſt un homme qui mérite de mourir. C'eſt un homme ſans tête, qui ne ſauroit trouver aucune reſſource pour ſe tirer d'un mauvais pas ; c'eſt un lâche qui ne ſauroit ſouffrir le moindre échec ſans en être conſterné, & qui ſe croit perdu ſi tout ne lui réuſſit.

II. Le ſecond eſt une trop grande attention à conſerver ſes jours. On ſe croit néceſſaire à l'armée entiere ; on n'auroit garde de s'expoſer : on n'oſeroit pour cette raiſon ſe pourvoir de vivres chez l'ennemi ; tout fait ombrage, tout fait peur ; on eſt toujours en ſuſpens, on ne ſe détermine à rien, on attend une occaſion plus favorable, on perd celle qui ſe préſente, on ne fait aucun mouvement ; mais l'ennemi qui eſt toujours attentif, profite de tout, & fait bientôt perdre toute eſpérance à un Général ainſi prudent. Il l'enveloppera, il lui coupera les vivres, & le fera périr par le trop grand amour qu'il avoit de conſerver ſa vie.

III. Le troiſieme eſt une colere précipitée. Un Général qui ne ſait pas ſe modérer, qui n'eſt pas maître de lui-même, & qui ſe laiſſe aller aux premiers mouvements d'indignation ou de colere, ne ſauroit manquer d'être la dupe des ennemis. Ils le provoqueront, ils lui tendront mille pieges que ſa fureur l'empêchera de reconnoître, & dans leſquels il donnera infailliblement.

IV. Le quatrieme eſt un point d'honneur mal entendu.

Un Général ne doit pas ſe piquer mal-à-propos, ni hors de ſaiſon ; il doit ſavoir diſſimuler ; il ne doit point ſe décourager après quelque mauvais ſuccès, ni croire que tout eſt perdu parcequ'il aura fait quelque faute ou qu'il aura reçu quelque échec. Pour vouloir réparer ſon honneur légérement bleſſé, on le perd quelquefois ſans reſſources.

V. Le cinquieme enfin eſt une trop grande complaiſance ou une compaſſion trop tendre pour le ſoldat. Un Général qui n'oſe punir, qui ferme les yeux ſur le déſordre, qui craint que les ſiens ne ſoient toujours accablés ſous le poids du travail, & qui n'oſeroit pour cette raiſon leur en impoſer, eſt un Général propre à tout perdre. Ceux d'un rang inférieur doivent avoir des peines ; il faut toujours avoir quelque occupation à leur donner ; il faut qu'ils aient toujours quelque choſe à ſouffrir. Si vous voulez tirer parti de leur ſervice, faites en ſorte qu'ils ne ſoient jamais oiſifs. Puniſſez avec ſévérité, mais ſans trop de rigueur. Procurez des peines & du travail, mais juſqu'à un certain point.

Un Général doit ſe prémunir contre tous ſes dangers. Sans trop chercher à vivre ou à mourir, il doit ſe conduire avec valeur & avec prudence, ſuivant que les circonſtances l'exigent. S'il a de juſtes raiſons de ſe mettre en colere, qu'il le faſſe, mais que ce ne ſoit pas en tigre qui ne connoît aucun frein. S'il croit que ſon honneur eſt bleſſé, & qu'il veuille le réparer, que ce ſoit en ſuivant les regles de la ſageſſe, & non pas les caprices d'une mauvaiſe honte. Qu'il aime ſes ſoldats, qu'il les ménage ; mais que ce ſoit avec diſcrétion. S'il livre des batailles, s'il fait des mouvements dans ſon camp, s'il aſſiege des villes, s'il fait des excurſions, qu'il joigne la ruſe à la valeur, la ſageſſe à la force des armes ; qu'il répare tranquillement ſes fautes lorſqu'il aura eu le malheur d'en faire ; qu'il profite de toutes celles de ſon ennemi, & qu'il le mette ſouvent dans l'occaſion d'en faire de nouvelles

ARTICLE IX.

De la conduite que les Troupes doivent tenir (1).

SUN-TSE dit : Avant que de faire camper vos troupes, ſachez dans quelle poſition ſont les ennemis', mettez-vous au fait du terrein & choiſiſſez ce qu'il y aura de plus avantageux pour vous. On peut réduire à quatre points principaux ces différentes ſituations.

I. Si vous êtes dans le voiſinagne de quelque montage, gardez-vous bien de vous emparer de la partie qui regarde le nord ; occupez au contraire le côté du midi : cet avantage n'eſt pas d'une petite conſéquence. Depuis le penchant de la montagne, étendez-vous en ſureté juſques bien avant dans les vallons ; vous y trouverez de l'eau & du fourage en abondance ; vous y ſerez égayé par la vue du ſoleil, échauffé par ſes rayons, & l'air que vous y reſpirerez ſera tout autrement ſalubre que celui que vous reſpireriez de l'autre côté. Si les ennemis viennent par derriere la montagne dans le deſſein de vous ſurprendre, inſtruit par ceux que vous aurez placés ſur la cime, vous vous retirerez à loiſir, ſi vous ne vous croyez pas en état de leur faire tête ; ou vous les attendrez de pied ferme pour les combattre, ſi vous jugez que vous puiſſiez être

(1) Sun-tſe met cet Article immédiatement après celui des neuf changements, dit un des Commentateurs, parcequ'il en eſt comme la ſuite, ou comme une eſpece de ſupplément & d'explication. Sun-tſe, ajoute-t-il, appelle ſavoir ſe conduire dans les troupes, cet art par lequel, ſuivant les occaſions, on ſe détermine à telle ou telle choſe. Pour cela il faut être au fait du terrein, en ſavoir tirer parti, connoître ſes propres avantages, & avoir connoiſſance des deſſeins des ennemis.

vainqueur ſans trop riſquer : cependant ne combattez ſur les hauteurs que lorſque la néceſſité vous y engagera ; ſur-tout n'y allez jamais chercher l'ennemi.

II. Si vous êtes auprès de quelque riviere, approchez-vous le plus que vous pourrez de ſa ſource ; tâchez d'en connoître tous les bas-fonds & tous les endroits qu'on peut paſſer à gué. Si vous avez à la paſſer, ne le faites jamais en préſence de l'ennemi ; mais ſi les ennemis, plus hardis, ou moins prudents que vous, veulent en haſarder le paſſage, ne les attaquez point que la moitié de leurs gens ne ſoit de l'autre côté ; vous combattrez alors avec tout l'avantage de deux contre un. Près des rivieres même tenez toujours les hauteurs, afin de pouvoir découvrir au loin ; n'attendez pas l'ennemi près des bords, n'allez pas au-devant de lui ; ſoyez toujours ſur vos gardes, de peur qu'étant ſurpris vous n'ayez pas un lieu pour vous retirer en cas de malheur.

III. Si vous êtes dans des lieux gliſſants & humides, marécageux & mal-ſains, ſortez-en le plus vîte que vous pourrez ; vous ne ſauriez vous y arrêter ſans être expoſé aux plus grands inconvénients ; la diſette des vivres & les maladies viendroient bientôt vous y aſſiéger. Si vous êtes contraint d'y reſter, tâchez d'en occuper les bords ; gardez-vous bien d'aller trop avant. S'il y a des forêts aux environs, laiſſez-les derriere vous.

IV. Si vous êtes en plaine dans des lieux unis & ſecs, ayez toujours votre gauche à découvert ; ménagez derriere vous quelque élévation d'où vos gens puiſſent découvrir au loin. Quand le devant de votre camp ne vous préſentera que des objets de mort, ayez ſoin que les lieux qui ſont derriere puiſſent vous offrir des ſecours contre l'extrême néceſſité.

Tels ſont les avantages des différents campements ; avantages précieux, d'où dépend la plus grande partie des ſuccès militaires. C'eſt en particulier parcequ'il poſſédoit à fond l'art

des campements, que l'Empereur Hiuen-yuen triompha de ſes ennemis, & ſoumit à ſes loix tous les Princes voiſins de ſes Etats (*1*).

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que les hauteurs ſont en général plus ſalutaires aux troupes que les lieux bas & profonds, parceque c'eſt dans les lieux élevés qu'on trouve pour l'ordinaire cet air pur & ſain qui met à couvert de bien des maladies dont on ne pourroit ſe préſerver dans les lieux humides & bas. Dans les élévations même il y a un choix à faire; c'eſt de camper toujours du côté du midi, parceque c'eſt là qu'on trouve l'abondance & la fertilité. Un campement de cette nature eſt un avant-coureur de la victoire. Le contentement & la ſanté, qui ſont la ſuite ordinaire d'une bonne nourriture priſe ſous un ciel pur, donnent du courage & de la force au ſoldat, tandis que la triſteſſe, le mécontentement & les maladies l'épuiſent, l'é-

---

(1) Hiuen-yuen eſt un des noms qu'on donne à Hoang-ti, Fondateur de l'Empire Chinois. C'eſt du moins ſous ſon regne que le Gouvernement commença à prendre la forme qu'on obſerve chez des peuples civiliſés. Hoang-ti avoit toutes les qualités qui font les grands Princes: il étoit habile Politique & grand Guerrier. On lui attribue des préceptes ſur l'Art Militaire qu'on dit avoir été excellents; mais il n'en reſte aucun veſtige. Il vainquit un Roi barbare nommé Tche-yeou, dit l'Hiſtorien Chinois, dans un lieu qu'on appelloit alors Tchouo-lou (c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui Tchouo-tcheou, qui n'eſt éloigné de Péking que de 120 li chinois, c'eſt-à-dire de 12 lieues de 20 au degré). Ce fut après cette expédition que Hoang-ti ou Hiuen-yuen mit tous ſes ſoins à faire des regles ſur l'Art Militaire. Dès-lors il ne manqua plus rien aux Chinois pour être la premiere Nation du monde. Le Peuple étoit fidele, ſincere & reſpectueux; les Magiſtrats avoient la droiture & l'équité en partage; les Guerriers étoient prudents, vaillants & intrépides; les maladies étoient rares, &, comme on avoit l'art de les guérir, elles ne duroient pas long temps, &c.

nervent, le rendent puſillanime & le découragent entiérement.

Il faut conclure encore que les campements près des rivieres ont leurs avantages qu'il ne faut pas négliger, & leurs inconvénients qu'il faut tâcher d'éviter avec un grand ſoin. Je ne ſaurois trop vous le répéter; tenez le haut de la riviere, laiſſez-en le courant aux ennemis. Outre que les gués ſont beaucoup plus fréquents vers la ſource, les eaux en ſont plus pures & plus ſalubres.

Lorſque les pluies auront formé quelque torrent, ou qu'elles auront groſſi le fleuve ou la riviere dont vous occupez les bords, attendez quelque temps avant que de vous mettre en marche; ſur-tout ne vous haſardez pas à paſſer de l'autre côté, attendez pour le faire que les eaux aient repris la tranquillité de leur cours ordinaire. Vous en aurez des preuves certaines ſi vous n'entendez plus un certain bruit ſourd, qui tient plus du frémiſſement que du murmure, ſi vous ne voyez plus d'écumes ſurnager, & ſi la terre ou le ſable ne coulent plus avec l'eau.

Pour ce qui eſt des défilés & des lieux entrecoupés par des précipices & par des rochers, des lieux marécageux & gliſſants, des lieux étroits & couverts, lorſque la néceſſité ou le haſard vous y aura conduit, tirez-vous-en le plutôt qu'il vous ſera poſſible, éloignez-vous-en le plutôt que vous pourrez. Si vous en êtes loin, l'ennemi en ſera près: ſi vous fuyez, l'ennemi pourſuivra, & tombera peut-être dans les dangers que vous venez d'éviter.

Vous devez encore être extrêmement en garde contre une autre eſpece de terrein. Il eſt des lieux couverts de brouſſailles ou de petits bois; il en eſt qui ſont pleins de hauts & de bas, où l'on eſt ſans ceſſe ou ſur des collines ou dans des vallons, défiez-vous-en; ſoyez dans une attention continuelle. Ces

ſortes de lieux peuvent être pleins d'embuſcades; l'ennemi peut ſortir à chaque inſtant, vous ſurprendre, tomber ſur vous, & vous tailler en pieces. Si vous en êtes loin, n'en approchez pas; ſi vous en êtes près, ne vous mettez pas en mouvement que vous n'ayez fait reconnoître tous les environs. Si l'ennemi vient vous y attaquer, faites en ſorte qu'il ait tout le déſavantage du terrein de ſon côté: pour vous, ne l'attaquez que lorſque vous le verrez à découvert. Enfin, quel que ſoit le lieu de votre campement, bon ou mauvais, il faut que vous en tiriez parti; n'y ſoyez jamais oiſif, ni ſans faire quelque tentative; éclairez toutes les démarches des ennemis; ayez des eſpions de diſtance en diſtance, juſqu'au milieu de leur camp, juſque ſous la tente de leur Général. Ne négligez rien de tout ce qu'on pourra vous rapporter, faites attention à tout.

Si ceux de vos gens que vous avez envoyés à la découverte vous font dire que les arbres ſont en mouvement, quoique par un temps calme, concluez que l'ennemi eſt en marche. Il peut ſe faire qu'il veuille venir à vous; diſpoſez toutes choſes, préparez-vous à le bien recevoir, allez même au-devant de lui. Si l'on vous rapporte que les champs ſont couverts d'herbes, & que ces herbes ſont fort hautes, tenez-vous ſans ceſſe ſur vos gardes; veillez continuellement, de peur de quelque ſurpriſe. Si l'on vous dit qu'on a vu des oiſeaux attroupés voler par bandes ſans s'arrêter, ſoyez en défiance; on vient vous eſpionner, ou vous tendre des pieges; mais ſi, outre les oiſeaux, on voit encore un grand nombre de quadrupedes courir la campagne, comme s'ils n'avoient point de gîte, c'eſt une marque que les ennemis ſont aux aguets. Si l'on vous rapporte qu'on apperçoit au loin des tourbillons de pouſſiere s'élever dans les airs, concluez que les ennemis ſont en marche. Dans les endroits où la pouſſiere eſt baſſe & épaiſſe,

ſont les gens de pied ; dans les endroits où elle eſt moins épaiſſe & plus élevée, ſont la Cavalerie & les chars. Si l'on vous avertit que les ennemis ſont diſperſés & ne marchent que par pelotons, c'eſt une marque qu'ils ont eu à traverſer quelque bois, qu'ils ont fait des abattis, & qu'ils ſont fatigués ; ils cherchent alors à ſe raſſembler. Si vous apprenez qu'on apperçoit dans les campagnes des gens de pied & des hommes à cheval aller & venir, diſperſés çà & là par petites bandes, ne doutez pas que les ennemis ne ſoient campés.

Tels ſont les indices généraux dont vous devez tâcher de profiter, tant pour ſavoir la poſition de ceux avec leſquels vous devez vous meſurer, que pour faire avorter leurs projets, & vous mettre à couvert de toute ſurpriſe de leur part. En voici quelques autres auxquels vous devez une plus particuliere attention.

Lorſque ceux de vos eſpions qui ſont près du camp des ennemis vous feront ſavoir qu'on y parle bas & d'une maniere myſtérieuſe, que ces ennemis ſont modeſtes dans leur façon d'agir & retenus dans tous leurs diſcours, concluez qu'ils penſent à une action générale, & qu'ils en font déja les préparatifs : allez à eux ſans perdre de temps ; ils veulent vous ſurprendre, ſurprenez-les vous-même. Si vous apprenez au contraire qu'ils ſont bruyants, fiers & hautains dans leurs diſcours, ſoyez certain qu'ils penſent à la retraite & qu'ils n'ont nullement envie d'en venir aux mains. Lorſqu'on vous fera ſavoir qu'on a vu quantité de chars vuides précéder leur armée (1), préparez-

(1) Lorſque les Armées Chinoiſes alloient pour combattre, elles envoyoient une partie des chariots, fourgons & chars au devant de l'ennemi, tant pour le tromper par l'appât de quelque butin, que pour ſe faire une eſpece de rempart contre toute ſurpriſe. Lorſque ces chars étoient attaqués, il ſe détachoit quelqu'un pour en donner avis au gros de l'armée.

vous

vous à combattre, car les ennemis viennent à vous en ordre de bataille. Gardez-vous bien d'écouter alors les propoſitions de paix ou d'alliance qu'ils pourroient vous faire, ce ne ſeroit qu'un artifice de leur part. S'ils font des marches forcées, c'eſt qu'ils croient courir à la victoire; s'ils vont & viennent, s'ils avancent en partie & qu'ils reculent autant, c'eſt qu'ils veulent vous attirer au combat; ſi, la plupart du temps, debout & ſans rien faire, ils s'appuient ſur leurs armes comme ſur des bâtons, c'eſt qu'ils ſont aux expédients, qu'ils meurent preſque de faim, & qu'ils penſent à ſe procurer de quoi vivre; ſi paſſant près de quelque riviere, ils courent tous en déſordre pour ſe déſaltérer, c'eſt qu'ils ont ſouffert de la ſoif; ſi leur ayant préſenté l'appât de quelque choſe d'utile pour eux, ſans cependant qu'ils aient ſu ou voulu en profiter, c'eſt qu'ils ſe défient ou qu'ils ont peur; s'ils n'ont pas le courage d'avancer, quoiqu'ils ſoient dans les circonſtances où il faille le faire, c'eſt qu'ils ſont dans l'embarras, dans les inquiétudes & les ſoucis.

Outre ce que je viens de dire, attachez-vous en particulier à ſavoir tous leurs différents campements: vous pourrez les connoître au moyen des oiſeaux que vous verrez attroupés dans certains endroits; & ſi leurs campements ont été fréquents, vous pourrez conclure qu'ils ont peu d'habileté dans la connoiſſance des lieux. Les oiſeaux peuvent vous ſervir encore à découvrir les pieges qu'ils vous tendent & à découvrir ceux de leurs eſpions qui viendroient pour reconnoître votre camp; faites attention ſeulement à leurs cris (1).

(1) L'Auteur ne dit point ici s'il veut parler des oiſeaux qui ſont en pleine campagne, ou ſeulement des oiſeaux domeſtiques, dont on ſe ſervoit pour la garde, à-peu-près comme on ſe ſert des chiens. Il eſt vraiſemblable, comme le dit un Commentateur, que parmi les eſpions, il y

Si vous apprenez que dans le camp des ennemis il y a des feſtins continuels, qu'on y boit & qu'on y mange avec fracas, ſoyez-en bien aiſe; c'eſt une preuve infaillible que leurs Généraux n'ont point d'autorité.

Si leurs étendards changent ſouvent de place, c'eſt une preuve qu'ils ne ſavent à quoi ſe déterminer, & que le déſordre regne parmi eux. Si leurs Officiers ſubalternes ſont inquiets, mécontents, & qu'ils ſe fâchent pour la moindre choſe, c'eſt une preuve qu'ils ſont ennuyés ou accablés ſous le poids d'une fatigue inutile. Si dans différents quartiers de leur camp on tue furtivement des chevaux, dont on permette enſuite de manger la chair(1), c'eſt une preuve que leurs proviſions ſont ſur la fin.

Telles ſont les attentions que vous devez à toutes les démarches que peuvent faire les ennemis. Je ſuis entré dans un détail de minuties dont la plupart vous paroîtront pour le moins inutiles; mais mon deſſein eſt de vous prévenir ſur tout, & de vous convaincre que rien de tout ce qui peut contribuer à vous faire triompher n'eſt petit. L'expérience me l'a appris, elle vous l'apprendra de même; je ſouhaite que ce ne ſoit pas à vos dépens. Encore une fois, éclairez toutes les démarches de l'ennemi, quelles qu'elles puiſſent être; mais veillez auſſi ſur vos propres troupes; ayez l'œil à tout, ſachez tout; empêchez les vols & les brigandages, la débauche &

---

en avoit qui étoient uniquement chargés de faire attention aux mouvements, vol, chants, &c. des oiſeaux qui venoient du côté de l'ennemi.

(1) De temps immémorial il a été défendu à la Chine de tuer des chevaux, des bœufs, &c. pour en manger la chair; non pas qu'ils croient que cette chair ſoit mauvaiſe, car ils la mangent très volontiers, lors même que ces animaux ſont morts de vieilleſſe ou de maladie, mais pour des raiſons politiques. En temps de guerre on ne permettoit pas de manger la chair d'aucune bête de ſomme, ſous quelque prétexte que ce fût.

l'ivrognerie, les mécontentements & les cabales, la pareſſe & l'oiſiveté ; ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'on vous en inſtruiſe, vous pourrez connoître par vous-même ceux de vos gens qui ſeront dans le cas ; & voici comment :

Si quelques-uns de vos ſoldats, lorſqu'ils changent de poſte ou de quartier, ont laiſſé tomber quelque choſe, quoique de petite valeur, & qu'ils n'aient pas voulu ſe donner la peine de la ramaſſer ; s'ils ont oublié quelque uſtenſile dans leur premiere ſtation, & qu'ils ne le réclament point, concluez que ce ſont des voleurs, puniſſez-les comme tels (1).

Si dans votre armée on a des entretiens ſecrets, ſi l'on y parle ſouvent à l'oreille ou à voix baſſe, s'il y a des choſes qu'on n'oſe dire qu'à demi-mot, concluez que la peur s'eſt gliſſée parmi vos gens, que le mécontentement va ſuivre, & que les cabales ne tarderont pas à ſe former : hâtez-vous d'y mettre ordre.

Si vos troupes paroiſſent pauvres, & qu'elles manquent quelquefois d'un certain petit néceſſaire ; outre la ſolde ordinaire, faites-leur diſtribuer quelque ſomme d'argent : mais gardez-vous bien d'être trop libéral, l'abondance d'argent eſt ſouvent plus funeſte qu'elle n'eſt avantageuſe, & plus préjudiciable qu'utile ; par l'abus qu'on en fait, elle eſt la ſource de la corruption des cœurs & la mere de tous les vices.

Si vos ſoldats, d'audacieux qu'ils étoient auparavant, deviennent timides & craintifs, ſi chez eux la foibleſſe a pris la place de la force, la baſſeſſe, celle de la magnanimité, ſoyez ſûr que leur cœur eſt gâté ; cherchez la cauſe de leur dépravation, & tranchez-la juſqu'à la racine.

---

(1) Les voleurs ne ſont pas traités à la Chine comme ils le ſont en Europe : en France, par exemple, un voleur eſt pendu, ou envoyé aux galeres ; à la Chine il en eſt quitte pour quelques coups de bâton.

Si, ſous divers prétextes, quelques-uns vous demandent leur congé, c'eſt qu'ils n'ont pas envie de combattre, ne les refuſez pas tous ; mais en l'accordant à pluſieurs, que ce ſoit à des conditions honteuſes.

S'ils viennent en troupe vous demander juſtice d'un ton mutin & colere, écoutez leurs raiſons, ayez-y égard ; mais en leur donnant ſatisfaction d'un côté, puniſſez-les très ſévérement de l'autre.

Si, lorſque vous aurez fait appeller quelqu'un, il n'obéit pas promptement, s'il eſt long-temps à ſe rendre à vos ordres, & ſi, après que vous aurez fini de lui ſignifier vos volontés, il ne ſe retire pas, défiez-vous, ſoyez ſur vos gardes.

En un mot, la conduite des troupes demande des attentions continuelles de la part d'un Général. Sans quitter de vue l'armée des ennemis, il faut ſans ceſſe éclairer la vôtre ; ſachez lorſque le nombre des ennemis augmentera, ſoyez informé de la mort ou de la déſertion du moindre de vos ſoldats.

Si l'armée ennemie eſt inférieure à la vôtre, & ſi elle n'oſe pour cette raiſon ſe meſurer avec vous, allez l'attaquer ſans délai, ne lui donnez pas le temps de ſe renforcer ; une ſeule bataille eſt déciſive dans ces occaſions. Mais ſi, ſans être au fait de la ſituation actuelle des ennemis, & ſans avoir mis ordre à tout, vous vous aviſez de les harceler pour les engager à un combat, vous courez riſque de tomber dans ſes pieges, de vous faire battre, & de vous perdre ſans reſſource. Si vous ne maintenez une exacte diſcipline dans votre armée, ſi vous ne puniſſez pas exactement juſqu'à la moindre faute, vous ne ſerez bientôt plus reſpecté, votre autorité même en ſouffrira, & les châtiments que vous pourrez employer dans la ſuite, bien loin d'arrêter les fautes, ne ſerviront qu'à augmenter le nombre des coupables. Or ſi vous n'êtes ni craint ni reſpecté,

ſi vous n'avez qu'une autorité foible, & dont vous ne ſauriez vous ſervir ſans danger, comment pourrez-vous être avec honneur à la tête d'une armée? comment pourrez-vous vous oppoſer aux ennemis de l'Etat?

Quand vous aurez à punir, faites-le de bonne heure & à meſure que les fautes l'exigent : quand vous aurez des ordres à donner, ne les donnez point que vous ne ſoyez sûr que vous ſerez exactement obéi : inſtruiſez vos troupes; mais inſtruiſez-les à propos; ne les ennuyez point, ne les fatiguez point ſans néceſſité; tout ce qu'elles peuvent faire de bon ou de mauvais, de bien ou de mal, eſt entre vos mains. Une armée compoſée des mêmes hommes peut être très mépriſable, quand elle ſera commandée par tel Général, tandis qu'elle ſera invincible commandée par tel autre.

ARTICLE X.

De la connoiſſance du terrein (1).

SUN-TSE dit : Sur la ſurface de la terre tous les lieux ne ſont pas égaux; il y en a que vous devez fuir, & d'autres qui doi-

(1) Cet Article a une liaiſon néceſſaire avec le précédent, dit le Commentateur : la raiſon qu'il en rapporte eſt que la marche des troupes ne ſauroit ſe faire avec avantage, ſi celui qui eſt chargé de les conduire ne poſſede pas à fond la connoiſſance des lieux, tant de ceux qui ſont dans ſon propre Royaume que de ceux qui ſont au-delà des frontieres, & chez ſon ennemi même. Il me ſemble que pour cette raiſon l'Article de la connoiſſance du terrein auroit dû précéder celui de la marche des troupes, ou, du moins, on auroit pu ne faire qu'un article des deux, puiſque les mêmes choſes y ſont répétées. C'eſt le défaut général des Auteurs Chinois de répéter ſouvent un même principe, un même raiſonnement & les mêmes paroles.

vent être l'objet de vos recherches; tous doivent vous être parfaitement connus.

Les lieux étroits ou pleins de défilés, les lieux ſcabreux & entrecoupés par des précipices & des rochers, les lieux éloignés ou de difficile accès, les lieux qui n'ont point une communication libre avec un terrein plus ſpacieux & plus propre à vous fournir les ſecours dont vous pourriez avoir beſoin, ſont du nombre des premiers; tâchez de les connoître à fond, pour n'y pas engager votre armée mal-à-propos.

Tout lieu au contraire dans lequel il y auroit une montagne aſſez haute pour vous défendre de toute ſurpriſe, où l'on pourroit arriver & d'où l'on pourroit ſortir par pluſieurs chemins qui vous ſeroient parfaitement connus, où les vivres ſeroient en abondance, où les eaux ne ſauroient manquer, où l'air ſeroit ſalubre & le terrein aſſez uni, un tel lieu doit faire l'objet de vos plus ardentes recherches. Mais ſoit que vous vouliez vous emparer de quelque campement avantageux, ſoit que vous cherchiez à éviter des lieux dangereux ou peu commodes, uſez d'une extrême diligence, perſuadé que l'ennemi a le même objet que vous.

Si le lieu que vous avez deſſein de choiſir eſt autant à la portée des ennemis qu'à la vôtre, ſi les ennemis peuvent s'y rendre auſſi aiſément que vous, il ne s'agit que de les prévenir. Pour cela faites des marches pendant la nuit; mais arrêtez-vous au lever du ſoleil, & s'il ſe peut, que ce ſoit toujours ſur quelque éminence, afin de pouvoir découvrir au loin; attendez alors que vos proviſions & tout votre bagage ſoient arrivés; ſi l'ennemi vient à vous, vous l'attendrez de pied ferme, & vous pourrez le combattre avec avantage.

Ne vous engagez jamais dans ces ſortes de lieux où l'on peut aller très aiſément, mais d'où l'on ne peut ſortir qu'avec beaucoup de peine & une extrême difficulté; laiſſez un pareil

camp entiérement libre à l'ennemi : s'il eſt aſſez imprudent pour s'en emparer, allez à lui ; il ne ſauroit vous échapper ; vous le vaincrez ſans beaucoup de travail.

Quand une fois vous ſerez campé avec tout l'avantage du tetrein, attendez tranquillement que l'ennemi faſſe les premieres démarches & qu'il ſe mette en mouvement. S'il vient à vous en ordre de bataille, n'allez au-devant de lui que lorſque vous verrez qu'il lui ſera difficile de retourner ſur ſes pas.

S'il a eu le temps de tout préparer pour le combat, & que l'ayant attaqué, vous ne l'ayiez pas vaincu, il y a tout à craindre pour vous : ne revenez pas à une ſeconde charge ; retirez-vous dans votre camp, ſi vous le pouvez, & n'en ſortez pas que vous ne voyiez clairement que vous le pouvez ſans danger. Vous devez vous attendre que l'ennemi fera jouer bien des reſſorts pour vous attirer : rendez inutiles tous les artifices qu'il pourroit employer.

Si votre rival vous a prévenu, & qu'il ait pris ſon camp dans le lieu où vous auriez dû prendre le vôtre, c'eſt-à-dire, dans le lieu le plus avantageux, ne vous amuſez point à vouloir l'en déloger en employant les ſtratagêmes communs ; vous travailleriez inutilement.

Si la diſtance entre vous & lui eſt un peu conſidérable & que les deux armées ſoient à-peu-près égales, il ne tombera pas aiſément dans les pieges que vous lui tendrez pour l'attirer au combat : ne perdez pas votre temps inutilement ; vous réuſſirez mieux d'un autre côté. Ayez pour principe que votre ennemi cherche ſes avantages avec autant d'empreſſement que vous pouvez chercher les vôtres : employez toute votre induſtrie à lui donner le change de ce côté-là ; mais ſurtout ne le prenez pas vous-même. Pour cela n'oubliez jamais qu'on peut tromper ou être trompé de bien des façons. Je ne

vous en rappellerai que ſix principales, parcequ'elles ſont les ſources d'où dérivent toutes les autres.

La premiere conſiſte dans la marche des troupes.

La ſeconde, dans leurs différents arrangements.

La troiſieme, dans leur poſition dans des lieux bourbeux.

La quatrieme, dans leur déſordre.

La cinquieme, dans leur dépériſſement.

Et la ſixieme, dans leur fuite.

Un Général qui recevroit quelque échec, faute de ces connoiſſances, auroit tort d'accuſer le Ciel de ſon malheur ; il doit ſe l'attribuer tout entier.

Si celui qui eſt à la tête des armées néglige de s'inſtruire à fond de tout ce qui a rapport aux troupes qu'il doit mener au combat & à celles qu'il doit combattre ; s'il ne connoît pas exactement le terrein où il eſt actuellement, celui où il doit ſe rendre, celui où l'on peut ſe retirer en cas de malheur, celui où l'on peut feindre d'aller, ſans avoir d'autre envie que celle d'y attirer l'ennemi, & celui où il peut être forcé de s'arrêter, lorſqu'il n'aura pas lieu de s'y attendre ; s'il fait mouvoir ſon armée hors de propos ; s'il n'eſt pas inſtruit de tous les mouvements de l'armée ennemie & des deſſeins qu'elle peut avoir dans la conduite qu'elle tient ; s'il diviſe ſes troupes ſans néceſſité, ou ſans y être comme forcé par la nature du lieu où il ſe trouve, ou ſans avoir prévu tous les inconvénients qui pourroient en réſulter, ou ſans une eſpece de certitude de quelque avantage réel ; s'il ſouffre que le déſordre s'inſinue peu-à-peu dans ſon armée, ou ſi, ſur des indices incertains, il ſe perſuade trop aiſément que le déſordre regne dans l'armée ennemie, & qu'il agiſſe en conſéquence ; ſi ſon armée dépérit inſenſiblement, ſans qu'il ſe mette en devoir d'y apporter un prompt remede ; un tel Général ne peut être que la dupe des ennemis, qui lui donneront le change, par des fuites étudiées, par

des

des marches feintes, & par un total de conduite dont il ne ſauroit manquer d'être la victime. Les maximes ſuivantes doivent vous ſervir de regle pour toutes vos actions.

Si votre armée & celle de l'ennemi ſont à-peu-près en nombre égal & d'égale force, il faut que des dix parties des avantages du terrein vous en ayez neuf pour vous; mettez toute votre application, employez tous vos efforts & toute votre induſtrie pour vous les procurer. Si vous les poſſédez, votre ennemi ſe trouvera réduit à n'oſer ſe montrer devant vous & à prendre la fuite dès que vous paroîtrez; ou s'il eſt aſſez imprudent pour vouloir en venir à un combat, vous le combattrez avec l'avantage de dix contre un. Le contraire arrivera, ſi, par négligence ou faute d'habileté, vous lui avez laiſſé le temps & les occaſions de ſe procurer ce que vous n'avez pas.

Dans quelque poſition que vous puiſſiez être, ſi pendant que vos ſoldats ſont forts & pleins de valeur, vos Officiers ſont foibles & lâches, votre armée ne ſauroit manquer d'avoir du deſſous; ſi au contraire la force & la valeur ſe trouvent uniquement renfermées dans les Officiers, tandis que la foibleſſe & la lâcheté domineront dans le cœur des ſoldats, votre armée ſera bientôt en déroute; car les ſoldats pleins de courage & de valeur ne voudront pas ſe déshonorer; ils ne voudront jamais que ce que des Officiers lâches & timides ne ſauroient leur accorder, de même des Officiers vaillants & intrépides ſeront à coup sûr mal obéis par des ſoldats timides & poltrons.

Si les Officiers Généraux ſont faciles à s'enflammer, & s'ils ne ſavent ni diſſimuler, ni mettre un frein à leur colere, quel qu'en puiſſe être le ſujet, ils s'engageront d'eux-mêmes dans des actions ou de petits combats dont ils ne ſe tireront pas avec honneur, parcequ'ils les auront commencés avec précipitation, & qu'ils n'en auront pas prévu les inconvénients & toutes les ſuites; il arrivera même qu'ils agiront

contre l'intention expreſſe du Général, ſous divers prétextes qu'ils tâcheront de rendre plauſibles ; & d'une action particuliere commencée étourdiment & contre toutes les regles, on en viendra à un combat général, dont tout l'avantage ſera du côté de l'ennemi. Veillez ſur de tels Officiers, ne les éloignez jamais de vos côtés ; quelques grandes qualités qu'ils puiſſent avoir d'ailleurs, ils vous cauſeroient de grands préjudices, peut-être même la perte de votre armée entiere.

Si un Général eſt puſillanime, il n'aura pas les ſentiments d'honneur qui conviennent à une perſonne de ſon rang, il manquera du talent eſſentiel de donner de l'ardeur aux troupes ; il ralentira leur courage dans le temps qu'il faudroit le ranimer ; il ne ſaura ni les inſtruire, ni les dreſſer à propos ; il ne croira jamais devoir compter ſur les lumieres, la valeur & l'habileté des Officiers qui lui ſont ſoumis, les Officiers eux-mêmes ne ſauront à quoi s'en tenir ; il fera faire mille fauſſes démarches à ſes troupes, qu'il voudra diſpoſer tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, ſans ſuivre aucun ſyſtême, ſans aucune méthode ; il héſitera ſur tout, il ne ſe décidera ſur rien, par-tout il ne verra que des ſujets de crainte ; & alors le déſordre, & un déſordre général, regnera dans ſon armée.

Si un Général ignore le fort & le foible de l'ennemi contre lequel il a à combattre, s'il n'eſt pas inſtruit à fond, tant des lieux qu'il occupe actuellement, que de ceux qu'il peut occuper ſuivant les différents événements, il lui arrivera d'oppoſer à ce qu'il y a de plus fort dans l'armée ennemie ce qu'il y a de plus foible dans la ſienne, à envoyer ſes troupes leſtes & aguerries contre les troupes peſantes, ou contre celles qui n'ont aucune conſidération chez l'ennemi, à faire attaquer par où il ne faudroit pas le faire, à laiſſer périr, faute de ſe-

cours, ceux des ſiens qui ſe trouveroient hors d'état de réſiſter, à ſe défendre mal-à-propos dans un mauvais poſte, à céder légérement un poſte de la derniere importance ; dans ces ſortes d'occaſions il comptera ſur quelque avantage imaginaire qui ne ſera qu'un effet de la politique de l'ennemi, ou bien il perdra courage après un échec qui ne devroit être compté pour rien. Il ſe verra pourſuivi ſans s'y être attendu, il ſe trouvera enveloppé, on le combattra vivement ; heureux alors s'il peut trouver ſon ſalut dans la fuite : c'eſt pourquoi, pour en revenir au ſujet qui fait la matiere de cet article, un bon Général doit connoître tous les lieux qui ſont ou qui peuvent être le théâtre de la guerre, auſſi diſtinctement qu'il connoît tous les coins & des recoins des cours & jardins de ſa propre maiſon.

J'ai dit dans une autre occaſion que l'amour pour les hommes en général, que la juſtice & le talent de diſtribuer à propos les châtiments & les récompenſes étoient les fondements ſur leſquels on devoit bâtir tout ſyſtême ſur l'art militaire ; mais j'ajoute dans cet article qu'une connoiſſance exacte du terrein eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel parmi les matériaux qu'on peut employer pour un édifice auſſi important à la tranquillité & à la gloire de l'Etat. Ainſi un homme que la naiſſance ou les événements ſemblent deſtiner à la dignité de Général, doit employer tous ſes ſoins & faire tous ſes efforts pour ſe rendre habile dans cette partie de l'art des Guerriers.

Avec une connoiſſance exacte du terrein, un Général peut ſe tirer d'affaire dans les circonſtances les plus critiques ; il peut ſe procurer les ſecours qui lui manquent, il peut empêcher ceux qu'on envoie à l'ennemi ; il peut avancer, reculer & régler toutes ſes démarches comme il le jugera à propos ; il peut diſpoſer des marches de ſon ennemi & faire à ſon gré qu'il avance ou qu'il recule ; il peut le harceler ſans

crainte d'être ſurpris lui-même ; il peut l'incommoder de mille manieres, & parer de ſon côté à tous les dommages qu'on voudroit lui cauſer ; il peut enfin finir ou prolonger la campagne, ſelon qu'il le jugera plus expédient pour ſa gloire ou pour ſes intérêts.

Vous pouvez compter ſur une victoire certaine ſi vous connoiſſez tous les tours & tous les détours, tous les hauts & les bas, tous les allants & les aboutiſſants de tous les lieux que les deux armées peuvent occuper, depuis les plus près juſqu'à ceux qui ſont les plus éloignés, parcequ'avec cette connoiſſance vous ſaurez (1) quelle forme il ſera plus à propos de donner aux différents corps de vos troupes, vous ſaurez ſurement quand il ſera à propos de combattre ou lorſqu'il faudra différer la bataille, vous ſaurez interpréter la volonté du Souverain ſuivant les circonſtances (2), quels que puiſſent être les ordres que vous en aurez reçus ; vous le ſervirez véritablement en ſuivant vos lumieres préſentes, vous ne contracterez aucune tache qui puiſſe ſouiller votre réputation, & vous ne ſerez point expoſé à périr ignominieuſement pour avoir obéi. (3). Servir votre Prince, faire l'avantage de l'Etat

---

(1) Je parlerai des différentes formes des Armées Chinoiſes en expliquant les figures qui ſont à la fin de l'Ouvrage.

(2) A traduire le texte à la lettre, il faudroit dire : Si vous croyez ne pas devoir riſquer le combat, ne combattez point, quelque précis que puiſſent être les ordres que vous aurez reçus de livrer bataille. Si vous voyez au contraire qu'une bataille vous ſeroit très avantageuſe, livrez-la hardiment, quoique votre Souverain vous ait ordonné de ne le pas faire. Votre vie & votre réputation ne courent aucun riſque, & vous n'aurez aucun crime devant celui dont vous enfreindrez ainſi les ordres, &c. . . . J'ai déja dit ailleurs que la campagne étant une fois commencée, l'autorité du Général étoit ſans borne.

(3) J'ai dit quelque part que dans les principes du Gouvernement

& le bonheur des peuples, c'eſt ce que vous devez avoir en vue; rempliſſez ce triple objet, vous avez atteint le but.

Dans quelque eſpece de terrein que vous ſoyez, vous devez regarder vos troupes comme des enfants qui ignorent tout & qui ne ſauroient faire un pas; il faut qu'elles ſoient conduites; vous devez les regarder, dis-je, comme vos propres enfants; il faut les conduire vous-même, il faut les aimer : ainſi s'il s'agit d'affronter les haſards, que vos gens ne les affrontent pas ſeuls, & qu'ils ne les affrontent qu'à votre ſuite : s'il s'agit de mourir, qu'ils meurent; mais mourez avec eux.

Je dis que vous devez aimer tous ceux qui ſont ſous votre conduite comme vous aimeriez vos propres enfants : il ne faut pas cependant en faire des enfants gâtés; ils ſeroient tels, ſi vous ne les corrigiez pas lorſqu'ils méritent de l'être, ſi, quoique plein d'attention d'égards & de tendreſſe pour eux, vous ne pouviez pas les gouverner, ni vous en ſervir dans le beſoin, comme vous ſouhaiteriez pouvoir le faire.

Dans quelque eſpece de terrein que vous ſoyez, ſi vous êtes au fait de tout ce qui le concerne, ſi vous ſavez même par quel endroit il faut attaquer l'ennemi, mais ſi vous ignorez s'il eſt actuellement en état de défenſe ou non, s'il s'eſt diſpoſé à vous bien recevoir, & s'il a fait les préparatifs né-

---

Chinois, un Général malheureux eſt toujours un Général coupable. Ainſi, s'il perdoit la bataille pour avoir obéi aux ordres que ſon Maître lui a donnés avant ſon départ, on le feroit périr, quelques bonnes raiſons qu'il pût alléguer. On ne diroit pas qu'il n'a fait que ſe conformer à ce qu'on lui avoit preſcrit, on diroit qu'il eſt un lâche ou un étourdi; on diroit qu'il auroit dû interpréter la volonté de celui qui l'avoit mis à la tête de ſes troupes; on diroit qu'il ne fait pas ſon métier, &c.... Car ici, plus que par tout ailleurs, le Souverain n'a jamais tort. On a même pour maxime qu'il ne ſauroit ſe tromper, &c.

ceſſaires à tout événement, vous ne ſauriez vaincre qu'à demi.

Quoique vous ayez une pleine connoiſſance de tous les lieux, que vous ſachiez même que les ennemis peuvent être attaqués, & par quel côté ils doivent l'être, ſi vous n'avez pas des indices certains que vos propres troupes peuvent attaquer avec avantage, j'oſe vous le dire, vous ne ſauriez vaincre qu'à demi.

Si vous êtes au fait de l'état actuel des deux armées, ſi vous ſavez en même temps que vos troupes ſont en état d'attaquer avec avantage, & que celles de l'ennemi leur ſont inférieures en force & en nombre, mais ſi vous ne connoiſſez pas tous les coins & recoins des lieux circonvoiſins, vous vaincrez peut-être; mais, je vous l'aſſure, vous ne ſauriez vaincre qu'à demi.

Ceux qui ſont véritablement habiles dans l'art militaire font toutes leurs marches ſans déſavantage, tous leurs mouvements ſans déſordre, toutes leurs attaques à coup sûr, toutes leurs défenſes ſans ſurpriſe, leurs campements avec choix, leurs retraites par ſyſtême & avec méthode; ils connoiſſent leurs propres forces, ils ſavent quelles ſont celles de l'ennemi, ils ſont inſtruits de tout ce qui concerne les lieux.

ARTICLE XI.

Des neuf ſortes de terreins (1).

SUN-TSE dit : Il y a neuf ſortes de lieux qui peuvent être à l'avantage ou au détriment de l'une ou de l'autre armée. 1°. Des lieux de diviſion ou de diſperſion. 2°. Des lieux légers. 3°. Des lieux qui peuvent être diſputés. 4°. Des lieux de réunion. 5°. Des lieux pleins & unis. 6°. Des lieux à pluſieurs iſſues. 7°. Des lieux graves & importants. 8°. Des lieux gâtés ou détruits. 9°. Des lieux de mort.

I. J'appelle lieux de diviſion ou de diſperſion ceux qui ſont près des frontieres dans nos poſſeſſions. Des troupes qui ſe tiendroient long-temps ſans néceſſité au voiſinage de leurs foyers ſont compoſées d'hommes qui ont plus d'envie de perpétuer leur race que de s'expoſer à la mort. A la premiere nouvelle qui ſe répandra de l'approche des ennemis, ou de quelque prochaine bataille, chacun d'eux fera de triſtes réflexions ; la facilité du retour en tentera pluſieurs, ils ſuccomberont, & leur exemple ne ſera que trop funeſte pour la multitude. Ils auront d'abord des panégyriſtes, & enſuite

(1) Il y a, dit le Commentateur, neuf ſortes de terreins où une armée peut ſe trouver ; il y a par conſéquent neuf ſortes de lieux ſur leſquels elle peut combattre ; par conſéquent encore il y a neuf manieres différentes d'employer les troupes, neuf manieres de vaincre l'ennemi, neuf manieres de tirer parti de ſes avantages, & neuf manieres de profiter de ſes pertes mêmes. C'eſt pour mieux faire ſentir la néceſſité de bien connoître le terrein, que Sun-tſe revient plus d'une fois au même ſujet, & qu'il place cet Article immédiatement après celui où il traite expreſſément de la connoiſſance du terrein.

des imitateurs : l'armée ne fera plus un ſeul & même corps ; elle ſe diviſera en pluſieurs bandes, qui ne reconnoîtront chacune que les ordres particuliers de ceux qui les avoient d'abord conduites ; elles ſeront ſourdes à la voix du Général, & bientôt elles l'abandonneront entiérement ſous divers prétextes. Les plus conſtants, je veux dire ceux qui n'auront pas quitté encore le gros de l'armée, ſeront tous d'avis différent, ils ſeront ſans ceſſe diviſés ; & le Général ne ſachant plus quel parti prendre, ni à quoi ſe déterminer, tout ce grand appareil militaire ſe diſſipera & s'évanouira comme un nuage pouſſé par les vents (1).

II. J'appelle lieux légers ou de légéreté ceux qui ſont près des frontieres, mais ſur les terres des ennemis. Ces ſortes de lieux n'ont rien qui puiſſe fixer. On peut regarder ſans ceſſe derriere ſoi, & le retour étant trop aiſé, il fait naître l'envie de l'entreprendre à la premiere occaſion : l'inconſtance & le caprice trouvent infailliblement de quoi ſe contenter.

III. Les lieux qui ſont à la bienſéance des deux armées, où l'ennemi peut trouver ſon avantage auſſi-bien que nous pouvons trouver le nôtre, où l'on peut faire un campement dont la poſition, indépendamment de ſon utilité propre, peut

(1) L'Auteur parle ici en particulier des troupes qui étoient fournies ou ſoudoyées par les petits Souverains des différentes provinces qui compoſent aujourd'hui l'Empire, & qui étoient eux-mêmes Feudataires de l'Empire. Ces Princes étoient obligés de fournir à l'Empereur des troupes toutes les fois qu'ils en étoient requis ; mais ces troupes avoient leurs Officiers particuliers dont elles dépendoient entiérement & abſolument, hors des cas d'une bataille, d'un ſiege, d'un campement, & de toute autre opération militaire qui regarde le total de l'armée. Outre ces troupes, il y avoit encore des eſpeces de volontaires qui pouvoient ſe retirer ſous le moindre prétexte, après néanmoins en avoir demandé au Général un agrément qu'il ne leur refuſoit preſque jamais.

nuire

nuire au parti oppoſé, & traverſer quelques-unes de ſes vues; ces ſortes de lieux peuvent être diſputés, ils doivent même l'être.

IV. Par les lieux de réunion, j'entends ceux où nous ne pouvons guere manquer de nous rendre, & dans leſquels l'ennemi ne ſauroit preſque manquer de ſe rendre auſſi, ceux encore où l'ennemi, auſſi à portée de ſes frontieres que vous l'êtes des vôtres, trouveroit, ainſi que vous, ſa ſureté en cas de malheur, ou les occaſions de ſuivre ſa bonne fortune, s'il avoit d'abord du deſſus.

V. Les lieux que j'appelle ſimplement lieux pleins & unis, ſont ceux qui, étant larges & ſpacieux, peuvent ſuffire également pour le campement des deux armées, mais où il n'eſt pas à propos, pour d'autres raiſons, que vous livriez un combat général, à moins que la néceſſité ne vous y contraigne, ou que vous n'y ſoyez forcé par l'ennemi, qui ne vous laiſſeroit aucun moyen de pouvoir l'éviter.

VI. Les lieux à pluſieurs iſſues dont je veux parler ici, ſont ceux en particulier qui peuvent faciliter les différents ſecours, & par où les Princes voiſins peuvent aider celui des deux partis qu'il leur plaira de favoriſer.

VII. Les lieux que je nomme graves & importants, ſont ceux qui, placés dans les Etats ennemis, préſentent de tous côtésdes villes, des forteresſes, des montagnes, des défilés, des eaux, des ponts à paſſer, des campagnes arides à traverſer, ou telle autre choſe de cette nature.

VIII. Les lieux où tout ſeroit à l'étroit, où une partie de l'armée ne ſeroit pas à portée de voir l'autre ni de la ſecourir, où il y auroit des lacs, des marais, des torrents, ou quelque mauvaiſe riviere, où l'on ne ſauroit marcher qu'avec de grandes fatigues & beaucoup d'embarras, où l'on ne pourroit aller que par pelotons, ſont ceux que j'appelle gâtés ou détruits.

IX. Enfin par des lieux de mort, j'entends tous ceux où l'on ſe trouve tellement réduit, que, quelque parti que l'on prenne, on eſt toujours en danger ; j'entends des lieux dans leſquels, ſi l'on combat, on court évidemment riſque d'être battu, dans leſquels, ſi l'on reſte tranquille, on ſe voit ſur le point de périr de faim, de miſere ou de maladie; des lieux, en un mot, où l'on ne ſauroit reſter & d'où l'on ne peut ſortir que très difficilement.

Telles ſont les neuf ſortes de terreins dont j'avois à vous parler ; apprenez à les connoître, pour vous en défier, ou pour en tirer parti.

Lorſque vous ne ſerez encore que dans des *lieux de diviſion*, contenez bien vos troupes; mais ſur-tout ne livrez jamais de bataille, quelque favorables que les circonſtances puiſſent vous paroître. La vue de la Patrie & la facilité du retour occaſionneroient bien des lâchetés : bientôt les campagnes ſeroient couvertes de fuyards.

Si vous êtes dans des *lieux légers*, n'y établiſſez point votre camp; votre armée ne s'étant point encore ſaiſie d'aucune ville, d'aucune fortereſſe, ni d'aucun poſte important dans les poſſeſſions des ennemis, n'ayant derriere ſoi aucune digue qui puiſſe l'arrêter, voyant des difficultés, des peines & des embarras pour aller plus avant, il n'eſt pas douteux qu'elle ne ſoit tentée de préférer ce qui lui paroît le plus aiſé à ce qui lui ſemblera difficile & plein de dangers.

Si vous avez reconnu de ces ſortes de lieux qui vous paroiſſent devoir être *diſputés*, commencez par vous en emparer : ne donnez pas à l'ennemi le temps de ſe reconnoître, employez toute votre diligence, faites tous vos efforts pour vous en mettre dans une entiere poſſeſſion; mais ne livrez point de combat pour en chaſſer l'ennemi. S'il vous a prévenu, uſez de fineſſe pour l'en déloger; mais ſi vous y êtes une fois, n'en délogez pas.

Pour ce qui eſt des lieux de *réunion*, tâchez de vous y rendre avant l'ennemi ; faites en ſorte que vous ayez une communication libre de tous les côtés ; que vos chevaux, vos chariots & tout votre bagage puiſſent aller & venir ſans danger : n'oubliez rien de tout ce qui eſt en votre pouvoir pour vous aſſurer de la bonne volonté des peuples voiſins ; recherchez-la, demandez-la, achetez-la, obtenez-la à quelque prix que ce ſoit, elle vous eſt néceſſaire ; & ce n'eſt guere que par ce moyen que votre armée peut avoir tout ce dont elle aura beſoin. Si tout abonde de votre côté, il y a grande apparence que la diſette regnera du côté de l'ennemi.

Dans *les lieux pleins & unis* étendez-vous à l'aiſe, donnez-vous du large, faites des retranchements pour vous mettre à couvert de toute ſurpriſe, & attendez tranquillement que le temps & les circonſtances vous ouvrent les voies pour faire quelque grande action.

Si vous êtes à portée de ces ſortes de lieux *qui ont pluſieurs iſſues*, où l'on peut ſe rendre par pluſieurs chemins, commencez par les bien connoître ; que rien n'échappe à vos recherches ; emparez-vous de toutes les avenues, n'en négligez aucune, quelque peu importante qu'elle vous paroiſſe, & gardez-les toutes très ſoigneuſement.

Si vous vous trouvez dans des lieux *graves & importants*, rendez-vous maître de tout ce qui vous environne, ne laiſſez rien derriere vous, le plus petit poſte doit être emporté ; ſans cette précaution vous courriez riſque de manquer des vivres néceſſaires à l'entretien de votre armée, ou de vous voir l'ennemi ſur les bras lorſque vous y penſeriez le moins, & d'être attaqué par pluſieurs côtés à la fois.

Si vous êtes dans des *lieux gâtés ou détruits*, n'allez pas plus avant, retournez ſur vos pas, fuyez le plus promptement qu'il vous ſera poſſible.

Si vous êtes dans des *lieux de mort*, n'héſitez point à combattre, allez droit à l'ennemi, le plutôt eſt le meilleur.

Telle eſt la conduite que tenoient nos anciens Guerriers. Ces grands hommes, habiles & expérimentés dans leur art, avoient pour principe que la maniere d'attaquer & de ſe défendre ne devoit pas être invariablement la même, qu'elle devoit être priſe de la nature du terrein que l'on occupoit, & de la poſition où l'on ſe trouvoit : ils diſoient encore que la tête & la queue d'une armée ne devoient pas être commandées de la même façon (1); que la multitude & le petit nombre ne pouvoient pas être long-temps d'accord; que les forts & les foibles, lorſqu'ils étoient enſemble, ne tardoient guere à ſe déſunir; que les hauts & les bas ne pouvoient être également utiles; que les troupes étroitement unies pouvoient aiſément ſe diviſer, mais que celles qui étoient une fois diviſées ne ſe réuniſſoient que très difficilement : ils répétoient ſans ceſſe qu'une armée ne devoit jamais ſe mettre en mouvement qu'elle ne fût ſure de quelque avantage réel, & que lorſqu'il n'y avoit rien à gagner, il falloit ſe tenir tranquille & garder le camp.

Pour raſſembler ſous un même point de vue la plupart des choſes qui ont été dites dans ce dernier article & dans ceux qui l'ont précédé, je vous dirai que toute votre conduite militaire doit être réglée ſuivant les circonſtances; que vous devez attaquer ou vous défendre ſelon que le théâtre de la guerre ſera chez vous ou chez l'ennemi.

---

(1) Le Commentateur dit : Les Anciens avoient pour maxime de ne pas attaquer la tête & la queue d'une armée avec les mêmes deſſeins & la même vigueur ; il diſoient *qu'il falloit combattre la tête & enfoncer la queue, &c.* Je crois que le Commentateur ne prend pas ici le vrai ſens de l'Auteur.

Si la guerre ſe fait dans votre propre pays, & ſi l'ennemi, ſans vous avoir donné le temps de faire tous vos préparatifs, vient avec toutes ſes forces pour l'envahir ou le démembrer, ou y faire des dégâts, ramaſſez promptement le plus de troupes que vous pourrez, envoyez demander du ſecours chez les voiſins & chez les alliés, emparez-vous des lieux qui peuvent être utiles à l'ennemi, qui ſont le plus à ſa bienſéance, ou ſur leſquels vous jugiez qu'il ait des vues, mettez-les en état de défenſe, ne fût-ce que pour l'amuſer & pour vous donner le temps de faire les autres préparatifs; mettez une partie de vos ſoins à empêcher que l'armée ennemie ne puiſſe recevoir des vivres, barrez-lui tous les chemins, ou du moins faites qu'elle n'en puiſſe trouver aucun ſans embuſcades, ou ſans qu'elle ſoit obligée de l'emporter de vive force. Les villageois, les gens de la campagne peuvent en cela vous être d'un grand ſecours & vous ſervir beaucoup plus utilement que ne feroient des troupes réglées: faites-leur entendre ſeulement qu'ils doivent empêcher que d'injuſtes raviſſeurs ne viennent s'emparer de toutes leurs poſſeſſions & ne leur enlevent leurs peres, leurs meres, leurs femmes & leurs enfants. Ne vous tenez pas ſeulement ſur la défenſive, envoyez des partis pour enlever des convois, harcelez, fatiguez, attaquez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; forcez votre injuſte agreſſeur à ſe repentir de ſa témérité; contraignez-le de retourner ſur ſes pas, n'emportant pour tout butin que la honte de n'avoir pu vous endommager.

Si vous faites la guerre dans le pays ennemi, ne diviſez vos troupes que très rarement, ou mieux encore, ne les diviſez jamais; qu'elles ſoient toujours réunies & en état de ſe ſecourir mutuellement; ayez ſoin qu'elles ne ſoient jamais que dans des lieux fertiles & abondants. Si elles venoient à ſouffrir de la faim, la miſere & les maladies feroient bientôt

plus de ravage parmi elles que ne pourroit faire dans pluſieurs années le fer de l'ennemi. Procurez-vous pacifiquement tous les ſecours dont vous aurez beſoin ; n'employez la force que lorſque les autres voies auront été inutiles ; faites en ſorte que les habitants des villages & de la campagne puiſſent trouver leurs intérêts à venir d'eux-mêmes vous offrir leurs denrées ; mais, je le répete, que vos troupes ne ſoient jamais diviſées. Tout le reſte étant égal, on eſt plus fort de moitié lorſqu'on combat chez ſoi. Si vous combattez chez l'ennemi, ayez égard à cette maxime, ſur-tout ſi vous êtes un peu avant dans ſes Etats : conduiſez alors votre armée entiere ; faites toutes vos opérations militaires dans le plus grand ſecret, je veux dire qu'il faut empêcher qu'aucun ne puiſſe pénétrer vos deſſeins : il ſuffit qu'on ſache ce que vous voulez faire quand le temps de l'exécuter ſera arrivé.

Il peut arriver que vous ſoyez réduit quelquefois à ne ſavoir où aller, ni de quel côté vous tourner ; dans ce cas ne précipitez rien, attendez tout du temps & des circonſtances, ſoyez inébranlable dans le lieu où vous êtes. Il peut arriver encore que vous vous trouviez engagé mal-à-propos ; gardez-vous bien alors de prendre une honteuſe fuite, elle cauſeroit votre perte ; périſſez plutôt que de reculer, vous périrez au moins glorieuſement ; cependant faites bonne contenance. Votre armée accoutumée à ignorer vos deſſeins, ignorera pareillement le péril qui la menace ; elle croira que vous avez eu vos raiſons, & combattra avec autant d'ordre & de valeur que ſi vous l'aviez diſpoſée depuis long-temps à la bataille. Si dans ces ſortes d'occaſions vous n'avez pas du deſſous, vos ſoldats redoubleront de force, de courage & de valeur, votre réputation deviendra très brillante, & votre armée ſe croira invincible ſous un Chef tel que vous.

Quelque critiques que puiſſent être la ſituation & les cir-

conſtances où vous vous trouvez, ne déſeſpérez de rien ; c'eſt dans les occaſions où tout eſt à craindre, qu'il ne faut rien craindre ; c'eſt lorſqu'on eſt environné de tous les dangers, qu'il n'en faut redouter aucun ; c'eſt lorſqu'on eſt ſans aucune reſſource, qu'il faut compter ſur toutes ; c'eſt lorſqu'on eſt ſurpris, qu'il faut ſurprendre l'ennemi lui-même. Inſtruiſez tellement vos troupes qu'elles puiſſent ſe trouver prêtes ſans préparatifs, qu'elles trouvent de grands avantages là où elles n'en ont cherché aucun, que ſans aucun ordre particulier de votre part elles ſoient toujours dans l'ordre, que ſans défenſe expreſſe elles s'interdiſent d'elles-mêmes tout ce qui eſt contre la diſcipline.

Veillez en particulier avec une extrême attention à ce qu'on ne ſeme pas de faux bruits, coupez racine aux plaintes & aux murmures, ne permettez pas qu'on tire des augures ſiniſtres de tout ce qui peut arriver d'extraordinaire (1) ; aimez vos troupes, & procurez-leur tous les ſecours, tous les avantages, toutes les commodités dont elles peuvent avoir beſoin. Si elles eſſuient de rudes fatigues, ce n'eſt pas qu'elles s'y plaiſent ; ſi elles endurent la faim, ce n'eſt pas qu'elles ne ſe ſoucient pas de manger ; ſi elles s'expoſent à la mort, ce n'eſt point qu'elles n'aiment pas la vie. Faites en vous-même de ſérieuſes réflexions ſur tout cela.

Lorſque vous aurez tout diſpoſé dans votre armée, & que

(1) Un des Commentateurs rend le ſens de l'Auteur de la maniere ſuivante : *Si les Devins ou les Aſtrologues de l'armée ont prédit le bonheur, tenez-vous-en à leur déciſion ; s'ils parlent avec obſcurité, interprétez en bien ; s'ils héſitent, ou qu'ils ne diſent pas des choſes avantageuſes, ne les écoutez pas, faites-les taire.* Un autre Commentateur explique en moins de mots, mais d'une maniere plus énergique, ce qu'il croit être la penſée de Sun-tſe : *Dans le cas de quelque phénomene, ordonnez aux Aſtrologues & aux Devins de prédire le bonheur.*

tous vos ordres auront été donnés, s'il arrive que vos troupes nonchalamment assises donnent des marques de douleur, si elles vont jusqu'à verser des larmes, tirez-les promptement de cet état d'assoupissement & de léthargie, donnez-leur des festins, faites-leur entendre le bruit du tambour & des autres instruments militaires, exercez-les, faites-leur faire des évolutions, faites-leur changer de place, menez-les même dans des lieux un peu difficiles, où elles aient à travailler & à souffrir. Imitez la conduite de Tchouan-tchou & de Tsao-kouei (1), vous changerez le cœur de vos soldats, vous les accoutumerez au travail, ils s'y endurciront, rien ne leur coutera dans la suite. Les quadrupedes regimbent quand on les charge trop, ils deviennent inutiles quand ils sont forcés. Les oiseaux au contraire veulent être forcés pour être d'un bon usage. Les hommes tiennent un milieu entre les uns & les autres, il faut les charger, mais non pas jusqu'à les accabler; il faut même les forcer, mais avec discrétion & mesure.

Si vous voulez tirer un bon parti de votre armée, si vous voulez qu'elle soit invincible, faites qu'elle ressemble au Chouai-jen. Le Chouai-jen est une espece de gros serpent qui se trouve dans la montagne de Tchang-chan (2). Si l'on frappe sur la

(1) Tchouan-tchou & Tsao-kouei étoient deux personnages qui ne sont guere recommandables que par leurs ruses & leur cruauté, dont il est cité quelque trait dans l'Histoire. Le premier étoit du Royaume de Ou, dans le Tché-kiang, & le second du Royaume de Lou, dans le Chan-tong. Je ne vois pas comment Sun-tse ose proposer aux Généraux qu'il veut former, de pareils hommes pour leur servir de modele. Il peut se faire qu'il y ait quelques traits de leur vie auxquels seuls il veut faire allusion, quand il recommande aux Généraux d'imiter leur conduite.

(2) Tchang-chan est une fameuse montagne dans le Chan-tong, & c'est celle dont on veut parler ici; car il y en a dans d'autres provinces qui portent le même nom.

tête

tête de ce ſerpent, à l'inſtant ſa queue va au ſecours, & ſe recourbe juſqu'à la tête : qu'on le frappe ſur la queue, la tête s'y trouve dans le moment pour la défendre : qu'on le frappe ſur le milieu ou ſur quelque autre partie de ſon corps, ſa tête & ſa queue s'y trouvent d'abord réunies. Mais cela peut-il être pratiqué par une armée, dira peut-être quelqu'un ? Oui, cela ſe peut, cela ſe doit, & il le faut.

Quelques ſoldats du Royaume de Ou ſe trouverent un jour à paſſer une riviere en même temps que d'autres ſoldats du Royaume de Yue (1) la paſſoient auſſi ; un vent impétueux ſouffla, les barques furent renverſées & les hommes ſeroient tous péris, s'ils ne ſe fuſſent aidés mutuellement : ils ne penſerent pas alors qu'ils étoient ennemis, ils ſe rendirent au contraire tous les offices qu'on pouvoit attendre d'une amitié tendre & ſincere. Je vous rappelle ce trait d'hiſtoire pour vous faire entendre que non ſeulement les différents corps de votre armée doivent ſe ſecourir mutuellement, mais encore qu'il faut que vous ſecouriez vos alliés, que vous donniez même du ſecours aux peuples vaincus qui en ont beſoin ; car s'ils vous ſont ſoumis, c'eſt qu'ils n'ont pu faire autrement ; ſi leur Souverain vous a déclaré la guerre, ce n'eſt pas leur faute. Rendez-leur des ſervices, ils auront leur tour pour vous en rendre auſſi.

En quelque pays que vous ſoyez, quel que ſoit le lieu que vous occupiez, ſi dans votre armée il y a des étrangers, ou ſi, parmi les peuples vaincus, vous avez choiſi des ſoldats pour groſſir le nombre de vos troupes, ne ſouffrez jamais que dans les corps qu'ils compoſent, ils ſoient ou les plus forts,

(1) Le Royaume de Yue occupoit une partie du Tché-kiang, une partie du Fou-kien & une partie du Koang-ſi. J'ai parlé plus haut du Royaume de Ou.

ou en plus grand nombre que vos propres gens. Quand on attache plusieurs chevaux à un même pieu, on se garde bien de mettre ceux qui sont indomptés, ou tous ensemble, ou avec d'autres en moindre nombre qu'eux, ils mettroient tout en désordre; mais lorsqu'ils sont domptés, ils suivent aisément la multitude.

Dans quelque position que vous puissiez être, si votre armée est inférieure à celle des ennemis, votre seule conduite, si elle est bonne, peut la rendre victorieuse. A quoi vous serviroit d'être placé avantageusement, si vous ne saviez pas tirer parti de votre position? A quoi servent la bravoure sans la prudence, la valeur sans la ruse? Un bon Général tire parti de tout, & il n'est en état de tirer parti de tout que parcequ'il fait toutes ses opérations avec le plus grand secret, qu'il sait conserver son sang froid, & qu'il gouverne avec droiture, de telle sorte néanmoins que son armée a sans cesse les oreilles trompées & les yeux fascinés: il fait si bien que ses troupes ne savent jamais ce qu'elles doivent faire, ni ce qu'on doit leur commander. Si les événements changent, il change de conduite; si ses méthodes, ses systêmes ont des inconvénients, il les corrige toutes les fois qu'il le veut, & comme il le veut. Si ses propres gens ignorent ses desseins, comment les ennemis pourroient-ils les pénétrer?

Un habile Général sait d'avance tout ce qu'il doit faire; tout autre que lui doit l'ignorer absolument. Telle étoit la pratique de ceux de nos anciens guerriers qui se sont le plus distingués dans l'art sublime du gouvernement. Vouloient-ils prendre une ville d'assaut, ils n'en parloient que lorsqu'ils étoient aux pieds des murs. Ils montoient les premiers, tout le monde les suivoit; & lorsqu'on étoit logé sur la muraille, ils faisoient rompre toutes les échelles. Etoient-ils bien avant dans les terres des alliés, ils redoubloient d'attention & de

ſecret. Par-tout ils conduiſoient leurs armées comme un berger conduit un troupeau ; ils les faiſoient aller où bon leur ſembloit, ils les faiſoient revenir ſur leurs pas, ils les faiſoient retourner, & tout cela ſans murmure, ſans réſiſtance de la part d'un ſeul.

La principale ſcience d'un Général conſiſte à bien connoître les neuf ſortes de terreins, afin de pouvoir faire à propos les neuf changements. Elle conſiſte à ſavoir étendre & replier ſes troupes ſuivant les lieux & les circonſtances, à travailler efficacement à cacher ſes propres intentions & à découvrir celles de l'ennemi, à avoir pour maxime certaine que les troupes ſont très unies entr'elles, lorſqu'elles ſont bien avant dans les terres des ennemis ; qu'elles ſe diviſent au contraire & ſe diſperſent très aiſément, lorſqu'on ne ſe tient qu'aux frontieres ; qu'elles ont déja la moitié de la victoire, lorſqu'elles ſe ſont emparées de tous les allants & les aboutiſſants, tant de l'endroit où elles doivent camper que des environs du camp de l'ennemi ; que c'eſt un commencement de ſuccès que d'avoir pu camper dans un terrein vaſte, ſpacieux, & ouvert de tous les côtés ; mais que c'eſt preſque avoir vaincu, lorſqu'étant dans les poſſeſſions ennemies, elles ſe ſont emparées de tous les petits poſtes, de tous les chemins, de tous les villages qui ſont au loin des quatre côtés, & que par leurs bonnes manieres, elles ont gagné l'affection de ceux qu'elles veulent vaincre, ou qu'elles ont déja vaincus.

Inſtruit par l'expérience & par mes propres réflexions, j'ai tâché, lorſque je commandois les armées, de réduire en pratique tout ce que je vous rappelle ici. Quand j'étois dans des lieux *de diviſion*, je travaillois à l'union des cœurs & à l'uniformité des ſentiments : lorſque j'étois dans des *lieux légers*, je raſſemblois mon monde, & je l'occupois utilement : lorſqu'il s'agiſſoit *des lieux qu'on peut diſputer*, je m'en emparois

le premier, quand je le pouvois ; ſi l'ennemi m'avoit prévenu, j'allois après lui, & j'uſois d'artifices pour l'en déloger : lorſqu'il étoit queſtion *des lieux de réunion*, j'obſervois tout avec une extrême diligence, & je voyois venir l'ennemi : *dans un terrein plein & uni*, je m'étendois à l'aiſe & j'empêchois l'ennemi de s'étendre : *dans des lieux à pluſieurs iſſues*, quand il m'étoit impoſſible de les occuper tous, j'étois ſur mes gardes, j'obſervois l'ennemi de près, je ne le perdois pas de vue : dans des *lieux graves & importants*, je nourriſſois bien le ſoldat, je l'accablois de careſſes : dans des *lieux gâtés ou détruits*, je tâchois de me tirer d'embarras, tantôt en faiſant des détours & tantôt en rempliſſant les vuides : enfin dans des *lieux de mort*, je faiſois voir à l'ennemi que je ne cherchois pas à vivre. Les troupes bien diſciplinées ne ſe laiſſent jamais envelopper ; elles redoublent d'efforts dans les extrémités, elles affrontent les dangers ſans crainte, elles ſe défendent avec vigueur, elles pourſuivent l'ennemi ſans déſordre. Si celles que vous commandez ne ſont pas telles, c'eſt votre faute ; vous ne méritez pas d'être à leur tête.

Si vous ne ſavez pas en quel nombre ſont les ennemis contre leſquels vous devez combattre, ſi vous ne connoiſſez pas leur fort & leur foible, vous ne ferez jamais les préparatifs ni les diſpoſitions néceſſaires pour la conduite de votre armée ; vous ne méritez pas de commander.

Si vous ignorez où il y a des montagnes & des collines, des lieux ſecs ou humides, des lieux eſcarpés ou pleins de défilés, des lieux marécageux ou pleins de périls, vous ne ſauriez donner des ordres convenables, vous ne ſauriez conduire votre armée ; vous êtes indigne de commander.

Si vous ne connoiſſez pas tous les chemins, ſi vous n'avez pas ſoin de vous munir de guides ſurs & fideles pour vous conduire par les routes que vous ignorerez, vous ne parvien-

drez pas au terme que vous vous propoſez, vous ſerez la dupe des ennemis ; vous ne méritez pas de commander.

Si vous ne ſavez pas combiner quatre & cinq tout à la fois (1), vos troupes ne ſauroient aller de pair avec celles des Pa & des Ouang (2).

Lorſque les Pa & les Ouang avoient à faire la guerre contre quelque grand Prince, ils s'uniſſoient entr'eux, ils tâchoient de troubler tout l'univers (3), ils mettoient dans leur parti le plus de monde qu'il leur étoit poſſible, ils recherchoient ſurtout l'amitié de leurs voiſins, ils l'achetoient même bien cher, s'il le falloit : ils ne donnoient pas à l'ennemi le temps de ſe reconnoître, encore moins celui d'avoir recours à ſes alliés & de raſſembler toutes ſes forces, ils l'attaquoient lorſqu'il n'étoit pas encore en état de défenſe ; auſſi, s'ils faiſoient le ſiege d'une ville, ils s'en rendoient maîtres à coup sûr. S'ils vouloient conquérir une Province, elle étoit à eux ; quelques grands avantages qu'ils ſe fuſſent d'abord procurés, ils ne s'endormoient pas, ils ne laiſſoient jamais leur armée s'amollir par l'oiſiveté ou la débauche, ils entretenoient une exacte diſcipline, ils puniſſoient ſévérement, quand les cas l'exigeoient, & ils donnoient libéralement des récompenſes, lorſque les occaſions le demandoient. Outre les loix ordinaires de la guerre, ils en faiſoient de particulieres, ſuivant les circonſtances des temps & des lieux. Voulez-vous réuſſir ? prenez pour modele

(1) Un des Commentateurs dit : *Si vous ne ſavez pas combiner quatre & cinq tout à la fois*, c'eſt-à-dire, *ſi vous ne ſavez pas tirer avantage des différentes poſitions où vous pouvez vous trouver*, &c.

(2) Les mots de *Pa* & *Ouang* étoient des titres qu'on donnoit aux petits Souverains Feudataires de l'Empire. Le mot *Ti* étoit le titre qu'on donnoit à l'Empereur ſeulement.

(3) Ils tâchoient de troubler tout l Univers, c'eſt-à dire tout l'Empire ; car les Chinois appellent leur Empire Tien-hi, l'Univers, ou ce qui eſt ſous le Ciel.

de votre conduite celle que je viens de vous tracer ; regardez votre armée comme un seul homme que vous seriez chargé de conduire, ne lui motivez jamais votre maniere d'agir ; faites-lui savoir exactement tous vos avantages, mais cachez-lui avec grand soin jusqu'à la moindre de vos pertes ; faites toutes vos démarches dans le plus grand secret ; éclairez toutes celles de l'ennemi, ne manquez pas de prendre les mesures les plus efficaces pour pouvoir vous assurer de la personne de leur Général ; tâchez de l'avoir vif ou mort (1) ; ne divisez jamais vos forces ; ne vous laissez jamais abattre à la vue d'un danger, quelque grand qu'il puisse être ; soyez vainqueur, ou mourez glorieusement.

Dès que votre armée sera hors des frontieres, faites-en fermer les avenues, déchirez la partie du sceau qui est entre vos mains (2), ne souffrez pas qu'on écrive ou qu'on reçoive

---

(1) Le Texte dit expressément, *Faites tuer leur Général* ; mais les Commentateurs adoucissent un peu l'expression : du reste cette maxime est encore en grand crédit aujourd'hui chez les *Tartares-Chinois*. Dès le commencement de la campagne, ils tendent à se rendre maîtres des Chefs du parti ennemi, & à les avoir morts ou vifs, ou par force ou par artifice. La raison qu'ils apportent pour excuser cette coutume, c'est, disent-ils, *que nous ne combattons jamais que contre des rebelles*. C'est de ce nom qu'ils appellent tous ceux de leurs voisins qui ne veulent pas reconnoître l'Empereur pour leur légitime Souverain.

(2) Les Généraux avoient entre les mains la moitié d'un des sceaux de l'Empire, dont l'autre moitié restoit entre les mains du Souverain ou de ses Ministres ; & quand ils recevoient des ordres, ces ordres n'étoient scellés que une moitié de sceau, laquelle ils joignoient avec la leur, pour s'assurer qu'ils n'étoient pas trompés ; mais quand une fois cette moitié de sceau étoit déchirée ou rompue, ils n'avoient plus d'ordres à recevoir. Les inconvénients qui étoient arrivés par des ordres souvent contraires aux intérêts de l'Etat & aux véritables intentions du Souverain, obligerent à cette coutume. Ils pensent qu'un Général choisi par un Prince éclairé, est un

des nouvelles(1); assemblez votre Conseil dans le lieu destiné

homme sur lequel on a droit de compter. Il est à présumer, disent-ils, qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour venir à bout de ses fins. Il est sur les lieux, il voit tout, il sait tout, ou par lui-même ou par ses Emissaires: on peut donc croire raisonnablement qu'il est beaucoup mieux en état de juger sainement des choses que ne peut l'être un Ministre qui n'est peut-être jamais sorti de la sphere de la Cour, & qui a souvent des intérêts différents de ceux de son Souverain & de l'Etat. Tel est le raisonnement que font les Chinois.

(1) Une autre maxime que la politique chinoise regarde comme d'une extrême importance, c'est celle par laquelle il est défendu à ceux qui sont à l'armée d'écrire rien de ce qui se passe sous leurs yeux à leurs parents & à leurs amis. Par-là les Officiers Généraux sont les maîtres d'écrire au Souverain tout ce qu'ils veulent, & de la maniere dont ils le jugent à propos. Ils ne courent point risque de voir leur réputation entamée par des relations déguisées ou fausses, faites souvent sans connoissance de cause par des Officiers subalternes, qui leur prêtent des intentions qu'ils n'ont jamais eues, des desseins mal concertés auxquels ils n'ont jamais pensé, & un total de conduite qui n'a de réalité que dans leur imagination.

Tous les Officiers Généraux ont droit de s'adresser immédiatement à l'Empereur; il y a même des temps & des circonstances où ils doivent le faire par obligation. Quand ils ont quelque fait à annoncer, ou à faire passer quelque nouvelle jusqu'à la Cour, ils conviennent auparavant entre eux de la maniere dont ils doivent s'y prendre pour ne pas taire ce qu'il est à propos de dire, ou pour ne pas dire ce qu'il faudroit cacher. Il est difficile qu'ils puissent tous s'accorder à tromper leur maître dans une chose de conséquence; ainsi l'on peut penser raisonnablement que l'Empereur est à-peu-près au fait du vrai: mais comme il n'y a que lui qui le sache hors de l'armée, il n'en fait passer au public que ce qu'il juge à propos. Il fait composer des nouvelles plus ou moins favorables, suivant les circonstances; il se fait féliciter par les Princes, les Grands & les principaux Mandarins de l'Empire, sur des succès chimériques dont il s'applaudit aux yeux de ses sujets; on les insere dans les fastes pour servir un jour de matériaux à l'histoire de son regne. Si les armées, après plusieurs campagnes, sont enfin victorieuses, tous les succès annoncés en détail passent

à honorer les Ancêtres (1), & là, en présence de tout le monde, protestez-leur que vous êtes disposé à ne rien faire dont la honte puisse rejaillir sur eux ; après cela allez à l'ennemi.

Avant que la campagne soit commencée, soyez comme une jeune fille qui ne sort pas de la maison ; elle s'occupe des

---

pour constants ; il fait la paix, ou, comme ils disent ici, il pardonne aux peuples vaincus, leur fait des dons pour se les attacher, & leur fait promettre une soumission inviolable & éternelle. Si au contraire ses troupes ont été vaincues, il en est quitte pour faire couper quelques têtes, en disant qu'on l'a trompé. Il envoie de nouveaux Généraux avec des sommes considérables pour réparer les pertes passées, &, après une campagne, tout est soumis, tout est rentré dans l'ordre. Le secret de tout cela n'est su que de quelques Grands du Conseil secret de Sa Majesté, & le reste de l'Empire est toujours persuadé que le grand Maître qui gouverne la Chine n'a qu'à vouloir pour dompter le reste de l'Univers. Les Officiers & les Soldats se trouvent récompensés à leur retour, on les vante comme des héros, il ne leur vient pas même en pensée de contredire leurs panégyristes. Telle est la politique que les Chinois mettent en pratique aujourd'hui. En étoit-il de même autrefois ? il y a grande apparence : c'est cependant ce que je n'oserois garantir.

(1) L'usage des Chinois, tant anciens que modernes, a toujours été d'avoir chacun chez soi un lieu destiné à honorer les Ancêtres. Chez les Princes, les Grands, les Mandarins, & tous ceux qui sont à leur aise & qui ont un grand nombre d'appartements, c'est une espece de chapelle domestique dans laquelle sont les portraits ou les tablettes de tous leurs aïeux, depuis celui qu'ils comptent pour le chef de la famille jusqu'au dernier mort, ou seulement le portrait ou la tablette du chef, comme représentant tous les autres. Cette chapelle ou salle n'a absolument point d'autre usage. Toute la famille s'y trouve dans des temps déterminés pour y faire les cérémonies d'usage : elle s'y transporte encore toutes les fois qu'il s'agit de quelque entreprise de conséquence, de quelque faveur reçue, de quelque malheur essuyé, en un mot, pour avertir les Ancêtres & leur faire part des biens & des maux qui sont arrivés.

affaires

affaires du ménage, elle a ſoin de tout préparer, elle voit tout, elle entend tout, elle ſait tout, elle ne ſe mêle d'aucune affaire en apparence. La campagne une fois commencée, vous devez avoir la promptitude d'un lievre qui, ſe trouvant pourſuivi par des chaſſeurs, tâcheroit, par mille détours, de trouver enfin ſon gîte, pour s'y réfugier en ſureté.

Ceux qui ſont à l'étroit & qui n'ont que les appartements néceſſaires pour loger les vivants, ſe contentent de placer dans un des fonds de leur chambre intérieure, s'ils en ont pluſieurs, la ſimple tablette qui eſt cenſée repréſenter les Aïeux, à laquelle ils rendent leurs hommages & devant laquelle ils font toutes les cérémonies dont je viens de parler. Dans les camps & armées des anciens Chinois, le Général avoit dans ſa tente, ou près de ſa tente, un lieu deſtiné pour la tablette des Ancêtres. Il s'y tranſportoit, à la tête des Officiers Généraux, 1°. en commençant la campagne; 2°. lorſqu'il commençoit le ſiege de quelque place; 3°. à la veille d'une bataille, & enfin, toutes les fois qu'il y avoit apparence de quelque grande action. Là, après les proſternations & les autres cérémonies, il avertiſſoit ou donnoit avis de ce qui étoit ſur le point d'arriver. Il proteſtoit à haute voix que dans toute ſa conduite il ne feroit rien de contraire à l'honneur, à la gloire & à l'intérêt de l'Etat, & qu'il n'oublieroit rien pour ſe montrer digne deſcendant de ceux dont il tenoit la vie. Chaque Chef de Corps en faiſoit de même à la tête de ceux qu'il commandoit, & dans ſon propre quartier. C'eſt peut-être à cette cérémonie que les Chinois ont donné le nom de ſerment militaire: j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite.

ARTICLE XII.

Précis de la maniere de combattre par le feu.

SUN-TSE dit : Les différentes manieres de combattre par le feu ſe réduiſent à cinq. La premiere conſiſte à brûler les hommes ; la ſeconde, à brûler les proviſions ; la troiſieme, à brûler les bagages ; la quatrieme, à brûler les magaſins ; & la cinquieme, à brûler l'attirail (1).

Avant que d'entreprendre ce genre de combat, il faut avoir tout prévu, il faut avoir reconnu la poſition des ennemis, il faut s'être mis au fait de tous les chemins par où il pourroit s'échapper ou recevoir du ſecours, il faut s'être muni des choſes néceſſaires pour l'exécution du projet, il faut que le temps & les circonſtances ſoient favorables.

Préparez d'abord toutes les matieres combuſtibles (2) dont

(1) Les Commentateurs expliquent ainſi les cinq manieres de combattre par le feu. La premiere conſiſte, diſent-ils, à mettre le feu dans tous les lieux où ſont les ennemis, tels que le camp, les villages, les campagnes, & généralement tous les lieux dont ils pourroient tirer du ſecours. La ſeconde conſiſte *à brûler les proviſions*, c'eſt-à-dire, les herbages, les légumes, & les autres choſes ſemblables qui ſervent à la nourriture des hommes, & les fourrages, grains, &c. dont on nourrit les chevaux & les autres bêtes de ſomme. La troiſieme conſiſte *à brûler les bagages*, c'eſt-à-dire, les chariots, l'argent, les uſtenſiles, &c. La quatrieme conſiſte *à brûler les magaſins*, c'eſt-à-dire, tous les amas de grains. La cinquieme conſiſte *à brûler l'attirail*, c'eſt-à-dire, les chevaux, les mulets, les armes, les étendards, &c.

(2) Ces matieres combuſtibles, diſent les Commentateurs, ſont la poudre à canon, les huiles, les graiſſes, les herbes ſeches, telles que l'armoiſe, les joncs, & autres ſemblables.

vous voulez faire uſage : dès qu'une fois vous aurez mis le feu, faites attention à la fumée. Il y a le temps de mettre le feu, il y a le jour de le faire éclater : n'allez pas confondre ces deux choſes. Le temps de mettre le feu eſt celui où tout eſt tranquille ſous le Ciel, où la ſérénité paroît devoir être de durée. Le jour de le faire éclater eſt celui où la lune ſe trouve ſous quelqu'une de ces quatre conſtellations, Ki, Pi, Y, Tchen (1). Il eſt rare que le vent ne ſouffle point alors, & il arrive très ſouvent qu'il ſouffle avec force.

Les cinq manieres de combattre par le feu demandent de votre part une conduite qui varie ſuivant les circonſtances : ces variations ſe reduiſent à cinq. Je vais les indiquer, afin que vous puiſſiez les employer dans les occaſions.

1°. Dès que vous aurez mis le feu, ſi, après quelque temps, il n'y a aucune rumeur dans le camp des ennemis, ſi tout eſt tranquille chez eux, reſtez vous-même tranquille, n'entreprenez rien ; attaquer imprudemment, c'eſt chercher à ſe faire battre. Vous ſavez que le feu a pris, cela doit vous ſuffire : en attendant vous devez ſuppoſer qu'il agit ſourdement ; ſes effets n'en ſeront que plus funeſtes. Il eſt au-dedans ; attendez qu'il

(1) La conſtellation chinoiſe *Ki* eſt compoſée de quatre étoiles, dont la premiere eſt celle du pied du Sagittaire, deux autres ſont *e k δ* de ſon arc, & la quatrieme eſt *γ* à la pointe auſtrale de ſa fleche. La conſtellation *Pi* eſt compoſée de deux principales étoiles, dont l'une eſt à la tête d'Andromede, & l'autre à l'extrémité de l'aile auſtrale de Pégaſe. La conſtellation *Y* eſt compoſée de vingt-deux étoiles, tant de la Coupe que de l'Hydre. La conſtellation *Tchen* eſt compoſée de quatre étoiles, dont l'une eſt à l'aile auſtrale, la ſeconde à la patte, la troiſieme au bec, & la quatrieme au devant de l'aile boréale du Corbeau.

Il y a toujours du vent, diſent les Commentateurs de Sun-tſe, lorſque la lune eſt ſous quelqu'une de ces conſtellations : cela peut être vrai pour le pays où ils écrivent.

éclate & que vous en voyez des étincelles au-dehors, vous pourrez aller recevoir ceux qui ne chercheront qu'à se sauver.

2°. Si peu de temps après avoir mis le feu, vous voyez qu'il s'éleve par tourbillons, ne donnez pas aux ennemis le temps de l'éteindre, envoyez des gens pour l'attiser, disposez promptement toutes choses, & courez au combat.

3°. Si malgré toutes vos mesures & tous les artifices que vous aurez pu employer, il n'a pas été possible à vos gens de pénétrer dans l'intérieur, & si vous êtes forcé à ne pouvoir mettre le feu que par dehors, observez de quel côté vient le vent; c'est de ce côté que doit commencer l'incendie; c'est par le même côté que vous devez attaquer. Dans ces sortes d'occasions, qu'il ne vous arrive jamais de combattre sous le vent.

4°. Si pendant le jour le vent a soufflé sans discontinuer, regardez comme une chose sure que pendant la nuit il y aura un temps où il cessera: prenez là-dessus vos précautions & vos arrangements.

5°. Un Général qui, pour combattre ses ennemis, sait employer le feu toujours à propos, est un homme véritablement éclairé: un Général qui sait se servir de l'eau pour la même fin, est un excellent homme (1). Cependant il ne faut employer l'eau qu'avec discrétion. Servez-vous-en, à la bonne heure; mais que ce ne soit que pour gâter les chemins par où les ennemis pourroient s'échapper ou recevoir du secours.

(1) Je ne vois pas trop à quel propos Sun-tse parle ici de l'eau. Les Commentateurs, au lieu d'éclaircir sa pensée, ne font que l'embrouiller. Ils disent, par exemple, qu'il ne faut point inonder les provisions des ennemis, qu'il ne faut pas inonder les ennemis eux-mêmes, & citent là-dessus plusieurs exemples, & en particulier celui d'une inondation faite par un de leurs Généraux, laquelle fit seule périr plus de monde qu'il n'en auroit péri dans plusieurs batailles rangées.

Les différentes manieres de combattre par le feu, telles que je viens de les indiquer, ſont ordinairement ſuivies d'une pleine victoire, dont il faut que vous ſachiez recueillir les fruits. Le plus conſidérable de tous, & celui ſans lequel vous auriez perdu vos ſoins & vos peines, eſt de connoître le mérite de tous ceux qui ſe ſeront diſtingués, c'eſt de les récompenſer en proportion de ce qu'ils auront fait pour la réuſſite de l'entrepriſe. Les hommes ſe conduiſent ordinairement par l'intérêt (1); ſi vos troupes ne trouvent dans le ſervice que des peines & des travaux, vous ne les emploierez pas deux fois avec avantage.

Faire la guerre eſt en général quelque choſe de mauvais en ſoi. La néceſſité ſeule doit la faire entreprendre. Les combats, de quelque nature qu'ils ſoient, ont toujours quelque choſe de funeſte pour les vainqueurs eux-mêmes; il ne faut les livrer que lorſqu'on ne ſauroit faire la guerre autrement.

Lorſqu'un Souverain eſt animé par la colere ou par la vengeance, qu'il ne lui arrive jamais de lever des troupes: lorſqu'un Général trouve qu'il a dans le cœur les mêmes ſentiments, qu'il ne livre jamais de combats. Pour l'un & pour l'autre ce ſont des temps nébuleux: qu'ils attendent les jours de ſérénité pour ſe déterminer & pour entreprendre.

S'il y a quelque profit à eſpérer en vous mettant en mouvement, faites marcher votre armée; ſi vous ne prévoyez aucun avantage, tenez-vous en repos: euſſiez-vous les ſujets les plus légitimes d'être irrité, vous eût-on provoqué, inſulté même, attendez, pour prendre votre parti, que le feu de la

(1) Cette maxime eſt vraie dans toute ſon étendue pour le pays où vivoit l'Auteur. Je penſe qu'il n'en eſt pas tout-à-fait de même pour l'Europe. Le ſeul amour de la gloire formeroit à peine là un médiocre guerrier: chez nous il forme les héros.

colere ſe ſoit diſſipé, & que les ſentiments pacifiques s'élevent en foule dans votre cœur : n'oubliez jamais que votre deſſein, en faiſant la guerre, doit être de procurer à l'Etat la gloire, la ſplendeur & la paix, & non pas d'y mettre le trouble, le déſordre & la confuſion. Ce ſont les intérêts de la Nation & non pas vos intérêts perſonnels que vous défendez. Vos vertus & vos vices, vos belles qualités & vos défauts rejailliſſent également ſur ceux que vous repréſentez. Vos moindres fautes ſont toujours de conſéquence ; les grandes ſont ſouvent irréparables, & toujours très funeſtes. Il eſt difficile de ſoutenir un Royaume que vous aurez mis ſur le penchant de ſa ruine; il eſt impoſſible de le relever, s'il eſt une fois détruit (1) : on ne reſſuſcite pas un mort. De même qu'un Prince ſage & éclairé met tous ſes ſoins à bien gouverner, ainſi un Général habile n'oublie rien pour former de bonnes troupes, & pour les employer à la gloire, à l'avantage & au bonheur de l'Etat.

---

(1) L'Auteur parle ici des dynaſties, leſquelles, une fois détruites, ne remontent plus ſur le trône, parceque, pour l'ordinaire, le nouveau Conquérant éteint toute la race de celui qu'il vient de détrôner.

ARTICLE XIII.

De la maniere d'employer les diſſentions & de mettre la diſcorde (1).

SUN-TSE dit : Si ayant ſur pied une armée de cent mille hommes, vous devez la conduire juſqu'à la diſtance de mille li (cent lieues), il faut compter qu'au dehors, comme au-dedans (2), tout ſera en mouvement & en rumeur. Les villes & les villages dont vous aurez tiré les hommes qui compoſent vos troupes ; les hameaux & les campagnes dont vous aurez tiré vos proviſions & tout l'attirail de ceux qui doivent les conduire ; les chemins remplis de gens qui vont & viennent, tout cela ne ſauroit arriver qu'il n'y ait bien des familles dans la déſolation, bien des terres incultes, & bien des dépenſes pour l'Etat.

Sept cents mille familles dépourvues de leurs chefs ou de leurs ſoutiens, ſe trouvent tout-à-coup hors d'état de vaquer à leurs travaux ordinaires (3) ; les terres privées d'un pareil

(1) Un des Commentateurs, voulant expliquer ce titre, dit : Pour faire la guerre avec avantage, il faut néceſſairement ſe ſervir des diſſentions & de la diſcorde : il faut ſavoir les faire naître ; il faut en profiter habilement. C'eſt l'art le plus utile, mais il eſt plein de difficultés ; il n'y en a point de pareil dans le métier de la guerre ; il n'y en a point auquel un Général doive plus d'attention. Quelques-uns des Commentateurs ont intitulé cet Article, *De la maniere d'employer les Eſpions*, prétendant que, dans l'Art Militaire, ſavoir tirer parti des eſpions, eſt ce qu'il y a de plus utile pour un Général.

(2) *Au dedans, comme au dehors*, c'eſt-à-dire dans les villes comme dans les campagnes.

(3) *Anciennement*, dit le Commentateur qui explique ce calcul de Sun-

nombre de ceux qui les faiſoient valoir, diminuent, en proportion des ſoins qu'on leur refuſe, la quantité comme la qualité de leurs productions. Les appointements de tant d'Officiers, la paie journaliere de tant de ſoldats & l'entretien de tout le monde creuſent peu-à-peu les greniers & les coffres du Prince comme ceux du peuple, & ne ſauroient manquer de les épuiſer bientôt.

Être pluſieurs années à obſerver ſes ennemis, ou à faire la guerre, c'eſt ne point aimer le peuple, c'eſt être l'ennemi de l'Etat; toutes les dépenſes, toutes les peines, tous les travaux & toutes les fatigues de pluſieurs années n'aboutiſſent le plus ſouvent, pour les vainqueurs eux-mêmes, qu'à une journée de triomphe & de gloire, celle où ils ont vaincu. N'employer pour vaincre que la voie des ſieges & des batailles, c'eſt ignorer également & les devoirs de Souverain & ceux de Général; c'eſt ne pas ſavoir gouverner; c'eſt ne pas ſavoir ſervir l'Etat.

Ainſi, le deſſein de faire la guerre une fois formé, les troupes étant déja ſur pied & en état de tout entreprendre, ne dédaignez pas d'employer les artifices. Commencez par vous mettre au fait de tout ce qui concerne les ennemis; ſachez exactement tous les rapports qu'ils peuvent avoir, leurs liaiſons & leurs intérêts réciproques; n'épargnez pas les grandes ſommes d'argent; n'ayez pas plus de regret à celui que vous ferez paſſer chez l'Etranger, ſoit pour vous faire des créatures, ſoit pour vous procurer des connoiſſances exactes, qu'à celui que vous emploierez pour la paie de ceux qui ſont enrôlés ſous vos étendards: plus vous dépenſerez,

---

tſe, *on diviſoit le peuple de huit en huit familles. Dans chaque huitaine de famille, il y en avoit une qui étoit inſcrite pour la guerre; les ſept autres lui fourniſſoient tout ce qui lui étoit néceſſaire tant en hommes qu'en équipages.*

plus

plus vous gagnerez ; c'eſt un argent que vous placez, pour en retirer un gros intérêt. Ayez des eſpions par-tout, ſoyez inſtruit de tout, ne négligez rien de ce que vous pourrez apprendre ; mais quand vous aurez appris quelque choſe, ne la confiez pas indiſcrettement à tous ceux qui vous approchent. Quand il s'agira d'employer quelque ruſe, comptez beaucoup plus ſur les meſures que vous aurez priſes pour la faire réuſſir, que ſur le ſecours des Eſprits que vous aurez invoqués (1).

Quand un habile Général ſe met en mouvement, l'ennemi eſt déja vaincu : quand il combat, il doit faire lui ſeul plus que toute ſon armée enſemble ; non pas toutefois par la force de ſon bras, mais par ſa prudence, par ſa maniere de commander, & ſur-tout par ſes ruſes. Il faut qu'au premier ſignal une partie de l'armée ennemie ſe range de ſon côté pour combattre ſous ſes étendards : il faut qu'il ſoit toujours le maître d'accorder la paix & de l'accorder aux conditions qu'il jugera à propos. Le grand ſecret de venir à bout de tout conſiſte dans l'art de ſavoir mettre la diviſion à propos ; diviſion dans les villes & les villages, diviſion dans le dedans, diviſion entre les inférieurs & les ſupérieurs, diviſion de mort,

(1) Les Commentateurs ne ſont pas d'accord ſur le ſens de cette derniere phraſe. Les uns l'expliquent comme je l'ai expliquée ; les autres diſent qu'elle doit s'entendre de la maniere ſuivante, & l'expliquent ainſi : *Quand il s'agit d'employer quelque ruſe, cachez tellement vos deſſeins & les meſures que vous aurez priſes pour les faire réuſſir, que les Eſprits eux-mêmes ne puiſſent pas les pénétrer*, &c. Une troiſieme interprétation dit : *Lorſque vous emploierez quelque artifice, ce n'eſt pas en invoquant les Eſprits, ni en prévoyant à-peu-près ce qui doit ou peut arriver, que vous le ferez réuſſir ; c'eſt uniquement en ſachant ſurement, par le rapport fidele de ceux dont vous vous ſervirez, la diſpoſition des ennemis, eu égard à ce que vous voulez qu'ils faſſent*, &c.

diviſion de vie. Ces cinq ſortes de diviſions ne ſont que les branches d'un même tronc. Celui qui ſait les mettre en uſage eſt un homme véritablement digne de commander ; c'eſt le tréſor de ſon Souverain & le ſoutien de l'Empire.

J'appelle diviſion dans les villes & les villages, ou ſimplement diviſion au dehors, celle par laquelle on trouve le moyen de détacher du parti ennemi les habitants des villes & des villages qui ſont de ſa domination, & de ſe les attacher de maniere à pouvoir s'en ſervir ſurement dans le beſoin. J'appelle diviſion dans le dedans celle par laquelle on trouve le moyen d'avoir à ſon ſervice les Officiers qui ſervent actuellement dans l'armée ennemie. Par la diviſion entre les inférieurs & les ſupérieurs, j'entends celle qui nous met en état de profiter de la méſintelligence que nous aurons ſu mettre entre les différents corps qui compoſent l'armée que nous aurons à combattre. La diviſion de mort eſt celle par laquelle, après avoir fait donner de faux avis ſur l'état où nous nous trouvons, nous faiſons courir des bruits injurieux à l'ennemi, leſquels nous faiſons paſſer juſqu'à la Cour de ſon Souverain, qui, les croyant vrais, ſe conduit en conſéquence envers ſes Généraux & tous les Officiers qui ſont actuellement à ſon ſervice. La diviſion de vie eſt celle par laquelle on répand l'argent à pleines mains envers tous ceux qui ayant quitté le ſervice de leur légitime Maître, ont paſſé de votre côté, ou pour combattre ſous vos étendards, ou pour vous rendre d'autres ſervices non moins eſſentiels.

Si vous avez ſu vous faire des créatures dans les villes & les villages des ennemis, vous ne manquerez pas d'y avoir bientôt quantité de gens qui vous ſeront entiérement dévoués : vous ſaurez par leur moyen les diſpoſitions du grand nombre des leurs à votre égard : ils vous ſuggéreront la maniere & les moyens que vous devez employer pour gagner ceux de leurs

compatriotes dont vous aurez le plus à craindre ; & quand le temps de faire des ſieges ſera venu, vous pourrez faire des conquêtes, ſans être obligé de monter à l'aſſaut, ſans coup férir, ſans même tirer l'épée.

Si les ennemis qui ſont actuellement occupés à vous faire la guerre, ont à leur ſervice des Officiers qui ne ſoient pas d'accord entr'eux : ſi de mutuels ſoupçons, de petites jalouſies, des intérêts perſonnels les tiennent diviſés, vous trouverez aiſément les moyens d'en détacher une partie ; car quelque vertueux qu'ils puiſſent être d'ailleurs, quelque dévoués qu'ils ſoient à leur Souverain, l'appât de la vengeance, celui des richeſſes ou des poſtes éminents que vous leur promettrez, ſuffiront de reſte pour les gagner ; & quand une fois ces paſſions ſeront allumées dans leur cœur, il n'eſt rien qu'ils ne tentent pour les ſatisfaire.

Si les différents corps qui compoſent l'armée des ennemis ne ſe ſoutiennent pas entr'eux, s'ils ſont occupés à s'obſerver mutuellement, s'ils cherchent réciproquement à ſe nuire, il vous ſera aiſé d'entretenir leur méſintelligence, de fomenter leurs diviſions ; vous les détruirez peu à peu les uns par les autres, ſans qu'il ſoit beſoin qu'aucun d'eux ſe déclare ouvertement pour votre parti ; tous vous ſerviront ſans le vouloir, même ſans le ſavoir.

Si vous avez fait courir des bruits, tant pour perſuader ce que vous voulez qu'on croie de vous, que ſur les fauſſes démarches que vous ſuppoſerez avoir été faites par les Généraux ennemis : ſi vous avez fait paſſer de faux avis juſqu'à la Cour & au Conſeil même du Prince contre les intérêts duquel vous avez à combattre : ſi vous avez ſu faire douter des bonnes intentions de ceux même dont la fidélité à leur Prince vous ſera le plus connue, bientôt vous verrez que chez les ennemis les ſoupçons ont pris la place de la confiance, que les récompenſes ont été

ſubſtituées aux châtiments & les châtiments aux récompenſes ; que les plus légers indices tiendront lieu des preuves les plus convainquantes pour faire périr quiconque ſera ſoupçonné. Alors leurs meilleurs Officiers, leurs Miniſtres les plus éclairés ſe dégoûteront, leur zele ſe ralentira ; & ſe voyant ſans eſpérance d'un meilleur ſort, ils ſe réfugieront chez vous, pour ſe délivrer des juſtes craintes dont ils étoient perpétuellement agités, & pour mettre leurs jours à couvert. Leurs parents, leurs alliés ou leurs amis ſeront accuſés, recherchés, mis à mort. Les brigues ſe formeront, l'ambition ſe réveillera, ce ne ſeront plus que perfidies, que cruelles exécutions, que déſordres, que révoltes de tous côtés. Que vous reſtera-t-il à faire pour vous rendre maître d'un pays dont les peuples voudroient déja vous voir en poſſeſſion (1) ?

Si vous récompenſez ceux qui ſe ſeront donnés à vous pour ſe délivrer des juſtes craintes dont ils étoient perpétuellement agités, & pour mettre leurs jours à couvert ; ſi vous leur donnez de l'emploi, leurs parents, leurs alliés, leurs amis ſeront autant de ſujets que vous acquerrez à votre Prince. Si

---

(1) Les avantages qu'on aſſure devoir être la ſuite & les effets des artifices qu'on ſuggere ici ſont réels : on pourroit le prouver par une foule d'exemples tirés de l'Hiſtoire Chinoiſe ; mais ils ne concluent rien, ce me ſemble, pour les autres parties du monde, où chaque Royaume ſemble faire une Nation à part. La plupart des guerres que les Chinois ont faites, ont été contre d'autres Chinois ; c'étoit une partie de la Nation qui combattoit contre l'autre : en conſéquence, il paroiſſoit ſouvent aſſez indifférent pour le corps entier de cette même Nation, que la victoire ſe déclarât pour tel ou tel parti. La ceſſation de la guerre & des maux qu'elle entraîne néceſſairement étoit l'objet de ſes vœux, & il reconnoiſſoit pour maître celui dont il avoit lieu d'attendre de meilleurs traitements, après l'extinction entiere de ceux auquels le trône pouvoit revenir par droit de ſucceſſion ; ainſi, les malheureux & les vaincus étoient traités de rebelles.

vous répandez l'argent à pleines mains, ſi vous traitez bien tout le monde, ſi vous empêchez que vos ſoldats ne faſſent le moindre dégât dans les endroits par où ils paſſeront, ſi les peuples vaincus ne ſouffrent aucun dommage, aſſurez-vous qu'ils ſont déja gagnés, & que le bien qu'ils diront de vous attirera plus de ſujets à votre Maître & plus de villes ſous ſa domination, que les plus brillantes victoires.

Soyez vigilant & éclairé; mais montrez à l'extérieur beaucoup de ſécurité, de ſimplicité & même d'indifférence; ſoyez toujours ſur vos gardes, quoique vous paroiſſiez ne penſer à rien; défiez-vous de tout, quoique vous paroiſſiez ſans défiance; ſoyez extrêmement ſecret, quoiqu'il paroiſſe que vous ne faſſiez rien qu'à découvert; ayez des eſpions par-tout; au lieu de paroles, ſervez-vous de ſignaux; voyez par la bouche, parlez par les yeux: cela n'eſt pas aiſé; cela eſt très difficile. On eſt quelquefois trompé lorſqu'on croit tromper les autres. Il n'y a qu'un homme d'une prudence conſommée, qu'un homme extrêmement éclairé, qu'un ſage du premier ordre qui puiſſe employer à propos & avec ſuccès l'artifice des diviſions. Si vous n'êtes point tel, vous devez y renoncer; l'uſage que vous en feriez ne tourneroit qu'à votre détriment.

Après avoir enfanté quelque projet, ſi vous apprenez que votre ſecret a tranſpiré, faites mourir ſans rémiſſion, tant ceux qui l'auront divulgué que ceux à la connoiſſance deſquels il ſera parvenu. Ceux-ci ne ſont point coupables encore à la vérité, mais ils pourroient le devenir. Leur mort ſauvera la vie à quelques milliers d'hommes, & aſſurera la fidélité d'un plus grand nombre encore.

Puniſſez ſévérement, récompenſez avec largeſſe: multipliez les eſpions, ayez-en par tout, dans le propre Palais du Prince ennemi, dans l'Hôtel de ſes Miniſtres, ſous les tentes de ſes Généraux; ayez une liſte des principaux Officiers qui

ſont à ſon ſervice; ſachez leurs noms, leurs ſurnoms, le nombre de leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis, de leurs domeſtiques; que rien ne ſe paſſe chez eux que vous n'en ſoyez inſtruit.

Vous aurez vos eſpions par-tout: vous devez ſuppoſer que l'ennemi aura auſſi les ſiens. Si vous venez à les découvrir, gardez-vous bien de les faire mettre à mort; leurs jours doivent vous être infiniment précieux. Les eſpions des ennemis vous ſerviront efficacement, ſi vous meſurez tellement vos démarches, vos paroles & toutes vos actions, qu'ils ne puiſſent jamais donner que de faux avis à ceux qui les ont envoyés.

Enfin un bon Général doit tirer parti de tout; il ne doit être ſurpris de rien, quoi que ce ſoit qui puiſſe arriver. Mais par-deſſus tout, & préférablement à tout, il doit mettre en pratique les cinq ſortes de diviſions. S'il a le véritable art de s'en ſervir, j'oſe l'aſſurer, il n'eſt rien qu'il ne puiſſe. Défendre les Etats de ſon Souverain, les agrandir, faire chaque jour de nouvelles conquêtes, exterminer les ennemis, fonder même de nouvelles Dynaſties, tout cela peut n'être que l'effet des artifices employés à propos. Le grand Y-yn (1) ne vivoit-

(1) Y-yn, qu'on appelloit auſſi Y-tche, étoit Miniſtre du dernier des Empereurs de la Dynaſtie Hia. Cet Empereur étoit l'objet de l'exécration de tous ſes ſujets. Le ſage Y-yn l'avoit exhorté ſouvent à changer de conduite, mais toujours inutilement. Rebuté de voir que malgré tous ſes ſoins & tout ſon zele, tant pour le bien public, que pour l'honneur & la gloire de ſon Prince, l'Empire alloit toujours en décadence, il ſe retira de la Cour, pour ne mener déſormais qu'une vie privée. Il paſſoit ſes jours à la campagne, où il cultivoit la terre de ſes propres mains. Ce fut dans cette ſolitude que Tcheng-tang, Prince du pays de Chang, lui fit ſavoir ſes intentions pour le bien de l'Empire, & l'engagea à retourner à la Cour, où il travailla efficacement à la fondation d'une nouvelle Dynaſtie, qui eſt celle de Chang, du nom de la Principauté où regnoit Tcheng-tang. Cette révolution arriva l'an 1770 avant Jéſus-Chriſt.

il pas du temps des Hia ? c'eſt par lui cependant que s'établit la Dynaſtie Yn. Le célebre Lu-ya (1) n'étoit-il pas ſujet des Yn, lorſque, par ſon moyen, la Dynaſtie Tcheou monta ſur le Trône ? Quel eſt celui de nos livres qui ne faſſe l'éloge de ces deux grands hommes ? L'Hiſtoire leur a-t-elle jamais donné les noms de traîtres à leur Patrie, ou de rebelles à leurs Souverains ? Bien loin de là, elle en parle toujours avec le plus grand reſpect. Ce ſont, dit-elle, des Héros, des Princes vertueux, de ſaints perſonnages (2).

Voilà tout ce qu'on peut dire en ſubſtance ſur la maniere d'employer les diviſions, & c'eſt par où je finis mes réflexions ſur l'Art des Guerriers.

---

(1) Lu-ya, plus connu ſous le nom de Tai-koung, étoit un des Principaux Officiers de l'Empire ſous Tcheou, dernier Empereur de la Dynaſtie Yn, laquelle fut entiérement éteinte vers l'an 1122 avant Jéſus Chriſt. C'eſt aux Conſeils à la prudence, à la ſageſſe & aux vertus de ce Tai-koung que Ou-ouang doit la gloire qu'il eut d'avoir réuni en ſa faveur tous les cœurs des ſujets de la Dynaſtie qu'il éteignit.

(2) Un des Commentateurs explique cette phraſe de la maniere ſuivante : *Que les noms de fourbe, de traître ou de rebelle ne vous épouvantent point ; tout dépend de vos ſuccès. Quelque bonnes que ſoient vos intentions, ſi vous avez du deſſous & que vos deſſeins échouent, vous ſerez en horreur à la poſtérité, vous paſſerez pour un ambitieux, pour un perturbateur du repos public, & pour quelque choſe de pis encore, pour un rebelle ; mais au contraire ſi vous réuſſiſſez, on vous préconiſera comme un ſage, comme le pere du peuple, comme le reſtaurateur des Loix & le ſoutien de l'Empire ; Y-yn & Lu-ya en ſont une preuve. Mais, à l'exemple de ces grands hommes, n'ayez que des intentions droites, n'entreprenez rien que de conforme à la juſtice, &, comme eux, vous vous ferez une réputation qui ne mourra jamais, &c.* La plupart des maximes qui ſont répandues dans cet article des diviſions, ſont condamnables, comme contraires à la probité & aux autres vertus morales dont les Chinois eux-mêmes font profeſſion ; mais ces mêmes Chinois ſe croient tout permis, quand il s'agit d'opprimer des ennemis qu'ils regardent comme des rebelles. Cependant ils ne ſont pas tous du même avis à cet égard.



LES

LES SIX ARTICLES
SUR
L'ART MILITAIRE,

OUVRAGE composé en Chinois sur les Mémoires d'OU-TSE, Général d'Armée dans le Royaume d'Ouei, & mis en Tartare-Mantchou par les ordres de l'Empereur KANG-HI, l'année Keng-yn, 27e du cycle de 60, c'eſt-à-dire, l'an 1710.

PREFACE.

Les Commentateurs des ſix Articles ſur l'Art Militaire commencent par donner une idée de l'Auteur avant que d'entreprendre d'expliquer ſon Ouvrage. Voici à-peu-près ce qu'ils en diſent.

Ou-tſe ayant mis des habits de Lettré (1), alla ſe préſenter à Ouen-heou, Roi d'Ouei (2), dans le deſſein de lui offrir quelques Mémoires qu'il avoit compoſés ſur l'Art Militaire. Le Roi d'Ouei feignit d'abord de ne vouloir

---

(1) Les Chinois apportent deux raiſons ſur le déguiſement d'Ou-tſe en Lettré. Les uns diſent que ce grand Capitaine étoit véritablement un des plus fameux Lettrés de ſon temps ; du moins paroît-il, par ſon Ouvrage, qu'il étoit fort verſé dans l'Hiſtoire ancienne & moderne : ils ajoutent que l'Ouvrage qu'il avoit compoſé étoit le fruit de ſes lectures & de ſes profondes réflexions, plutôt que de ſon expérience. Les autres diſent qu'il ſe préſenta en habit de Lettré, parceque dans le temps où il vivoit, c'étoit l'habillement ſous lequel on pouvoit paroître avec plus de décence, en faveur duquel on avoit un accès libre par-tout, & avec lequel on pouvoit parler hardiment en préſence des Souverains, qui étoient eux-mêmes pleins de reſpect pour les perſonnes de cette profeſſion. L'habillement des Lettrés étoit majeſtueux, ſur-tout dans les jours de cérémonie, ou lorſqu'ils ſe montroient en public. D'ailleurs Ouen-heou étoit amateur des Lettres, & il ſuffiſoit de les cultiver pour être bien venu auprès de lui.

(2) Ouen-heou, Roi d'Ouei, étoit de la Famille Impériale de Tcheou : on l'appelle auſſi Ouen-kong. Il gouvernoit ſon Royaume ou ſa Principauté d'Ouei dans le temps qu'Ouei lié-ouang étoit ſur le Trône Impérial, c'eſt-à-dire, vers l'an 425 avant J. C. qu'on compte pour la premiere année de Ouei-lié-ouang.

Le Royaume d'Ouei étoit dans le Ho-nan, près de Kai-fong-fou. Oueiche, pere d'Ouen-kong, fut le fondateur de cette Principauté. Quoique

pas accepter l'hommage du prétendu Lettré. « Que me » préſentez-vous, lui dit-il ? je n'aime point la guerre, » ni rien de tout ce qui peut avoir quelque rapport avec » elle ». Ou-tſe, ſans ſe déconcerter, répliqua hardiment : J'ai ramaſſé (1), avec des peines & des ſoins infinis, le détail des plus belles actions des grands hommes ; je les ai ſuivis eux-mêmes dans toute leur conduite ; j'ai tâché de pénétrer juſqu'aux principes qui les faiſoient agir : ce travail pénible, rebutant même, je ne l'ai entrepris que dans l'eſpérance qu'il pourroit vous être de quelque utilité ; & vous voudriez, Prince, me priver du fruit que je m'étois promis ! vous voudriez vous-même vous priver de tous les avantages qui pourroient vous revenir des profondes réflexions que les exemples des ſiecles paſſés pourroient faire naître dans votre eſprit ! Non, vos pa-

---

Ouei-che ne fût d'abord qu'un rebelle ; Ouei-lié-ouang, pour s'accommoder aux temps & aux circonſtances, le confirma dans ſa poſſeſſion, & le déclara Prince d'Ouei. Ce nouveau Prince ne jouit pas long-temps de ſa dignité, car il mourut la même année, & eut pour ſucceſſeur Ouen-kong, autrement dit Ouen-heou, du nom de ſa dignité de Heou. Ce Prince étoit recommandable par ſa vertu, ſa valeur, & en particulier par ſa bonne foi & par ſon exactitude à tenir la parole qu'il avoit une fois donnée.

(1) Il ne paroît pas que les Mémoires que Ou-tſe vouloit préſenter au Roi d'Ouei ſubſiſtent encore. Celui de ſes Ouvrages qui eſt intitulé, *les ſix Articles ſur l'Art Militaire*, n'eſt probablement qu'un aſſemblage des préceptes de ce grand Général, accommodé par quelque Lettré poſtérieur. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un Ouvrage fort eſtimé, & qui a l'approbation générale, non ſeulement des Chinois, mais des Mantchous eux-mêmes, qui l'étudient, l'expliquent & le commentent en leur Langue.

roles ne ſont pas pour cette fois les interpretes de vos ſentiments.

Vous n'aimez rien, dites-vous, de tout ce qui a quelque rapport à la guerre; cependant il n'eſt aucun temps de l'année où l'on n'égorge par vos ordres une grande quantité d'animaux de différentes eſpeces : on en prépare les cuirs, on les teint en rouge ; pourquoi cela ? Vous-même, Prince, n'en avez-vous pas à votre uſage, leſquels, chamarrés de différentes couleurs, repréſentent en particulier des figures de Rhinocéros (1) ? C'eſt de ces ſortes d'habillements qu'on vous voit ordinairement revêtu. Vous les portez en hiver, vous les portez en été ; ce ſont vos habits de toutes les ſaiſons. En hiver ils ne vous garantiſſent pas du froid, en été ils ne ſauroient vous mettre à couvert de la chaleur. Vous ne ſauriez préciſément les porter par amour de la propreté, encore moins par délicateſſe : à quel uſage les deſtineriez-vous donc ?

Vous avez des étendards & des drapeaux, dont les uns ont deux toiſes quatre pieds de long & les autres une

(1) Les bêtes féroces ſont en général le ſymbole de la guerre ; mais le Rhinocéros l'eſt encore plus particuliérement. Il eſt de plus le ſymbole de la valeur, en ce qu'étant beaucoup plus petit que l'Eléphant, il vient à bout cependant de le vaincre & de le tuer, non par la force, diſent les Chinois, car l'Eléphant eſt plus fort que lui, mais par la valeur & la ruſe. En cela, ajoutent-ils, il eſt le vrai modele d'un bon guerrier, qui doit réunir toutes ces qualités.

toiſe deux pieds (1). Vos chariots ſont lourds & peſants; les roues qui les traînent ne ſont point ornées de rayons; elles ne ſont qu'un maſſif énorme deſtiné à ſoutenir les plus grands poids. Votre équipage n'eſt ni leſte ni propre; rien de tout ce qui le compoſe ne ſauroit flatter agréablement la vue; au contraire, tout en eſt déſagréable, tout tient un peu de la férocité.

Ce n'eſt point pour les exercices de la chaſſe que vous diſpoſez ainſi toutes ces choſes; elles ne pourroient que vous incommoder. Quels ſont donc les uſages auxquels vous les deſtinez? Commenceriez-vous quelque campagne ſans avoir fait de tels préparatifs, au riſque de revenir ſur vos pas? Non, Prince, vous feriez auparavant tout ce que vous faites, & vous chercheriez dans votre Royaume, ce que peut-être vous ne faites pas aujourd'hui avec aſſez d'attention, vous chercheriez, dis-je, dans votre Royaume des perſonnes en état de ſe ſervir avec avantage de votre autorité & de tout ce que vous daigneriez leur confier.

C'eſt, Prince, à ce dernier article en particulier que vous devez tous vos ſoins. Si vous entreprenez la guerre, ſi vous n'employez pas ceux qui l'entendent & qui ſont habiles dans cet art, vous vous trouverez vis-à-vis de

(1) La toiſe chinoiſe qu'on appelle Tchang, étoit compoſée alors, comme aujourd'hui, de dix pied; mais le pied d'alors pouvoit être plus court que notre pied de Roi d'environ un pouce & quelques lignes.

l'ennemi comme une poule devant un caſtor, ou comme une chienne vis-à-vis d'un tigre. Quelques efforts que puiſſent faire la poule & la chienne en combattant contre de tels adverſaires, elles ſeront miſes en pieces dans le premier aſſaut.

Dans le Royaume de Tcheng-ſang (1) regnoit autrefois un Prince vertueux & vrai Philoſophe, il crut n'avoir pas beſoin d'entretenir continuellement des troupes, il licencia celles qu'il avoit ſur pied ; il perdit la couronne pour lui & pour ſes deſcendants.

Le Roi de Yeou avoit au contraire un grand nombre de gens à ſa ſolde. Ses ſujets étoient preſque tous ſoldats, il étoit lui-même très habile dans tous les exercices militaires ; mais il négligea l'étude de ſon propre cœur, il ne ſe mit point en peine d'acquérir les connoiſſances qui ornent & perfectionnent l'eſprit. Après avoir eſſuyé bien des malheurs, il périt miſérablement avec ces mêmes troupes, ſur leſquelles ſeules il croyoit devoir s'appuyer.

Un Prince éclairé ſait mettre à profit ces exemples. Il évite les deux excès : au dedans il travaille à perfectionner ſon cœur & à enrichir ſon eſprit ; il s'applique au dehors à former des guerriers & à ſe rendre expérimenté

(1) Le Royaume de Tcheng ſang étoit dans le Chen-ſi ; ſa capitale étoit où eſt aujourd'hui Ngao-hou hien.

lui-même dans tout ce qui concerne l'art de la guerre. Alors un tel Souverain eſt toujours en état d'attaquer ou de ſe défendre, & l'on ne ſauroit le prendre au dépourvu. Il profite de l'occaſion quand elle ſe préſente; & ce qu'il eſt néceſſaire qu'il faſſe dans un temps, il ne le differe point à un autre. Il ſait que ne pas aller à la rencontre de l'ennemi, lorſque les circonſtances l'exigent, eſt une auſſi grande faute que de ne pas ſe trouver en état de défenſe lorſqu'on eſt attaqué. Dans l'un & l'autre de ces cas on court riſque d'être perdu ſans reſſource, pour peu qu'on ſe néglige: en vain redoublera-t-on dans la ſuite d'attention & d'efforts; en vain uſera-t-on de tous les ſtratagêmes, on ne ſauroit réparer une faute qui de ſa nature eſt irréparable. Il eſt rare qu'une bonne occaſion ſe préſente deux fois; il en eſt telle qui ne ſe repréſente jamais. Appliquer les plus excellents remedes à quelqu'un dont la mort auroit déja fermé les yeux, c'eſt lui témoigner une tendreſſe hors de ſaiſon.

Le Roi qui avoit écouté juſqu'alors avec une extrême attention le diſcours du Militaire éloquent, ſe leve tout-à-coup, prend le carreau ſur lequel il avoit coutume de s'aſſeoir, le porte de ſa propre main dans la Salle deſtinée à honorer ſes Ancêtres; il ordonne à la Reine d'aller elle-même remplir une coupe de vin & de la lui apporter.

apporter. Il offre cette coupe, en verſe la liqueur, & déclare Ou-tſe grand Général de ſes troupes.

Le nouveau Général ne fut pas long-temps ſans ſe faire connoître, & ſon nom répandit par-tout la terreur. Soixante & ſeize fois il fut obligé de combattre, ſoixante & quatre fois il fut pleinement victorieux, & douze fois ſeulement il ne fut ni vainqueur ni vaincu ; la plus célebre de ſes victoires fut celle qu'il remporta près du fleuve Si-ho. Il étendit les limites des Etats de ſon Maître juſqu'à la diſtance de mille Li. Ce n'eſt qu'à la valeur & à la bonne conduite de ce grand homme que Ouen-heou fut redevable de tous ſes ſuccès.

LES SIX ARTICLES D'OU-TSE.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de l'Etat par rapport aux Troupes.

OU-TSE dit : Anciennement ceux qui avoient le gouvernement de l'Etat, regardoient l'inſtruction du peuple comme la premiere & la plus eſſentielle de toutes leurs obligations. Ils n'oublioient rien pour rendre leurs ſujets doux & polis. Ils s'appliquoient ſur-tout à empêcher qu'il n'y eût aucune diſſention parmi eux ; mais ſi, malgré leur extrême vigilance & tous leurs ſoins, le feu de la diſcorde s'allumoit dans l'Etat, ils régloient leur conduite ſuivant les quatre circonſtances dans leſquelles cela pouvoit arriver principalement.

En premier lieu, s'il y avoit quelques ſemences de troubles avant qu'on eût levé des troupes, on avoit pour maxime invariable de n'en point mettre ſur pied.

Secondement, ſi, lorſque les troupes étoient déja ſur pied,

il y avoit quelques commencements de diviſion, on ne vouloit pas qu'on commençât la campagne.

En troiſieme lieu, ſi, la campagne étant déja commencée, la diſcorde commençoit auſſi, on prétendoit qu'il ne falloit pas tenter le ſort d'un combat.

Quatriémement, enfin ſi dans le temps même du combat il arrivoit qu'il y eût quelque méſintelligence ou parmi les Généraux, ou parmi les différentes troupes qui compoſoient l'armée, on tenoit pour principe certain qu'il ne falloit pas remporter une entiere victoire (1). Telles ſont les regles que nos Anciens ſe preſcrivoient, telles ſont celles qu'un Prince éclairé doit ſuivre. Qu'il inſtruiſe le peuple, qu'il entretienne l'eſprit de concorde & d'union, il peut après cela commencer la grande affaire (2). Qu'il ſe garde bien de prêter jamais l'oreille aux baſſes paroles de la flatterie, & aux diſcours des hommes peu éclairés ou peu vertueux. S'il doit entreprendre la grande affaire, il ſe tranſportera d'abord dans la Salle deſ-

(1) J'ai déja remarqué ailleurs que les Armées Chinoiſes étoient anciennement compoſées des troupes que fourniſſoient en partie les différents Princes feudataires de l'Empire. Il n'eſt pas étonnant que dans le temps même du combat, il pût s'élever quelques troubles & quelques ſujets de diviſion ou parmi les Généraux, ou parmi les Soldats. La maxime qu'ils avoient de ne pas remporter une victoire entiere eſt fondée apparemment ſur la juſte crainte où ils devoient être de la défection de quelques-uns des corps qui compoſoient l'armée, & qu'au lieu de combattre de concert l'ennemi commun, ils ne tournaſſent leurs armes les uns contre les autres. L'ennemi n'étant pas entiérement vaincu, on avoit toujours à craindre de ſa part; on devoit être par conſéquent ſur ſes gardes; ce qui donnoit le temps de tout pacifier.

(2) Par *la grande affaire*, il faut entendre la guerre; c'eſt de ce nom qu'on l'appelle communément dans la plupart des livres qui traitent de l'Art Militaire, & en particulier dans celui d'Ou-tſe.

tinée à honorer ſes Ancêtres (1), comme pour les avertir de ce qu'il doit faire, il conſultera les ſorts (2), il cherchera dans les révolutions céleſtes s'il trouve du favorable & du déſavantageux; & ſi tout eſt de bon augure, il entreprendra hardiment.

Un Roi qui veut bien gouverner, doit aimer tendrement ſes peuples; ce n'eſt pas aſſez, il doit faire en ſorte que juſqu'au moindre de ſes ſujets, tous ſoient perſuadés de ſa tendreſſe pour eux; alors, quelque choſe qu'il puiſſe leur commander, il ſera toujours sûr d'être obéi, ſans répugnance de la part d'un ſeul; leur fît-il affronter les plus grands périls, ils y courront avec joie: les fatigues, les peines, la mort même n'auront rien de rebutant, rien d'effrayant pour eux: ils ne craindront point de perdre la vie, quand ils l'expoſeront pour le bien de l'Etat; & le peuple regardera comme indigne de vivre celui qui, par foibleſſe ou par lâcheté, auroit pris la fuite devant l'ennemi.

Ou-tſe dit: La doctrine ſait rapporter les choſes à leurs principes, elle connoît la liaiſon qu'elles ont entr'elles, & voit comment il faut faire pour agir conſéquemment. La vertu influe ſur les actions, elle les rend dignes d'éloges & de récompenſes: la prévoyance rejette le mauvais pour lui ſubſtituer le bon, elle tire parti de tout: la néceſſité fait naître les reſſources; c'eſt à la néceſſité que l'agriculture & les arts doivent leur origine.

---

(1) Une coutume très ancienne parmi les Chinois, eſt celle *d'avertir* les Ancêtres de ce qu'on doit entreprendre d'un peu conſidérable, pour implorer leur protection, & les remercier enſuite des ſuccès que l'on a reçus.

(2) *Il conſultera les ſorts.* Par les *ſorts*, ils entendent les Koua ou figures myſtérieuſes de Fou-hi; ils entendent auſſi l'inſpection de la tortue. Il y a dans le texte: *Il conſultera la grande tortue*; cette eſpece d'animal eſt la baſe d'une foule de ſuperſtitions Chinoiſes; il ſeroit trop long de les détailler ici.

Celui dont les actions ne ſont ni réglées par la doctrine, ni ſoutenues par la prévoyance, ni ſoumiſes à la néceſſité, ni conduites par la vertu, attirera infailliblement ſur ſoi toutes ſortes de diſgraces & de malheurs, & mettra le déſordre dans l'Etat, s'il eſt du nombre de ceux qui le gouvernent, ou s'il y occupe quelque poſte éminent.

Le Sage ſuit la doctrine, ſe dirige par la prévoyance, ſe regle par la vertu, obéit à la néceſſité. Il ſe plaît dans tout ce qui peut fomenter en lui l'amour des autres hommes; il ne s'écarte en rien de ce que preſcrivent les uſages & les bonnes mœurs: avec ces qualités fondamentales on s'éleve; ſans elles on ſe détruit. Lorſque Tcheng-tang (1) voulut entreprendre la perte de Kie (2), il fut encouragé dans ſon projet, ſollicité, preſſé même & aidé par les Grands & par les Peuples qui étoient ſoumis aux Hia (3). Lorſque Ou-ouang en-

(1) Tcheng-tang étoit deſcendant, à la treizieme génération, d'un des Miniſtres de Chun qui s'appelloit Sie, lequel à cauſe de ſes vertus & de ſa bonne conduite, obtint le pays de Chang à titre de Principauté. Tous ſes deſcendants gouvernerent ſucceſſivement ce petit Etat juſqu'à Tcheng-tang, que la voix unanime des Grands & du Peuple plaça à la tête de tout l'Empire. Tcheng-tang eſt connu ſous pluſieurs noms; on l'appelle quelquefois Tien-y, d'autre fois Ly, & le plus ſouvent Tang-ouang. C'eſt ſous ce dernier nom qu'il eſt célébré dans la plupart des livres. C'eſt un des plus grands perſonnages qu'il y ait eu à la Chine. Il eſt recommandable ſur-tout par ſa vertu. Il eſt fondateur de la ſeconde Dynaſtie.

(2) Kie a été le dernier Empereur de la Dynaſtie Hia, laquelle avoit eu le grand Yu pour fondateur. Ce Kie étoit un monſtre de cruautés & de débauches; c'eſt le Néron de la Chine. Il perdit l'Empire avec la vie, à Nan-tchao, dans le Ho-nan, où Tcheng-tang l'avoit pourſuivi. Ce fut l'an mil ſept cent ſoixante & ſix avant Jéſus-Chriſt qu'arriva cet événement remarquable dans l'Hiſtoire Chinoiſe.

(3) Hia eſt la premiere des Dynaſties qui ait tranſmis l'Empire par voie de ſucceſſion. Elle a commencé par le grand Yu, deux mille deux cents ſept ans

treprit la perte de Tcheou-ouang (1), les ſujets mêmes des Yn le comblerent d'éloges, l'aiderent de leurs conſeils & le ſecoururent, en lui préſentant la force de leurs bras (2). Tcheng-tang & Ou-ouang réuſſirent l'un & l'autre dans leurs projets, parceque leurs vertus & leur bonne conduite les avoient rendus les favoris du Ciel & les délices des hommes.

Ou-tſe dit : Pour affermir un Royaume & le rendre inébranlable dans les conſtitutions fondamentales de ſon Gouvernement, il faut avoir de bonnes troupes ; & pour avoir de bonnes troupes, il faut les former à la diſcipline, à la vertu, aux manieres & aux bonnes mœurs : il faut leur apprendre à rougir ; car quiconque ſait rougir, ne fait jamais rien qui puiſſe le couvrir de honte aux yeux des hommes ; il évite même juſqu'à l'ombre du mal. Parmi les troupes ainſi formées, il faut choiſir, tant Officiers que ſoldats, ceux qui auront le plus de talents & qui vous paroîtront plus propres aux exer-

---

avant Jéſus-Chriſt, & a fini à Kie, l'an mil ſept cent ſoixante & ſix avant l'Ere Chrétienne ; ainſi elle a regné l'eſpace de quatre cents quarante-un ans, pendant leſquels elle a donné dix-ſept Empereurs.

(1) Tcheou-ouang eſt le dernier des Empereurs de la ſeconde Dynaſtie nommée Chang ou Yn. Ce Prince ſe rendit l'eſclave des volontés d'une femme qui étoit un monſtre en cruautés. Tous ſes ſujets l'eurent en horreur, & le jour qui devoit décider par une bataille du ſort de l'Empire, ſes propres ſoldats ſe tournerent contre ceux qui lui reſtoient encore fideles, & paſſerent enſuite du côté de Ou-ouang, qui dès lors fut proclamé Empereur, &c.

(2) La Dynaſtie Yn eſt la même que la Dynaſtie Chang. Elle a commencé l'an mil ſept cent ſoixante & ſix avant Jéſus-Chriſt ; & après avoir donné vingt-huit Empereurs dans l'eſpace de ſix cents quarante-quatre ans, elle a fini par Tcheou-ouang. Elle porta le nom de Chang depuis Tcheng-tang juſqu'à Pan-keng, dix-ſeptieme Empereur de cette Famille. Elle prit celui d'Yn à l'occaſion du changement de la Cour qui fut tranſportée à Po-tcheou.

cices militaires ; ce ſont les ſeuls que vous devez envoyer contre l'ennemi ; ils combattront avec honneur, & ne reviendront que pour vous offrir leurs ſuccès. Les plus foibles doivent reſter pour la garde du Royaume & de tous les poſtes qui en dépendent : ils pourront en même temps vaquer aux exercices de la vie civile, & augmenter le nombre des bons citoyens.

Il eſt aiſé de vaincre lorſqu'on livre des batailles : l'on ne remporte point de victoire ſi l'on ſe contente de garder. Cependant, quelque Royaume du monde que ce ſoit, je n'en excepte aucun, s'il eſt en guerre, & qu'il ait gagné juſqu'à cinq grandes batailles, il eſt néceſſairement dans le déſordre ; ſi quatre fois ſeulement il a été victorieux, il eſt ſurement en mauvais état ; ſi trois fois il a triomphé de ſes ennemis, le Souverain qui le gouverne n'ira de pair qu'avec les Pa (1) : il égalera les Ouang, ſi deux fois ſeulement il a été victorieux. Mais ſi, après la premiere victoire, tous ſes ennemis ſont ſoumis, il mérite le titre de Ti ; il peut gouverner l'Univers. Parmi ceux qui ont remporté un grand nombre de victoires, il s'en trouve fort peu qui ſoient parvenus à être les maîtres du monde ; on en trouve beaucoup qui ont perdu leur Empire & la vie même.

Ou-tſe dit : Dans le gouvernement des troupes il y a cinq choſes auxquelles il faut faire une extrême attention, parce-qu'il y a cinq raiſons principales pour leſquelles on ſe détermine ordinairement à faire la guerre.

La premiere eſt l'amour de la gloire & le deſir de ſe faire un nom. La ſeconde eſt l'envie de ſe procurer certains avan-

(1) Le titre de Pa revient à celui de Marquis ou de Comte. Le titre de Ouang revient à celui de Prince. Le titre de Ti n'eſt donné qu'aux Empereurs de la Chine ; il ſignifie Empereur ſuprême.

tages, ſans leſquels on ſe perſuade qu'on ne ſauroit vivre tranquillement & avec honneur. La troiſieme eſt lorſqu'on a changé de bien en mal. La quatrieme, lorſqu'il y a quelques diſſentions inteſtines ou des troubles dans l'intérieur du Royaume; & la cinquieme, lorſqu'on ſe trouve réduit aux dernieres extrémités. Les troupes qu'on leve pour quelqu'une de ces raiſons, peuvent être appellées chacune d'un nom particulier. J'appelle les premieres, les troupes qui doivent avoir la vertu pour guide. J'appelle les ſecondes, les troupes qui doivent être bien diſciplinées; j'appelle les troiſiemes, les troupes téméraires; j'appelle les quatriemes, des troupes cruelles; j'appelle les cinquiemes, des troupes opiniâtres.

Des troupes qui, dociles aux corrections qu'on leur fait, ne retombent plus dans les fautes qu'on leur a reprochées, ſont ſurement des troupes vertueuſes.

Des troupes dont un Général punit hardiment les fautes, quelles qu'elles puiſſent être, & quel que ſoit le rang qu'occupent ceux qui les ont commiſes, & qui, même en puniſſant, a l'approbation du plus grand nombre, ſont ſans contredit des troupes bien diſciplinées.

Des troupes qu'on aura aſſemblées dans des mouvements de colere, d'indignation ou de vengeance, ſont des troupes téméraires.

Des troupes qui, ſans aucune raiſon légitime & par l'appât ſeulement de quelque vil intérêt, s'aſſemblent pour combattre & mettent le trouble dans l'Etat, ſont des troupes véritablement cruelles.

Des troupes enfin qui, dans le temps où le peuple gémit ſous la tyrannie de ceux qui le gouvernent, où les vivres n'abondent nulle part & où le Royaume eſt ſur le penchant de ſa ruine, achevent de le détruire en mettant en mouvement gros de la Nation, ſont des troupes plus qu'opiniâtres.

Ces

Ces cinq ſortes de troupes doivent être gouvernées d'une maniere particuliere à chacune.

Il faut éclairer, par de ſages inſtructions, les troupes qui ont la vertu en recommandation; il faut leur apprendre les manieres & les leur faire obſerver (1).

Il faut empêcher que les troupes bien diſciplinées n'aient une trop haute opinion d'elles-mêmes; il faut les humilier.

Il faut parler aux troupes téméraires; il ne faut pas ceſſer de les exhorter, qu'on ne leur ait inſpiré de la docilité.

Il faut employer toutes ſortes de ſtratagêmes pour adoucir les troupes cruelles; il faut les gagner par artifices.

Il faut employer l'autorité & toute la rigueur des Loix avec les troupes opiniâtres: il ne faut rien oublier pour les exterminer, ſi l'on ne peut pas les ramener à leur devoir par d'autres voies.

Ou-heou (2) dit un jour à Ou-tſe: Je ſerois bien aiſe d'apprendre de vous trois choſes de la derniere importance pour moi. La premiere, comment il faut employer les troupes; la ſeconde, comment on doit gouverner les hommes en général; & la troiſieme, par quels moyens on peut parvenir à affermir un Royaume d'une maniere inébranlable. Je vais vous ſatisfaire, répondit Ou-tſe. Les grands Rois, ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans les anciens temps, mettoient tous leurs ſoins à cultiver la vertu; vertueux eux-mêmes, ils vouloient que les Grands & tous ceux qui les approchoient le fuſſent auſſi: ils n'oublioient rien pour les rendre tels. Ils établirent d'abord d'excellentes loix de ſubordination, & ſe firent

(1) L'expreſſion Chinoiſe Ly, que j'ai rendue par celle de *maniere*, a un ſens beaucoup plus étendu. On pourroit l'expliquer par urbanité, politeſſe, attention à remplir tous les devoirs de ſon état, &c.

(2) Ou-heou étoit le fils de Oueu-heou, Roi de Ouei.

un devoir capital de les obſerver. Ils aſſignerent aux Magiſtrats leurs obligations envers le peuple, & aux peuples, ce qu'ils devoient aux Magiſtrats. Ils firent d'excellents établiſſements en tous genres, & ils eurent toujours égard aux circonſtances. Ils diſpoſoient tellement les choſes, qu'ils étoient toujours prêts à tout événement, & à couvert de toute ſurpriſe.

Hoan-koung, Roi de Tſi (1), imita leur exemple; il avoit continuellement ſur pied cinquante mille hommes de troupes réglées, tous gens choiſis, tous gens intrépides, qui ne demandoient qu'à aller à l'ennemi, & auxquels il n'arriva jamais de reculer. Il fut craint & reſpecté de ſes voiſins, & fut le premier des Rois de ſon temps.

Ouen-koung, Roi de Tchin, avoit quarante mille hommes ſous les armes; c'étoit l'élite de ſes ſujets: ils étoient toujours diſpoſés aux plus grandes entrepriſes. Auſſi, ni l'inquiétude, ni les chagrins n'approcherent jamais du Trône de cet excellent Prince (2).

Mou-koung, Roi de Tſin, n'eut jamais que trente mille

---

(1) Ce Hoan-koung, Roi de Tſi, s'eſt rendu recommandable par ſon bon gouvernement, par les victoires qu'il remporta ſur les Tartares & par la priſe de Y-koung, Prince de Ouei, qui s'étoit révolté contre Hoei-ouang, dix-ſeptieme Empereur de la Dynaſtie des Tcheou. Après s'être rendu l'arbitre & preſque le maître de la plupart des petits Souverains de ſon temps, il mourut ſur la fin de la neuvieme année de Siang-ouang, c'eſt-à-dire, ſix cents quarante-deux ans avant Jéſus Chriſt, après avoir regné glorieuſement l'eſpace de quarante-trois ans.

(2) Ouen-koung fut regardé comme un des plus grands Princes de ſon temps; il ſauva Siang-ouang, qui, ſans lui, auroit perdu l'Empire l'an ſix cent trente-ſix avant Jéſus-Chriſt. Il étoit recommandable ſur-tout par ſa prévoyance; il ſavoit ſi bien prendre ſes meſures, que lorſqu'il entreprenoit quelque choſe, il étoit preſque ſûr de la conduire toujours avec ſuccès.

hommes sur pied ; mais comme il eut soin de les former à tous les exercices de la guerre, il les rendit robustes, vaillants & intrépides. Il fut respecté, il fut craint, & vainquit plus d'une fois ses ennemis (1).

Voilà, Prince, quels sont les modeles sur lesquels vous devez vous former ; réfléchissez sur leur conduite, vous y trouverez une excellente réponse à la question que vous m'avez faite. Cependant je vous dirai en général qu'un Roi qui est maître d'un grand Etat, doit faire consister le principal de ses soins à bien gouverner ses peuples, en faisant de bons réglements pour tout ce qui regarde le civil. Dès qu'une fois le corps du peuple est bien réglé, & peut vivre tranquillement à l'abri des Loix, il est temps de tourner ses vues du côté des troupes ; & voici, à mon avis, comment on peut y procéder.

Les hommes qui composent une Nation n'ont pas tous le même génie, la même industrie, les mêmes talents ni les mêmes inclinations. Il s'en trouve parmi eux qui ont de l'audace, du courage, de l'ardeur, de la force, de la magnanimité, de la valeur, & autres qualités semblables qui les distinguent du reste du peuple ; ce sont ceux qu'on doit choisir pour en composer le corps général de la Milice. Ce n'est pas tout, il y a un autre choix à faire, qui n'est pas d'une moindre importance ; le voici :

Outre ceux qui ont été reconnus capables de porter les armes, il faut encore avoir un autre corps de troupes divisé en cinq classes.

---

(1) Mou-koung a rendu son nom illustre par les victoires qu'il remporta sur les Tartares Occidentaux, auxquels il enleva douze villes considérables, dont les dépendances augmenterent de plus de mille Li la Principauté de Tsin. Ce grand homme mourut la trentieme année du regne de Siang-ouang, c'est-à-dire, six cents vingt-un ans avant Jésus-Christ.

La premiere ſera compoſée de ceux qui ont de la force, de la valeur, & qui, faciles à s'enflammer, ſont capables des plus hautes entrepriſes.

La ſeconde contiendra ceux qui ſavent faire uſage de la force qu'ils peuvent avoir, quelle qu'elle ſoit, qui ne l'emploient qu'avec ſuccès, qui aiment le métier de la guerre, & qui ne reſpirent que les combats.

La troiſieme claſſe renfermera tous ceux qui, doués d'une agilité naturelle & d'une extrême ſoupleſſe de corps, peuvent ſe tranſporter d'un lieu à un autre dans un très court eſpace de temps, peuvent grimper ſur les montagnes, deſcendre dans les précipices, laſſer même les chevaux à la courſe, ſupporter toutes ſortes de fatigues, ſans en être incommodés, ſans avoir même beſoin de chercher dans le repos à réparer leurs forces.

La quatrieme claſſe ſera de ceux qui, ayant poſſédé autrefois des charges, ſoit dans la Magiſtrature, ſoit ailleurs, les ont perdues par leur mauvaiſe conduite, ou en ont été ignominieuſement dépouillés en punition de leurs fautes : des gens de cette eſpece voudront à coup sûr ſe rendre recommandables par quelque fait extraordinaire ; ils voudront s'attirer la bienveillance du Prince, déſarmer ſa colere & ſe frayer de nouveaux ſentiers vers les honneurs qu'ils ont perdus.

La cinquieme claſſe ne doit être compoſée que de ceux qui, ayant eu à défendre quelque ville ou quelques poſtes importants, les ont perdus, ſoit en les défendant mal, ſoit en les cédant à l'ennemi, ſans y être contraints par la néceſſité : revenus de leur crainte, & honteux de leur lâcheté, ils feront tous leurs efforts pour effacer, par des actions de bravoure, la tache ignominieuſe dont ils s'étoient eux-mêmes ſouillés.

Les cinq claſſes que je viens d'aſſigner doivent être compoſées chacune de trois mille hommes ; ce nombre ſuffit pour rendre une armée invincible. S'agit-il de combattre ? c'eſt eux

qu'il faut d'abord oppoſer à l'ennemi. Faut-il faire le ſiege de quelque ville ? s'agit-il d'enlever quelque poſte ? c'eſt eux encore qui doivent faire les premieres tentatives ; il faut leur céder l'honneur des premiers exploits.

Voilà donc, dit Ou-heou, comment il faut compoſer le corps de la Milice ; mais apprenez-moi, je vous prie, quels ſont les moyens qu'il faut employer pour faire en ſorte que de telles troupes ne ſoient ſujettes à aucun changement, ni à des viciſſitudes fâcheuſes. Je voudrois ſavoir auſſi s'il y a quelque moyen d'être toujours victorieux de ſes ennemis, & d'empêcher qu'ils ne viennent jamais inquiéter notre Royaume. Pouvez-vous me ſatisfaire ſur toutes ces demandes ? Oui, Prince, répondit Ou-tſe ; & vous viendrez à bout de tout cela, ſi vous voulez ſuivre exactement ce que je vais vous enſeigner.

Un Roi doit commencer par acquérir la ſageſſe : s'il a la ſageſſe en partage, il choiſira parmi ceux de ſes ſujets qui exercent la profeſſion des armes ce qu'il y a de plus vertueux pour les placer à la tête des autres. Ceux qui n'ont qu'une vertu commune, ou qui n'en ont point du tout, ne doivent jamais exercer des emplois qui leur donneroient quelque autorité ; c'eſt bien aſſez pour eux qu'ils ſervent l'Etat en obéiſſant à ceux qui doivent les commander. Faites-en de même, votre armée ne ſe démentira point, vos troupes ne ſortiront jamais de cet état de vigueur qu'elles auront de leur nature, ſi elles ſont telles que je vous les ai déſignées.

En ſecond lieu, ſi vous faites en ſorte que le peuple travaille avec joie, qu'il ſoit toujours content, qu'il ſoit plein de ſoumiſſion & d'obéiſſance pour les Magiſtrats, qu'il puiſſe les enviſager comme autant de peres, ſoyez sûr que vous conſerverez vos Etats, qu'ils ſeront floriſſants, & que l'ennemi n'en approchera jamais, ſur-tout ſi vous vous conduiſez de telle

ſorte que vos ſujets louent toutes vos actions, qu'ils ne voient rien au-deſſus de ce qui s'obſerve dans votre Royaume, qu'ils blâment au contraire les différents uſages des Royaumes voiſins ou ennemis. Si lorſque vous avez entrepris quelque choſe d'extraordinaire, il ne s'eſt point répandu de faux bruits parmi le peuple, & ſi l'on interprete en bien toutes vos actions, ſoyez sûr que vous ne ſerez jamais vaincu.

Un jour que Ouen-heou avoit aſſemblé ſon Conſeil, pour délibérer ſur une affaire de grande importance, il arriva qu'on n'y put rien déterminer, par le peu de déciſion ou le défaut de lumieres de ceux qui le compoſoient. Le Prince, de retour dans ſon appartement, ne donna aucune marque qu'il fût peu ſatisfait; il avoit au contraire un air ſerein & riant plus que de coutume; Ou-tſe s'en apperçut, & ne pouvant diſſimuler ſes ſentiments, il lui dit, d'un ton qui ſentoit le reproche: Prince, il faut que je vous rappelle un trait d'hiſtoire qui vient de ſe préſenter tout-à-coup à mon eſprit.

Tchoang-ouang, Roi de Tchou, aſſembla un jour les Etats de ſon Royaume, pour des affaires de la derniere importance; il lui arriva préciſément ce qui vient d'arriver à Votre Majeſté, & l'on ne ſe détermina à rien. Le Roi, après avoir quitté l'aſſemblée, avoit le viſage comme enflammé de colere. Chen-koung, un de ceux qui approchoient le plus près de ſa perſonne, & qui lui parloit avec liberté, lui témoigna ſa ſurpriſe de le voir ainſi altéré. Il eſt indigne d'un grand Prince, lui dit-il, de ſe montrer ainſi fâché. Quel ſi grand ſujet a pu faire diſparoître ainſi votre ſérénité ordinaire? Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre, répondit le Roi. J'ai toujours oui dire que les ſages ne manquerent jamais dans le monde, que, quelque mal gouverné que ſoit un Royaume, il y a toujours quelques hommes habiles, quelques perſonnages vertueux, quelques hommes éclairés & de bon conſeil:

qu'on m'amene celui qui pourroit être leur Maître, & sur-le-champ je le fais Prince du titre de Ouang : qu'on m'indique seulement quelqu'un qui soit digne d'être leur ami, & je le décorerai du titre de Pa. Je n'ai pas le talent de bien gouverner, j'en suis convaincu ; ceux qui composent mon Conseil & les Grands de mes Etats n'ont pas les lumières suffisantes pour m'éclairer : hélas ! que va devenir le Royaume de Tchou ? Voilà, Prince, poursuivit Ou-tse, ce qui fit naître une juste indignation dans le cœur de Tchoang-ouang. Pour vous, vous n'êtes pas de même : on diroit que la joie regne dans votre cœur : vous paroissez bien-aise ; & moi je suis pénétré de la crainte la plus vive. A ces mots Ouen-heou changea de couleur.

ARTICLE II.

Combien il est important de bien connoître ses Ennemis.

Ou-heou, inquiet sur l'état présent de ses affaires, s'ouvrit un jour à Ou-tse, & lui dépeignit son embarras en ces termes : Les choses en sont aujourd'hui à un tel point, que je ne sais quel parti je dois prendre : mes Etats sont tellement situés, que parmi les Princes mes voisins il n'en est aucun qui ne me cause de justes alarmes.

J'ai à l'occident le Royaume de Tsin, dont je me trouve fort incommodé : au midi, j'ai le Roi de Tchou, qui me traverse dans tous mes desseins : le Roi de Tsi me menace du côté de l'orient ; il fait continuellement des incursions sur mes Etats : par derriere, je suis barré par le Roi d'Yen : le Roi de Han m'empêche de faire un seul pas en avant : celui de Tchao me resserre du côté du nord ; enfin je suis sans cesse

obſédé par quelqu'un de ces ſix Royaumes (1), dont les troupes peuvent attaquer mes Etats, qu'elles obſervent ſans ceſſe des quatre côtés. A en juger par les apparences, je ne ſuis pas trop en ſureté ; & je vous avoue que je commence à craindre quelque funeſte revers. Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de me mettre à l'abri de toute inſulte, & de me tirer d'affaire avec honneur, ſuppoſé qu'ils viennent à m'attaquer tous à la fois?

Il eſt une crainte, dit Ou-tſe, qui eſt la ſource du repos & de la tranquillité d'un Etat : or, Prince, puiſque vous craignez, je regarde tous ceux qui auroient la témérité de vous attaquer, comme s'ils étoient déja vaincus, & votre Royaume me paroît auſſi en ſureté que dans le temps de la plus profonde paix. Cependant, puiſque vous voulez une réponſe de moi, je vous dirai deux mots ſur chacun de vos voiſins, moins pour vous apprendre à les vaincre, que pour vous les faire connoître : *Un ennemi connu eſt plus qu'à demi vaincu.*

Le Royaume de Tſi (2) eſt grand, il eſt puiſſant ; mais ſa grandeur & ſa puiſſance ne ſont point ſtables, elles manquent par les fondements, & un rien peut les faire écrouler ; d'ailleurs ſes troupes ſont plus lourdes que fortes, plus peſantes que vigoureuſes.

Le Royaume de Tſin (3) a un grand nombre de ſoldats ſur pied ; mais tous ſes ſoldats ne ſauroient compoſer une véritable armée ; ce ſont pour l'ordinaire de petits corps en grand nombre à la vérité, mais ſi fort diperſés qu'on ne peut les réunir lorſqu'il en eſt beſoin. Il eſt aiſé de les battre en détail.

(1) Tous ces Royaumes voiſins de celui d'Ouei ne ſont autres que les différentes Provinces qui environnent le Ho-nan.

(2) Le Royaume de Tſi étoit dans le Chan-tong.

(3) Le Royaume de Tſin étoit dans le Chen-ſi.

Le

Le Royaume de Tchou (1) eſt préciſément le contraire de celui de Tſin ; ſes troupes ne ſont enſemble qu'un ſeul & même corps ; elles ſe tiennent toujours réunies, elles ne ſavent ce que c'eſt que de ſe diviſer pour faire diverſion ; auſſi gardent-elles difficilement une exacte diſcipline.

Le Royaume de Yen (2) n'a des troupes ſur pied que pour garder ſes propres Etats. Il ſe tient ſur la défenſive, & ne ſe met en mouvement que lorſqu'il eſt attaqué.

Les trois Tſin (3) ont de fort bonnes troupes, on ne ſauroit en diſconvenir ; mais ils ne penſent nullement à remuer : les embarras de la guerre ne ſont pas de leur goût.

Ceux qui compoſent le Royaume de Tſi ſont opiniâtres & de mauvais naturel ; ils ſont riches & opulents, mais leurs richeſſes ſont mal partagées. Les Grands, à l'exemple de leur Roi, ſont indolents, mols, faſtueux & ſuperbes ; le Peuple foulé ne cherche que l'occaſion de ſecouer le joug ſous lequel il gémit. Ce Royaume eſt étendu, le Gouvernement eſt partagé entre beaucoup de perſonnes ; mais comme les récompenſes leur ſont mal diſtribuées, que leurs appointements ſont mal payés, qu'on n'y a nul égard au mérite, il y regne une méſintelligence générale & une ſi grande déſunion, qu'une même perſonne n'eſt ſouvent pas d'accord avec elle-même. Par devant ils ſont peſants, par derriere c'eſt la légéreté même, & dans leur plus grande peſanteur, ils n'ont pas la

(1) Le Royaume de Tchou étoit dans le Hou-kouang.

(2) Le Royaume de Yen étoit dans la Province de Pé-tché-ly. Le Royaume de Tchao étoit partie dans le Chan-tong & partie dans le Pé-tché-ly. Le Royaume de Han étoit dans le Chan-ſi.

(3) *Par les trois Tſin*, il entend ſans doute le Royaume de Tchao, de Han & les autres qui compoſoient alors la Chine proprement dite.

moindre ſolidité (1) ; en un mot, il n'y a rien qui ſoit fixe chez eux, rien n'y eſt de durée.

Vous n'aurez pas de peine à les vaincre, ſi, partageant votre armée en trois corps, vous allez hardiment au combat. N'employez d'abord que les deux tiers de vos troupes, dont une partie tombera ſur leur gauche tandis que l'autre donnera ſur leur droite ; de ce qui vous reſtera, vous en ferez une eſpece de camp de réſerve pour vous en ſervir au beſoin.

Ceux de Tſin ne paroiſſent pas d'abord pouvoir être domptés aiſément : ils ſont naturellement forts & robuſtes. Leur pays eſt entrecoupé par un grand nombre de montagnes & de rivieres, leur gouvernement eſt exact & ſévere, les récompenſes & les châtiments y ſont diſtribués à propos, il n'eſt aucun d'eux qui ne ſoit porté d'affection aux exercices militaires ; ſouvent même on les voit ſe partager en pluſieurs corps d'armée, & aller porter la guerre de différents côtés ; du reſte ils ſont opiniâtres & ne ſavent ce que c'eſt que de ſe céder mutuellement. Voulez-vous les vaincre ? préſentez-leur l'appât de quelque gain ou de quelque rapine avantageuſe, ils s'y laiſſeront prendre, ils y courront avec avidité, ils auront promptement des troupes ſur pied, ils commenceront la campagne, mais ils ne la tiendront pas long-temps. Chacun d'eux n'ayant en vue qu'un intérêt propre, à peine auront-ils mis quelque village à contribution, à peine ſe ſeront-ils emparés de quelques troupeaux, ou de telle autre choſe ſemblable que vous aurez voulu leur livrer, qu'ils penſeront à s'en retourner

(1) Je crois qu'on pourroit rendre ces dernieres lignes de la maniere ſuivante : *A l'extérieur ils ſont graves ; mais au fond c'eſt l'inconſtance même*, &c. Je ne ſais ce qu'il peut entendre par cette peſanteur & cette légéreté.

chez eux. En vain leurs Généraux voudront leur donner des ordres, ils ne seront plus écoutés : ce ne sera plus une véritable armée, ce seront différents partis, ce seront plusieurs petits corps qui, n'écoutant plus la voix de la raison ni celle de l'équité, ne se conduiront plus que par les loix du caprice ou d'un petit intérêt présent. Voilà leur maniere de faire la guerre.

Dès que vous les saurez ainsi divisés, faites aller contre eux celles de vos troupes que vous aurez mises en embuscade ; ne vous amusez pas à vouloir tailler en pieces ceux des ennemis qui pourront se rencontrer sous vos pas : allez droit à leur camp, vous y surprendrez leurs Généraux & la plupart de leurs Officiers, qui, se trouvant comme abandonnés & hors d'état de défense, se rendront à vous presque aussitôt : les chefs une fois pris, il n'y a pas à craindre que le reste puisse se rallier aisément ; vous pouvez les regarder comme s'ils étoient déja vos prisonniers & vos vassaux (1).

Ceux du Royaume de Tchou sont naturellement foibles ; leur pays est large, leur maniere de gouverner est pleine de minuties ; ils ont un nombre prodigieux de loix ; ce qui rend le peuple triste & craintif. Les troupes qu'ils ont actuellement sur pied sont toutes réunies ; mais cela ne sauroit durer. Commencez par les harceler : allez les attaquer chez eux : affoiblissez leur puissance le plus que vous pourrez : emparez-vous de leurs villages & de celles de leurs villes qui sont sans défense ; mais ne faites aucun mal à ceux qui les habitent. Après quelques légeres contributions, affranchissez-les de toutes ces loix minutieuses qui les gênent ; bientôt ils seront vos amis, & vous en procureront d'autres, par les éloges qu'ils feront de leurs vainqueurs. Quand vous irez contre eux, n'em-

(1) Je ne vois pas trop comment ce que l'Auteur dit ici de ceux de Tsin s'accorde avec un gouvernement exact & sévere, tel qu'il le leur donne.

portez rien avec vous qui puiſſe vous embarraſſer : allez & revenez ſur vos pas : retournez & revenez encore. Il n'eſt pas néceſſaire que vous livriez un ſeul combat ; vous viendrez à bout de les vaincre & de vous les ſoumettre en les harcelant.

Ceux qui compoſent le Royaume de Yen ſont bons & ſinceres : ils ſont pour la plupart doux & attentifs à remplir leurs devoirs : ils aiment la vertu & eſtiment la valeur ; mais ils n'ont pas d'induſtrie, & leurs lumieres ſont courtes. Ils ne forment aucun projet ni pour l'agrandiſſement de leur Royaume ni pour toute autre choſe : ils ſe contentent de garder leurs poſſeſſions, ſans penſer à envahir celles de leurs voiſins. Obſervez-les, agacez-les, ſerrez-les de près, faites-les mouvoir, engagez-les dans de petites actions, bientôt vous les aurez réduits. Leurs Généraux ſont indéterminés, leurs ſoldats ſont craintifs : au ſeul aſpect de vos chars armés en guerre & de votre cavalerie, la peur les ſaiſira, vous les vaincrez ſans difficulté.

Les trois Tſin, qu'on appelle autrement le Royaume du milieu (ou la Chine), ne ſauroient vous nuire en aucune façon. Ceux qui l'habitent ne reſpirent que la paix ; leur gouvernement eſt fort uni : le peuple n'eſt point propre à la guerre ; le ſeul bruit des armes leur reſſerre le cœur & les fait trembler. Ils n'ont pas de bons Généraux : ceux qui ſont deſtinés pour le commandement de leurs armées ſont tous ſans expérience ; d'ailleurs on en fait peu de cas & leurs appointements ſont très modiques : leurs troupes ſavent aſſez bien la théorie de la guerre ; mais comme elles ne ſont pas d'humeur à expoſer leur vie, vous n'avez pas à craindre de grandes actions de leur part. La maniere de les combattre avec ſuccès n'eſt pas difficile : après avoir rangé votre armée en bataille, ſoyez prêt à combattre ; mais ne commencez pas, laiſſez à l'ennemi le ſoin de faire les premieres tentatives. Si vous voyez qu'il ſoit en trop grand nombre pour oſer l'attaquer, recu-

lez un peu, mais en bon ordre. S'il vous poursuit, attendez qu'il ait rompu ses rangs : alors vous vous tournerez tout-à-coup contre lui. Si, après qu'il vous aura poursuivi quelque temps, il se désiste & retourne sur ses pas, poursuivez-le à votre tour, & ne le quittez point que vous ne l'ayez entiérement défait.

Parmi les troupes dont une armée est composée, il y a toujours quelques braves, quelques hommes plus forts & plus robustes que les autres ; il y a toujours quelques hommes agiles & d'une légéreté plus qu'ordinaire, il y a toujours quelques hommes d'une intrépidité à toute épreuve. Ces hommes distingués des autres par quelqu'une des qualités que je viens de nommer, doivent l'être aussi par les bons traitements & les récompenses : ils sont l'ame d'une armée, c'est d'eux en partie que dépendent tous les succès ; ainsi il faut qu'un Roi, il faut qu'un Général sache les employer suivant leurs talents.

Les braves doivent rester dans les rangs : par leur contenance & leur maniere d'agir ou de combattre, ils inspireront du courage & de la valeur aux plus lâches même.

Ceux qui ont de la force & qui sont robustes, doivent avoir leur place parmi les travailleurs : faudra-t-il creuser des canaux, des puits ou des fossés ? faudra-t-il planter ou arracher des pieux ? faudra-t-il abattre des portes ou des murs ? ce sont eux qu'il faut commander ; ils se feront obéir par la multitude, & viendront à bout de tout ce qu'ils entreprendront.

Ceux qui sont agiles & légers à la course, doivent sans cesse courir ; ils doivent harceler les ennemis, les provoquer, les insulter, & leur enlever sans cesse quelques provisions ou quelques partis.

Les intrépides doivent être employés aux choses extraordinaires : qu'ils aillent enlever les étendards des ennemis jusqu'au milieu de leurs rangs, jusqu'au centre de leur armée ; qu'ils

portent la terreur & la mort ſous la tente même de leurs Généraux. De tels hommes doivent vous être chers : il faut que vous leur témoigniez votre attachement & votre tendreſſe en les flattant, en leur donnant des éloges, en leur faiſant des dons, en les avançant dans les grades militaires : il faut que vos bienfaits s'étendent ſur toutes leurs familles; il faut que leurs peres & meres, que leurs femmes & leurs enfants ne puiſſent jamais regretter leur préſence : il faut quelquefois leur applanir le chemin du retour, en leur accordant une honnête retraite : il faut que, rendus à leur famille, ils puiſſent briller encore parmi leurs concitoyens, & ſe diſtinguer dans les charges ou dignités civiles, comme ils l'ont fait dans les emplois militaires. Les ſujets d'un Royaume où le mérite ſera ainſi récompenſé, travailleront tous à ſe rendre dignes des bienfaits du ſage Roi qui les gouverne. Le peuple ſera un compoſé de vertueux & de ſages, & l'armée ſera une aſſemblée de héros.

Cependant comme l'eſpérance des récompenſes & des honneurs peut engager à faire le bien, il faut que la crainte des châtiments & de l'ignominie puiſſe empêcher de faire le mal : c'eſt pourquoi un bon Général doit être inſtruit juſques dans le plus petit détail, de tout ce qui concerne ceux de ſes Officiers ou de ſes ſoldats qui ſe ſont diſtingués des autres par quelqu'une des qualités dont je viens de parler; il faut qu'il ſache tout leur bon & tout leur mauvais, & qu'il ait ſans ceſſe l'œil ſur eux, afin que s'ils viennent à s'égarer, il puiſſe les reprendre ou les punir, ſuivant la qualité de leurs fautes. Voilà, Prince, la réponſe à la queſtion que vous m'avez faite. Cela eſt très bien, dit Ouen-heou.

Ou-tſe dit : Abſtraction faite de tout le reſte, il y a huit manieres de combattre l'ennemi, en conſidérant la ſituation où il peut ſe trouver lorſque vous l'attaquerez, & où vous pourrez vous trouver vous-même.

Premiérement : pendant les rigueurs d'un froid très piquant, ou bien lorſqu'il ſouffle quelque vent impétueux, ſoyez toute la nuit ſur pied, travaillez de toutes vos forces, rompez les glaces, paſſez les rivieres, qu'aucune difficulté ne vous arrête ; faites en ſorte de pouvoir attaquer dès le grand matin. Les ennemis qui vous croiront encore bien loin, ne ſeront point ſur leurs gardes : uniquement occupés à ſe garantir des injures de l'air, ils ne penſeront à rien moins qu'à combattre. Le déſordre où ils ſe trouveront à votre arrivée ne leur permettra pas même de ſe mettre en état de défenſe ; vous les enfoncerez, vous les battrez, vous les aurez à diſcrétion.

Secondement : pendant les plus grandes chaleurs de l'été, lorſque le ſoleil ſemble devoir tout embraſer, mettez-vous en marche dès le ſoir, ne vous arrêtez pas de toute la nuit, ne prenez ni repas ni repos ; précipitez vos pas juſqu'au terme que vous vous êtes propoſé.

En troiſieme lieu : après que les armées auront été longtemps à s'obſerver, ſi les vivres commencent à vous manquer, ſi les troupes ſont menacées de quelque grand malheur, & ſi vous ne voyez aucune iſſue pour vous tirer d'embarras, allez au combat.

Quatriémement : ſi les proviſions ſont épuiſées au point qu'on en ſoit venu juſqu'à manger les chevaux ; ſi au défaut de riz on n'a pas même des herbages, & que de plus un ciel conſtamment couvert annonce des pluies qui doivent durer quelque temps, hâtez-vous d'aller au combat.

En cinquieme lieu : ſi vos troupes, en moindre nombre que celles des ennemis, ſont outre cela campées en des lieux peu avantageux ; ſi les maladies regnent parmi les hommes ou parmi les chevaux ; ſi, preſſé de toutes parts, vous n'avez

raiſonnablement aucun ſecours à attendre, il faut abſolument en venir aux mains ; riſquez le ſort d'une bataille.

Sixiémement : quoique le ſoleil ſoit déja prêt à ſe coucher, ſi tout-à-coup il vous vient des avis certains que l'ennemi n'eſt pas loin, qu'il a fait un long trajet, & que ſon intention eſt de ſe trouver le lendemain en préſence, & de vous attaquer ; ne perdez pas un moment ; allez le ſurprendre lorſqu'il eſt ſans armes & ſans boucliers & qu'il ne penſe qu'à ſe délaſſer de ſes fatigues, à préparer ſon repas ou à ſe livrer au ſommeil.

En ſeptieme lieu : ſi chez les ennemis il y a des Généraux dont ils ne faſſent pas grand cas ; ſi leurs Officiers ne ſont pas eſtimés, & qu'en conſéquence les ſoldats n'oſent pas ſe produire, allez au combat.

Huitiémement enfin : avant que les ennemis aient rangé leur armée en bataille, avant même qu'ils aient campé, lorſqu'ils auront paſſé en partie par quelque défilé ou par des endroits eſcarpés, attendez-les au paſſage, combattez-les.

Telles ſont les occaſions & les circonſtances où vous ne devez point héſiter d'en venir aux mains & d'attaquer le premier ; j'oſe vous répondre d'un heureux ſuccès.

Un bon Général ne doit pas ſe contenter de ſavoir quand il doit attaquer, il faut qu'il ſache auſſi quand & comment il doit battre en retraite & éviter tout combat. Il y a ſix ſortes de circonſtances où il faut bien ſe donner de garde de vouloir ſe meſurer avec l'ennemi.

La premiere : ſi vos ennemis ſont maîtres d'un pays vaſte & bien peuplé ; ſi malgré la multitude des hommes qui l'habitent, la plupart y vivent à leur aiſe ou dans l'abondance, & ſi leurs armées ſont nombreuſes & bien entretenues, le meilleur parti que vous ayez à prendre, eſt d'éviter tout combat, & de ne pas même entreprendre la guerre.

La

La seconde : si vos ennemis sont gouvernés par un bon Roi, par un Roi qui gagne le cœur de ses sujets en les comblant de bienfaits, vous ne gagneriez rien en combattant ; vos victoires mêmes vous deviendroient funestes : le plus sûr & le meilleur pour vous est de vous retirer.

La troisieme : des ennemis chez qui la vertu est récompensée & le vice puni, sans aucune distinction, sont des ennemis que vous devez redouter : ils ne se contentent pas d'aimer la justice en toutes choses, ils pratiquent ce qu'elle enseigne. Qu'obtiendrez-vous par les armes que vous ne puissiez obtenir par la négociation ?

La quatrieme : si vos ennemis sont tels qu'ils mettent à la tête des autres ceux qui se sont rendu recommandables par quelque belle action, qu'ils donnent les emplois importants aux sages qu'ils peuvent avoir parmi eux, qu'ils choisissent pour les expéditions ceux qui ont une capacité reconnue ; évitez leur rencontre, n'ayez rien à démêler avec eux.

La cinquieme : en général, ne combattez jamais avec des ennemis plus nombreux & mieux armés que vous.

La sixieme : si vos ennemis peuvent recevoir du secours de quelques-uns de leurs voisins, s'ils sont sous la protection de quelque grand Prince, s'ils ont beaucoup d'alliés, n'hésitez pas à prendre le parti de la retraite ou à faire la paix ; c'est le parti le plus sûr & le plus glorieux pour vous. Pour tout dire en deux mots, connoissez parfaitement toutes les difficultés que vous auriez à vaincre, n'ignorez aucun des risques que vous pourriez courir d'être vaincu : c'est sur ces connoissances que vous devez prendre votre parti.

Ou-heou dit : En voyant les dehors de l'ennemi, je voudrois pouvoir connoître ce qu'il a déterminé dans le secret de son Conseil ; lorsqu'il vient à nous pour nous attaquer ou pour s'emparer de quelques-unes de nos possessions, je voudrois sa-

voir au juſte quelles ſont les véritables raiſons qui l'ont déterminé, quelles ſont les meſures qu'il a priſes, & ce que je dois faire pour rompre ſes deſſeins : pourriez-vous m'apprendre le moyen d'en venir à bout ?

Je vais tâcher de vous ſatisfaire, répondit Ou-tſe.

Si les ennemis s'avancent tranquillement de votre côté, & avec nonchalance ; s'il paroît qu'ils ne ſont en garde ſur rien ; ſi vous voyez leurs drapeaux & leurs étendards flotter, ſans ordre & ſans diſtinction, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ſi leurs cavaliers & leurs fantaſſins ſemblent s'entretenir en chemin, ne cherchez pas à pénétrer leurs deſſeins, ils n'en ont aucun ; un ſeul des vôtres peut en battre dix des leurs. S'ils entrent dans vos poſſeſſions avant l'arrivée des Gouverneurs de Province qui doivent leur amener des troupes ; ſi leurs Généraux ne ſe ſont point abouchés enſemble pour concerter un deſſein général d'attaque ; ſi leur Roi n'eſt pas d'accord avec ſes Grands ; s'il y a de la méſintelligence dans leur Conſeil ; s'ils entreprennent quelque choſe avant que de s'être fortifiés dans leur camp ; ſi avant que d'avoir fait les circonvallations & dreſſé les paliſſades, le grand nombre de leurs ſoldats témoigne de la crainte, que vous importe d'en ſavoir davantage ? combattez hardiment, vous ne ſauriez être vaincu.

Ou-heou dit à Ou-tſe : Je veux ſavoir de vous quelles ſont en général les circonſtances les plus propres pour combattre l'ennemi.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, répondit Ou-tſe. Pour combattre l'ennemi avec avantage, il faut commencer par le bien connoître ; je veux dire qu'il faut que vous ſachiez en quoi il peut manquer dans la conduite des troupes, & que vous ſoyez au fait de tous les embarras où il peut ſe trouver, afin de pouvoir en profiter pour l'exécution de vos deſſeins. Ainſi

lorſque l'ennemi viendra de loin, dans le temps que ſes troupes ſont le plus fatiguées, avant qu'il ait rangé ſon armée en bataille, attaquez-le. Vous pouvez l'attaquer encore un peu avant le temps du repos, pendant qu'il ſe diſpoſe à prendre ſes repas : il faut l'attaquer lorſque vous le ſaurez dans un état de miſere ou d'extrême fatigue, lorſqu'il n'aura pas pour lui l'avantage du terrein, lorſqu'il aura laiſſé paſſer le temps favorable pour lui, & qu'il s'obſtinera à pourſuivre des projets qu'il devroit abandonner; lorſqu'ayant à paſſer par des endroits peu ſpacieux, la tête de ſon armée ne ſauroit être ſecourue par le reſte de ſes troupes; lorſqu'ayant eu une riviere à paſſer, il n'y a que la moitié de ſon armée qui ſoit en-deçà, tandis que le reſte cherche encore un paſſage de l'autre côté; lorſque leurs drapeaux & leurs étendards ſont pêle-mêle & ſans diſtinction; lorſqu'ils changent la diſpoſition où ils étoient auparavant; lorſqu'il y a de la méſintelligence entre les Généraux & les troupes qu'ils commandent. Dans toutes ces circonſtances, allez avec intrépidité contre des ennemis qui ne ſauroient vous réſiſter; ne perdez pas un moment de temps; il n'y a pas à délibérer; leur ſituation, l'état préſent où ils ſe trouvent, tout vous promet un heureux ſuccès.

ARTICLE III.

Du gouvernement des Troupes.

OU-HEOU dit à Ou-tse : Dites-moi, je vous prie, par où il faut commencer, & ce qu'il faut faire pour bien gouverner les troupes.

Ou-tse répondit : Pour bien gouverner les troupes, il faut avant toutes choses savoir clairement ce que c'est que les quatre sortes de légéretés, les deux sortes de gravités, & l'unique & véritable force.

Qu'entendez-vous par-là, reprit Ou-heou ? donnez-m'en une explication claire. Je vais tâcher de vous satisfaire, répondit Ou-tse. Légéreté des chevaux sur la surface de la terre, légéreté des chars sur les chevaux, légéreté des hommes dans les chars, légéreté des soldats dans le combat ; telles sont les quatre sortes de légéretés qu'il faut connoître & se procurer.

Savoir quels sont les lieux difficiles & scabreux, pour les éviter ; connoître les chemins pleins & unis, pour les suivre, c'est rendre la terre aisée sous les pieds des chevaux.

Avoir un grand soin des chevaux, ne manquer jamais de leur donner la paille & les grains dans les temps convenables, c'est rendre les chars légers sur leurs corps ; graisser à propos les roues, c'est rendre le poids des hommes moins pésant sur les chars.

Les armes bien affilées, les cuirasses à l'épreuve de tous les traits, rendent le soldat léger dans le combat. Récompenser à propos le mérite, punir les fautes, & les punir suivant leur griéveté, & sans acception de personne, voilà les deux sortes de gravités. Vous les posséderez au point qu'il faut, si les ré-

compenſes ſont données avec libéralité, & ſi les châtiments ſont diſtribués avec rigueur. Etre ferme & inébranlable quand il s'agit de faire obſerver la diſcipline, voilà l'unique & véritable force. Si vous avez toutes ces qualités, vous ſerez à la tête d'une armée invincible.

Que faut-il faire encore, dit Ou-heou, pour s'aſſurer de la victoire?

Gouvernez bien vos troupes, répondit Ou-tſe, & vous vaincrez. Quoi! reprit le Prince, ne faut-il pas outre cela avoir une bonne armée? ne faut-il pas avoir un grand nombre de gens de guerre, ou tout au moins en avoir autant que les ennemis peuvent en avoir eux-mêmes? Cela n'eſt pas néceſſaire, répondit Ou-tſe : euſſiez-vous une armée compoſée d'un million d'hommes, ſi vous ne ſavez pas diſtinguer & récompenſer le mérite, ſi vous n'employez pas les châtiments, ſi lorſque vous faites battre ſur les baſſins, vos troupes ne s'arrêtent pas, ſi elles n'avancent pas au ſignal que leur en donneront les tambours, ne comptez pas ſur elles, vous n'avez rien à en eſpérer, vous ſerez vaincu.

Bien gouverner les troupes, c'eſt pouvoir les mettre en mouvement, ou les tenir dans l'inaction toutes les fois qu'on le veut; c'eſt ſavoir & pouvoir les faire marcher ſans obſtacles, les faire reculer ſans danger, &, ſoit qu'elles avancent ou qu'elles reculent, les contenir de façon qu'elles gardent toujours leurs rangs; c'eſt ſavoir mettre les différents corps qui compoſent votre armée dans une telle diſpoſition qu'ils puiſſent tous, ſans en excepter aucun, obéir aux ſignaux d'un même étendard toutes les fois que vous le jugerez à propos; c'eſt, dans un cas de déroute, ſavoir rallier promptement ceux qui ſeroient débandés, ou qui auroient fui; c'eſt ſavoir faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en ſeroient écartés; c'eſt ſavoir maintenir les ſoldats dans la joie, ſans pour-

tant autoriſer le déſordre ; c'eſt ſavoir leur inſpirer la crainte en même temps que la confiance ; c'eſt ſavoir les occuper continuellement ſans les fatiguer ; c'eſt faire en ſorte de mériter le glorieux titre de leur pere, & de leur inſpirer les tendres ſentiments de fils.

Ou-tſe dit : Tout homme de guerre doit regarder le champ de bataille comme le lieu où il doit finir ſes jours : s'il cherche à vivre, il périra ; ſi au contraire il ne craint pas de mourir, ſa vie eſt en ſureté. Des guerriers prêts à combattre peuvent ſe comparer à des nautonniers qui ſeroient dans un vaiſſeau percé, ou à des gens qui ſe trouveroient dans une maiſon que le feu ſeroit ſur le point de réduire en cendres, s'ils ne ſe donnent toutes ſortes de mouvements pour éteindre l'incendie. Ceux qui ſont dans l'un ou l'autre de ces cas, n'attendent pas & ne perdent pas le temps à délibérer ſur ce qu'il faudroit faire ; ils agiſſent, ils travaillent de toutes leurs forces, ils n'eſperent pas qu'il leur vienne des ſecours extraordinaires pour les tirer d'embarras ; ce n'eſt que dans leur courage, dans leur adreſſe & dans leur activité qu'ils eſperent trouver leur ſalut. Tels doivent être les Guerriers au moment du combat : en attendant l'ennemi il faut tout prévoir ; quand on eſt en préſence il faut faire uſage de ce qu'on a prévu, il faut vaincre ou mourir.

Ou-tſe dit : Un Guerrier ſans aucun talent pour ſon art eſt un homme mort : un Guerrier ſans expérience eſt un homme vaincu : c'eſt pourquoi, inſtruire les ſoldats, les exercer ſouvent, ſont les deux points eſſentiels du gouvernement des troupes. Ayez un homme qui ſoit parfaitement inſtruit de tout ce qui concerne l'art militaire, il peut en peu de temps en rendre dix autres auſſi habiles que lui : dix peuvent en former cent : cent en formeront mille : mille peuvent facilement en former dix mille. Si dans votre armée il ya dix mille

hommes de bonnes troupes, il ne tiendra qu'à vous de la rendre telle qu'elle ne ſoit compoſée que d'excellents guerriers, quelque nombreuſe qu'elle puiſſe être. Rapprocher les objets éloignés, & les enviſager comme s'ils étoient préſents; dans le temps de l'abondance, prévoir celui de la diſette & s'y préparer; faire prendre promptement & ſans embarras une forme circulaire à des troupes qui ſeroient rangées en quarré; ſavoir les faire arrêter tout à coup lorſqu'elles ſont dans le plus fort de l'action; pouvoir les faire mettre en mouvement avec diligence & ſans confuſion, dans le temps même qu'elles ne reſpirent que le repos; les faire paſſer quand on le veut & comme on le veut de la droite à la gauche & de la gauche à la droite; pouvoir changer dans un moment la diſpoſition totale de ſon armée, ſans le moindre déſordre, c'eſt être en état de commander. Ce n'eſt qu'à ces conditions qu'on peut ſe flatter d'avoir des ſoldats bien inſtruits & bien exercés dans l'art qu'ils profeſſent, & d'avoir d'excellents guerriers.

Ou-tſe dit: Tous les hommes dont une armée eſt compoſée ne peuvent pas être employés indifféremment à tout: il y a un choix à faire, & un Général doit y avoir égard. Voici, à mon avis, ce qu'il eſt à propos d'obſerver.

Les hommes de petite taille peuvent ſe ſervir avec avantage de la pertuiſane & de la lance: ce ſont les armes qui leur conviennent. Les fleches & les javelots doivent être deſtinés à ceux qui ſont d'une taille avantageuſe. Ceux qui ont du courage doivent être chargés des drapeaux & des étendards. Ceux qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune crainte doivent porter les tambours & les baſſins. Le ſoin des chevaux & de tout ce qui les concerne doit être confié à ceux qui ſont d'une complexion foible, ou qui n'ont aucune force de corps; il faut les envoyer au fourrage & à la découverte des lieux. Ceux qui ont des lumieres & un jugement ſain doivent être conſultés dans tout ce qu'on entreprend, ils doivent traiter les af-

faires. Outre ce que je viens de dire, il faut encore que vous vous conduiſiez de telle façon que tous les habitants des villages qui ſont voiſins des lieux où vous avez établi votre camp, que tous les payſans des campagnes d'alentour ſoient dans vos intérêts; ils peuvent vous être d'un grand ſecours, ou vous porter un préjudice conſidérable, par les avis faux ou vrais, par les inſtructions bonnes ou mauvaiſes qu'ils ſont en état de vous donner. Il faut que votre armée ſoit tellement rangée que tous les corps qui la compoſent puiſſent mutuellement ſe défendre & ſe ſecourir au premier beſoin. Il faut que tout le monde ſoit attentif au ſon des tambours & des baſſins, & obéiſſe promptement à tous les ſignaux qui ſeront donnés.

Les ſignaux ordinaires du tambour ſeront, le premier pour ordonner les préparatifs, le ſecond pour obliger chaque corps à ſe placer dans le quartier qu'on lui aura aſſigné, le troiſieme pour inviter au repas, le quatrieme pour obliger à endoſſer la cuiraſſe & à ſe revêtir de ſes armes; lorſqu'on entendra le cinquieme, on formera les rangs & l'on ſe tiendra prêt à marcher; & au ſixieme on déploiera les étendards, on ſe mettra en marche, ou on commencera l'action.

Ou-heou demanda à Ou-tſe: Peut-on ſavoir ſurement quand il eſt à propos de faire avancer les troupes & quand il faut les arrêter? Ou-tſe lui répondit: Ne couvrez jamais le foyer du ciel: ne vous élevez point juſques ſur la tête du dragon. J'appelle foyer du ciel les vallées profondes ou les gorges qui ſont entre des montagnes; gardez-vous bien d'y conduire jamais votre armée. J'appelle tête du dragon le haut de ces montagnes eſcarpées dont la cime va ſe perdre dans les nues; n'entreprenez point d'y faire monter vos troupes.

Il faut abſolument que les dragons noirs ſoient à la gauche, & les tigres blancs à la droite. Les oiſeaux rouges doivent être placés

placés à la tête, & les Eſprits qui préſident aux armes à la queue : le centre eſt la place des ſept Etoiles (1) ; par leur influence & par leur arrangement, elles mettront en mouvement tout ce qui les environne. Il faut qu'en les voyant, tous les corps de l'armée ſachent ce qu'ils doivent faire.

Si, lorſqu'on eſt ſur le point de combattre, le vent ſouffle du côté qui vous eſt oppoſé, ne ſortez pas de vos lignes ; ou ſi vous en êtes déja ſorti, tâchez d'y rentrer pour attendre que le vent ait ceſſé ou qu'il vous ſoit devenu favorable. Le vent contraire eſt un ennemi beaucoup plus dangereux que celui qui eſt armé de fleches & de dards.

Ou-heou demanda à Ou-tſe : Comment faut il pourvoir à la nourriture des hommes & des chevaux, lorſqu'on eſt en campagne ?

Ou-tſe répondit : Je vais vous apprendre comment il faut faire pour avoir de bons chevaux : je ſatisferai dans un autre temps au reſte de la demande que vous me faites.

Les chevaux, pour être bons, doivent être entretenus proprement. Il faut qu'ils ſoient dans des lieux où il y a de bons pâturages. En hiver, il faut les tenir à l'abri des grands froids, & en été ils ne doivent pas être expoſés aux exceſſives chaleurs. En tout temps leur nourriture ne doit être que ſuffiſante. S'il y a du trop, ils deviennent pareſſeux & indociles ; s'il y a du trop peu, ils deviennent foibles & languiſſants : dans l'un ou l'autre de ces deux excès, ils ſont également inutiles. Il

(1) Tout ce qui eſt dit dans cette phraſe ne regarde que les drapeaux ou étendards ſur leſquels étoient peints les dragons noirs, les tigres blancs, les oiſeaux rouges, les Eſprits qui préſident aux armes & les ſept étoiles. Ceux qui avoient ſur leurs habillements ou ſur leurs boucliers les mêmes ſymboles étoient rangés ſous les étendards dont ils portoient les marques, & aux ſignaux deſquels ils obéiſſoient.

faut qu'il y ait un temps réglé pour les faire paître, & un temps fixe pour les abreuver. Il ne faut laiſſer paſſer aucun jour ſans les bouchonner & les étriller. Il faut ſur-tout que leur criniere & leur queue ſoient toujours en bon état. La propreté ſert beaucoup à empêcher qu'ils ne contractent des maladies; elle les entretient frais & diſpos, & les rend propres à tout. Il faut accoutumer leurs oreilles à toute ſorte de bruit, & leurs yeux à toute ſorte d'objets. Des chevaux indociles & ombrageux cauſent quelquefois la perte de toute une armée. Ne les faites pas courir hors de propos: donnez-leur un pas qui tienne le milieu entre le trot & le galop: qu'ils ſoient formés à prendre tous les mouvements que vous voudrez leur donner: qu'ils puiſſent avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche ſelon que vous le leur indiquerez. Il faut que les hommes ſoient accoutumés aux chevaux, & que les chevaux connoiſſent les hommes; qu'un même cheval ait toujours une même bride, une même ſelle, un même mords. Ne changez aucune de ces choſes ſans néceſſité; qu'elles ſoient toujours propres, en bon état & bien aſſorties. S'il arrive quelquefois que, le jour étant ſur ſon déclin, vous vous trouviez encore éloigné du gîte, ne preſſez pas pour cela vos chevaux. Il vaut mieux que les hommes ſouffrent quelque choſe, que les chevaux ſoient haraſſés. Il eſt même à propos, dans ces ſortes d'occaſions, que tout le monde mette pied à terre, & qu'on mene les chevaux par la bride (1); car plus vous les ménagerez, mieux ils vous

(1) C'eſt une coutume à la Chine de délaſſer les bêtes de ſomme, chevaux, mulets & autres, en les faiſant aller & venir à pas comptés pendant environ une demi-heure de temps, ſur-tout ſi c'eſt après une courſe un peu longue. Si on n'uſoit pas de cette précaution, les bêtes ſeroient bientôt hors de ſervice.

Les Chinois de même que les Tartares ne ferrent pas leurs chevaux.

ſerviront, quand il s'agira de combattre l'ennemi. Si vous obſervez ce que je viens de dire, les mêmes chevaux pourront vous ſuffire à traverſer le monde entier, s'il eſt néceſſaire.

ARTICLE IV.

Du Général d'Armée.

OU-TSE dit : Pour être en état de commander les armées, il ne faut pas être moins habile dans les Lettres que dans les Armes ; il faut ſavoir tirer parti du foible comme du fort. Il n'eſt perſonne qui ne ſe croie en état de donner des avis aux Généraux ; il n'eſt perſonne qui ne parle des qualités qu'il doit avoir ; mais la plupart le font ſans connoiſſance de cauſe, & regadent la valeur comme ce qu'il y a de plus eſſentiel pour celui qui eſt à la tête des troupes.

Qu'un Général ait de la valeur, à la bonne heure ; mais s'il n'a que cette qualité, je ne crains pas de le dire, il n'eſt point digne de commander. La valeur ſeule n'eſt pas aſſez prévoyante, elle va toujours en avant, & ne conſidere pas aſſez ſes véritables intérêts ; elle préſume trop d'elle-même, & ſe met trop aiſément au-deſſus de toute eſpece de crainte ; elle n'eſt pas aſſez attentive, & croiroit ſe dégrader ſi elle prenoit de certaines précautions, fuſſent-elles dictées par la ſageſſe elle-même. Cependant il y a cinq articles auxquels un Général doit toute ſon attention. Le premier conſiſte dans la maniere de gouverner en général ; le ſecond, dans la maniere de faire les diſpoſitions & les préparatifs néceſſaires ; le troiſieme, dans la diligence à exécuter ce qu'on entreprend ; le quatrieme, dans l'exactitude à employer tous les moyens & à garder tous les uſages ; & le cinquieme, dans la maniere de prendre ſon parti dans les différentes occaſions qui peuvent ſe préſenter.

La maniere de gouverner doit être telle qu'on puiſſe donner ſes ordres, les faire exécuter par l'armée entiere avec la même facilité qu'on trouveroit à ne commander que quelques perſonnes. Les préparatifs ſeront tels qu'ils doivent être, ſi dès le premier jour de votre marche juſqu'à celui qui finira la campagne, vous ne ceſſez jamais d'être en état de faire face à l'ennemi, & de le combattre, quelque part que vous puiſſiez le rencontrer, & dans quelque circonſtance que ce puiſſe être.

Les projets une fois concertés, les meſures une fois priſes, il ne faut aucun délai dans l'exécution : rien ne doit plus arrêter ; on ne doit plus craindre ni les fatigues, ni les peines, ni les dangers, ni la mort même.

Par l'exactitude à employer tous les moyens & à garder tous les uſages, je n'entends autre choſe ici, ſi ce n'eſt qu'il faut toujours faire obſerver exactement la diſcipline militaire ; qu'il ne faut jamais s'endormir à l'abri de ſes proſpérités ; qu'après la victoire même la plus complette, il faut être prêt à ſe meſurer avec de nouveaux ennemis & à recommencer le combat.

La maniere de prendre ſon parti dans les différentes occaſions ne ſauroit ſe déterminer. C'eſt aux lumieres & à la prudence du Général qu'il faut s'en rapporter. Que les châtiments & les récompenſes ſoient fixes : que les fautes reſtent rarement impunies ; mais qu'une belle action ſoit toujours récompenſée. Dès qu'un Général a reçu de ſon Souverain l'ordre de ſe mettre à la tête de ſes troupes, il ne doit rentrer chez lui qu'après la défaite entiere des ennemis. Il n'a plus de maiſon, il n'a plus ni parents ni amis ; le camp, ſes ſoldats doivent lui tenir lieu de tout. S'il meurt à la tête de ſes troupes, le jour de ſa mort ſera un jour de triomphe pour lui & pour tous ceux qui lui appartiennent.

Ou-tse dit : Il y a quatre sortes d'attentions à faire pour celui qui est à la tête d'une armée. La premiere regarde le temps, la seconde le lieu, la troisieme les circonstances, & la quatrieme l'état où les troupes se trouvent actuellement.

Dix mille Officiers, cent mille Soldats, toute une armée, de quelque nombre qu'elle soit composée, se trouvent à la disposition d'un seul homme ; & ce seul homme, c'est le Général. Quel temps plus favorable pour montrer ses vertus, pour faire paroître au grand jour ses belles qualités, pour illustrer sa patrie, pour immortaliser son nom & celui de son Roi ? C'est le temps de se surpasser lui-même, &, si j'ose le dire, de se mettre au-dessus de l'humanité.

Les chemins ne sont pas toujours unis, les routes ne sont pas toujours sures ; il y a des plaines & des montagnes, des lieux scabreux & des terreins aisés ; il y a des précipices & des défilés, des lieux arides & des lieux marécageux : un Général doit les connoître, pour en tirer tout le parti qui lui paroîtra le plus convenable & le plus avantageux. Rien ne doit lui échapper.

Les circonstances ne doivent point être l'effet du hasard ; un habile Général sait les faire naître à point nommé. Il sait l'art de commander & de se faire obéir ; il sait se faire aimer & craindre en même temps ; & comme il a l'estime des siens, on lui suppose les vues les plus profondes dans tout ce qu'il entreprend, n'y eût-il de sa part aucun dessein prémédité : il sait l'art d'en imposer à l'ennemi, de semer la discorde parmi les Officiers généraux tant de l'armée qu'il doit combattre que des villes qu'il veut conquérir, celui de faire en sorte que les subalternes les mépriſent, de mettre la division entre leurs soldats, &, en un mot, celui de disposer d'eux tous à son gré.

Un Général peut raisonnablement se flatter des plus heureux succès, s'il a fait en sorte que ses troupes soient bien exercées

& propres à toutes les évolutions, s'il les a rendu ennemies de l'oiſiveté & du repos, s'il les a rendu capables de ſouffrir la faim, la ſoif & la plus extrême fatigue ſans ſe décourager; ſi les chars, tant ceux qui ſont armés que ceux qui ſont pour le bagage, ſont toujours en bon état; s'ils ont, par exemple, de bonnes roues, de ſolides ferrements, & ſi tout ce qui les compoſe eſt aſſez fort pour réſiſter aux ſecouſſes des chemins les plus mauvais; ſi les barques, tant celles qui ſont pour le tranſport des vivres & des munitions, que celles qui ſont pour combattre, ont de bons avirons & de bons gouvernails, ſi elles ſont fortes & bien leſtées, ſi elles peuvent ſervir pour les différentes évolutions; ſi les chevaux peuvent être d'un bon ſervice, c'eſt-à-dire, s'ils ſont bien dreſſés, s'ils ſont dociles au frein, & s'ils prennent tous les mouvements qu'on voudra leur donner. Celui qui ſait avoir toutes ces attentions, & qui entre dans tous ces détails, comme pour ſe délaſſer, a quelques-unes des qualités qui conſtituent un bon Général. Mais il ne les a pas toutes encore: il faut de plus qu'il ait de la majeſté, de la bravoure, de la vertu & de l'humanité; s'il eſt tel, il ſera obéi, reſpecté, eſtimé, aimé des ſiens; il ſera craint & redouté des ennemis: ſes moindres volontés ſeront des ordres; tous ſes combats ſeront des victoires; il ſera le ſoutien de ſon Prince, la gloire de ſon regne, l'auteur de la tranquillité publique, & la terreur de ſes ennemis.

Ou-tſe dit: Les baſſins & les tambours doivent parler aux oreilles, les drapeaux & les étendards doivent parler aux yeux, les récompenſes & les châtiments doivent parler aux cœurs. Si le ſon des baſſins & des tambours ne déſigne pas clairement quels ſont les ordres de celui à qui tout doit obéir, ſi les couleurs & les différents arrangements des drapeaux & des étendards n'inſtruiſent pas ſuffiſamment ceux dont ils doivent être ſuivis, ſi les châtiments & les récompenſes n'ont

rien qui puiſſe piquer l'émulation ou inſpirer la crainte; quelque puiſſant que ſoit un Royaume, quelque nombreuſe que ſoit une armée, on ne doit s'attendre qu'à des défaites & à des malheurs. Un bon Général doit donner ſes ordres d'une maniere claire & préciſe, ſans ambiguité ni confuſion : inſtruite de ſes volontés, l'armée entiere doit s'ébranler au premier de ſes ſignaux; tous ceux qui la compoſent doivent être diſpoſés à toutes ſortes de marches & d'évolutions, ils doivent être prêts à affronter la mort & à la recevoir avec joie pour l'honneur de la Patrie & la gloire du Souverain.

Ou-tſe dit: Un des points les plus eſſentiels pour le bon gouvernement des troupes, lorſqu'elles ſont à la veille de quelque grande action, ou lorſqu'elles ſont ſimplement en campagne, eſt de connoître à fond ceux contre leſquels on doit combattre. Il faut qu'un Général ſoit au fait de toutes les qualités, bonnes ou mauvaiſes, de ſon adverſaire; il faut qu'il ait une attention continuelle à obſerver toutes ſes démarches, car c'eſt ſur elles qu'il doit régler ſa propre conduite: il faut qu'il ſache mettre à profit la moindre de ſes fautes, la plus petite de ſes inadvertences.

Si le Général ennemi eſt d'un tempérament qui le porte à la préſomption & à l'étourderie, il faut lui tendre des pieges, il faut ſans ceſſe lui donner le change; s'il eſt avare, & qu'il préfere les richeſſes à l'honneur, les petits avantages à la gloire de ſe faire un nom, il faut le ſéduire par les promeſſes & le corrompre par l'argent; s'il eſt ſans prévoyance, & que ſon camp ne ſoit pas abondamment pourvu de tout, il ne faut point en venir aux mains avec lui, il faut le laiſſer ſe morfondre & le réduire aux abois; s'il ſouffre que les Officiers Généraux ſoient orgueilleux & dans l'abondance, tandis que les ſubalternes gémiſſent ſous le poids de la miſere & manquent preſque de tout, s'il laiſſe murmurer impunément & qu'il

ſouffre les diſſentions & les inimitiés qui pourroient naître parmi eux, il faut achever de les diviſer ; ſi, lorſqu'il s'agit d'avancer ou de reculer, il eſt comme en ſuſpens, ſans ſavoir à quoi ſe déterminer, il faut lui fournir de nouveaux ſujets de crainte & l'engager par-là à de fauſſes démarches ; s'il n'eſt pas aimé des troupes, s'il n'a pas leur confiance, & qu'à peine il en ſoit obéi & reſpecté, il faut faciliter les moyens de déſertion à tous ceux qui pourroient avoir envie de l'abandonner, & faire naître cette envie dans le cœur même de ſes plus fideles ſoldats. S'il eſt campé dans des lieux unis, tâchez de l'en faire ſortir, & conduiſez-le, pour ainſi dire, dans des lieux ſcabreux ; quand vous l'y verrez engagé, donnez ſur lui avec toutes vos forces, & ôtez-lui tous les moyens de pouvoir retourner ſur ſes pas ; s'il eſt campé dans des lieux bas, d'où l'eau n'ait aucune iſſue pour pouvoir s'écouler, & qu'il vienne quelque pluie abondante, achevez de l'inonder ; s'il eſt campé dans de fertiles campagnes où il ait à ſouhait grains & fourrage, profitez du premier vent pour tout conſumer par le feu ; enfin s'il eſt campé depuis long-temps dans un même lieu, & que ce ſoit la pareſſe ou la crainte qui l'y retienne, allez le prendre au dépourvu, vous l'enfoncerez ſans peine.

C'eſt fort bien, dit Ou-heoú ; mais ſi je ne ſais point dans quel état ſont les ennemis, ſi j'ignore entiérement quelles ſont les qualités bonnes ou mauvaiſes de leurs Généraux, que dois-je faire pour m'en inſtruire ? Je ſuppoſe que les deux armées ſont déja en préſence & qu'elles s'obſervent mutuellement.

Voici, répondit Ou-tſe, comment vous pourrez en venir à bout.

Parmi ceux qui ne ſont pas entiétement de l'ordre inférieur, il faut choiſir ceux qui auront le plus de courage, le plus d'ardeur, & qui ſont prêts à tout entreprendre pour ſe faire un nom ou pour avancer leur fortune : compoſez-en un petit corps

&

& envoyez-le contre les ennemis, non dans le dessein de les vaincre par le moyen de ce petit nombre de braves que vous leur opposerez, mais seulement pour les connoître & pour les essayer. De votre côté soyez continuellement sur vos gardes, ayez l'œil à tout, que rien ne vous échappe : il faut que votre petit corps d'élite avance, recule, attaque, se défende & fasse généralement toutes les évolutions nécessaires pour faire développer tous les talents des ennemis, ou pour les mettre dans l'occasion de montrer leur peu d'habileté ; vous pourrez alors faire les observations suivantes.

Si, à la premiere alarme que vous leur ferez donner, les ennemis ne font pas un bruit tumulteux dans leur camp ; s'ils ne sortent pas de leurs lignes ou de leurs retranchements, & s'ils se donnent le temps de pouvoir tout considérer à loisir ; si, lorsque vous leur donnez l'appât de quelque avantage, ils font semblant de ne pas s'en appercevoir ; si lorsqu'ils sont sortis de leurs lignes vous voyez qu'ils marchent en silence & en bon ordre, que leurs rangs sont bien formés & serrés à propos, & que loin de se laisser prendre aux pieges qu'on pourroit leur tendre, ils en dressent eux-mêmes pour attirer l'ennemi, soyez sûr que ce sont de bonnes troupes qui ont à leur tête d'excellents Généraux : ne vous pressez pas de les attaquer ; vous courriez risque d'avoir du dessous. Si au contraire, dès que vos gens auront paru, les ennemis sont surpris de votre petit nombre, & courent à vous pour tenter de vous vaincre ou de vous enlever ; s'ils ne gardent aucun ordre dans leur marche ; s'ils vont avec une entiere sécurité & sans prendre les précautions que la prudence exige, n'hésitez point sur ce que vous avez à faire ; un pareil ennemi ne peut être que vaincu ; eût-il à sa disposition les armées les plus nombreuses, il ne sauroit vous résister.

ARTICLE V.

De la maniere de prendre ſon parti dans les différents changements qui peuvent arriver.

OU-HEOU dit : Si une armée dans laquelle il n'y auroit que de bons chars, d'excellents chevaux, des Généraux habiles & des troupes bien aguerries, rencontrant tout-à-coup l'ennemi, eſt miſe en déroute, & ſe trouve dans un déſordre affreux, ſans preſque s'en être apperçue ; que faut-il faire dans un cas pareil ?

Ou-tſe répondit : Il faut diſtinguer les différents temps où ce malheur peut arriver. Si c'eſt pendant la nuit que les ennemis ſoient venus vous ſurprendre, il faut recourir promptement aux tambours, aux trompettes & aux baſſins : ſi c'eſt en plein jour, il n'y a pas à délibérer, c'eſt aux drapeaux, aux étendards & aux pavillons que vous devez mettre le premier de vos ſoins : tous ces inſtruments doivent vous ſervir pour donner vos ordres ; il faut par conſéquent qu'ils ſoient à portée d'être vus ou entendus de tout le monde ; il faut qu'ils ſoient, pour ainſi dire, à vos côtés. Faites donner les différents ſignaux auxquels vos troupes doivent être accoutumées, ralliez-les promptement ; & s'il ſe trouve quelqu'un qui montre de la négligence à obéir, qu'il ſoit mis à mort ſur-le-champ : dans une telle circonſtance, vous ne devez votre ſalut qu'à votre ſévérité ; l'indulgence à laquelle vous pouvez être porté dans d'autres occaſions, cauſeroit ici votre perte. Votre armée une fois ralliée, combattez en bon ordre.

Je comprends, dit Ou-heou. Mais ſi, lorſque je m'y attendrai le moins, je vois tout-à-coup venir contre moi une armée très nombreuſe, que faut-il que je faſſe pour n'en être pas accablé ?

Ou-tſe répondit : Il faut diſtinguer les lieux où vous vous trouverez alors : ſi vous êtes dans des lieux vaſtes & ſpacieux, il faut vous retirer à petit bruit, & aller camper ailleurs : ſi vous êtes dans des lieux étroits, il faut vous retrancher, & attendre que l'ennemi vienne pour vous forcer ; en ce cas, dix contre un combattent à armes égales. En général, ce n'eſt que dans des lieux étroits, ſcabreux & de difficile accès, qu'une petite armée peut ſe meſurer avec une armée nombreuſe, & que dix mille hommes peuvent combattre contre cent mille.

Je ſuis au fait, reprit Ou-heou. Je me ſuppoſe à préſent dans une poſition toute ſinguliere ; la voici : Je ſuis à la tête d'une nombreuſe armée, compoſée d'excellentes troupes ; mais je ſuis campé de façon que derriere moi ſont des montagnes eſcarpées ; à gauche, je ne vois que des précipices ; à droite, j'ai des fleuves & des rivieres, & je n'ai devant moi que des lieux profonds & marécageux, pleins de dangers. Les ennemis ont élevé de fortes redoutes de diſtance en diſtance, ils ſont bien armés & bien retranchés. Si je veux retourner ſur mes pas, c'eſt comme ſi je voulois tranſporter des montagnes : ſi je veux avancer, c'eſt comme ſi je courois à ma perte. Les vivres ne me manquent point encore, mais enfin je ne ſaurois demeurer long-temps dans une pareille ſituation ſans m'expoſer à me voir réduit à ce qu'il y a de plus affreux. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faudroit que je fiſſe en pareil cas.

Ou-tſe dit : Il n'eſt pas aiſé, Prince, de ſatisfaire à la queſtion que vous me faites. Vous vous ſuppoſez dans les plus terribles embarras où un Général puiſſe jamais ſe trouver : cependant comme ce que vous venez de dire peut arriver, voici comment vous pourriez vous tirer de ce mauvais pas, ſi vous aviez le malheur ou l'imprudence de vous y engager.

Il faudroit commencer par faire une revue générale de vos troupes ; vous les partageriez enſuite en cinq corps, qui ſeroient comme autant de petites armées qu'il faudroit faire défiler en même temps par autant de chemins particuliers. Il eſt vraiſemblable que les ennemis ne ſauroient alors à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre : ils vous ſuppoſeroient des vues que vous n'auriez peut-être pas ; ils craindroient d'être attaqués, & chercheroient à deviner par quel côté ; ils n'oſeroient vous attaquer les premiers, parcequ'ils ignoreroient vos deſſeins ; & vous pourſuivriez ainſi tranquillement votre route, ſoit pour aller au combat, ſoit pour battre en retraite, & vous tirer d'un lieu où vous pourriez ſi facilement périr vous & toute votre armée.

Dans ces circonſtances, ſi vous croyez pouvoir vous battre avec ſuccès, n'engagez aucun combat ſans avoir fait les réflexions ſuivantes. Si vous devez vaincre, ce ne ſera ni par la bonté de votre cavalerie, ni par la valeur de vos troupes ; votre bonne conduite, votre prudence, votre habileté peuvent ſeules vous donner la victoire : ainſi, ſi les ennemis ſont continuellement ſur leurs gardes, s'ils connoiſſent toute l'importance des poſtes qu'ils occupent, s'ils maintiennent une exacte diſcipline parmi les ſoldats, contentez-vous d'abord de leur envoyer quelques détachements pour les harceler & les engager par-là à vous montrer ce qu'ils peuvent entreprendre. A cette ruſe ajoutez-en une autre ; envoyez-leur des députés, écrivez-leur des lettres pour les amuſer par la voie des négociations : s'ils ſe laiſſent prendre à cet artifice, allez les combattre lorſqu'ils s'y attendront le moins : ſi au contraire ils ſont dans de juſtes défiances, s'ils refuſent d'entrer en pourparler, s'ils ne veulent pas recevoir les lettres que vous leur aurez écrites, s'ils les brûlent ſans vouloir même les lire auparavant ; ſi voyant que les gens que vous leur aurez

envoyés ne ſont que des eſpions, ils les traitent comme tels & les font mourir en conſéquence; n'allez pas témérairement contre de tels ennemis, ne précipitez rien, donnez-vous le temps de tout prévoir & de pourvoir à tout. Si le haſard ayant fait naître l'occaſion de quelque action particuliere, il ſe trouve que vos gens aient eu du deſſous, gardez-vous bien d'en venir à une action générale, évitez même avec un grand ſoin juſqu'au plus petit combat, juſqu'à l'eſcarmouche: ſi au contraire vos troupes ont été victorieuſes, faites auſſi-tôt battre la retraite, empêchez-les d'aller à la pourſuite des fuyards: ſi les ennemis font ſemblant de prendre la fuite, ou cherchent par d'autres voies à vous attirer au combat, allez à eux en ordre de bataille, mais au petit pas. S'ils viennent à vous dans l'intention de vous forcer au combat, préparez-vous à les bien recevoir; diſpoſez tellement votre armée, que tous les corps qui la compoſent puiſſent ſe ſoutenir mutuellement; alors vous pourrez vous battre en toute ſureté & vous tirer avec honneur du mauvais pas ou vous vous trouverez engagé.

C'eſt fort bien, reprit Ou-heou: mais voici une autre ſuppoſition que je fais. Mon armée ſe trouve vis-à-vis de celle de l'ennemi qui veut me forcer à un combat que j'ai deſſein d'éviter; la terreur s'eſt emparée du cœur de mes ſoldats; je voudrois me retirer & je ne trouve aucun chemin: comment ſortir de cet embarras?

C'eſt, répondit Ou-tſe, en uſant de ſtratagêmes, que vous pouvez, en pareil cas, vous ſauver. Les circonſtances, votre ſituation, votre crainte même pourront vous les ſuggérer: cependant il faut avoir égard au nombre de vos troupes. Si elles ſont ſupérieures à celles des ennemis, tâchez de vous ouvrir un paſſage au travers de leurs bataillons; ſi au contraire elles ſont moins nombreuſes, retranchez-vous le mieux que vous

pourrez ; uſez d'artifices, donnez le change, attendez le reſte du temps & des occaſions.

Me voici, dit Ou-heou, dans une ſituation encore plus fâcheuſe. Je me trouve engagé dans mille périls ; je ne vois autour de moi que précipices, que montagnes eſcarpées, que vallées profondes, que gorges, que défilés ; & par ſurcroît de malheur une armée beaucoup plus nombreuſe que la mienne ſe montre tout-à-coup aux environs : que dois-je faire ?

Ne perdez pas un moment de temps, répondit Ou-tſe : précipitez vos pas, ſoit que vous vouliez atteindre ou éviter l'ennemi. Si la rencontre des deux armées s'eſt faite ſubitement, & qu'il faille en venir aux mains, ſans qu'il ſoit poſſible de l'éviter, faites pouſſer de grands cris à vos ſoldats : que le bruit des tambours, des trompettes & de tous les inſtruments de guerre ſe joigne aux henniſſements des chevaux pour effrayer ou pour faire illuſion à l'ennemi ; envoyez vos tireurs de fleches légeres & vos arbalétriers pour faire les premieres décharges ; ſoutenez-les, renouvellez-les, ayez ſans ceſſe des gens aux aguets qui obſervent tout, & qui vous rendent compte de tout ; envoyez-en d'autres pour enlever des vivres & des bagages : faites en ſorte que l'ennemi puiſſe ſe perſuader qu'il y a pluſieurs armées à ſes trouſſes ; en l'attaquant de pluſieurs côtés à la fois, vous le déconcerterez entiérement.

Mais, reprit Ou-heou, ſi mon armée ſe trouve entre deux montagnes fort élevées & dans un chemin fort étroit, que dois-je faire ?

Il faut, répondit Ou-tſe, que vos meilleures troupes ſoient à la tête des autres, que votre cavalerie & vos chars armés ſoient placés ſéparément & en état de faire face à tout en cas d'attaque, que vos pavillons & vos étendards ſoient déployés, mais ſans être élevés. Dans cette diſpoſition, attendez de pied ferme que l'ennemi veuille entreprendre quelque

chose. S'il n'ose avancer & que vous ayez lieu de croire qu'il ne sait à quoi se déterminer, faites marcher promptement l'élite de vos troupes, ne lui donnez pas le temps de se reconnoître, poussez-le au-delà des montagnes; alors faites agir votre cavalerie & vos chars pour lui inspirer la crainte & le mettre entiérement en déroute.

Voilà, dit Ou-heou, la maniere de se tirer d'affaire lorsqu'on est engagé dans des défilés. Mais si, me trouvant avec mon armée dans des lieux humides, entrecoupés par des ravines & des ruisseaux, dans des lieux pleins de marais, de vase ou de boue; si mes chevaux & mes chars sont tellement embourbés qu'ils ne puissent m'être d'aucun secours; & si, par surcroît de malheur, n'ayant ni bateaux ni radeaux ni autres choses semblables, j'apprends tout-à-coup que l'ennemi vient à moi, dans la disposition de me combattre; quel parti dois-je prendre pour me tirer d'embarras?

Prince, répondit Ou-tse, laissez alors vos chevaux & vos chars se tirer tranquillement d'affaire du mieux qu'ils le pourront. Pour vous, à la tête de ce que vous aurez de troupes légeres, avancez promptement du côté où vous découvrirez quelque hauteur. Si vous n'en appercevez aucune, faites attention au courant des ruisseaux, remontez vers leur source, vous ne tarderez pas à voir quelques côteaux ou quelques lieux plus élevés que les autres: rendez-vous-y le plutôt qu'il vous sera possible; & quand vous y serez arrivé, portez votre vue aussi loin qu'elle pourra s'étendre; examinez la contenance des ennemis; donnez les signaux nécessaires à vos troupes, tant à celles qui vous auront suivi, qu'à celles qui seront encore dans l'embarras. Si vous voyez que les ennemis s'engagent dans des lieux semblables à ceux que vous venez de quitter, attendez que la moitié de leur armée se soit mise hors

d'état de pouvoir ſecourir l'autre ; alors allez tailler en pieces celle qui ſera le plus à votre portée.

Ou-heou dit : Si le ciel conſtamment couvert ſe décharge par une ſi grande abondance de pluie qu'il ſoit impoſſible de faire agir les chevaux & les chars, & que, dans ces circonſtances, l'ennemi venant des quatre côtés, la terreur & la conſternation ſe répandent dans mon armée, quel eſt le parti que je dois prendre ?

Il ne faut pas attendre, répondit Ou-tſe, que vous ſoyez inondé pour penſer à faire agir les chevaux & les chars : dès les premieres pluies mettez les uns & les autres dans une poſition avantageuſe ; faites-leur occuper les lieux élevés. Si vous avez manqué à cette précaution, à une premiere faute n'en ajoutez pas une ſeconde, en voulant tirer parti de ce qui ne peut que vous nuire ou vous incommoder ; mettez tous vos ſoins à dégager vos chevaux & vos chars, & par le moyen des plus forts aidez les plus foibles, afin que tous enſemble vous puiſſiez gagner les hauteurs : quand vous y ſerez parvenu, attendez ſans inquiétude juſqu'à ce que ceux que vous aurez envoyés à la découverte des chemins viennent vous rendre compte de leur commiſſion ; alors, ou vous irez attaquer l'ennemi, ou vous vous tiendrez ſimplement ſur la défenſive, ſuivant que la prudence vous le ſuggérera. Si l'ennemi décampe le premier, ſuivez-le pas à pas juſqu'à ce que vous ayez trouvé une occaſion favorable pour le combattre avec ſuccès.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire, dit Ou-heou. Ce n'eſt plus contre une armée entiere que je dois combattre, c'eſt contre une infinité de petits partis ; ce n'eſt plus contre des troupes aguerries qui m'attaquent à découvert, c'eſt contre différentes bandes de voleurs qui m'enlevent tantôt des beſtiaux, tantôt des équipages, tantôt des proviſions, & toujours

jours quelque chose : comment venir à bout de pareils brigands ?

Le parti le plus sûr que vous puissiez prendre, répondit Ou-tse, c'est d'être continuellement sur vos gardes ; il faut de plus que vos bestiaux ne s'écartent pas trop loin hors du camp ; il faut que les équipages soient toujours sous les yeux de l'armée entiere ; il faut que ceux que vous enverrez au fourrage soient toujours bien soutenus, & que ceux qui les soutiennent soient toujours prêts à tout événement ; il faut outre cela mettre des troupes en embuscade avec ordre de n'attaquer les partis ennemis que lorsque ceux-ci, chargés de butin, prendront à la débandade le chemin du retour ; vous les mettrez aisément en pieces dans un temps où ils penseront à peine à se défendre, & où ils se trouveront entre deux feux.

Ou-tse dit : Après que vous vous serez rendu maître de quelque ville, voici comment vous devez vous conduire. Assemblez les principaux Officiers de votre armée, mettez-vous à leur tête, & rendez-vous dans le lieu où s'assemblent les Magistrats pour traiter les affaires ou juger les citoyens. Là, avec un air de bonté & d'affabilité propre à gagner les cœurs, donnez vos ordres en présence des chefs & des principaux du lieu ; faites-leur voir que le premier de vos soins est d'empêcher que les soldats ne se livrent au penchant qu'ils ont à commettre les crimes qu'ils se croient comme permis dans ces sortes d'occasions ; défendez sous de rigoureuses peines qu'on ne fasse aucun dégât, qu'on n'enleve rien de force ; que les maisons des citoyens soient comme sacrées, qu'on ne tue pas même leurs animaux domestiques, qu'on n'arrache aucun arbre, qu'on ne détruise aucun bâtiment, qu'on ne brûle aucun magasin. Faites assigner, par les Magistrats mêmes du lieu, des logements pour vos troupes ; tenez-vous-en d'abord à ce qu'ils auront déterminé, sauf à vous de faire ensuite les chan-

gements qui vous paroîtront néceſſaires lorſque vous ſerez un peu mieux inſtruit. Dans la diſtribution des emplois & des graces, n'oubliez pas entiérement les gens du pays : en un mot, que les vaincus puiſſent ſe féliciter en quelque ſorte de vous avoir pour vainqueur (1).

ARTICLE VI.

Des véritables moyens d'avoir de bonnes troupes.

OU-HEOU demanda : Suffit-il pour avoir de bonnes troupes, de faire obſerver une exacte diſcipline, de punir ſévérement, & de récompenſer avec libéralité ?

Prince, répondit Ou-tſe, je n'entreprendrai pas de faire l'énumération de tous les cas & de toutes les circonſtances où les récompenſes doivent avoir lieu, ni de ceux où vous devez employer les châtiments. Faire uſage à propos des uns & des autres eſt un article très important, & auquel vous devez toute votre attention. Cependant ce n'eſt pas ſur cela ſeulement que vous devez vous appuyer; il y a trois points eſſentiels d'où dépendent également la bonté de vos troupes & tous vos ſuccès.

Le premier : c'eſt de faire de ſi bonnes loix, que, dès qu'elles ſeront promulguées, tous ceux qu'elles regardent s'y ſoumettent avec plaiſir.

Le ſecond : c'eſt de faire en ſorte que dès qu'il y aura la

(1) Quoique les différentes queſtions de Ou-heou & les réponſes du Général aient été faites en différents temps, j'ai cru pouvoir les lier comme ſi elles avoient été faites dans une même converſation. Il y a ſimplement dans le texte, Ou-heou dit, Ou-tſe dit, &c. Du reſte je n'ai rien ajouté aux idées de l'Auteur, je les ai expliquées comme l'ont fait ceux des Commentateurs que j'ai conſtamment ſuivis dans tout le cours de cet Ouvrage.

moindre apparence de guerre, vos ſoldats ne ſoupirent qu'après le moment du départ, & que dès qu'ils ſeront raſſemblés en corps d'armée, ils ſoient dans la plus grande joie quand ils ſe croiront à la veille d'un combat.

La troiſieme enfin : c'eſt de diſpoſer tellement le cœur de vos Guerriers, que ni leur éloignement au-delà des frontieres, ni leur ſéjour dans les lieux où ils pourront manquer de tout, ne puiſſent leur faire perdre courage ou ralentir leur ardeur, & qu'ils n'enviſagent jamais la mort, de quelque part ou de quelque façon qu'elle leur vienne, que comme un ſujet de joie & de triomphe pour le Prince, pour la Patrie, pour le Général, pour eux-mêmes, & pour tout ce qui leur appartient.

Ou-heou ne répliqua pas ; mais après avoir quitté Ou-tſe, il fit donner ordre à tous les gens de guerre qui étoient dans ſes Etats, d'avoir à ſe rendre dans un certain temps dans le lieu qu'il leur détermina. Il fut obéi ; & quand l'aſſemblée fut formée, il s'y rendit en perſonne, & la fit partager en trois claſſes. La premiere étoit de ceux qui s'étoient rendu recommandables par quelque belle action, ou par leur habileté dans l'Art Militaire. La ſeconde étoit compoſée ſeulement de ceux qui avoient montré de la bonne volonté, & qui, ſans s'être diſtingués par aucun trait particulier de bravoure ou de capacité, avoient cependant toujours été très aſſidus à remplir leurs devoirs, & n'avoient jamais commis de faute contre le ſervice. La troiſieme renfermoit tous ceux qui n'avoient encore donné aucune preuve de ce qu'ils pouvoient ouſavoient faire dans l'exercice de leur profeſſion (1).

(1) Il eſt à préſumer que l'aſſemblée dont il s'agit ici, n'étoit compoſée que des Guerriers de l'ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire, des Officiers. Il ne paroît pas probable que le Roi voulût donner un feſtin à tous ceux qui avoient porté les armes. Quoi qu'il en ſoit, on conçoit quelle eſt l'idée de l'Auteur, & cela ſuffit.

On ſervit un repas magnifique, auquel le Roi ne dédaigna pas d'aſſiſter avec toute ſa Cour. Tout y étoit ſomptueux, tout y étoit délicat, tout y inſpiroit la joie. Il y avoit cependant une grande différence dans la maniere dont les convives furent placés & ſervis.

Ceux de la premiere claſſe étoient aux tables ſupérieures, leſquelles dreſſées ſur une eſtrade fort élevée, & ornées avec beaucoup d'art & de goût, offroient un ſpectacle des plus brillans: les mets qu'on y ſervit étoient variés, abondants, & délicatement apprêtés.

Au bas de ces premieres tables, ſur une eſtrade moins élevée, étoient ceux de la ſeconde claſſe. Il s'en falloit bien que leurs tables fuſſent auſſi propres & auſſi bien ſervies que celles de leurs voiſins, mais rien ne leur manquoit de ce qui pouvoit ſatisfaire leur appétit.

Au bas de ces deux rangs de tables, on avoit dreſſé quelques ais aſſez mal rangés, où ceux de la troiſieme claſſe eurent ordre de ſe placer. Il n'y avoit rien que de très commun dans les mets qu'on leur ſervit, & encore n'y en avoit-il pas abondamment.

Pendant tout le temps du feſtin, le Roi alloit de table en table, excitant les uns à manger, les autres à boire, & diſant des paroles obligeantes à tous ceux en particulier qui avoient fait quelques belles actions; il les leur rappelloit agréablement; il leur demandoit des éclairciſſements ſur leurs familles, ſur le nombre de leurs enfants, ſur leurs talents, &c. & après leur avoir fait eſpérer qu'il alloit penſer ſérieuſement à leur fortune, il leur fit diſtribuer, en attendant ces récompenſes, de quoi ſe réjouir avec leurs parents & leurs amis, & leur fit à tous quelques petits préſents. Avant que de les renvoyer, il voulut ſavoir de leurs propres bouches ſi, depuis qu'ils étoient au ſervice, ils n'avoient pas été oubliés dans

la distribution des graces, & s'il n'étoit jamais arrivé que quelqu'une de leurs belles actions eût été sans récompense. Ceux qui se trouverent dans le cas furent sur-le-champ dédommagés avec usure, & tous se retirerent pénétrés de joie, de satisfaction & de reconnoissance.

La fête n'auroit pas été complette, si les femmes de tous ces braves avoient été oubliées. Le Roi y avoit pourvu, en ordonnant pour elles un festin particulier, après lequel on leur fit de sa part de petits présents conformes à leur état & à leur sexe.

L'attention de ce grand Prince ne se borna pas à honorer les illustres Guerriers vivants; il voulut encore que ceux qui n'étoient plus, eussent aussi quelque part à ses bienfaits: il se fit donner une liste de tous ceux qui étoient morts au service depuis qu'il étoit monté sur le Trône; il en fit extraire les noms de ceux en particulier qui avoient perdu la vie ou en défendant la Patrie, ou en combattant contre l'ennemi, ou seulement à l'armée, dans le simple exercice de leur emploi: il voulut avoir une connoissance détaillée de tout ce qui concernoit les peres, meres, freres, fils & parents de tous ces braves militaires; & proportionnément au genre de mérite & à la nature des services rendus, il assigna des titres & des pensions annuelles, non moins utiles à tous ceux qui devoient en jouir, que glorieuses à la mémoire de ceux qui en étoient l'occasion.

Après cette cérémonie & ces beaux réglements, trois années s'étoient à peine écoulées, que le Roi de Tsin pensa à la guerre: il envoya une armée formidable pour passer la riviere Si ho & attaquer les Etats de Ouei, qui étoient gouvernés avec tant de sagesse par Ou heou.

Dès que la nouvelle s'en fut répandue, il y eut un empressement général & une joie universelle dans tous les ordres de

l'Etat. Les Grands & le peuple, les femmes même, tout étoit en mouvement, tout étoit en action : les uns aiguiſoient leurs épées & leurs dards, les autres nettoyoient leurs caſques & leurs boucliers, les meres exhortoient leurs enfants, les femmes leurs maris, l'artiſan travailloit aux machines & aux inſtruments; le ſimple citoyen préparoit les denrées & les proviſions : dans la ſeule capitale dix mille hommes ſe trouverent en état d'entrer en campagne avant même que le Roi eût donné ſes ordres pour aſſembler les troupes.

Charmé d'une telle conduite & d'un empreſſement ſi univerſel de la part de ſes ſujets, Ou-heou fit appeller Ou-tſe, & lui dit : Général, j'ai profité de vos inſtructions; jugez-en par l'ardeur qu'on témoigne par-tout pour mon ſervice; mettez-vous promptement à la tête de mes troupes, elles ſeront de cinquante mille hommes effectifs; allez combattre les Tſin, & faites-les repentir de leur témérité.

Prince, répondit Ou-tſe, il en eſt des hommes comme de l'air que nous reſpirons; rien n'eſt plus ſujet aux changements & aux viciſſitudes, rien ne demande davantage d'être connu & éprouvé. L'air eſt quelquefois pur & léger, quelquefois peſant & mal-ſain; il eſt tantôt froid & tantôt chaud, ſuivant les ſaiſons & les vents qui ſoufflent. Les hommes ſont pleins d'ardeur, de courage & de bonne volonté dans un temps; ils ſont pareſſeux, timides & indolents dans un autre. Un feu ſubit qui paroît d'abord devoir briller long-temps, s'éteint quelquefois bien vîte, & ne laiſſe pour tout veſtige qu'une fumée obſcure. S'habiller d'une même maniere dans toutes les ſaiſons, aller & venir, voyager ou ſe tenir tranquille chez ſoi, indifféremment en hiver comme en été, ſans avoir égard au temps ni aux circonſtances, c'eſt ce que les perſonnes ſenſées ne font jamais : vouloir mener à l'ennemi, ſans faire aucun choix, tous ceux qui montrent de la bonne volonté, c'eſt être impru-

dent, c'eſt être téméraire. Voudriez-vous, Prince, que votre Général ſe rendît la fable du Royaume de Ouei, qu'il devînt l'objet des railleries de vos ennemis, qu'il ſe perdît de réputation à la face de tout l'Univers, & qu'il expoſât vos Etats à devenir la proie de ceux qui n'ont rien tant à cœur que de les envahir? Non; ce n'eſt certainement pas ce que vous prétendez. Attendons une autre occaſion pour mettre à l'épreuve la bonne volonté de ceux de vos ſujets qui n'ont point encore porté les armes; attendons que nous ayons le temps de les former dans l'exercice de pluſieurs campagnes, dans l'attaque ou la défenſe de quelque ville, ou dans l'enceinte d'un camp. Il faut aujourd'hui tout bruſquer: les ennemis entrent dans vos Etats; ne leur donnez pas le temps de faire des conquêtes: ce n'eſt point avec cette multitude d'hommes ſans expérience, & dont la plupart ignorent peut-être encore les premiers éléments de la diſcipline militaire & de l'art des Guerriers, que vous pourrez en venir à bout. S'ils veulent me ſuivre, j'y conſens; mais qu'il me ſoit permis d'emmener encore avec eux quelques corps de vieux ſoldats accoutumés à braver les dangers & la mort: un ſeul d'entre eux en vaut cent des autres, il peut devenir formidable à un millier d'ennemis; & l'exemple de ce petit nombre peut vous former autant de héros que vous aurez de ſoldats.

Ou-heou fit attention à ce diſcours du Général, & lui permit de faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Ou-tſe ſe contenta d'ajouter aux troupes que le Roi avoit déja déſignées, & qui étoient actuellement ſur pied, cinq cents chars bien armés, & trois mille hommes de cavalerie: il ſe met à la tête de l'armée, part, atteint l'ennemi, le combat & remporte ſur lui une victoire complette. Son armée n'étoit que de cinquante & quelques mille hommes, tandis que celle des Tſin, ſes ennemis, étoit de cinq cents mille. De

pareils ſuccès, avec des forces ſi diſproportionnées, ne ſont dus qu'à l'art ſublime de ſavoir gagner les cœurs.

Avant le combat Ou-tſe harangua ſon armée en ces termes.

Officiers, ſoldats, vous tous qui êtes rangés ſous mes étendards, écoutez-moi. Vous allez vaincre, mais pour vaincre ſuivez l'ordre que je vais vous preſcrire. Vous qui combattez dans les chars, ne vous attaquez qu'aux chars des ennemis, pour les briſer ou pour les enlever. Cavaliers, ne taillez en pieces d'autres corps ennemis que ceux qui ſeront à cheval. Fantaſſins, n'enfoncez d'autres bataillons que ceux qui combattront comme vous à pied. Si vous renverſez cet ordre, nulle gloire particuliere à attendre, nul avantage à eſpérer. Ou-tſe fut obéi, & la victoire qu'il remporta fut célébrée dans tout l'Univers (1), qui en parle encore aujourd'hui avec admiration.

(1) Par l'Univers, on entend la Chine entiere, alors diviſée en pluſieurs Royaumes qui avoient leurs Souverains particuliers.

LES

LES CINQ ARTICLES
DU SE-MA-FA,
OU
PRINCIPES DE SE-MA
SUR L'ART MILITAIRE,

OUVRAGE composé en Chinois par SE-MA, Général d'Armée, & mis en Tartare-Mantchou par les ordres de l'Empereur KANG-HI, l'année Keng-yn, 27e du cycle de 60, c'eſt-à-dire, l'an 1710.



PREFACE.

EN liſant le Se-ma-fa, j'y ai trouvé des choſes qui m'ont paru intéreſſantes : c'eſt ce qui m'a déterminé à traduire ce livre. Il ne contient rien de plus que les deux autres ; mais le ſujet y eſt traité d'une maniere différente.

On ne doit pas s'attendre à y trouver des idées neuves, une méthode exacte & ſuivie, des deſcriptions curieuſes de campements & de batailles, ni aucun de ces détails dont ceux qui ont écrit ſur la Tactique des Grecs & des Romains ont embelli leurs Ouvrages. Ici, c'eſt un ancien Chinois qui parle, & c'eſt à des Chinois qu'il parle. Son ton, ſa maniere, tout eſt dans le goût de ceux de ſa Nation ; auſſi jouit-il d'une eſtime univerſelle. Il ne m'appartient point d'apprécier ſon mérite, la matiere qu'il traite n'eſt pas de mon reſſort. Je prie le Lecteur François de ne pas le juger à la rigueur, & de rejetter ſur moi tout ce qui pourroit ſe trouver dans cet Ouvrage de peu conforme aux principes de l'Art. Quoique j'aie fait tout mes efforts pour rendre les penſées de l'Auteur, il eſt probable qu'il y en avoit pluſieurs que je n'aurai pas exactement rendues. C'eſt l'inconvénient qui arriver à tous ceux qui écrivent ſur des matieres qu'ils n'entendent pas. Cela étant, medira-t-on, pourquoi avez-vous écrit ſur la guerre ? C'eſt, répondrai-je, parceque des

perſonnes reſpectables, dont les prieres ſont pour moi des ordres, l'ont voulu.

La Doctrine Militaire du grand Se-ma, expoſée dans ſon Ouvrage, diſent les Commentateurs, eſt ſuffiſante pour former d'excellent Guerriers. Ceux qui ſervent dans les armées, & ceux qui les commandent, peuvent également en tirer leur profit. C'eſt un puits tout creuſé; il n'y a qu'à ſavoir y puiſer: c'eſt un fourneau où ſont déja les matieres combuſtibles; il n'y a plus qu'à y mettre le feu & à s'en ſervir: c'eſt un vaiſſeau mis à flot & déja tout préparé; il ne faut plus que le diriger & le conduire, &c.

Se-ma, ajoutent les mêmes Commentateurs, a écrit cinq articles ſur l'Art Militaire; ils ſont ſi clairement énoncés & d'une pratique ſi utile, qu'en les étudiant, on s'inſtruit de tout ce qu'il y a de plus eſſentiel, & qu'en ſuivant ce qu'il indique, on eſt aiſément vainqueur de tous ſes ennemis.

Un jour que Se-ma donna commiſſion à Tchouang-kia, un des Officiers Généraux de ſon armée, de ſe trouver devant Yen-tſin, cet Officier, par négligence ou par quelque autre motif qui n'étoit pas légitime, n'exécuta pas à point nommé l'ordre qu'il avoit reçu; il arriva plutard qu'il ne devoit. Se-ma le fit venir en ſa préſence, & le fit mettre à mort à la tête de l'armée, ſans égard à la qualité dont le coupable étoit revêtu, ni à ſes parents,

qui étoient en crédit & en faveur, ni aux ſollicitations de tout ce qu'il y avoit de diſtingué dans ſes troupes. Cet exemple de ſévérité fut la cauſe primitive de toutes ſes victoires, car il n'y eut aucun des ſiens qui oſât dans la ſuite enfreindre les regles de la diſcipline, & ſon ſeul nom devint la terreur des ennemis.

Le nom de Se-ma eſt celui de la dignité dont ce Général étoit revêtu. Ainſi on l'appelle communément Sema, comme qui diroit le Général par excellence. Son vrai nom eſt Jang-kiu, & Se-ma-fa eſt le titre de ſon Ouvrage.



LES CINQ ARTICLES DE SE-MA.

ARTICLE PREMIER.

De l'Humanité, &c.

Les anciens Sages, les premiers Légiſlateurs, regarderent *l'humanité* comme le principe univerſel qui devoit faire agir les hommes : ils fonderent ſur la *juſtice* l'art ſublime du gouvernement : ils établirent *l'ordre*, pour diriger la juſtice : ils donnerent des regles de *prudence*, pour fixer l'ordre : ils conſacrerent la *droiture*, pour ſervir de meſure à tout (1). Pour ranimer *l'huma-*

(1) Les cinq vertus que les Chinois regardent comme capitales, & qui ſont la baſe ſur laquelle ils appuient leur morale, leur politique & leur gouvernement, ſont ce qu'ils appellent *jen*, *y*, *ly*, *tche*, *ſin*; c'eſt-à-dire, *jen* l'humanité, *y* la juſtice, *tche* la prudence, ou le ſage diſcernement réduit en pratique; *ly*, que j'ai rendu par *ordre*, ſignifie auſſi coutumes, mœurs, uſages conſacrés, politeſſe, cérémonies, &c. *ſin*, que j'ai rendu par *droiture*, ſignifie auſſi confiance, bonne foi, fidélité, &c.

nité qui s'éteignoit peu-à-peu dans le cœur des hommes, pour faire regner la *juſtice* dont on violoit les immuables loix, pour rétablir *l'ordre*, que les paſſions fougueuſes troubloient ſous les plus légers prétextes, pour faire valoir la *prudence* dont on mépriſoit les regles, pour ſoutenir la *droiture* qu'on affectoit de méconnoître, ils furent contraints d'établir *l'autorité*; & pour aſſurer & affermir l'autorité, pour la venger & la défendre, ils eurent recours à la *guerre*. Ils avoient de *l'humanité*, ils étoient *juſtes*, ils aimoient *l'ordre*, ils avoient de la *prudence* & de la *droiture*, & ils firent la *guerre*. On peut donc faire la guerre, on peut combattre, on peut envahir des villes, des provinces & des royaumes. Vû l'état où ſont actuellement les hommes, il n'y a plus de doutes à former à cet égard. Mais avant que d'en venir à ces extremités, il faut être bien aſſuré qu'on a l'humanité pour principe, la juſtice pour objet, la droiture pour regle. On ne doit ſe déterminer à attenter à la vie de quelques hommes, que pour conſerver la vie d'un plus grand nombre : on ne doit vouloir troubler le repos de quelques particuliers, que pour aſſurer la tranquillité publique : on ne doit nuire à certains individus, que pour faire du bien à l'eſpece : on ne doit vouloir que ce qui eſt légitimement dû, ne le vouloir que parcequ'il eſt dû, & ne l'exiger que comme il eſt dû. Il réſulte de là que la néceſſité ſeule doit nous mettre les armes à la main. Or, ſi l'on ne fait la guerre que par néceſſité, & avec les conditions que je viens d'indiquer, on aimera ceux même contre qui l'on combat, on ſaura s'arrêter au milieu des plus brillantes conquêtes, on ſacrifiera la valeur à la vertu, on oubliera ſes propres intérêts pour rendre aux peuples, tant vainqueurs que vaincus, leur premiere tranquillité & le repos dont ils jouiſſoient auparavant.

Quand on a l'humanité pour principe, on n'entreprend pas la guerre hors de ſaiſon, on ne l'entreprend pas ſans de légi-

times raiſons. On l'entreprendroit hors de ſaiſon ſi l'on faiſoit marcher les troupes pendant le temps des ſemailles ou de la récolte, pendant les grandes chaleurs de l'été, ou pendant les rigueurs de l'hiver, pendant le temps du grand deuil (1), ou pendant celui de quelque calamité publique, comme lorſque des maladies contagieuſes font de grands ravages parmi le peuple, ou lorſque, par l'intempérie de l'air ou le dérangement des ſaiſons, la terre, ſoit de votre côté, ſoit du côté de l'ennemi ſeulement, refuſe aux hommes ſes dons les plus ordinaires. La guerre ſe feroit ſans de légitimes raiſons, ſi on l'entreprenoit avant que d'avoir fait tous ſes efforts pour obtenir par des voies pacifiques ce qu'on veut ſe procurer par la force des armes; ſi, ſous divers prétextes, qui ne peuvent être que frivoles, on refuſoit opiniâtrément toute médiation; ſi enfin on ne prenoit conſeil que de ſoi-même, pour ſuivre les impulſions de quelque paſſion ſecrete, de vengeance, de colere ou d'ambition.

La guerre eſt par rapport au peuple ce qu'une violente maladie eſt par rapport au corps. L'une demande autant de précautions que l'autre : dans les maladies, il y a le moment d'appliquer les remedes, le temps de les laiſſer agir, & celui où ils doivent produire leurs effets. Dans la guerre, il y a le temps de la commencer, le temps de la pouſſer, & celui de la ſuſpendre ou de la terminer. Ne pas faire ces diſtinctions, ou, ſi on les fait, n'y avoir pas les égards néceſſaires,

(1) Par le grand deuil on entend ici les trois années pendant leſquelles toutes les affaires ſont interdites à celui auquel la mort a enlevé ſon pere ou ſa mere. Comme ce terme eſt un peu long, on l'a reſtreint à cent jours ſous la dynaſtie préſente. Ainſi, ſi le Roi de l'un des deux partis ſe trouve dans les circonſtances du grand deuil, ce ſeroit, ſuivant la doctrine chinoiſe, une très grande indécence que de faire la guerre.

c'eſt

c'eſt n'avoir aucun objet réel, c'eſt vouloir tout perdre, c'eſt n'avoir point d'humanité.

Si vous avez de l'humanité, vous ſaurez, vous ſentirez que tout affligé eſt reſpectable; vous n'ajouterez pas affliction ſur affliction, douleur ſur douleur, infortune ſur infortune. Dans ces ſortes d'occaſions, vous ne devez point avoir d'ennemis: quels ſentiments devez-vous donc avoir pour vos propres gens, pour vos amis mêmes?

Si vous avez de l'humanité, loin de vous refuſer à tout accommodement raiſonnable, vous vous prêterez, ſans aucune difficulté, à tous ceux qui ne ſeront pas évidemment contraires à la gloire de votre regne, ou aux intérêts réels de votre peuple; vous n'oublierez rien pour les faciliter, vous en chercherez les occaſions, vous les ferez naître.

Anciennement on ne pourſuivoit pas les fuyards au-delà de cent pas; on n'infligeoit aucune peine à ceux qui, par maladie ou par foibleſſe, ſe rendoient plus tard que les autres dans les lieux déſignés. Dans les marches ordinaires, on n'alloit pas de ſuite au-delà de trois jours, & chaque journée ne ſurpaſſoit pas le nombre de 90 li (neuf lieues). Lorſqu'on étoit arrivé au terme, & que le corps d'armée étoit formé, on publioit les loix de la diſcipline, on inculquoit à chacun les devoirs particuliers qu'il devoit remplir; on inſtruiſoit, on exerçoit, on animoit à bien faire; on n'oublioit rien pour ſe faire écouter & obéir. Pénétrés des tendres ſentiments qu'inſpire l'*humanité*, les Chefs mettoient toute leur attention à préſerver le ſoldat des maladies, à le mettre à couvert de la diſette & des autres incommodités, à lui ôter tout ſujet légitime de mécontentement & de murmure. N'ayant que la *juſtice* pour regle, ils puniſſoient les fautes; mais ils les puniſſoient ſans cruauté, ſans emportement, ſans colere. Pleins d'amour pour l'*ordre*, ils le gardoient ſcrupuleuſement, juſ-

ques dans les plus petites choſes, & faiſoient en ſorte que la multitude n'eût pas de ſatisfaction plus grande que celle de pouvoir les imiter. Après que l'armée étoit rangée en bataille, au premier coup de tambour, au premier ſignal, tout étoit prêt pour l'attaque. Les Généraux & les ſubalternes, les Officiers & les ſoldats, remplis d'eſtime les uns pour les autres, fruits de leur droiture réciproque, ſe croyoient mutuellement invincibles; &, de l'accord des cinq vertus capitales, l'*humanité*, la *juſtice*, l'*ordre*, la *prudence* & la *ſincérité* ou la confiance mutuelle, réſultoit une ſixieme, la vertu propre aux gens de guerre, la *valeur*. Ceux qui les premiers s'érigerent en Souverains, prirent le Ciel & la Terre pour modeles de leur Gouvernement. Le Ciel domine ſur la Terre, il la couvre, il l'éclaire, il l'embellit, il la fertiliſe. La Terre reçoit du Ciel ſa force & la vertu qu'elle a de faire valoir ſes propriétés & de les mettre en œuvre pour la production de toutes choſes. C'eſt elle qui leur diſtribue, avec une économie merveilleuſe, les différents ſucs dont elles ont beſoin pour ſe former, ſe nourrir & parvenir à leur point de perfection: elle n'eſt jamais oiſive; elle travaille inſenſiblement, mais ſans diſcontinuer; elle travaille lentement, mais avec fruit.

Les anciens Sages raſſemblerent les hommes qui ne vivoient point encore en ſociété, les mirent à couvert, les inſtruiſirent, leur firent connoître leurs devoirs réciproques, firent naître les talents, les développerent, & en déterminerent l'application; ils fixerent des uſages, prépoſerent des Magiſtrats & des Officiers pour les faire obſerver, ſe mirent à la tête d'eux tous, eurent des ſujets, & furent Rois. Dès-lors les regles de ſubordination, les récompenſes & les châtiments furent établis. Il falloit mettre un frein aux paſſions, il falloit animer la vertu & détourner du vice. On détermina divers genres de ſupplices & de punitions,

on assigna des prééminences, on imagina des dignités & des honneurs. On créa une nouvelle espece de biens & de richesses, par l'idée & la valeur qu'on attacha à certains métaux; biens de convention, richesses idéales, au moyen desquels on pouvoit se procurer les biens solides, les véritables richesses, tout ce qui étoit nécessaire à la vie & à l'entretien. On établit des titres pour servir de distinction entre les différents genres de mérite, & entre les différents degrés dans chaque genre: dès-lors il y eut des Princes, des Grands, des Mandarins & des Officiers de tous les Ordres: dès-lors il y eut des Provinces entieres données à titre de Souveraineté à ceux qui, par la qualité & l'importance de leurs services, avoient concouru d'une maniere extraordinaire au bien de la société. Comme tous ces établissements étoient à l'avantage de l'humanité, il falloit, par principe même d'humanité, empêcher qu'ils ne dégénérassent; il ne falloit rien oublier pour les maintenir dans leur pureté primitive; il fallut par conséquent corriger les infracteurs; il fallut punir les réfractaires: de là les dégradations & les humiliations, les privations des dignités & des revenus, les notes d'infamie & les proscriptions; de là enfin les guerres.

Les guerres ne sont donc venues au secours des hommes que comme un remede à de plus grands maux, que comme un remede inévitable. Mais dans les premiers temps, que de précautions ne prenoit-on pas avant que de les entreprendre! Dès qu'un Ouang, un Heou, un Po, ou tel autre petit Souverain feudataire de l'Empire, de quelque titre qu'il fût décoré, s'étoit rendu coupable de quelque crime, on le déféroit au Ty (à l'Empereur), comme au Maître absolu, qui avoit droit de le corriger, de le châtier, de le déposséder, & même de le mettre à mort, si le cas le requéroit. L'Empereur de son côté, pour n'être pas trompé par de hardis calomnia-

teurs, & pour ne pas agir témérairement, en s'en rapportant à des délateurs paſſionnés ou indiſcrets, envoyoit ſecrétement des Commiſſaires pour s'informer de la vérité. Si après toutes les informations & les recherches les plus exactes, il étoit prouvé que l'accuſé étoit véritablement coupable, alors il l'avertiſſoit, & l'exhortoit à réparer ſes fautes & à changer de conduite : il ne ſouffroit pas qu'on fît en ſon honneur les chanſons ordinaires, pendant le temps des aſſemblées générales ; il en faiſoit chanter au contraire de propres à le faire rentrer en lui-même, & dans leſquelles, ſous le nom de quelque Prince ſuppoſé, on blâmoit tous les écarts dont on prétendoit le corriger.

Une conduite ſi douce de la part du Souverain, envers des vaſſaux qu'il pouvoit châtier rigoureuſement, engageoit pluſieurs à ſe reconnoître & à rentrer de bonne foi dans les devoirs dont ils s'étoient écartés : alors ils rentroient en poſſeſſion de leurs Etats. Ceux au contraire qui perſiſtoient opiniâtrément dans le mal, étoient dépoſſédés & punis proportionnément à ce dont ils s'étoient rendu coupables. Rien n'étoit plus *humain*, rien n'étoit plus *équitable* que la maniere dont on ſe comportoit dans ces ſortes d'occaſions : tout s'y paſſoit avec *ordre*, tout s'y faiſoit avec *prudence*, & la *droiture* la plus exacte réuniſſoit tous les cœurs. Le Souverain appelloit à la Cour celui qu'il vouloit châtier : s'il obéiſſoit exactement & ſans délai, & ſi ſa faute n'étoit pas du nombre de celles qui ne méritent aucun pardon, après quelque légere punition, on le retenoit pour l'employer, ſans diſtinction, à tout ce qu'on jugeoit à propos, en ne lui donnant d'autre titre que celui de courtiſan *apprentif de ſes devoirs* (1). Il

(1) J'ai rendu les mots chinois *hiao-li* par ceux d'apprentif de ſes devoirs. *Hiao* veut dire *apprendre*, & *li* ſignifie, cérémonies, uſages, mœurs,

demeuroit ainſi ſans grade & ſans emploi fixe, juſqu'à ce qu'il eût donné des preuves ſuffiſantes de repentir, juſqu'à ce que, par de nouveaux mérites, il eût effacé les taches dont il s'étoit ſouillé, juſqu'à ce qu'enfin il ſe fût rendu digne de recevoir de nouveaux bienfaits. S'il n'obéiſſoit pas, ou ſi, ſous divers prétextes, il cherchoit à éluder les ordres qu'on lui avoit donnés, l'Empereur le déclaroit rebelle; mais cette déclaration ſe faiſoit avec tant d'appareil & de lenteur, que le coupable avoit encore tout le temps de rentrer dans le devoir.

On indiquoit une aſſemblée générale, on aſſignoit le jour où tout le monde devoit être rendu; &, ce jour arrivé, l'Empereur, à la tête de ſes Vaſſaux, des Princes, des Grands de tous les Ordres, & des cent principaux Mandarins de l'Empire, ſe rendoit au lieu déterminé pour cette cérémonie. Là il détailloit les fautes de celui contre lequel on alloit procéder. Il diſoit: » Le Prince, Ouang, Heou ou Po, de tel » endroit, a déſobéi à mes ordres, il a manqué à ſes princi- » paux devoirs, à telle ou telle de ſes obligations envers moi » ou envers le Peuple qui lui eſt confié; il a abandonné la » vertu pour ſe livrer au vice; il a renverſé l'ordre établi par » le Ciel; il a donné, ſans raiſon légitime, des ſujets de cha- » grin à ceux qui, par leurs vertus ou par leurs talents, ne » méritoient que des récompenſes, ou tout au moins que des

---

devoirs, &c. La punition dont on parle ici eſt de temps immémorial, elle eſt encore en uſage aujourd'hui à l'égard des Mandarins que l'Empereur ne veut pas perdre entiérement. On les caſſe de leur emploi, & on les laiſſe dans quelque tribunal, ou ſous la direction de quelque Grand, qui s'en ſert comme bon lui ſemble pour le ſervice de Sa Majeſté. Des Mandarins ainſi punis ne manquent pas d'être bientôt rétablis; mais il faut pour cela que ceux à qui ils ont été confiés rendent un bon témoignage de leur conduite.

» éloges ou des encouragements, & telles autres choſes ſem-
» blables, après leſquelles il ajoutoit: Au ſurplus, il n'a écouté
» ni mes avis ni mes menaces, & il perſiſte dans ſes crimes
» comme dans ſa déſobéiſſance. Je vous en avertis, vous
» qui, en vertu des dignités & des charges dont vous êtes
» honorés, devez concourir avec moi au maintien des Loix
» & au bon ordre de l'Empire, afin que nous prenions de
» concert les meſures les plus efficaces pour remédier au
» mal «.

Après que l'Empereur avoit ainſi parlé, cette auguſte aſſemblée concluoit unanimement à la mort du rebelle, & au châtiment de tous ceux qui lui étoient dévoués, s'ils n'abandonnoient promptement ſon parti. On adreſſoit en commun une courte priere au ſuprême Empereur du Ciel, aux Eſprits du ſoleil, de la lune, des étoiles, à tous les Eſprits de la terre en général, & à ceux qui préſident aux générations en particulier. On s'adreſſoit auſſi aux Ancêtres de tous les Rois, des Princes, des Grands & des Mandarins, pour les avertir de ce qu'on alloit faire, & on diſoit: » Ce n'eſt que malgré nous que
» nous nous déterminons à renverſer, à détruire & à verſer
» du ſang: que la faute en ſoit ſur celui qui nous met dans
» cette triſte néceſſité; nous ſommes certains de ſes crimes &
» de ſon obſtination; ſa rébellion eſt manifeſte: nous devons
» au Ciel, aux Eſprits, à vous-mêmes & à tout l'Empire, de
» détruire ce qui mérite ſi peu d'être conſervé, & de mettre à
» mort celui qui eſt ſi peu digne de vivre «.

Ce diſcours fini, l'Empereur nommoit les Généraux; il choiſiſſoit parmi ſes Vaſſaux ceux qui devoient aller en perſonne contre le rebelle; il déterminoit le nombre & la qualité des troupes que chacun devoit fournir; il aſſignoit le temps précis où la campagne devoit commencer; & avant que de congédier l'aſſemblée, il leur donnoit à tous les inſtructions ſuivantes.

» Vous êtes devenus les instruments des vengeances du Ciel : » n'allez pas vous-mêmes, par vos propres crimes, encourir » la disgrace de ce même Ciel que vous devez venger. » Combattez avec courage, mais avec discrétion ; combattez » de toutes vos forces, mais sans cruauté ; en un mot, épar- » gnez le sang, le plus qu'il vous sera possible, sans nuire à » votre dessein. Voici en particulier ce que je vous recom- » mande, & ce que vous devez prescrire à tous ceux qui » seront sous vos ordres, afin qu'ils l'observent dans l'occa- » sion. Quand vous serez entrés dans les terres qui sont sous » la domination du rebelle, pleins de respect pour les Esprits » qui y préfident, vous ne ferez rien qui puisse les déshonorer » ou les attrister. S'il se trouve des représentations de quel- » qu'un d'eux, vous ne les briserez point : vous ne mar- » cherez point à travers les terres où il y a du riz, ni sur » celles qui produisent les autres choses nécessaires à la vie : » vous ne dégraderez pas les fôrets, vous n'abattrez pas les » arbres qui portent du fruit, & vous ne foulerez pas les plantes » & les herbes utiles. Vous ne nuirez point aux six sortes d'ani- » maux domestiques (1) ; vous n'emploierez pas la force pour » vous en procurer l'usage, encore moins pour vous les appro- » prier : vous n'enleverez point les istruments du labourage, les » ustensiles, ni rien de ce qui est nécessaire à un ménage. » Quand vous aurez pris quelque ville, vous n'en détruirez » pas les murailles, vous veillerez à la conservation de toutes » les choses qui sont faites avec art, & au salut du citoyen. » Quelque part que vous vous rencontriez, vous ne mettrez

(1) Les Chinois comptent six sortes d'animaux domestiques : 1°. le cheval, l'âne, le mulet & toute bête de somme : 2°. le bœuf, &c. 3°. le mouton, &c. 4°. le chien, le chat, &c. 5°. la poule, l'oie, & tous les oiseaux de basse-cour : 6°. le cochon.

» jamais le feu pour consumer les campagnes ou les maisons : » vous donnerez du secours aux vieillards & aux enfants ; » vous n'attaquerez point ceux qui sont hors d'état de se dé- » fendre. Après un combat, vous aurez un soin particulier » des blessés, vous les ferez panser exactement, & vous leur » procurerez tous les autres soulagements qui dépendront de » vous. Ceux des ennemis que vous trouverez avec des bles- » sures, doivent éprouver les mêmes attentions de votre part, » jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une parfaite guérison ; » alors vous les renverrez chez eux, en leur donnant libéra- » lement de quoi vivre pendant la route, afin qu'ils servent de » consolation à leurs parents, & qu'ils soient auprès de leurs » compatriotes des preuves non équivoques de votre huma- » nité. Si vous rencontrez quelque parti ennemi, vous ne le » combattrez pas, vous favoriserez même sa fuite, pour peu » qu'il soit disposé à la prendre. Votre principal objet est » d'aller droit au rebelle : atteignez-le le plutôt que vous le » pourrez ; combattez-le de toutes vos forces ; prenez-le mort » ou vif : dès qu'il sera en votre puissance, que tout acte » d'hostilité cesse, & qu'on me donne promptement avis de » tout.

Voilà comment on se comportoit autrefois avant que d'entreprendre la guerre. Dans la maniere dont on procédoit pour la conclure, pour la déclarer, pour s'y préparer, pour la commencer, pour la finir, il n'y avoit rien qui se ressentît de la passion ; tout, au contraire, y respiroit l'humanité. Ce n'etoit qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources qu'on en venoit à cette dure nécessité ; ce n'étoit que pour maintenir l'ordre, que pour faire observer les loix & fleurir la vertu ; ce n'étoit que pour délivrer le peuple de toute vexation, pour lui faciliter l'usage légitime des commodités de la vie, & pour lui procurer cette douce tranquillité qui favorise l'industrie

l'induſtrie & le travail, & qui fait que chacun eſt content de ſon ſort ; ce n'étoit enfin que parcequ'on y étoit obligé, & qu'il n'y avoit aucun moyen de s'en diſpenſer : auſſi dès que celui qui en étoit l'occaſion avoit été pris ou mis à mort, dès que les principaux coupables avoient été punis, la paix étoit rendue à l'Univers, & le peuple vaincu ſe faiſoit un devoir & un plaiſir de ſe ſoumettre aveuglément à un vainqueur dont il étoit sûr qu'il ne recevroit que de bons traitements & des bienfaits : tout rentroit alors dans l'ordre. On nommoit un nouveau Prince pour remplacer celui qu'on venoit de détrôner, & l'on travailloit efficacement à réformer tous les abus : on obvioit, autant qu'il étoit poſſible, aux inconvénients, aux prétextes & à tout ce qui pouvoit donner occaſion à de nouveaux troubles : on déterminoit des cérémonies & une muſique : on aſſignoit au nouveau Souverain le rang qu'il devoit tenir dans l'Empire ; &, en lui déſignant les neuf ſortes de crimes dont il devoit avoir grand ſoin de purger ſes Etats, & les neuf eſpeces de châtiments qu'il devoit employer pour les punir, on lui faiſoit entendre que s'il ſe trouvoit lui-même coupable, on le traiteroit, ſans rémiſſion, de la même maniere dont on vouloit qu'il traitât les autres, puiſque c'étoit la loi générale de l'Empire. Sur cela on publioit de nouveau les articles ſuivants, dont on donnoit une nouvelle copie authentique à chacun des Princes qui avoient des terres à titre de Souveraineté.

1°. Quiconque, fier de ſa puiſſance, de ſon autorité ou de ſa force, opprimera les innocents, ou exercera quelque injuſtice envers les foibles ; *qu'il ſoit privé de tout emploi & dépouillé ignominieuſement de tout ce dont il n'a pas eu honte d'abuſer.*

2°. *On châtiera irrémiſſiblement par des ſupplices proportionnés tous ceux qui troubleront la tranquillité publique ou qui cauſeront quelques dommages aux citoyens qui vivent ſelon les loix.*

3°. *C'eſt dans le Tan* (1) *& ſur l'Autel qu'on doit décider du ſort de ceux qui, durs & injuſtes chez eux, étendent leur dureté & leur injuſtice juſques chez leurs voiſins, ſoit en empiétant ſur leurs terres, ſoit en moleſtant leurs ſujets.*

4°. *Qu'on ſoit exact à nettoyer les campagnes & les grands chemins de tous ceux qui peuvent y faire du dégât, ou les infeſter par leurs brigandages.*

5°. *Entrez à main armée dans les terres de tous ceux qui ſe croyant aſſez forts pour réſiſter, ont refuſé d'obéir aux ordres ſupérieurs.*

6°. *On doit faire rentrer en lui-même un Prince qui auroit fait mourir quelqu'un de ſes proches, & exiger de lui les réparations convenables.*

7°. *On doit exterminer celui qui, de quelque maniere que ce puiſſe être, auroit procuré la mort à ſon légitime maître.*

8°. *On doit rompre toute communication avec ceux qui ne ſuivront pas les uſages établis, qui enfreindront les loix, ou qui mettront quelque obſtacle pour empêcher que le gouvernement n'ait ſon cours ordinaire.*

9°. *On éteindra toute la race de ceux qui, ne ſuivant aucune regle, ſe conduiſent, au-dehors & au-dedans, en brutes plutôt qu'en hommes* (2).

---

(1) Le *Tan*, dit un Commentateur, étoit un autel dreſſé dans le lieu où ſe tenoient les aſſemblées des Princes Vaſſaux de l'Empire. Sur cela je crois que c'étoit à l'aſſemblée générale à décider du ſort de ceux, &c.

(2) Par ceux qui *ſe conduiſent en brutes plutôt qu'en hommes*, il faut entendre, dit un Commentateur, tous ceux qui, ſans être envoyés par aucune autorité légitime, s'aſſemblent par troupes & ſe répandent dans les campagnes & dans les villages pour y piller, détruire & commettre toutes ſortes de crimes; ceux encore qui détruiſent les ſépultures, qui entrant dans les maiſons y renverſent les lieux deſtinés à honorer les Ancêtres, & conſacrés aux Eſprits qui préſident aux générations, &c. J'ai ſouligné

Ainſi finiſſoit la cérémonie, après laquelle chacun ſe retiroit, pour ſe diſpoſer à l'exécution de ce qui avoit été réſolu d'un commun conſentement.

ARTICLE II.

Précis des devoirs particuliers du Fils du Ciel (1).

CE n'eſt point par flatterie que, d'un commun conſentement, on a donné au Chef ſouverain de toute la Nation le nom ſublime de Fils du Ciel : on a voulu faire entendre que de même que le Ciel travaille, ſans diſcontinuer, à fournir à la Terre tout ce qui lui eſt néceſſaire pour concourir à la production de toutes les choſes dont elle renferme le principe dans ſon ſein, ainſi celui qui eſt chargé de gouverner l'Empire, doit être occupé ſans ceſſe à lui procurer tout ce qui peut contribuer à le maintenir dans l'ordre & dans la ſplendeur. Le Ciel & la Terre conſervent entre eux un accord admirable; il en doit être de même de l'Empereur & de ſes Sujets. Le Ciel répand ſes influences ſur la Terre; la Terre les

les neuf eſpeces de punitions aſſignées aux neuf différentes ſortes de crimes, afin qu'on y fît attention. Je crois que ces loix particulieres n'étoient données aux Vaſſaux de l'Empire, à toutes les déclarations de guerre qui ſe faiſoient, que pour les engager à ſe tenir ſur leurs gardes, & pour leur donner le droit de punir par eux-mêmes, ſans qu'il fût beſoin de recourir à l'Empereur, ceux de leur ſujets ou de leurs voiſins qui ſe trouveroient dans le cas.

(1) Il ne s'agit dans cet Article que des devoirs particuliers de l'Empereur à l'égard des gens de guerre, qui ſont appellés du nom général de Sujets. Autrefois, comme je l'ai dit dans une autre occaſion, tous les Sujets étoient tenus, de ſept en ſept familles, de fournir, ſuivant l'accord fait entre elles, hommes, chevaux, chariots, &c.

reçoit & en profite : l'Empereur doit éclairer par ſes inſtructions & exciter par ſes exemples ; les Sujets doivent écouter avec docilité & ſuivre avec exactitude. Le Ciel ne ſe montre pas le même à tous les lieux de la terre indifféremment ; il répand ſes bienfaits ſur les uns, en même temps qu'il fait ſentir ſes rigueurs ſur les autres. Le Souverain doit mettre une juſte différence entre ceux de ſes Sujets qui ſe conduiſent différemment. Il en eſt qui ſont dignes de récompenſe ; il en eſt auſſi qui ne méritent que des châtiments. Qu'il n'épargne pas ceux-ci ; qu'il ſoit libéral envers les autres.

Tout Fils du Ciel qu'il eſt, l'Empereur a lui-même ſes inſtructions à ſuivre & ſes exemples à imiter. Ses inſtructions ſont dans les maximes établies par les Sages qui l'ont précédé ; il trouvera ſes exemples dans la conduite de ces mêmes Sages qui ont gouverné avec tant de ſuccès l'Empire qu'ils lui ont tranſmis. Si l'Empereur ſe conforme à ſes modeles, les Sujets ſe conformeront aux leurs. Si le Souverain ne manque pas à ſes prédéceſſeurs, les Sujets ne manqueront point à leur Souverain. Tous les devoirs réciproquement obſervés, voilà le terme. L'inſtruction & les exemples de la part du Souverain ; la docilité & l'exactitude de la part des ſujets, voilà les chemins qui y conduiſent.

Les loix de la ſubordination ſont celles que les anciens Sages inculquerent avec le plus de ſoin. Pour les faire obſerver & en rendre la pratique d'éternelle durée, ils les établirent ſur les fondements les plus ſolides, c'eſt-à-dire, ſur la vertu, ſur l'intérêt propre, ſur la néceſſité. La vertu les fit eſtimer, l'intérêt propre les fit accepter, la néceſſité les fit ſuivre. La même chaîne qui lie les Sujets à leur Souverain, lie le Souverain à ſes Sujets : elle tient au même objet par ſes deux bouts, le commandement & l'obéiſſance. Le commandement doit être abſolu, mais éclairé ; il doit avoir de l'humanité, mais avec diſcrétion ;

il doit être plein de douceur, mais d'une fermeté à toute épreuve. L'obéiſſance doit être ſpontanée avec affection, prompte avec exactitude, fidelle avec conſtance. Un Souverain & des Sujets qui manqueroient de ces qualités reſpectives, manqueroient également leur but.

Chez nos Anciens le commandement n'étoit jamais au-deſſus des forces de l'obéiſſance, & l'obéiſſance ſe prêtoit volontiers à toute ſortes de commandement; la vertu ne mettoit point obſtacle à la juſtice, & la juſtice ne nuiſoit pas à la vertu; la ſimple capacité ne portoit point envie à l'induſtrie, & l'induſtrie honoroit la capacité; la valeur ne mépriſoit pas la force, & la force n'opprimoit pas la valeur: toutes les vertus, tous les talents, toutes les qualités étoient de concert, & s'entr'aidoient mutuellement pour parvenir enſemble à la même fin.

On ne donnoit des ordres que pour pourvoir au bien commun, on ne les donnoit qu'à propos, on les faiſoit exécuter avec regle: l'obéiſſance répondoit au commandement: on n'envoyoit pas de troupes contre un Royaume où les loix étoient en vigueur; & quand on faiſoit la guerre, on ne s'enrichiſſoit pas aux dépens des vaincus: la vertu étoit d'accord avec la juſtice. Loin d'opprimer ſes Sujets, le Souverain diſtinguoit leurs différents genres de mérites, il les employoit, il les honoroit, il les récompenſoit à proportion; l'envie ne pouvoit avoit lieu, l'induſtrie & la capacité s'aidoient l'une & l'autre, & brilloient chacune d'un double éclat. Les Magiſtrats, dans l'enceinte des villes & des villages, les Généraux à l'armée & dans le camp, puniſſoient les fautes, ſans diſtinction des coupables. Les vertus civiles floriſſoient au-dedans, les qualités guerrieres brilloient au-dehors; le bon ordre regnoit par-tout, la valeur & la force concouroient à le faire obſerver.

Eclairés par les inſtructions du Souverain, animés par ſes

exemples, les Sujets de tous les Ordres ſe portoient d'eux-mêmes à pratiquer la vertu, à ſuivre les loix, à ſe conformer aux uſages, à contribuer de tout leur pouvoir à l'avantage & au bonheur de la ſociété. Les Magiſtrats, les Officiers, tous ceux à qui le Souverain confioit quelque portion de ſon autorité, n'étoient pas des hommes que le haſard ou la faveur euſſent élevés ; c'étoient des hommes connus, des hommes éprouvés, des hommes long-temps exercés, des hommes enfin propoſés par des Sages qui déterminoient en quelque ſorte le choix qu'on en faiſoit. Comme c'eſt d'un tel choix qu'on faiſoit dépendre la gloire & le bonheur de l'Etat, le Prince y donnoit toute ſon attention, & n'oublioit rien de ce qu'il falloit pour le faire avec ſuccès. Ainſi, ſoit en paix, ſoit en guerre, tout proſpéroit dans l'Empire; ſuite naturelle du bon gouvernement.

Lorſque la néceſſité faiſoit recourir aux armes, & qu'il falloit ou combattre des ennemis, ou punir des rebelles, on mettoit tous ſes ſoins à ce que la guerre ne fût pas de longue durée. On la terminoit en peu de temps, parceque perſonne n'avoit intérêt à en prolonger le cours: on combattoit ſans animoſité, parcequ'on ne combattoit que pour venger les loix & le bon ordre: on ſe diſpenſoit même de combattre, quelques préparatifs qu'on eût faits & quelque favorable que fût l'occaſion, ſi, par artifice, ou autrement, on pouvoit engager les ennemis ou les rebelles à rentrer dans le devoir; & cette victoire étoit réputée la plus glorieuſe, parcequ'elle étoit la victoire propre de la juſtice, & le triomphe de l'humanité.

Du temps du grand Yu (1) tout ſe concluoit dans l'enceinte

(1) Pour épargner au Lecteur la peine d'aller chercher ailleurs, je répéterai ici ce que j'ai dit peut-être plus d'une fois. Le grand Yu eſt le fondateur de la premiere Dynaſtie Chinoiſe connue ſous le nom de *Hia*. Il monta ſur

même du Palais. C'eſt là que les Chefs faiſoient le ſerment de venger le Ciel & les Ancêtres ; & quoique le commun des Sujets ignorât ce qui ſe paſſoit, il n'étoit aucun d'eux qui ne ſe prêtât à tout ce qu'on exigeoit, parcequ'il n'étoit aucun d'eux qui ne fût perſuadé de l'amour paternel dont l'Empereur étoit pénétré pour eux tous.

Les Empereurs de la Dynaſtie Hia, ſucceſſeurs du grand Yu, après avoir délibéré dans le Conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire, donnoient leurs ordres en conſéquence, diſpoſoient tout pour la guerre ; & après que les préparatifs en étoient achevés, alors ſeulement on avertiſſoit les gens de guerre d'avoir à ſe tenir prêts, & on exigeoit d'eux le ſerment ordinaire. Mais comme il n'étoit perſonne qui ne fût convaincu de la tendre affection de ces grands Princes pour les peuples qui leur étoient ſoumis, & de la droiture de leurs intentions dans tout ce qu'ils entreprenoient, il n'étoit perſonne auſſi qui voulût en ſavoir plus qu'on ne vouloit lui en dire. L'unique ſollicitude de chacun étoit dans l'attention extrême qu'il avoit, & dans les ſoins qu'il ſe donnoit afin de ne manquer à rien de tout ce qu'il falloit pour exécuter avec ſuccès les ordres qui émanoient de l'autorité ſuprême.

---

le trône l'an 2207 avant J. C. Il a eu dix-ſept ſucceſſeurs de ſa race, laquelle perdit l'Empire l'an 1766 avant J. C. Les Chang ſuccéderent aux Hia l'an 1766 avant J. C. & ce fut le fameux Tcheng-tang qui fut le premier Empereur de cette ſeconde Dynaſtie, que l'on connoît également ſous le nom de *Yn*, & qui fut éteinte par les Tcheou, l'an 1122 avant J. C. Ou-ouang eſt le premier de cette troiſieme Dynaſtie qui fut reconnu Empereur. Lorſqu'on parle en général des trois premieres Dynaſties, on entend principalement ceux qui en ont été les fondateurs, & ceux de leurs deſcendants qui les ont imités dans la maniere de gouverner l'Empire ; car dans chacune de ces trois Dynaſties il y a eu de méchants Princes, qu'on ne prétend pas certainement donner pour modeles, &c.

Sous la Dynaſtie des Yn, les Empereurs donnoient leurs ordres comme ils le jugoient à propos : ils mettoient des armées ſur pied, quand ils les croyoient néceſſaires : ils les faiſoient entrer en campagne dans le temps qu'ils déterminoient eux-mêmes ; & après que le camp avoit été tracé, les troupes, avant que de s'y enfermer, prêtoient le ſerment ordinaire, en dehors de la porte, à meſure qu'elles ſe préſentoient pour entrer. Mais comme on étoit perſuadé dans tout l'Empire que le Souverain n'avoit d'autre but, dans tout ce qu'il faiſoit, que le bien réel de ſes ſujets, on étoit également ſatisfait de tout ce qu'on lui voyoit entreprendre, & l'on ſe portoit à tout avec un plaiſir égal, dès qu'il s'agiſſoit de lui obéir.

Pendant que les Tcheou gouvernoient l'Empire, il n'y avoit que les Généraux qui fiſſent le ſerment. Ils le faiſoient à la tête de l'armée, immédiatement avant le combat ; ils le faiſoient ſur le tranchant de leurs épées, & ils le faiſoient comme des victimes qui ſe dévouoient ſans retour pour le ſalut public. Leur intrépidité paſſoit juſques dans le cœur du moindre ſoldat ; & le peuple, ſous cette Dynaſtie, fut un peuple de guerriers.

Les ſerments, de quelque nature qu'ils puiſſent être, ne doivent avoir lieu que pour les choſes du premier ordre & de la derniere importance. On en exigeoit anciennement des gens de guerre, non pas tant pour s'aſſurer de leur fidélité, que pour les convaincre qu'il n'y avoit rien au-deſſus de ce à quoi on alloit les employer. On vouloit les engager à ſe porter à cette grande affaire avec toute l'attention, tous les ſoins, toute l'ardeur & tous les égards qu'elle mérite, puiſque c'eſt d'elle que dépendent également le bonheur & le malheur de l'humanité. Avant que de l'entreprendre, les Souverains, les Généraux, les Officiers, les Soldats, le Peuple même, tous doivent

y voir de la juſtice & de la néceſſité, afin que, de quelque maniere qu'elle ſe termine, les générations qui ſuivront ne puiſſent pas leur imputer à crime le ſang qui va couler, ni les larmes qu'on va faire répandre.

Tels étoient les uſages que l'on obſervoit ſous les trois premieres Dynaſties. La fin qu'on ſe propoſoit étoit la même, mais on y arrivoit par différentes voies. Sous les Hia, la vertu étoit parvenue à ſon plus haut point de perfection : l'humanité & l'amour de l'ordre étoient gravés dans tous les cœurs, les Tribunaux n'étoient occupés que du ſoin de diſtribuer des récompenſes. Sous les Yn, on fut obligé d'employer la rigueur; on fit fleurir les loix en châtiant ceux qui les tranſgreſſoient; les exécutions des criminels ne ſe firent que dans les marchés publics; la juſtice fut exacte & inflexible. Les récompenſes & les châtiments eurent également lieu ſous les Tcheou : on diſtribuoit les dons dans l'enceinte des Tribunaux, en préſence des Grands & des principaux Mandarins : on infligeoit les peines à la vue de la multitude, au milieu des places publiques : la vertu, le mérite, les belles actions avoient leurs récompenſes; les vices, de quelque nature qu'ils fuſſent, avoient leurs châtiments. Les Hia gouvernerent en peres tendres; les Yn, en juges ſéveres; les Tcheou, en Souverains équitables. Le but des uns & des autres étoit de faire pratiquer le devoir; ils prirent différents moyens pour y parvenir. Un Empereur éclairé peut & doit trouver ſon modele dans quelqu'un des grands Princes de ces trois premieres Dynaſties : les circonſtances le détermineront pour le choix.

Avoir trop de troupes ſur pied eſt un déſavantage égal à celui d'en avoir trop peu : un ſage Souverain ſait prendre un juſte milieu. Il faut qu'il y en ait aſſez en tout temps pour faire aiſément le ſervice & pour la garde des principales villes. Dans les cas imprévus, ce nombre ſuffira, en attendant, pour re-

pouſſer ou pour amuſer un injuſte agreſſeur. Les ſoldats ne doivent être armés ni trop à la légere ni trop peſamment : leurs armes ne doivent être ni trop longues ni trop courtes. La longueur des armes en rend le maniement difficile ; leur briéveté en borne trop l'uſage. Si elles ſont trop longues, elles deviennent préjudiciables par l'embarras qu'elles cauſent ; ſi elles ſont trop courtes, elles deviennent inutiles. Des ſoldats trop peſamment armés n'ont plus de force pour combattre ; elle eſt employée toute à ſoutenir le poids dont ils ſont chargés : des ſoldats qui ſont armés trop à la légere, ne peuvent ni enfoncer l'ennemi, ni lui réſiſter ; ils ſont bientôt renverſés ou mis en fuite. La maniere la plus avantageuſe d'être armé, eſt celle qui nous met en état d'attaquer l'ennemi en même temps que nous pouvons nous garantir des coups qu'il nous porte. Les armes doivent avoir un poids fixe & une meſure déterminée. Ce poids & cette meſure doivent être proportionnés à la taille & aux forces du commun des hommes.

Les chars ne doivent pas être par-tout ni toujours de même ; il doit y en avoir de différentes formes, ſuivant les différents uſages auxquels on les deſtine. Sous les trois premieres Dynaſties, il y avoit les chars *à crochets*, les chars *à tête de tigre*, les chars *précurſeurs*, les chars *accouplés*, & les chars *à tête de dragon*. Chaque eſpece de char avoit, outre cela, des marques diſtinctives particulieres déterminées par le Souverain lui-même. Sous les Hia c'étoit une figure d'homme noir qu'on repréſentoit ſur les étendards : ſous les Yn ce furent des nuages, & ſous les Tcheou on y peignoit des portions d'une terre jaune. Les Hia furent bienfaiſants comme l'aſtre qui nous éclaire ; les Yn furent redoutables comme le tigre, & les Tcheou furent actifs comme le dragon. Le diſcernement, l'application à leurs devoirs, & les circonſtances les rendirent tels. Les uns & les autres travailloient de toutes leurs forces à former de bons guerriers ;

mais ils ne leur donnoient pas pour cela la préférence sur les autres membres de l'Etat. Ils savoient que lorsque les gens de guerre sont en nombre suffisant, dociles, bien choisis, robustes & bien disciplinés, l'Empire est à coup sûr dans un état de vigueur & de force propre à tout entreprendre, & que le peuple peut jouir tranquillement de tous les avantages de la paix; mais ils savoient aussi que s'il y a un grand nombre de troupes, & qu'elles soient sans talents, sans valeur, vicieuses & mal disciplinées, alors le peuple s'épuise, devient pauvre, hors d'état de remplir ses principales obligations, vicieux même, & quelquefois rebelle. C'est pourquoi ils avoient un grand soin d'instruire ceux qui suivoient le parti des armes, de leur inspirer la vertu, de les former à la discipline, d'empêcher qu'ils ne fussent à charge aux citoyens, qu'ils ne nuisissent au peuple, qu'ils n'épuisassent inutilement les provisions, qu'ils ne dépeuplassent les campagnes, qu'ils n'employassent les bêtes de somme dans les temps où elles sont nécessaires pour la culture des terres; en un mot, ils savoient éviter les deux extrémités, ils ne vouloient ni trop ni trop peu de troupes, ils n'en vouloient point d'inutiles, & ils n'en vouloient que parcequ'ils ne pouvoient pas ne pas en avoir. Ils avoient pour maxime que l'ordre est la base de tout, & ils le faisoient observer. Ils avoient des regles déterminées, au moyen desquelles les gens de guerre se préparoient à marcher sans confusion, à combattre sans désordre, à vaincre sans cruauté, à triompher sans orgueil, & ils les faisoient garder: ils mettoient une juste différence entre les différents corps de troupes qu'ils avoient sur pied, ils leur donnoient un arrangement convenable; ils faisoient en sorte que, lorsqu'on tenoit la campagne, les fantassins ne fussent pas obligés de marcher jusqu'à se fatiguer, que les chars ne fussent pas chargés jusqu'à pouvoir être endommagés, que les chevaux ne travaillassent pas jusqu'à être

haraſſés. Ils diſpoſoient tellement les choſes, que tout le monde devoit être prêt à obéir ſur-le-champ aux ordres qu'on pouvoit donner dans les occaſions même les plus imprévues: ils vouloient que les mieux diſciplinés d'entre les ſoldats fuſſent toujours à la tête des autres pour leur ſervir de modeles: ils vouloient enfin qu'une armée, en quelque poſition qu'elle pût ſe trouver, fût toujours dans l'abondance des vivres, des munitions & de toutes les choſes néceſſaires; qu'elle fût toujours prête à faire face à l'ennemi, & à le combattre avec avantage; que le ſervice ſe fît en tout avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe; que les différents corps n'euſſent entre eux aucune altércation, aucun ſujet de jalouſie; qu'ils fuſſent tous de concert pour atteindre le même but, & pour procurer enſemble le bonheur, la gloire & la tranquillité de l'Empire.

Ces ſages Souverains donnerent toujours aux lettres la préférence ſur les armes. Perſuadés que les richeſſes faiſoient diſparoître les qualités guerrieres pour leur ſubſtituer le luxe, la molleſſe & tous les vices qui en dépendent, ils ne ſouffroient point de Guerriers opulents. Convaincus que les richeſſes & l'autorité, lorſqu'elles ſont jointes à la force, peuvent cauſer les plus grands maux, peuvent ébranler l'Empire juſque dans ſes fondements, ils ne donnerent aux plus diſtingués d'entre les Guerriers qu'un crédit limité, que des titres purement honorifiques, qu'une abondance ſans ſuperflu.

Ceux qui portent les armes ſont ſans ceſſe expoſés à s'écarter du ſentier qui conduit à la vertu; ceux qui profeſſent les lettres doivent les y diriger : les Guerriers négligent ſouvent les cérémonies, & s'écartent des uſages établis; les Lettrés doivent les y rappeller : les armes ſe plaiſent dans l'agitation & le tumulte; les lettres aiment le repos & la paix : celles-là portent à la férocité; celles-ci adouciſſent les mœurs. Tels étoient les principes ſur leſquels nos anciens Rois régloient leur con-

duite. Aussi la vertu ne restoit jamais cachée ; on la produisoit au grand jour : les talents n'étoient point enfouis ; on tiroit parti de tout : la valeur & les brillantes qualités qui l'accompagnent, n'étoient ni orgueilleuses ni téméraires ; la modestie & la prudence les conduisoient.

Sous le Grand Yu, on n'avoit ni récompenses ni châtiments déterminés ; la *vertu* étoit à son plus haut point de perfection, & le peuple s'y portoit de lui-même. Sous les Hia ses Successeurs, on détermina des récompenses, on ne fixa rien sur les châtiments ; le peuple devenu moins simple & plus instruit eut besoin d'être excité ; la *saine doctrine* fut entiérement développée & éclaircie dans tous ses points. On prit une route opposée sous les Yn. On établit des punitions, on fit pratiquer la vertu & fuir le vice, par la seule crainte des châtiments ; l'*autorité* fut respectée, elle profita de tous ses droits. Les Tcheou imiterent les uns & les autres ; ils instruisirent, ils encouragerent, ils inspirerent de la crainte, ils donnerent des récompenses, ils infligerent des peines ; & les avantages qu'ils procurerent à l'Empire égalerent en peu de temps tous ceux de leurs sages prédécesseurs.

Ces trois illustres Dynasties se soutinrent avec gloire, autant de temps qu'elles suivirent tout ce que leurs fondateurs leur avoient transmis de doctrine & de réglements politiques pour le gouvernement de l'Empire ; mais dès qu'une fois, sous des Princes foibles, on commença à s'écarter de ce qui avoit été établi, & à négliger tantôt une coutume & tantôt une autre, les loix allerent en décadence, les mœurs se corrompirent ; on forma des brigues, il y eut des complots & des révoltes, jusqu'à ce qu'enfin une une nouvelle race vint s'asseoir sur un trône qui étoit si mal occupé, & en exclut pour toujours ceux qui n'étoient pas dignes de le remplir. Quels exemples pour un Souverain que ceux que nous ont laissé les fon-

dateurs & les premiers Rois de ces trois célebres Dynasties ! ils sont dignes de tous nos éloges, ils sont dignes de l'admiration de tous les hommes ; ils doivent être imités par ceux qui, tenant sur la terre la place du Ciel, doivent donner des loix à l'Univers. Sous ces grands Princes, la vertu, le mérite & tous les talents étoient connus, étoient honorés, étoient employés avec toutes les distinctions qui leur convenoient ; & c'est pour cela que bien loin de s'éteindre ou de s'affoiblir, ils prenoient chaque jour de nouvelles forces, chaque jour ils brilloient d'un nouvel éclat. Le peuple n'étoit ni paresseux ni contraint ; il travailloit assidument, mais librement & avec joie. Les gens de guerre n'étoient jamais oisifs ; leurs occupations se succédoient les unes aux autres avec ordre & sans discontinuer, ils empêchoient qu'il n'y eût du désordre dans les villes, ils mettoient à couvert les campagnes, ils veilloient à la sureté des grands chemins. Les uns & les autres menoient une vie laborieuse, mais exempte d'inquiétude & de peines ; les uns & les autres rempliſſoient leurs devoirs, parceque ceux qui étoient à leur tête, parceque les Souverains eux-mêmes rempliſſoient les leurs avec exactitude.

ARTICLE III.

Précis des Devoirs particuliers de ceux qui commandent (1).

L'AUTORITÉ reſpective eſt la baſe ſur laquelle eſt appuyé tout ce qui a rapport au Gouvernement, & c'eſt de l'uſage qu'on en fait que dépendent tous les ſuccès, quels qu'ils puiſſent être. Ainſi, régler & affermir l'autorité, eſt le premier & le plus important de tous les devoirs, & ce doit être l'objet des premieres attentions d'un Général.

Savoir connoître & apprécier une bonne action quelle qu'elle ſoit; diſtinguer, parmi les fautes que l'on commet, celles qui peuvent avoir des ſuites d'avec celles qui ne ſont d'aucune conſéquence, & faire réparer à propos les unes & les autres; avoir une fermeté à toute épreuve quand il s'agit de faire obſerver la diſcipline; inſtruire & exercer, ſans aucune exception, tous ceux qui doivent être employés; fermer toutes les voies de déſertion à ſes propres ſoldats, les ouvrir au contraire & les faciliter aux ſoldats ennemis; recevoir avec bonté tous ceux du parti oppoſé, & pouvoir s'en ſervir comme de ſes propres gens; profiter des lumieres de tous ceux qui ſont en état de donner de bons conſeils, & avoir l'art de pénétrer leurs véritables ſentiments, lors même que par quelque motif de crainte, de politique ou d'intérêt, ils n'oſeroient les déclarer

(1) Cet Article, diſent les Commentateurs, eſt très renommé parmi les gens de guerre: on le donne ici tel qu'il a été compoſé par Se-ma lui-même. Il eſt inconteſtablement de lui, ainſi que les deux ſuivants. Ceux qui embraſſent le parti des armes doivent y faire une attention particuliere, & mettre à profit toutes les maximes qui y ſont énoncées.

à découvert; favoriſer l'induſtrie & tous les talents militaires; récompenſer la valeur, punir la lâcheté, exciter l'émulation, étouffer les murmures, faire mouvoir tout le monde à ſon gré, comme on le veut & quand on le veut, c'eſt avoir établi l'autorité. Mais pour en venir à bout, il faut gagner les cœurs, s'attirer l'eſtime & ſe concilier une reſpectueuſe crainte: il faut faire en ſorte que tous ceux qui compoſent une armée ſoient unis de ſentiments comme de conduite, qu'ils ſe regardent mutuellement comme le ſoutien les uns des autres, qu'ils n'aient tous qu'un même objet, qu'ils ſoient prêts à tout ſacrifier pour obéir au Général. Le Général lui-même doit obéir aux loix & à tout ce qu'elles preſcrivent: il doit être éclairé, juſte, impartial, plein de droiture, déſintéreſſé, & il ne doit rien entreprendre que pour l'avantage commun. Par avantage commun, il faut entendre celui qui rejaillit, ou ſur le corps général de la nation, ou ſimplement ſur le total de l'armée. Un tel avantage eſt de tous le plus réel, le plus ſolide & le plus glorieux. Il n'eſt point ſujet aux recherches toujours périlleuſes pour ceux qui en ſont l'objet, aux traits empoiſonnés de l'envie, aux critiques calomnieuſes, aux viciſſitudes & aux renverſements. Il eſt étayé par la multitude, protégé par le Souverain, il ſe ſoutient par lui-même.

Un Général éclairé eſt comme un flambeau ardent qui répand au loin ſon éclat, & à la lueur duquel les Officiers des différents ordres conduiſent ſurement tous ceux qui leur ſont ſoumis. Un Général juſte & ſans partialité détruit tout ſujet de mécontentement & de murmures, il ſe fait aimer, lors même qu'il inflige des peines & des châtiments. Un Général plein de droiture ſait rougir à propos, ne craint point de reconnoître ſes fautes & n'a pas honte de les avouer; il travaille efficacement à les réparer. Un Général déſintéreſſé n'épargne ni ſes ſoins ni ſes peines, ſacrifie tout au bien de la patrie, n'eſt

jamais

jamais la dupe des artifices de l'ennemi, n'enfante point des projets d'ambition, ne cherche point à s'enrichir, ne ſe laiſſe pas corrompre par l'appât des honneurs & des richeſſes ; il eſt à l'épreuve de tout. Un Général qui réunit dans ſa perſonne toutes ces qualités, eſt ſans contredit un bon Général : il ſait que le moindre relâchement dans la diſcipline peut avoir des ſuites très funeſtes, & il empêche qu'il ne s'y en introduiſe : il ſait que, malgré toutes ſes attentions, il eſt preſque impoſſible qu'il ne ſe gliſſe quelque abus ; il eſt en état de les voir & il ne craint pas de les corriger : il ſait que punir trop ſévérement les petites fautes, eſt un auſſi grand mal que celui de punir trop légérement les grandes ; qu'une attention trop ſcrupuleuſe à les punir toutes, eſt un auſſi grand inconvénient que celui de n'en punir aucune ; que laiſſer dans l'oubli ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs belles actions, c'eſt éteindre l'ardeur guerriere, & étouffer en quelque ſorte l'amour de la gloire ; & qu'exalter, faire valoir & payer pour ainſi dire toute action militaire qui n'a rien qui ne ſoit du devoir commun, c'eſt avilir la valeur & déprimer le vrai mérite. Ces deux excès étant également préjudiciables, il les évite l'un & l'autre, il prend un juſte milieu ; il punit & récompenſe à propos.

Sous un ciel favorable les proviſions ſe font aiſément, la joie regne dans tous les cœurs : ſur un terrein avantageux les troupes peuvent ſe ranger à l'aiſe, elles peuvent ſe garantir de tous les accidents fâcheux. Quand on eſt en même temps ſous un ciel favorable & ſur un terrein avantageux, on peut tout mettre à profit. La ſalubrité de l'air, la facilité des évolutions, l'uſage libre des armes, l'abondance & la bonté des aliments, l'aiſance & la commodité, le contentement général, tout cela dépend des lumieres de celui qui commande, & de ſon attention à tirer parti du *ciel* & de la *terre*. Une armée qui ſe trouveroit expoſée à une chaleur brûlante ou à un froid trop

rigoureux, à des vents impétueux ou à des pluies exceſſives, qui ſe verroit reſſerrée dans des lieux étroits & de difficile iſſue, ou qui ſe trouveroit dans des lieux ſtériles, mal-ſains & où il y auroit à ſouffrir la faim, la ſoif & une diſette de tout, n'eſt guere réduite à quelqu'une de ces extrémités que par la faute de ſon Général, qui n'a pas eu *du ciel & de la terre* (1) toutes les connoiſſances qu'il auroit dû ſe procurer pour remplir dignement ſon emploi.

Un bon Général doit avoir reconnu tous les poſtes importants, s'en être emparé, & les faire garder avec ſoin: il doit diſpoſer ſes troupes de telle ſorte que celles qui ne combattent qu'avec des armes courtes (2), ſoient toujours ſoutenues par celles dont les armes peuvent atteindre au loin: il doit faire couvrir les unes & les autres par les arbalétriers, & par tous ceux en général qui peuvent lancer des fleches ou des javelots: il doit ranger ſes ſoldats de façon que cinq ne faſſent qu'un, & qu'un ſeul ſoit pour ainſi dire quintuple de lui-même; c'eſt ainſi qu'il doit les faire combattre en les faiſant circuler, & en les renouvellant ſans ceſſe, pour avoir ſans ceſſe des hommes toujours frais. Cinq hommes inſéparablement unis, n'ayant qu'une même façon d'agir & de vivre, qu'un même but, qu'un même intérêt, ne voyant, ne parlant, n'entendant, ne ſen-

(1) *La connoiſſance du ciel & de la terre*, dont il eſt parlé dans cet Article, n'eſt autre choſe que la connoiſſance du climat particulier des lieux où le Général doit faire camper ſon armée. Celui qui commande les troupes doit ſavoir, dit Se-ma, en quel temps les pluies, les vents, les orages, les frimats, le chaud & le froid ſont les plus ordinaires, afin de ne pas expoſer ſon armée mal à propos. Voilà ce que les Chinois appellent *la connoiſſance du ciel. Par la connoiſſance de la terre*, ils entendent ce que nous entendons nous-mêmes par les mots de géographie, topographie, &c.

(2) Les armes *longues & courtes* dont parle l'Auteur, & qui étoient

tant qu'en commun, n'étant affectés que des mêmes objets, & n'ayant, pour ainsi dire, que les mêmes passions, ne trouveront rien qui soit au-dessus de leur portée; ils se soutiendront dans les marches, ils s'animeront dans les combats, ils s'éclaireront dans les doutes, ils se soulageront dans les peines, ils s'encourageront dans les craintes, ils se serviront mutuellement de frein contre les vols, les rapines, les brigandages, & contre toute action illicite & déshonorante.

Le Général a ses idées propres, les Officiers & les Soldats ont les leurs qui leur sont propres aussi: si elles different entre elles, rien ne réussira; si elles s'accordent, tout ira bien. Faire préparer des magasins d'armes & de vivres, disposer des chevaux, des chariots & des bêtes de somme, assigner les postes & les emplois, ranger les troupes, les instruire & les exercer, les rendre promptes, lestes & vaillantes; envoyer des espions chez les ennemis, en avoir dans son propre camp pour ne rien ignorer de ce qui s'y passe: tout cela regarde le Général. Mettre la main à l'œuvre, travailler avec ardeur & sans se rebuter, souffrir sans murmure la faim, la soif & la fatigue; exécuter avec fidélité tous les ordres reçus, s'exposer sans crainte à tous les dangers dès qu'il s'agit d'obéir, remplir avec exactitude

---

en usage de son temps, sont de cinq sortes, dont les noms sont *Mou*, *Y*, *Yeou*, *Kou*, *Tchi*.

Le *mou* étoit fait avec du bois de bambou, un de ses bouts étoit armé de fer; il étoit long de douze pieds. Le *y*, autrement dit *y-mo*, étoit une espece de lance ou de pique longue de vingt pieds ou de vingt pieds quatre pouces. Le *yeou*, ou autrement dit *yeou-mo*, étoit une espece de demi-pique longue de douze pieds. Le *kou* étoit une arme dont la longueur étoit de six pieds quatre pouces; le fer en étoit plat & de la largeur de deux pouces. Le *tchi* étoit une arme dont il y avoit deux especes. Celles de la premiere étoient longues de vingt-quatre pieds, & celles de la seconde n'avoient que douze pieds de longueur.

juſqu'au plus petit de ſes devoirs, c'eſt l'affaire des Subalternes & des Soldats. Le Général & les troupes qu'il commande ne font entre eux tous qu'un ſeul & même corps. Une armée eſt comme un grand arbre, le Général en eſt le tronc, les Officiers & les Soldats en ſont les branches.

Pour bien conduire une armée, pour la commander dignement, il faut de toute néceſſité employer la *vertu*, la *valeur* & *l'art*; la *vertu*, dans la maniere de faire la guerre en général; la *valeur*, dans les batailles & les combats; l'*art*, dans la diſpoſition & l'arrangement des troupes. Il faut employer les hommes à ce qu'ils aiment d'inclination; il faut leur fournir les moyens de déployer leurs talents & de les faire valoir; il faut prendre en tout le contrepied de l'ennemi.

Le *Ciel*, les *Avantages*, le *Bon*, ſont trois choſes auxquelles on doit une attention particuliere. Choiſir tellement le jour où l'on doit faire quelque opération importante, qu'on ne puiſſe jamais être forcé de le changer; faire ſes marches de telle maniere qu'elles ſoient toujours ſures & ſans obſtacles; ſavoir ſaiſir le moment de la victoire, c'eſt avoir fait attention au *Ciel*. Avoir en abondance toutes les proviſions néceſſaires en tout temps & en tout lieu, couler ſoi & les ſiens des jours ſains, dans un contentement qu'on ne craint point de perdre, c'eſt avoir pourvu aux vrais *Avantages*. Maintenir le gros de l'armée dans une poſition toujours favorable & toujours prête à tout événement, garder toutes les loix d'une exacte diſcipline, quelque part & dans quelques circonſtances qu'on ſe trouve, avoir ſu inſpirer un empreſſement général à tout faire, à le faire ſans crainte & avec ſoin, avoir mis toutes choſes en état d'aller comme d'elles-mêmes, en conſervant un ordre toujours égal, c'eſt avoir trouvé le *Bon*.

On peut dire en général qu'une armée nombreuſe eſt une armée forte; mais on peut dire auſſi qu'une armée trop nom-

breuſe eſt difficile à entretenir, à ranger, à conduire, à faire mouvoir, & que ce n'eſt qu'avec des peines infinies qu'on peut contenir une armée trop forte dans les bornes étroites de la diſcipline & du devoir. La principale force d'une armée conſiſte moins dans le nombre que dans le choix.

Une armée eſt toujours aſſez forte quand elle a des chars légers, des cavaliers agiles & adroits, des fantaſſins robuſtes & expérimentés, quand tous ceux qui la compoſent ſont dociles & bien exercés, quand au-dedans elle eſt toujours en bon ordre, quand au-dehors elle eſt toujours en état de faire toutes les évolutions à propos, quand elle peut aller & venir, s'étendre & ſe replier comme elle le veut & quand elle le veut. L'ignorance de bien des choſes qu'il faudroit ſavoir, le relâchement dans la diſcipline, un trop grand train, des embarras de toutes les eſpeces ſe trouvent, pour l'ordinaire, dans une armée trop nombreuſe. Que de monde ne faut-il pas pour avoir l'œil à tout, pour avoir ſoin de tout ! Quel eſpace de terrein pour tant d'hommes, pour tant d'animaux, pour tant de chars, pour tant de proviſions, pour tant de bagages! Que d'hommes uniquement deſtinés à garder, à préparer, à conſumer, à vivre, & ſouvent même à détourner, à intimider, à débaucher, à nuire de mille façons ! Comment un Général peut-il voir d'un même coup d'œil ſon armée entiere ? Comment peut-il en diſpoſer à ſon gré? Quelle attention peut-il faire à toutes les marques diſtinctives des différents corps qui la compoſent ? Comment dans deux inſtants ſucceſſifs peut-il donner deux ordres différents & quelquefois contraires, ſuivant que les circonſtances l'exigent ? Il voit ſa faute, il veut la réparer; il apperçoit le mal, il veut s'en préſerver : cela ne lui eſt pas poſſible : la machine eſt en mouvement, il faut qu'elle aille.

Rien n'eſt plus funeſte pour une armée que lorſque la déſobéiſſance aux Chefs, la déſunion entre les membres, les ſoup-

çons, les défiances mutuelles, les craintes mal fondées, la nonchalance, la pareſſe, & les autres paſſions ſe ſont emparées de la plupart des cœurs. Le déſordre, & un déſordre général, en eſt la ſuite ; les pertes & les échecs continuels en ſont les triſtes effets. Qu'on étouffe l'orgueil dans ſon principe, qu'on éteigne la lâcheté dans ſa ſource, on aura paré à tout.

L'orgueil s'engendre de la vanité, & la vanité de l'amour-propre : la lâcheté vient de la crainte, & la crainte vient d'une fauſſe prévoyance portée à l'excès ; mais l'orgueil & la lâcheté produiſent toutes ſortes de vices qui entraînent après eux tous les malheurs. Un Général qui a de la vanité, cherche les applaudiſſements. Plein de lui-même, il ſe perſuade qu'il n'y a de bons projets que ceux qu'il a enfantés, de bonnes meſures que celles qu'il prend, de bons deſſeins que ceux qu'il conduit, de bonnes routes que celles qu'il s'eſt tracées. Qui oſeroit le contredire ? Même dans ſes plus grands écarts on le flatte, on lui prodigue les adulations. Les fautes les plus lourdes ne le détromperont pas, il les ignore. Eh ! comment pourroit-il les connoître ? on les lui cache avec ſoin, & il ſe les diſſimule à lui-même. Bientôt ſa vanité dégénere en pétulance & en orgueil ; il ne voit plus rien, il n'entend plus rien, il ne ſait plus rien ; il ſe rend odieux, on le déteſte, on le fait échouer, on le trahit, tout eſt perdu ſans reſſource.

Le défaut contraire produit les mêmes effets. Un Général qui ne croit pouvoir compter ſur rien, qui n'a point aſſez bonne opinion de ce que peuvent les ſiens, ni de ce qu'il peut lui-même, qui porte une fauſſe prévoyance à l'excès, a néceſſairement le cœur toujours à l'étroit. Il croit voir par-tout de juſtes ſujets de ſe défier ; il ſoupçonne ſans fondement, il eſt minutieux, indécis, craintif, puſillanime ; rien ne lui échappe, tout lui fait peur ; les arbres des champs lui paroiſſent des armées, il voit ſous l'herbe rampante des ſol-

dats en embuſcade ; un mot échappé, un ſimple regard ſeront pour lui des ſignaux certains de trahiſon ou de révolte.

Que peuvent faire des troupes commandées par un tel homme ? de quoi ſont-elles capables ? Lâches comme lui, elles ne chercheront qu'à mettre leurs jours en ſureté. A la premiere occaſion, ou par une fuite précipitée, ou en baiſſant devant l'ennemi des armes qu'elles devroient employer à le combattre, ſans égard à quoique ce ſoit, ſans regret & même ſans honte, elles ſacrifieront ignominieuſement leur propre honneur, celui de la Patrie, de leur Prince & de leurs Ancêtres. A ces vices dignes d'un opprobre éternel, je veux dire à l'orgueil & à la lâcheté, celui qui commande doit oppoſer les vertus dont il n'emprunte que trop ſouvent le maſque : la magnanimité & la prudence.

Qu'un Général ſoit magnanime, qu'il ſoit prudent, il ſera hardi ſans témérité, fier ſans préſomption, ferme ſans opiniâtreté, exact ſans petiteſſe, attentif ſans défiance, circonſpect ſans ſoupçon ; il connoîtra le grand & le petit, le fort & le foible, le peu & le beaucoup, le peſant & le léger, le loin & le près ; il ſaura ranger ſans confuſion, & combiner toujours à propos, ſuivant les circonſtances, le temps & les lieux, les *trois*, les *cinq* & les *deux* de toutes eſpeces (1) ; il cherchera la véritable gloire, il remplira tous ſes devoirs ſans

(1) Les mots que j'ai ſoulignés ſont les propres termes chinois traduits à la lettre. J'ai mieux aimé employer une façon de parler barbare, que de m'expoſer à ne pas donner le vrai ſens de l'original ; car j'avoue que je n'entends guere ce qu'il veut dire par les *trois*, les *cinq*, & les *deux de toutes eſpeces*. Les Commentateurs ſe contentent de dire que les *ſoldats, en quelque nombre & quels qu'ils puiſſent être, ſeront toujours rangés comme ils doivent l'être, ſi le Général eſt tel qu'on vient de le dépeindre*. Ces Auteurs s'expliquent les uns par les autres, car ils ont tous les mêmes principes ou à-peu-près.

oſtentation comme ſans crainte ; il ſera véritablement digne de commander.

Dans quelque poſition qu'une armée puiſſe ſe trouver, il faut que celui qui la commande ait toujours des eſpions qui l'inſtruiſent fidellement de ce qui ſe paſſe *au loin ;* il faut qu'il voie par lui-même *tout ce qui eſt à portée d'être vu ;* il faut qu'il ſe ſouvienne ſans ceſſe que s'il a les armes à la main, c'eſt *la juſtice* qui les lui a confiées, & que s'il emploie des hommes pour combattre contre d'autres hommes, c'eſt *l'humanité* qui le lui commande : il doit toujours avoir préſent à l'eſprit, que la réuſſite de ſes entrepriſes & de toutes ſes opérations militaires dépendra de l'attention qu'il aura eue au *temps*, pour les commencer, & des meſures qu'il aura priſes, ſuivant ſes *forces* & ſes *proviſions*, pour les conduire à une heureuſe fin : il ne doit jamais oublier que pour vaincre un ennemi, il faut le connoître, & qu'on ne le connoît bien que lorſqu'on ſait tout ce dont il peut être capable. Il faut ſur-tout qu'il ſe ſoit mis en état de n'être jamais pris au dépourvu, & de n'avoir à ſe défier de qui que ce ſoit. Avant de vous mettre en campagne, répandez les bienfaits à pleines mains, inſpirez la confiance publique : quand vous ſerez à l'armée, élargiſſez le cœur de vos ſoldats, faites regner l'abondance : lorſque vous combattrez, portez la terreur & l'effroi, ne redoutez rien pour vous-même.

Dans l'enceinte du Royaume, ſoyez débonnaire & ne reſpirez que concorde, paix & douceur ; à l'armée, faites obſerver la diſcipline & ne craignez pas de punir ; dans les combats, cherchez à qui porter des coups, & ne craignez pas d'en recevoir.

A la ville ſoyez honnête, bon, vertueux & tendre : à l'armée ſoyez actif, exact, plein de reſſources, vigilant, induſtrieux,

trieux, dissimulé même, & rusé s'il le faut : soyez ardent, infatigable, vaillant & intrépide les armes à la main.

Ce n'est qu'à ce prix que vous serez digne en quelque façon de commander une armée ; mais vous mériterez le magnifique titre de grand Général, si vous rangez vos troupes *avec art*, si vous les postez *avec avantage*, si vous les faites combattre *à propos*, si vous les instruisez *en détail*, si vous les gouvernez avec *fermeté*, si vous récompensez avec *éclat*, si vous gardez avec *vigilance*, si vous supputez avec *exactitude*.

Vous aurez l'*art de bien ranger les troupes*, si vous combinez tous les différents corps dont elles sont composées, de façon qu'ils ne puissent jamais se nuire les uns aux autres, si vous les mettez en état de pouvoir toujours se secourir promptement, se remplacer facilement, se soutenir mutuellement ; si vous faites en sorte qu'ils puissent agir en tout temps & se détacher sans inconvénient au premier signal qui leur sera donné, sans que leurs voisins en souffrent le moindre dommage ; si vous les mettez à portée & en situation de voir tout ce qu'il faut voir, d'entendre tout ce qu'il faut entendre & de faire tout ce qu'il faut faire ; si vous les placez de maniere à se servir mutuellement d'aiguillon à bien faire & de barriere contre la mollesse, les murmures, les cabales, les désertions, la lâcheté & toute la foule des vices dont les gens de guerre, à la honte de ceux qui les commandent, ne se souillent que trop souvent.

Votre armée sera postée *avec avantage* si elle se trouve dans des lieux un peu élevés, d'où l'on puisse découvrir au loin, des quatre côtés, qui soient sains, fertiles, où il y ait de bonne eau & de gras pâturages, d'où vous puissiez sortir librement & sans craindre aucune embuscade, & où vous soyez toujours le maître de vous battre ou de refuser le combat,

ſans qu'on puiſſe jamais vous forcer à prendre un parti que vous croiriez ne devoir pas tourner à votre profit.

Le temps, l'heure, le moment, quelques petites circonſtances, ſuffiſent ſouvent pour aſſurer la victoire; ainſi, ſavoir choiſir ce temps, cette heure, ce moment, ſavoir profiter de ces circonſtances pour engager, continuer & finir le combat, c'eſt *combattre à propos*. Je pourrois entrer ici dans un détail immenſe, mais votre ſagacité ſuppléera à ce que je n'oſerois dire; quelques exemples ſuffiront pour vous faire comprendre ma penſée. Le matin ou le ſoir, lorſque le ſoleil donne dans les yeux des ennemis, à toute heure de la journée, lorſqu'un vent impétueux ſouffle du côté qui leur eſt oppoſé, lorſque la jonction de leurs différents corps d'armée ne s'eſt point encore faite, avant qu'ils aient reçu les renforts des troupes qu'ils attendent, lorſqu'ils ont beſoin de repos, lorſqu'ils ne ſont point ſur leurs gardes, lorſqu'ils ont ſouffert de la faim ou de la ſoif, lorſque quelqu'un de leurs Officiers Généraux, dont le mérite vous eſt connu, eſt abſent ou malade, attaquez ſans héſiter. Qu'une téméraire impétuoſité ne vous faſſe point oublier ce que vous vous devez à vous-même, & ce que vous devez à tous ceux que vous commandez; qu'une ardeur aveugle ne vous faſſe point oublier ce que vous devez à l'humanité. Combattez vaillamment, mais avec meſure: ne réduiſez pas au déſeſpoir un ennemi qui peut encore vous nuire, contentez-vous d'un avantage médiocre, pourvu qu'il ſoit sûr, ſans en chercher de plus conſidérable, qui ſeroit douteux. Faites ſonner la retraite avant la nuit: ne permettez pas qu'on pourſuive les fuyards par bandes détachées ou par pelotons, au-delà du terme que vous aurez aſſigné, & ce terme doit être court. Après le combat, donnez à vos ſoldats le repos dont ils ont beſoin, mais ne les laiſſez pas dans une entiere ſécurité; fai-

tes que tout ſoit diſpoſé, comme ſi le lendemain vous deviez combattre encore. Quand vous ſaurez que les ennemis ſont bien loin de vous, vous ferez alors ce qui eſt d'uſage en pareille occaſion.

Inſtruire en détail les troupes, c'eſt leur dire cent fois, c'eſt leur répéter ſans ceſſe ce qu'elles doivent faire & ce qu'elles doivent éviter, c'eſt les exercer à toutes les évolutions militaires, c'eſt les endurcir au travail, à la fatigue & aux peines de toutes eſpeces; c'eſt, en deux mots, les mettre en état de n'ignorer aucun de leurs devoirs, & de ſe faire une douce habitude de les remplir.

Gouverner avec fermeté, c'eſt employer toutes ſortes de moyens légitimes pour maintenir le bon ordre; c'eſt ſacrifier ſes intérêts perſonnels, ſa vie même, s'il le faut, pour faire garder la loi; c'eſt par conſéquent gouverner ſans crainte, ſans reſpect humain, ſans paſſion; c'eſt exiger de chacun l'accompliſſement de ſes devoirs, mais l'exiger avec les égards que demandent la juſtice, la prudence & l'humanité, c'eſt-à-dire ſans dureté, ſans caprice, ſans opiniâtreté, ſans acception de perſonne.

Un Général ainſi ferme trouvera d'abord bien des difficultés à ſurmonter, on lui oppoſera bien des obſtacles, on blâmera ſa conduite, on le calomniera, on l'accuſera même, on tâchera de le noircir dans l'eſprit du Souverain ou de ſes Miniſtres, on lui fera des crimes de ce qui n'eſt en lui que vertu & pur zele pour le bien de ſon Maître & de la Patrie. Mais qu'il ne s'éffraie point, qu'il ne ſe laiſſe point abattre, qu'il ſoit toujours le même, ſimple dans ſon exactitude, inébranlable dans ſon uniformité. Bientôt il ſurmontera tout, tout lui deviendra facile, tout pliera ſous les moindres ſignes de ſa volonté, & ceux même qui lui étoient le plus contraires, qui l'avoient le plus décrié, qui l'avoient pris pour l'objet

ordinaire de leurs médiſances ou de leurs railleries, dociles comme les autres, ſe prêteront à tout, ſe ſoumettront à tout, & lui donneront, comme les autres, les juſtes éloges qu'il mérite.

Récompenſer avec éclat, c'eſt reconnoître le mérite, les talents, les belles actions; c'eſt les faire valoir, c'eſt les relever, c'eſt flatter l'homme par ſon endroit ſenſible, c'eſt l'animer à bien faire, c'eſt l'encourager.

La valeur des récompenſes dépend de l'idée qu'on s'en forme. Attachez des diſtinctions aux choſes les plus ſimples, elles deviendront l'objet des recherches des plus grands hommes: n'accordez ces diſtinctions qu'à ceux qui les ont méritées, elles ſeront d'un prix ineſtimable, il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour les obtenir. Lors donc que quelqu'un de vos gens ſe ſera diſtingué par quelque haut fait, ou par quelque action extraordinaire, ne vous contentez pas de lui donner de ſtériles louanges, de le proclamer dans l'enceinte du camp, de lui faire aſſigner quelque modique penſion, ou de l'élever à quelque grade ſupérieur à celui qu'il occupoit; il ne faut pas effleurer ſimplement ſon cœur, il faut le pénétrer. Il faut qu'il puiſſe ſe flatter que la gloire qu'il acquiert n'eſt point une gloire éphémere que le même jour voit, pour ainſi dire, naître & mourir: il faut qu'il ait la conſolation de la voir rejaillir ſur ſes Ancêtres, & l'eſpérance qu'elle ſe perpétuera dans ſes deſcendants.

Pour cela, voici à-peu-près ce que vous pouvez faire. Dans les lettres que vous écrivez au Souverain, pour l'avertir juridiquement, & lui rendre compte de ce qui ſe paſſe (1), dites-lui:

---

(1) Ce que l'Auteur ſuggere ici eſt fondé ſur un uſage très ancien dans l'Empire, & qu'on a établi par un raffinement de politique, pour mettre l'honneur du Général & de ceux qu'il commande au jugement du ſeul Souverain, & celui du Souverain à la diſcrétion du Souverain lui-même, & pour em-

Un tel... fils d'un tel... de telle province... de telle ville... de tel village... commandant tel corps... Officier de telle garde, ou simple soldat, a fait telle chose... de telle & telle maniere... malgré tels & tels obstacles qu'il a surmontés, &c. Pour le récompenser, je lui ai donné telle prérogative, telle marque de distinction... je l'ai élevé à telle place qui est la seule vacante que j'ai trouvé digne de lui, &c. j'en avertis Votre Majesté, afin que par la plénitude de sa puissance elle fasse en grand ce que je n'ai pu faire qu'en petit & en attendant, &c. Rien n'est impossible à des Guerriers qui s'attendront à être ainsi récompensés, sur-tout si le Prince ajoute aux bienfaits qui sont de coutume en pareille occasion, celui de donner de sa propre

---

pêcher que le public ne soit trompé par une foule de relations indiscretes dont les Auteurs, ou par ignorance, ou par prévention, ou par mauvaise volonté, sont presque toujours hors d'état de connoître le vrai. Cet usage consiste à empêcher que dès qu'une fois l'armée est en campagne, aucun de ceux qui la composent ne puisse écrire des lettres particulieres à qui que ce soit. Le Général & ceux de son Conseil ont seuls le privilege de faire passer des nouvelles, & encore ne peuvent-ils les faire passer qu'à l'Empereur, ou au tribunal de la guerre, pour rendre compte de leur conduite, & de tout ce qui est arrivé d'un peu intéressant. Ils écrivent pour l'ordinaire une lettre commune, la quelle est livrée ensuite au tribunal qui préside à l'Histoire pour être inférée tout au long dans les fastes de l'Empire; c'est pourquoi ils n'écrivent rien qu'ils ne l'aient auparavant bien pesé & bien discuté entre eux. Il est difficile que tant de têtes s'accordent pour déguiser un fait particulier, sur-tout s'il est de quelque importance. S'il arrive que quelqu'un pense différemment des autres, il a le droit d'écrire secrétement à Sa Majesté pour l'informer de ce qu'il croit nécessaire. Celui qui en vient là doit être extrêmement sur ses gardes, car il risque le tout pour le tout. Si ces informations sont exactes, ceux qui en ont donné de fausses seront très certainement châtiés; mais si dans son procédé l'on découvre de l'étourderie, de la mauvaise foi, ou quelque passion secrete, il est perdu lui-même sans ressource.

main quelqu'une de ces *inſcriptions honorables* (1) qui ſont l'ornement d'une maiſon & la gloire de toute une famille.

Garder avec vigilance, c'eſt avoir pourvu de ſon mieux à tous les poſtes, importants ou non, ſans vous fier trop à l'apparence; c'eſt les maintenir à l'abri des inſultes de l'ennemi, en vous ménageant la facilité de les ſecourir à la premiere attaque qu'on voudroit en faire; c'eſt avoir diſtribué des eſpions, en auſſi grand nombre & en autant de lieux qu'il faut, pour être averti de tout, toujours à temps & toujours à propos; c'eſt être toujours prêt à tout; c'eſt être dans une attention continuelle, c'eſt veiller, pour ainſi dire, lors même qu'on dort.

Supputer avec exactitude, c'eſt ſavoir jour par jour tout ce qui peut ſe conſumer & ce qui ſe conſume réellement de mu-

---

(1) J'ai traduit le mot de *pien* par ceux d'*inſcriptions honorables*. On en pourra ſubſtituer de plus propres, quand on ſaura ce que c'eſt que *pien*. Le *pien* conſiſte en trois, quatre, cinq ou ſix lettres chinoiſes, qui caractériſent directement la perſonne qu'on veut louer, ou qui expriment allégoriquement les qualités, les vertus ou belles actions de celui qui en eſt l'objet. L'Empereur écrit de ſa propre main ces lettres ou caracteres, en gros cadeau; on les grave ſur le bois ou ſur l'airain, & on les encadre ſuivant les facultés de celui qui en fait les frais, c'eſt-à-dire le plus magnifiquement qu'il eſt poſſible. On détermine un jour pour la cérémonie de la tranſlation du *pien*. Ce jour arrivé, des Mandarins, ſuivis d'un nombreux cortege, vont, au ſon des inſtruments, le porter juſqu'à la maiſon de celui qui a été jugé digne de cette faveur; là ils ſont attendus par d'autres Mandarins, ſur leſquels ils ſe déchargent, en arrivant, de ce précieux dépôt, & ceux-ci le placent avec beaucoup de reſpect dans l'endroit propre de ſa deſtination, lequel eſt pour l'ordinaire le plus apparent de la maiſon. Voici un exemple qui fera connoître quel eſt le goût de ces *pien*. Je prends celui que j'ai continuellement ſous les yeux, je veux dire celui dont l'Empereur Kang-hi honora le P. Parennin. Il ne conſiſte qu'en trois lettres qui ſont *ho-loung-koang*; ce qui ſignifie, *foyer où ſe réuniſſent les rayons de lumiere qui partent du dragon*. Le dragon eſt chez les Chinois un animal myſtérieux auquel ils at-

nitions de guerre & de bouche, & de proviſions de toutes les eſpeces; c'eſt les avoir tellement préparées, combinées & diſpoſées, que, dans quelque circonſtance qu'on ſe trouve, on n'en puiſſe jamais manquer, on en ait toujours en abondance; c'eſt ſavoir le temps précis, l'heure, le moment où les ennemis doivent recevoir des ſecours d'hommes, d'argent ou de munitions, pour y mettre obſtacle, & les lui enlever même, ſuivant que les circonſtances le permettront; c'eſt ſavoir en combien de temps on emportera tel ou tel poſte, on arrivera dans tel ou tel endroit, on pourra faire telle ou telle opération, on rencontrera l'ennemi dans tel ou tel embarras, dans telle ou telle fâcheuſe circonſtance; c'eſt enfin

---

tribuent les plus grandes merveilles; il eſt auſſi le ſymbole de l'Empereur. Ainſi, ce court éloge *ho-loung-koang*, peut ſignifier que celui pour qui il a été compoſé brilloit de la lumiere même du dragon, c'eſt-à-dire qu'il avoit une pénétration, une ſagacité, un brillant, & une maniere totale d'eſprit qui le diſtinguoient du commun des hommes: il peut ſignifier auſſi que l'Empereur, repréſenté par le dragon, l'honoroit de ſa familiarité la plus entiere, & avoit répandu ſur lui les bienfaits à pleines mains; bienfaits de la premiere eſpece, puiſqu'ils ſont repréſentés par les rayons du dragon, qui repréſentent eux-mêmes tout ce qu'on peut imaginer de plus ſublime. Ces trois caracteres *ho-loung-koang*, qui forment le *pien*, ſont écrits de ſuite, à côté l'un de l'autre, & non pas l'un ſous l'autre. Dans le même cadre, au côté droit du *pien*, mais un peu au-deſſous, eſt écrit en petits caracteres le nom chinois du P. Parennin, & au côté gauche ſont écrits les années du regne, mois & jour auxquels cette diſtinction a été accordée. Au bas on a imprimé le ſceau de Sa Majeſté. Rien n'inſpire plus de reſpect que ces ſortes d'inſcriptions, ſur-tout ſi elles ont des *toui-tſe* faits par quelque Prince ou par quelque Miniſtre, ou ſimplement par quelque habile Lettré. Ces *toui-tſe* ne ſont autre choſe que l'explication du *pien*. Ils ſont écrits en long, un caractere ſous l'autre, & encadrés à-peu-près comme le *pien*, dont ils ſont les pendants.

avoir ſi bien pris ſes meſures, que tout arrive préciſément comme on l'a prévu, & dans le temps qu'on l'a prévu.

La durée d'une choſe, d'une affaire, d'un uſage & de tout en général, eſt la meſure la plus juſte de ſa bonté. Tout ce qui n'eſt pas bon ne ſauroit durer long-temps; tout ce qui n'eſt pas juſte ne peut manquer d'être bientôt détruit: ainſi, dans le militaire comme dans le civil, nous devons regarder comme ſacré tout ce que nous tenons encore de nos Anciens; ſon exiſtence eſt une preuve de ſa juſtice, ſa durée nous garantit ſa bonté. Il ne faut donc jamais faire d'innovation, il faut ſuivre les routes battues, à moins qu'un changement total dans les mœurs & dans la conſtitution des choſes ne vous contraigne de changer auſſi: dans ce cas ne faites rien de vous-même, ne faites rien ſans un mûr examen, ſans de longues & de fréquentes délibérations.

La connoiſſance anticipée de tous les dangers auxquels on eſt expoſé, en eſt comme le préſervatif: l'attente où l'on a été des peines qu'on ſouffre, en adoucit les rigueurs; les diſpoſitions où l'on a tâché de ſe mettre pour ſurmonter toutes ſortes de fatigues & de travaux, relevent le courage, donnent des forces, & font qu'on ne ſe laiſſe point abattre. Il faut donc, avant que d'exiger le ſerment de vos troupes, les prévenir ſur tout, les inſtruire clairement de tout, & ne leur laiſſer rien ignorer de tout ce à quoi leur profeſſion les engage. Leur patience & leur courage ſeront par-là à l'épreuve de tout; elles ne ſe démentiront point dans l'occaſion, elles ſe-toujours les mêmes.

Les bons préſages inſpirent la joie & la confiance; la joie & la confiance doivent regner dans votre camp, dans le cœur de chacun de vos ſoldats: il faut donc interpréter favorablement tout ce qui peut arriver d'extraordinaire; il faut empêcher qu'on

qu'on ne tire des augures ſiniſtres, tant des accidents qui ſont l'effet viſible de quelque cauſe naturelle, que de ceux dont on ignore la cauſe. Les meilleurs de tous les préſages, les plus ſurs, ſans contredit, d'un avenir heureux, ſont la juſtice de votre cauſe, les meſures que vous aurez priſes, la droiture de vos intentions, votre habileté, l'expérience & la valeur de vos Capitaines, la docilité & l'exactitude de vos ſoldats, & l'union intime de tous ceux qui compoſent votre armée.

L'uniformité du Gouvernement maintient toutes choſes dans leur état natutel; elle eſt la baſe du bon ordre & la ſource des heureux ſuccès. Il faut donc que votre maniere de gouverner ſoit toujours la même, qu'elle ne ſoit ſujette à aucun changement, & que vous ſoyez sûr d'être approuvé par le grand nombre toutes les fois que vous voudrez la mettre en pratique, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être. N'admettez donc rien qui ſoit hors de la portée du commun des hommes, rien d'injuſte, rien de rebutant, rien de trop difficile. Soyez diligent à inſtruire, clair & précis dans les ordres que vous donnez, conſtant à exiger, exact & inflexible à faire exécuter. N'ayez jamais d'humeur, jamais de caprice, jamais de vue d'intérêt propre. Soyez toujours affable, toujours bienfaiſant, toujours plein de cette tendreſſe effective que perſonne ne peut révoquer en doute.

L'homme... l'homme : la droiture... la droiture : l'interruption... l'interruption : la vigilance... la vigilance : que ces quatre mots ne ſortent jamais de votre mémoire (1).

---

(1) Je n'ai rien trouvé dans les Commentateurs qui donnât l'explication de ces quatre termes répétés. Ils ſe contentent de dire que ſi l'on en fait uſage à propos, après en avoir bien compris le ſens, il n'eſt rien qu'on ne puiſſe faire réuſſir, comme au contraire que tout eſt perdu ſans reſſource, ſi l'on vient à en abuſer.

Quand vous ſerez ſur le point de commencer le combat, tâchez d'émouvoir vos gens par les motifs qui vous paroiſſent les plus propres à faire impreſſion ſur eux; étudiez leur cœur, connoiſſez ce qu'ils aiment, afin de pouvoir les conduire uniformément; déterminez l'eſpace de terrein que chaque corps doit occuper, la maniere dont il peut s'étendre & celle dont il peut ſe reſſerrer; aſſignez un terme au-delà duquel il ne ſoit plus permis d'avancer, & un autre juſqu'où l'on puiſſe reculer, pour revenir enſuite ſur ſes pas. Donnez le change à l'ennemi par des ſignaux trompeurs, ou par des ſituations ſimulées; allez vous-même de rang en rang, pour voir ſi tout eſt dans l'ordre : ces précautions vous mettront en état de lire juſques dans le fond du cœur de tous vos ſoldats. Si vous jugez qu'ils ſouhaitent avec ardeur d'en venir aux mains, ne perdez pas un moment de temps, faites donner le dernier ſignal, & combattez. Si au contraire vous appercevez de la crainte, de la langueur ou de l'indifférence, ſaiſiſſez le premier prétexte plauſible, & demeurez dans l'inaction juſqu'à un temps plus favorable.

Naturellement l'homme cherche à imiter; s'il voit faire le bien, il ſe porte de lui-même à le faire; s'il voit faire le mal, il s'y livre & le fait comme ſes modeles. Il n'eſt perſonne qui ne ſouhaite de jouir d'une bonne réputation; il n'eſt perſonne qui ne ſouhaite de ſe faire un nom. Si vous voulez que vos gens trouvent du plaiſir à ſe bien conduire, menez vous-même une conduite irréprochable : ſi vous voulez qu'ils travaillent de toutes leurs forces à s'acquérir une réputation honorable, à ſe faire un nom du côté de la valeur & des autres vertus guerrieres, donnez-leur-en vous-même l'exemple; faites des actions extraordinaires, ſurpaſſez-vous, pour ainſi dire, dans tout ce qui eſt de votre devoir, dans tout ce qui peut faire l'admiration des hommes. Dans tout ce que vous

ferez, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoyez convaincu que vous aurez toujours une foule d'imitateurs, qui ne tarderont pas de devenir eux-mêmes des modeles.

Quelque attentif que ſoit un Général, quelque bien qu'il ſe conduiſe, il arrive quelquefois que le déſordre ſe met parmi les troupes qu'il commande: pour y remédier, il n'y a pas de moyens plus ſurs & plus efficaces que ceux que je vais vous ſuggérer. Ils ſont au nombre de ſept; je ne fais que les indiquer; vos propres réflexions vous apprendront aſſez l'uſage que vous devez en faire. 1°. *L'humanité*, 2°. *la fermeté*, 3°. *la droiture*, 4°. *l'uniformité*, 5°. *la juſtice*, 6°. *les changements*, 7°. *l'application*. *L'humanité*, pour abattre tous les mouvements d'indignation, de colere & de vengeance qui s'élevent, dans ces ſortes d'occaſions, dans le cœur d'un Général, & pour empêcher qu'il ne porte la rigueur juſqu'à une ſévérité outrée, ou même juſqu'à la cruauté. *La fermeté*, pour ne pas ſe laiſſer abattre par la crainte ou par les difficultés, quelles qu'elles puiſſent être, & pour ne pas ſe laiſſer vaincre par les ſollicitations & les intrigues des protecteurs. *La droiture*, pour ſe mettre au-deſſus des préjugés & pour ne pas prendre le change dans l'appréciation des fautes, & dans la perquiſition de ceux qui les ont commiſes. *L'uniformité*, pour qu'on ſache à quoi s'en tenir par rapport à vous, pour pouvoir agir ſurement & efficacement, pour ôter tout prétexte aux ſoupçons, aux artifices, aux diſſimulations, aux craintes mal fondées. *La juſtice*, pour attribuer à chacun ce qui lui eſt dû, le crime au coupable, l'innocence à l'innocent, les châtiments aux faux délateurs, les récompenſes à ceux qui donnent de bons avis. *Les changements*, pour couper la trame des cabales & des complots, pour mettre des murs de diviſion entre les coupables, pour préſerver de la contagion ceux qui pourroient s'en laiſſer infecter, pour donner aux

complices l'occaſion de ſe déceler les uns & les autres, par la crainte mutuelle d'être prévenus. *L'application*, pour ne pas ſe laiſſer endormir ou ſurprendre, pour prendre toutes les meſures néceſſaires & ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer à éteindre des étincelles qui pourroient cauſer le plus furieux embraſement, ſi elles étoient négligées, ou pour étouffer l'incendie, s'il eſt déja commencé.

Ce que je viens de dire ſuffit de reſte pour vous mettre en état d'examiner vous-même & d'appliquer à propos les ſept moyens de remédier aux troubles, aux révoltes, aux murmures, aux cabales, aux diſſentions inteſtines & à toutes ſortes de déſordres, de quelque nature qu'ils ſoient.

Outre les regles générales de diſcipline qui ſont communes à tous les gens de guerre, un bon Général peut & doit quelquefois en établir de particulieres qui ſoient proportionnées à la nature des troupes quil commande, à leur nombre, au temps, au lieu & aux circonſtances : elles doivent être claires, en petit nombre, évidemment avantageuſes & de facile exécution : elles doivent avoir le bon ordre & le bien commun pour objet : elles doivent regarder indiſtinctement tout le monde : il faut qu'il y ait des peines exemplaires & irrévocables pour les infracteurs, quel que ſoit le rang qu'ils occupent. L'obſervation ou l'infraction de ces regles dépendent également du Général : ſi ceux qui compoſent ſon armée ſont convaincus de ſon humanité, de ſa juſtice, de ſa capacité, de ſon exactitude à obſerver les loix & à remplir tous ſes devoirs particuliers, de ſa droiture, de ſa bonne foi, de ſon impartialité & de toutes ces précieuſes qualités qui font qu'un même homme eſt tout à la fois bon citoyen & grand homme de guerre, pleins de confiance & de reſpect, ils n'auront pas de plus doux plaiſir que celui de lui obéir en tout ce qu'il jugera à propos de leur commander. Mais ſi, au contraire, ils

jugent avec fondement que celui qui eſt à leur tête eſt un homme ſans vertu, ſans probité, ſans mœurs, ou un homme vain, faſtueux & ſuperbe, qui, plein d'eſtime pour lui-même, ne daigne pas même conſulter les ſages dont il auroit honte de ſuivre les avis, ou un homme colere, emporté, vindicatif, cruel, à qui rien ne plaît, que tout irrite, & qui pour le moindre prétexte ſe porte aux plus violents excès, ou un homme peu attentif, négligent, avide d'un petit intérêt particulier, qu'il cherchera dans toutes les occaſions, au détriment même de l'intérêt commun, ils lui obéiront, parcequ'il a l'autorité en main; mais ce ſera d'une obéiſſance forcée dont ils chercheront à ſecouer le joug le plutôt qu'il leur ſera poſſible; ou ſi, par un malheur encore plus grand, ils aiment à obéir à un tel chef, c'eſt une preuve qu'ils lui reſſemblent. Dans ce cas je regarde l'Etat à deux doigts de ſa perte; il ne ſauroit manquer d'y avoir bientôt une révolution. C'eſt à vous, qui commandez les armées, à empêcher, par votre bonne conduite, que la poſtérité ne puiſſe jamais vous faire l'odieux reproche d'avoir contribué au bouleverſement de votre Patrie: c'eſt de vous que le Souverain & les Peuples qui lui ſont confiés ont droit d'attendre, celui-là une partie de la gloire de ſon regne, & ceux-ci une partie de leur félicité.

ARTICLE IV.

De la majeſté des Troupes (1).

LA majeſté dans les troupes eſt une certaine maniere de ſe montrer & d'agir, qui leur concilie le reſpect & la confiance de tous ceux qui ſe ſont déchargés ſur elles du ſoin de les protéger & de les défendre, en même temps qu'elle imprime la terreur & la crainte dans l'eſprit de tous ceux qu'elles doivent dompter ou combattre. Ainſi, pour qu'une armée ait cette majeſté ſi néceſſaire aux vues qu'elle ſe propoſe, *il faut de la fierté dans la contenance, de la fermeté dans le gouvernement, de la proportion dans les forces, de la modération dans la conduite, de l'uniformité dans les ſentiments.*

Par *fierté dans la contenance*, il ne faut point entendre cet extérieur dédaigneux & mépriſant, ce maintien faſtueux & ſuperbe, ce ton de voix bruſque & élevé, ces manieres inſultantes, ce total en un mot plus propre à révolter qu'à impoſer, plus propre à ſe faire mépriſer qu'à ſe faire craindre, plus propre à ſe rendre l'objet des plus ſanglantes railleries qu'à ſe concilier le reſpect & l'eſtime. Une telle fierté ne ſe trouve guere que dans le faux brave, ou le fanfaron. Celle dont je parle eſt d'une toute autre nature : c'eſt une fierté noble, qui, ſans mépriſer perſonne, ſans vouloir ſe mettre au-deſſus de qui que ce ſoit, jouit néanmoins de cette ſupériorité & de cette prééminence qu'on ne refuſa jamais au vrai mérite, & qui ſont l'effet néceſſaire d'une conduite tracée par la gravité, par la décence, par les bonnes mœurs, & par l'amour de la véritable gloire & de l'auſtere devoir.

A *la fierté de la contenance*, telle que je viens de la déſi-

(1) Les Commentateurs diſent que cet Article regarde en particulier les fantaſſins.

gner, il faut joindre *la fermeté dans le gouvernement.* Par *fermeté dans le gouvernement*, je n'entends point une sévérité outrée, qui ne fait grace à personne, qui ne distingue rien, qui érige les plus petites fautes en crimes capitaux, les plus légers manquements en fautes grieves, les oublis involontaires en manquements prémédités. Une telle fermeté, loin de concourir à affermir le gouvernement, ou à le décorer, n'est propre qu'à l'avilir ou à le détruire. Elle est un vice dans celui qui commande; & j'exige de lui une vertu. Faire observer la discipline en la rendant aimable & de facile exécution; faire remplir tous les devoirs en les faisant respecter jusques dans les moindres choses; ne rien permettre qui puisse être contraire à l'ordre établi; punir sans rémission les coupables, mais les punir de maniere qu'ils ne puissent attribuer qu'à la loi, & nullement à vous, le châtiment qu'ils éprouvent, de maniere même qu'en ne les épargnant pas, ils puissent vous savoir gré d'une punition méritée: voilà ce que je veux dire par *fermeté dans le gouvernement.*

Il y aura une juste *proportion dans les forces*, s'il n'est aucune sorte de combat que l'armée ne puisse livrer, s'il n'est aucune sorte d'armes avec lesquelles elle ne puisse attaquer ou se défendre, s'il n'est aucun corps chez l'ennemi auquel elle ne puisse opposer un autre corps de même nature, si le nombre des soldats est suffisant pour l'exécution de ce qu'on médite, si la quantité d'Officiers tant généraux que subalternes, n'est ni en excès ni en défaut, si les différents corps sont tellement composés, sont tellement exercés, sont tellement distribués, sont en tel nombre & tellement pourvus, qu'ils fassent un total bien assorti & en état de tout entreprendre & de tout exécuter dans les occasions où il faudra les employer.

La *modération dans la conduite* est une vertu qui prend sa source dans la tranquillité de l'ame. Qu'on réprime la fougue

des paſſions, qu'on s'accoutume à enviſager de ſang froid tous les accidents de la vie, qu'on ſe tienne toujours en garde contre toute impreſſion fâcheuſe, qu'on ſe défie ſans ceſſe des premieres impulſions d'une colere aveugle, qu'on ſe donne le loiſir de tout peſer, de tout balancer, & l'on jouira de cette tranquillité d'ame dont la modération en toutes choſes ſera le fruit.

L'uniformité dans les ſentiments naît de l'eſtime réciproque des Officiers qui ſont perſuadés de la capacité de leur Général, des ſoldats qui ont confiance dans les talents de leurs Officiers: un Général qui croit pouvoir compter ſur les uns & ſur les autres, forme une armée dans laquelle regnent de concert la tranquillité, le bon ordre, la confiance & l'unanimité.

La ſcience de la guerre ſe réduit à certains principes, ces principes à certaines regles, & ces regles à certains uſages déterminés. La ſcience fait connoître les principes, & apprend l'art de les appliquer: de l'application & de la connoiſſance des principes, ſe forment les loix militaires, & les regles de la diſcipline: les loix militaires, & les regles de la diſcipline qui peuvent ſe varier à l'infini, ſont fixées à certains uſages dont la pratique a paru renfermer plus de convenance & d'utilité. Il faut donc connoître les principes afin de pouvoir en faire l'application; il faut ſavoir les loix militaires & les regles de la diſcipline afin de pouvoir les obſerver; il faut être au fait des uſages conſacrés afin de pouvoir s'y conformer ſans réſerve.

La maniere de s'aſſembler, de former les rangs, de ſe tenir droit ou aſſis, de ſe courber, de ſe relever, d'avancer, de reculer, d'attaquer & de ſe défendre, doit être le principal objet de l'attention, tant de ceux qui commandent que de ceux qui obéiſſent; de ceux qui commandent, afin qu'ils aient égard au temps, au lieu & aux différentes circonſtances, afin de ne donner jamais leurs ordres hors de propos; de ceux qui obéiſſent,

ſent, afin qu'ils puiſſent exécuter promptement & avec intelligence tout ce qui leur ſera commandé.

Après que les différents corps ſeront chacun au poſte qu'il doit occuper, & que les rangs ſeront formés, on ne doit plus entendre aucune ſorte de bruit. Tout le monde doit être attentif, ſe tenir gravement debout, & être tellement diſpoſé, qu'au premier mouvement qu'il faudra faire, qu'à la premiere évolution qu'on commandera, on puiſſe obéir promptement, avec aiſance & ſans confuſion. S'il s'agit d'avancer vers l'ennemi, il faût que le ſignal déſigne clairement par quel côté la marche doit ſe faire. On doit marcher avec gravité, mais ſans peſanteur, délibérément, mais ſans précipitation : on ne doit faire qu'un nombre de pas déterminés, après leſquels il faut s'arrêter & fléchir les genoux, comme ſi on vouloit s'aſſeoir ; en s'accroupiſſant dans cette poſture, on attendra de nouveaux ſignaux.

Si les ennemis commencent à s'ébranler, il faut reſter immobiles & ſe donner le temps de les voir venir. Le courage & la crainte entrent également par les yeux : il faut que la vue ait le loiſir de reconnoître ceux qu'elle doit choiſir pour victimes, & qu'elle puiſſe ſaiſir leur image pour la dépouiller de tout ce qui paroît en elle de redoutable. Des troupes qui ſont ſans terreur à l'aſpect de ceux qu'elles doivent combattre, ſont des troupes qui ne reculeront pas ; des troupes qui ſans ſe troubler voient avancer l'ennemi & ne font aucun mouvement pour le prévenir où ſe mettre en défenſe, ſont des troupes qui combattront avec ordre.

Les troupes de la gauche & celles de la droite doivent être au corps de l'armée ce que les ailes ſont aux oiſeaux. C'eſt par le moyen de leurs ailes que ceux-ci ont la facilité de ſe tranſporter rapidement d'un lieu à un autre, & de prendre, en fendant les airs, toutes les directions & toutes les routes

qu'ils jugent à propos : c'eſt par le moyen des troupes qui ſont à la droite, & de celles qui ſont à la gauche, qu'une armée doit être ſuſceptible de prendre ſur-le-champ telle combinaiſon qu'il plaira au Général de lui aſſigner. L'agilité & la force des oiſeaux ſont ordinairement en proportion avec la grandeur & la force de leurs ailes ; il en doit être de même d'une armée ; on doit former ſes deux ailes avec les troupes les plus leſtes, les plus aguerries & les mieux diſciplinées. Les troupes *peſantes*, celles, par exemple, qui ſont cuiraſſées, doivent former le corps, & la cavalerie doit environner le tout.

Lorſqu'il ſera temps de commencer le combat, le Général haranguera en peu de mots, & donnera ſes ordres. Les troupes avanceront à pas comptés, tant pour ne pas perdre haleine, que pour conſerver leur ſang froid ; & la cavalerie fera retentir les airs par le bruit de ſes inſtruments, & par ſes cris, auxquels ſe joindront les henniſſements des chevaux. Alors ceux qui ſont armés peſamment, s'ébranlent & portent les premiers coups. Le Général doit être très attentif à cette premiere charge. La contenance des ſiens, celle des ennemis lui diront s'il y a quelque changement à faire dans la diſpoſition de ſon armée. Sans rien changer au corps, il fera prendre aux ailes telle forme qu'il jugera néceſſaire, & pourra diſpoſer d'une partie de la cavalerie, pour ſoutenir ceux qui pourroient avoir beſoin d'un prompt ſecours, pour n'être pas contraints à plier ſous les efforts des ennemis. De quelque maniere & en quelque temps que les troupes, en préſence de l'ennemi, s'avancent pour le combattre, ou attendent qu'il leur porte les premiers coups, elles ne doivent jamais ſe tenir directement en face, ni dans une poſition qui ſoit tout-à-fait droite ; mais tournées en demi-quart, la tête baiſſée & le corps un peu penché, elles feront promptement, mais ſans

précipitation, gravement, mais ſans peſanteur, les différentes évolutions qui leur ſeront commandées.

Le caſque & la cuiraſſe ne doivent être ni trop étroits ni trop peſants. S'ils ſerrent trop la tête & le corps, ou s'ils ſurchargent l'un & l'autre d'un poids inutile, de l'homme le plus agile, ils en font un homme lourd, & diminuent à coup sûr, dans tous ceux qui ſont ainſi gênés, les forces, l'adreſſe & la valeur. Un ſoldat dont la tête & le corps ne ſont pas à l'aiſe, & qui eſt affecté de quelque douleur ſourde, n'eſt pas la moitié de lui-même, il ne ſauroit combattre avec avantage.

Pour faire avancer vers l'ennemi, on frappera ſur le tambour un nombre de coups déterminé, & à quelque intervalle l'un de l'autre : pour engager le combat, on frappera ſur le tambour, mais précipitamment & à coups redoublés : pour arrêter la marche ou faire ceſſer le combat, on frappera ſur le *Lo* : s'il s'agit de revenir ſur ſes pas, c'eſt le tambour qui en donnera le ſignal ; & l'intervalle qu'on mettra entre les différents coups ſera la meſure du nombre de pas que l'on doit faire & que le Général aura déterminé. Il n'y a pas de meilleur moyen ni qui ſoit plus ſimple pour maintenir l'ordre & empêcher qu'une retraite qui n'a rien que de très honorable, n'ait l'air d'une fuite, & n'en acquiere quelquefois la réalité, par la confuſion où l'on doit être néceſſairement dans une marche inégale ou trop précipitée, ou par les attaques imprévues des ennemis, qui, perſuadés que vous fuyez, voudront par des efforts redoublés achever entiérement votre défaite.

S'il arrive que pendant la nuit on veuille faire quelque coup de main que les circonſtances auront déterminé, ou s'il eſt à propos d'aller ſurprendre l'ennemi dans ſon camp, pour l'attaquer lorſqu'il ſera le moins en état de défenſe, il faut que les hommes mettent dans leur bouche le bâillon qui eſt deſtiné à cet uſage, & qu'ils portent toujours pendu à leur cou pour

s'en ſervir dans l'occaſion ; il faut auſſi qu'on mette à celle des chevaux le frein qui les empêche de hennir.

Si pendant les marches forcées il arrive que les troupes aient beſoin de ſe rafraîchir ou de prendre quelque nourriture, on doit le leur permettre : mais qu'elles le faſſent ſans s'arrêter, ſi cela ſe peut ; ou s'il faut néceſſairement qu'on s'arrête, que ce ne ſoit que pour un très court eſpace de temps.

Si ceux qui ſont à la tête ont quelques avis néceſſaires à donner à ceux qui les ſuivent, ou quelque choſe à faire ſavoir au Général, qu'ils diſent ce qu'ils ont à dire, mais à voix baſſe, à ceux du premier rang ; ceux du premier rang le diront ſur le même ton à ceux du ſecond, ceux du ſecond à ceux du troiſieme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que l'avis ſoit parvenu, & que le Général ſoit inſtruit.

Perſonne ne doit tourner la tête pour voir ce qui ſe paſſe derriere ſoi : ce point, qui eſt de la derniere importance, & dont l'infraction ſeroit ſujette aux plus terribles inconvénients, doit être obſervé très rigoureuſement, ſur-tout pendant le temps du combat. Porter les coups de la mort ou les recevoir, vaincre ou mourir, c'eſt là l'alternative pour laquelle il n'y a plus de choix à faire. Ainſi toute l'attention, tous les efforts ne doivent être dirigés que vers ce grand objet ; & l'on ne doit diſcontinuer d'aller toujours en avant qu'après qu'un ſignal contraire l'aura ordonné.

Dans quelque circonſtance que ce puiſſe être, même pendant la plus grande ardeur du combat, on doit toujours accorder la vie à ceux qui la demanderont en s'avouant vaincus. On doit également recevoir au nombre des ſiens quiconque ſe ſera rendu volontairement, ou aura été pris, ou aura déſerté de chez l'ennemi. Un bon Général peut tirer un excellent parti de ces ſortes de gens, en les incorporant dans ſes propres troupes, conformément à leurs talents & au rang

qu'ils occupoient quand ils étoient dans leur propre pays, ou quand ils combattoient ſous les étendards de leur Prince.

Quand le Général donne ſes inſtructions pour l'ordre de bataille, il doit le faire clairement, ſans la moindre ambiguité, abſolument, en peu de mots & dans l'inſtant qui précede celui où doit commencer le combat. Il eſt eſſentiel que rien de ce qui doit ſe paſſer chez vous ne puiſſe tranſpirer chez l'ennemi. Votre plan une fois donné, agiſſez conformément & ne le changez que lorſque vous verrez évidemment qu'il y auroit du danger à le ſuivre. Si, après avoir tout diſpoſé & avoir donné les derniers ordres, il arrive que la bataille ſoit différée, il faut changer tout les arrangements projettés & en faire de nouveaux, dont on n'inſtruira les troupes que lorſqu'on ſera ſur le point d'en venir aux mains.

Les ſoldats ne doivent jamais prendre le repas immédiatement avant de ſe battre; il ne faut pas non plus qu'il y ait un intervalle de temps trop conſidérable entre la bataille & le repas. Le premier de ces deux excès rendroit vos guerriers peſants, pareſſeux, indolents & comme engourdis; & le ſecond les affoibliroit, & diminueroit leur courage en proportion de la diminution de leurs forces. Voici comment on peut éviter l'un & l'autre inconvénient le jour de la bataille. Cinq ou ſix heures avant qu'elle commence, il faut que tout le monde prenne ſa réfection. Généraux, Officiers & Soldats, tous doivent commencer & finir en même temps: tous, ce jour-là ſeulement, doivent avoir les mêmes mets & la même boiſſon, puiſque tous vont courir les mêmes riſques & eſſuyer les mêmes fatigues.

Il ne faut jamais que les troupes ſoient dans la perplexité. Si vous avez des raiſons pour croire que l'ennemi penſe à vous attaquer ou ſe diſpoſe à le faire, & des raiſons qui paroiſſent prouver qu'il ne penſe point à en venir aux mains, ne reſtez

pas dans le doute; déterminez-vous à livrer la bataille, & attaquez le plus promptement qu'il vous ſera poſſible : vous combattrez avec plus d'avantage que l'ennemi, parceque vous aurez pris des précautions qu'il n'aura pas le temps de ſe procurer. Lorſqu'il vous verra fondre ſur lui, il ne penſera qu'à ſe défendre, & il le fera d'abord avec confuſion : votre premier ſoin alors ſera de vous emparer de tous les poſtes importants & de le chaſſer de tous ceux dont il pourroit ſe ſervir à votre détriment.

Tout doit être bien réglé dans une armée, tout doit y être bon, tout doit y être fort : ainſi des ſoldats bien nourris, bien diſciplinés, récompenſés, & punis à propos, excités par le bon exemple des Officiers, pleins de confiance dans leurs Généraux, n'ayant qu'un même cœur, qu'une même volonté, & ne tendant qu'à un même but, ſeront des hommes robuſtes, vaillants & intrépides, contents de leur ſort, prêts à tout entreprendre & toujours en état d'exécuter avec ſuccès ce qu'il y a de plus difficile & de plus périlleux. Des chevaux qu'on ne nourrira que de bons pâturages, qu'on n'abreuvera que d'une eau bien douce & bien claire, qui ne pâtureront jamais qu'aux mêmes heures & en quantité toujours égale, qu'on ne fatiguera jamais hors de propos, qu'on ſoignera toujours avec les mêmes attentions, auxquels on fera faire chaque jour des courſes modérées, ou qu'on aſſujettira à quelque travail conſtant, ſeront des chevaux vigoureux, dont on pourra tirer, dans l'occaſion, les ſervices les plus eſſentiels. Les chars & en général toutes les machines qu'on emploie, tant pour le combat, que pour le tranſport des vivres, des munitions & de tout ce qui eſt néceſſaire à une armée, auront toute la ſolidité néceſſaire pour les uſages auxquels ils ſont deſtinés, & ils vous procureront tous les avantages que vous pouvez en attendre, s'ils ſont faits avec du bois qui n'ait jamais ſervi,

& qui ait l'épaiſſeur & les autres dimenſions requiſes dans chacune de ſes pieces, ſi les ferrements ſont ſolides & nouvellement forgés, ſi les clous en ſont neufs, d'une groſſeur & d'une longueur proportionnées à ce qu'ils doivent conſolider. Qu'on ne s'y trompe point, c'eſt par les petites attentions qu'on vient à bout des plus grandes choſes. Un Général & des Officiers qui les négligent, échouent ſouvent dans leurs entrepriſes, quoique très bien concertées d'ailleurs, & quoiqu'ils aient fait en apparence tout ce qu'il falloit pour les voir couronnées des plus heureux ſuccès.

Ce qui touche de plus près les hommes doit être fait avec encore plus de ſoin. Les habits, les armes, les caſques, les cuiraſſes, les boucliers doivent être tels, que, ſans embarraſſer ceux qui les portent, ils puiſſent les mettre en état de parer les coups de l'ennemi, & leur donner la facilité de lui en porter. Des armes bien aiguiſées, des cuiraſſes & des caſques aſſez forts pour réſiſter au fer, inſpirent la confiance, augmentent le courage & ſervent comme de ſupplément aux forces ordinaires. Que l'eſprit d'une épargne ſordide ne vous ſuggere jamais de ces mauvaiſes raiſons, qui, préſentées ſous un certain jour, ſont quelquefois aſſez plauſibles pour en impoſer aux plus déſintéreſſés, comme aux mieux intentionnés. Sous l'apparence de quelques avantages préſents, ſont cachées les pertes les plus funeſtes.

L'homme, quel qu'il ſoit, n'eſt jamais bien-aiſe de mourir lorſqu'il peut ſans ignominie conſerver encore des jours qui ne lui ſont point à charge. La vertu, la valeur, l'amour du devoir, de la gloire & de la patrie, peuvent bien lui faire affronter les périls & la mort; mais il gardera toujours dans le fond de ſon cœur cette répugnance naturelle, qui le fait trembler comme malgré lui lorſqu'il voit de près le moment fatal qui peut lui arracher la vie. J'en appelle à l'expérience

des plus intrépides ; ils ne me démentiront pas, s'ils ſont ſinceres. On ne doit donc rien négliger pour raſſurer les ſoldats & leur inſpirer une eſpece de ſécurité contre tout ce qui peut trancher le fil de leurs jours : ils l'auront, cette confiance & cette eſpece de ſécurité, s'ils ſont armés de maniere à porter & à parer les plus terribles coups, & s'ils ſont aſſez bien défendus pour rendre inutiles la plupart de ceux qu'on leur portera.

Quand les troupes ſont en marche ou font leurs évolutions, elles doivent être légeres comme les oiſeaux ; quand elles gardent, elles doivent être comme clouées dans les poſtes qu'on leur a aſſignés ; quand elles ſe battent, elles doivent ſe ſoutenir & ſe ſuccéder mutuellement comme les rayons & tout ce qui compoſe une même roue. Les hommes qui ne ſont pas au nombre des combattants, ainſi que les bêtes de ſomme, les chariots & tout le bagage, doivent être à la queue de l'armée, & dans un tel arrangement, que, ſans les faire mouvoir, ils puiſſent tout-à-coup ſe trouver à la tête ou aux ailes, ſuivant que le Général l'ordonnera. C'eſt ainſi qu'on peut tirer avantage de ce qui paroît être le plus inutile ; avantage des plus importants, puiſqu'il peut être un rempart contre les efforts de l'ennemi, & une barriere contre la lâcheté des fuyards. (1).

---

(1) On explique comment tout cela peut être en même temps *un rempart contre les efforts de l'ennemi, & une barriere contre la lâcheté des fuyards*, en diſant que l'arrangement » en doit être à-peu-près tel que celui qu'on » remarque dans une ville bien percée. Il doit y avoir des murailles, des pla- » ces, des rues, des écuries, des magaſins, &c. Les charretes doivent être » diſpoſées de telle ſorte que de diſtance en diſtance des quatre côtés, il y » ait des eſpaces vuides, aſſez grands pour que cinq hommes puiſſent paſſer » de front avec aiſance. Après cinq rangs ainſi eſpacés, on laiſſera des vui- » des plus grands pour laiſſer paſſage à cinq cavaliers qui marcheroient de » front. Tous ces eſpaces, tant les grands que ceux qui ſont moindres, feront

Pour

Pour ſavoir ſi votre armée a véritablement le deſir de vaincre, il faut tâcher de pénétrer les ſentiments de tous ceux qui la compoſent. Pour pouvoir conclure, ou, tout au moins, augurer avec fondement ſi vous ſerez vainqueur, il faut examiner la contenance de vos gens vis-à-vis de l'ennemi, & celle des ennemis vis-à-vis de vos gens. L'ardeur de vaincre, mais une ardeur modérée, ſoumiſe aux loix de la diſcipline; la crainte d'être vaincu, mais une crainte raiſonnable, qui, n'ôtant rien au courage, ne ſuggere que de légitimes précautions, ſont des avant-coureurs de la victoire. Un Général ne doit rien oublier pour inſpirer à ſes troupes ces deux ſortes de ſentiments; il doit faire ſon poſſible pour les détruire dans les troupes ennemies, s'il s'apperçoit qu'elles les ont. Les moyens d'y réuſſir ne lui manqueront pas, s'il connoît le cœur humain, & s'il ſait faire la guerre.

Il faut ſavoir diſcerner ce qui eſt important d'avec ce qui n'eſt d'aucune conſéquence, ce qui eſt indifférent d'avec ce qui peut avoir des ſuites. Quand vous ſerez chez l'ennemi, vous emploierez fréquemment les troupes légeres; quand vous ſerez chez vous, vous ferez uſage des troupes peſamment armées. Les premieres ſont plus propres à provoquer, à attaquer &

» fermés & ne s'ouvriront qu'aux ordres du ſeul Général. On comprend que » lorſque l'armée a du deſſous, on peut tout-à-coup la faire paſſer à travers » tous ces bagages, pour avoir le temps de la rallier, & que ce qui ſe fera » avec facilité & dans un bon ordre par les propres troupes, ne pourra être » fait qu'avec beaucoup de confuſion & de crainte par les troupes ennemies, » qui ſoupçonneront toujours quelque ſtratagême ou quelques embûches. » Dailleurs, ceux qui, ayant pris mal-à-propos la peur, voudroient prendre » la fuite, en ſeront empêchés, & auront le temps de ſe raſſurer quand ils » ſe verront en quelque ſorte à couvert des pourſuites de l'ennemi Le Gé- » néral pourra donner ſes ordres avec plus de facilité, & on l'écoutera avec » plus de ſang froid, &c.

à faire du dégât, & les autres ſont plus propres à conſerver & à ſe défendre.

Ne tirez jamais en longueur ce qui doit être fait avec célérité : ne faites jamais précipitamment ce qui demande des réflexions & des préparatifs. N'entrez jamais trop avant dans les terres ennemies : vous devez prévoir la difficulté du retour en cas de malheur ; vous devez craindre la diſette des vivres, les embûches, les trahiſons, les perfidies, l'inconſtance de ceux qui ſe ſeront ſoumis volontairement, l'eſprit de révolte dans ceux que vous aurez forcés, l'affoibliſſement de vos propres troupes, qui peut être ſuivi de la ruine entiere de votre armée, &, au défaut de tous ces inconvénients, la honte d'être obligé de revenir ſur vos pas, ſans avoir fait autre choſe que perdre inutilement du temps & des hommes.

Dans les marches, on doit s'exercer aux évolutions qu'on doit faire avant, pendant & après le combat : dans les haltes, on doit imiter les campements : dans les unes & dans les autres, il faut garder la diſcipline & être attentif à tout. Quand on attaque ou quand on ſe défend, il faut ſuivre en tout les ordres reçus & être toujours ſur ſes gardes, ſe ſoutenir mutuellement, & ne jamais s'oublier ſoi-même.

Des Généraux ombrageux, triſtes ou vétilleurs, ne ſauroient inſpirer la grandeur d'ame, la ſécurité ni la joie ; des Officiers qui obéiſſent avec peine ou négligemment, ne ſauroient obtenir qu'une obéiſſance tronquée ou déſagréable ; des Capitaines lents & indécis ne ſauroient avoir des ſoldats actifs & déterminés. Les Chefs impriment la force, donnent le mouvement ; les membres ſe prêtent à tout.

Si les Chefs ſont unis entre eux, ſi les chariots ſont forts, les chevaux vigoureux & les proviſions abondantes, quelque peu nombreuſe que ſoit une armée, je la regarde comme invincible ; au contraire je regarde comme une armée déja vaincue,

celle dont les Chefs ſeroient jaloux les uns des autres, auroient mutuellement de la défiance, & ſeroient toujours d'avis différent. Si les Généraux ont des prédilections marquées pour tels & tels corps, ils ne ſeront que médiocrement ſecondés par la multitude : s'ils ſont entêtés de leurs propres idées, ils feront tuer beaucoup de monde ; s'ils craignent de mourir, ils n'ont point de valeur ; s'ils s'expoſent témérairement à la mort, ils ont du courage à la vérité, mais ils manquent de tête.

Il n'y a que cinq motifs légitimes pour leſquels tout Guerrier peut ſe faire tuer : l'amour de la gloire & l'eſpérance de rendre ſon nom recommandable à la poſtérité : une juſte colere, comme lorſqu'on eſt accuſé ou ſoupçonné ſans fondement de manquer de courage, ou lorſqu'on eſt provoqué avec inſulte par des ennemis qu'on mépriſe ou dont on eſt mépriſé : la crainte d'être puni ſuivant toute la rigueur des loix, ſi l'on venoit à manquer à ſes devoirs ou à les enfreindre, d'encourir la diſgrace du Souverain ou des Généraux, de devenir l'objet de la raillerie de ſes ſemblables, de déshonorer ſes ancêtres, ſes deſcendants & toute ſa famille : la juſtice, parcequ'on ſe doit à ſon Prince & à l'Etat plus encore qu'à ſoi-même : enfin l'amour paternel, pour laiſſer à ſes enfants un nom qui les fera valoir, & les récompenſes que l'Etat a coutume d'accorder à la famille de quiconque eſt mort glorieuſement pour le ſervice de la Patrie (1).

(1) Dès que la guerre étoit terminée, l'Empereur ſe faiſoit lire la liſte de tous ceux qui s'y étoient diſtingués, & leur aſſignoit des récompenſes proportionnées au genre & au nombre de leurs belles actions. Il donnoit aux morts des titres honorables, qui paſſoient à leurs enfants, auxquels il aſſignoit, outre cela, une ſubſiſtance honnête, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de pouvoir être employés ou dans la magiſtrature, ou dans le militaire, &c. L'Empereur aujourd'hui regnant a pouſſé juſqu'au ſcrupule

Le Ciel ne concourt pas moins que l'homme au gain ou à la perte d'une bataille. Le Ciel auroit beau être favorable, ſi l'homme ne le ſeconde pas, tout eſt perdu. Quoi que l'homme puiſſe faire, tout eſt perdu encore, ſi le Ciel s'oppoſe à ſes deſſeins. Pour réuſſir, il faut le concours de l'un & de l'autre; mais pour échouer, il ſuffit que l'un des deux manque. Il ſuit de là que, quelques ſoins qu'on ſe ſoit donnés, quelques meſures que l'on ait priſes, quelque habile que ſoit un Général, quelque expérimentés que ſoient des Officiers, quelque aguerris que ſoient des Soldats, on peut éprouver les revers les plus funeſtes pour peu que le Ciel ne favoriſe pas l'homme, ou que l'homme ne ſeconde pas le Ciel. C'eſt dans ce cas que les ſiniſtres événements s'appellent des *malheurs* : malheurs cependant dont un grand Général peut encore tirer parti.

Si l'on a des inſtructions à donner, des réprimandes à faire, des ordres ou des défenſes à publier, il faut faire les attentions ſuivantes, pour que ce qu'on ſe propoſe ait à coup sûr ſon effet. Si l'on a en vue le corps entier de l'armée, il faut qu'entre la bataille, les inſtructions, les réprimandes, les ordres ou défenſes, il n'y ait pas au-delà de trois jours d'intervalle. Si l'on n'en veut qu'à quelques corps ſeulement, l'intervalle de quelques

---

l'attention ſur cet article. Après ſa glorieuſe conquête du Royaume des Eleuths, & de toutes les Hordes de Tartares juſqu'à *Badakchan* incluſivement, il créa plus de cinq cents dignités, charges ou emplois, pour être donnés à perpétuité aux deſcendants de ceux qui avoient fait leur devoir d'une maniere un peu au deſſus de l'ordinaire; & afin de n'oublier perſonne dans la diſtribution des graces, il a fait publier pluſieurs fois dans les Gazettes que tout le monde peut lire, un ordre par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui croiroient avoir quelques prétentions, de mettre par écrit leurs noms, leurs titres, & les raiſons qu'ils pourroient avoir d'eſpérer des récompenſes, & de mettre le tout entre les mains du Commiſſaire nommé à cet effet, &c.

heures ſuffit : mais ſi l'on ne doit s'adreſſer qu'à un ſeul homme, il faut le faire ſur-le-champ & dans le moment même du combat. Ne faites jamais languir ceux à qui vous aurez à parler ; dites-leur promptement ce que vous aurez à leur dire.

La perfection dans l'art de la guerre conſiſte à ſe ſoutenir, du commencement à la fin, de telle ſorte qu'on ne puiſſe ſe reprocher aucune faute : pour cela, il faut avoir tout calculé & tout prévu avant que de l'entreprendre ; il faut que tout ſoit prêt, que tout ſoit bien diſpoſé quand on la commence ; il faut ſavoir mettre tout à profit quand une fois on l'a commencée ; il faut ſe procurer un avantage réel en la terminant.

La victoire que remporte une armée eſt la victoire de chacun des particuliers qui la compoſent : il n'en eſt aucun qui ne puiſſe, à juſte titre, s'appeller victorieux, quel que ſoit le poſte qu'il ait occupé, pourvu qu'il ait fait ſon devoir. Les ſept ſortes de tambours, les étendards de toutes les couleurs & de toutes les formes ſont les directeurs & les guides d'une armée bien diſciplinée : il n'eſt perſonne dans une armée qui ne leur doive toute ſon attention, afin de pouvoir faire, à point nommé, les évolutions commandées. Les tambours & les étendards doivent être connus des corps particuliers auxquels ils appartiennent. Il y a les tambours porte-étendards, les tambours des chars, les tambours de la cavalerie, les tambours des fantaſſins, les tambours communs, les tambours de la tête & les tambours de la queue. Tous ces tambours doivent être dans un même lieu, lorſqu'on doit commencer la bataille, & c'eſt à eux que le Général s'adreſſe pour donner ſes ordres. Dès que tous les tambours ſont rendus au lieu déſigné, le Général leur ordonne de battre la charge ; alors la cavalerie & les chars ſe placent à la tête de l'armée, & l'infanterie s'avance à petit pas juſqu'à la portée du trait, pour commencer le combat dans l'ordre qui aura déja été déterminé ou qui ſera

indiqué ſur-le-champ. Les chars s'ouvrent, la cavalerie revient par les côtés, & les fantaſſins avancent toujours & combattent, en avançant, juſqu'à ce qu'ils aient enfoncé les ennemis.

Une armée qui eſt forte & bien diſciplinée, ne doit pas perdre le temps en délibérations ou en eſcarmouches, ou en de petits combats qui ne peuvent aboutir à rien de déciſif. Il faut que, le plutôt qu'il ſera poſſible, elle en vienne à une bataille générale. En commençant la bataille, il ne faut pas que tous les corps donnent à la fois; la confuſion & le déſordre y regneroient infailliblement, & la déroute pourroit ſuivre de près le déſordre & la confuſion.

Ranger une armée en bataille n'eſt pas une choſe difficile; ce qu'il y a de difficile, c'eſt de combattre ſans s'écarter de l'arrangement qui a été déterminé. Il eſt aiſé de donner de bons ordres & de les donner à propos; mais il eſt très difficile de les faire exécuter, & d'obtenir leur entier accompliſſement. Placer des ſoldats à tels ou tels poſtes qui ſont eſſentiels, c'eſt ce que tout le monde peut faire; mais les placer à propos, mais ne placer que ceux qui ſont en état de les garder & de les défendre, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé. Bien des perſonnes ſont en état de donner de bons conſeils; mais on en trouvera peu qui ſoient diſpoſées à les ſuivre. Tout le monde peut bien parler; mais tout le monde ne peut pas bien faire.

Les hommes ne ſont pas par-tout les mêmes; & il y a autant de différence entre le naturel des uns & des autres, entre leurs mœurs, leurs inclinations, leurs uſages, leurs talents, leur éducation, leurs forces, leurs bonnes ou mauvaiſes qualités, qu'il y en a entre les différents pays qui les ont vu naître. Les habitants des villes different des villageois, & ceux-ci des ſimples campagnards. Il ſeroit abſurde de prétendre

qu'ils fuſſent également propres à tout, & qu'on pût les employer indifféremment à tout.

Il eſt eſſentiel que le commun des troupes ne ſache jamais l'état bon ou mauvais de l'armée : il faut que les ſimples ſoldats & les Officiers ſubalternes ne ſoient jamais aſſez inſtruits de la ſupériorité de leurs forces ſur celles des ennemis, pour ſe livrer à une préſomptueuſe ſécurité : il faut également qu'ils ignorent leur propre foibleſſe, afin qu'une lâche crainte ne s'empare pas de leurs cœurs.

Après la bataille, ſi l'on eſt victorieux, il faut partager également les fruits & les honneurs de la victoire. Il ne faut pas que tels & tels corps veuillent s'attribuer excluſivement aux autres une gloire qui doit être commune à tous; car tous ont vaincu, ſi tous on fait leur devoir : ce qui n'empêchera pas néanmoins les diſtinctions & les récompenſes que méritent les actions perſonnelles. Il ne s'agit ici que de ce qui regarde la victoire en général.

Si, après la bataille gagnée, le Général veut livrer un nouveau combat & pouſſer à bout ou réduire au déſeſpoir des ennemis qui peuvent encore avoir des reſſources, qu'il prenne bien toutes ſes meſures, qu'il n'agiſſe qu'à coup sûr; car s'il vient à être vaincu, toute la honte de la défaite ne retombera que ſur lui. A la tête de ſes troupes, il doit alors combattre en ſimple ſoldat, pour trouver les ſuccès où la mort.

Lorſque l'armée eſt en campagne, quand elle eſt dans l'enceinte d'un camp, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonſtances, elle doit ſe conduire de telle ſorte que le peuple ait toujours lieu de croire que ſi elle a les armes à la main, ce n'eſt que pour le défendre; que ſi elle conſume des denrées, ce n'eſt que pour mettre à couvert ſes moiſſons & ſes récoltes; que ſi elle détruit, ce n'eſt que pour conſerver; que ſi elle cauſe quelques déſordres particuliers,

ce n'eſt que pour aſſurer l'ordre général ; que ſi elle fait la guerre, ce n'eſt que pour avoir la paix ; que ſi elle lui cauſe certains préjudices paſſagers, ce n'eſt que pour lui procurer les ſolides avantages qui doivent faire ſon bonheur. Le peuple en ſera convaincu, ſi l'humanité, la juſtice, la décence, la gravité, les bonnes mœurs regnent parmi les Officiers & les ſoldats ; & ce peuple une fois convaincu, il n'eſt rien à quoi il ne ſe porte, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour entretenir de tels guerriers. Il ſe privera avec plaiſir d'une partie même du néceſſaire, pour leur procurer l'abondance ; il prodiguera ſes forces, ſa ſanté, ſa vie même, pour concourir à des ſuccès dont il croira devoir partager le fruit.

Il eſt de la dignité d'une armée de ne jamais ſe compromettre : la gloire ou l'ignominie de la Nation, l'honneur ou le déshonneur du Souverain, la perte ou le ſalut de l'Empire dépendent de la maniere dont elle ſe conduira. Elle ne doit donc jamais s'expoſer mal-à-propos ; elle ne doit faire aucune fauſſe démarche, aucun faux pas ; elle ne doit livrer des batailles, donner des combats, faire des eſcarmouches, avancer ou reculer, ſans que de dix parties il y en ait huit pour croire que ce qu'elle fait eſt bien, & mérite l'applaudiſſement général. Elle doit donc être toujours ſur ſes gardes, pour ne pas donner dans les pieges de l'ennemi ; elle ne doit rien oublier pour parer, autant qu'il eſt poſſible, à tous les inconvénients. Telles ont été les maximes de nos Anciens : c'eſt d'après eux que je les propoſe ; c'eſt d'après mon expérience que je les garantis.

ARTICLE

ARTICLE V.

Idée générale de la maniere dont il faut employer les Troupes.

DE quelque nombre qu'une armée ſoit compoſée, il y a des regles générales, ſuivant leſquelles on ne ſauroit ſe diſpenſer de la conduire; & il y en a de particulieres, dont on ne doit faire uſage que ſuivant le temps, le lieu & les circonſtances. Les premieres ſont toujours les mêmes; elles doivent être invariables; tous ceux qui ſont deſtinés à commander les troupes doivent les ſavoir & les obſerver. Les ſecondes ſont de pur choix; mais il n'eſt pas donné à tout le monde de ſavoir bien choiſir. Je vais établir quelques principes généraux, ſur leſquels les Militaires éclairés pourront exercer leur génie, en les développant & en en fixant l'application.

1°. Si l'armée eſt peu nombreuſe, il faut en fortifier chaque rang le plus qu'il ſera poſſible, il faut lui faire occuper un petit eſpace de terrein: ſi l'armée eſt nombreuſe, il faut l'étendre, il faut en multiplier les rangs, il faut la gouverner dans toute la rigueur des loix. Une petite armée ne peut ſe procurer que de petits avantages; mais ces petits avantages multipliés la font parvenir à ſon but. Une grande armée peut tout d'un coup parvenir à ſon but; mais tout d'un coup auſſi elle peut manquer ſon objet.

2°. Une armée nombreuſe doit être ferme & comme immobile dans ſon camp; elle n'en doit jamais changer le lieu, à moins qu'une néceſſité abſolue ne l'y oblige; elle n'en doit ſortir que pour combattre. Une petite armée ne doit avoir aucun lieu fixe; elle doit toujours être en action & en marche.

3°. Quand une armée nombreuse eſt en préſence de l'ennemi, elle doit s'arrêter, ou pour commencer elle-même le combat, ou pour attendre que l'ennemi le commence. Il n'en doit pas être ainſi d'une armée peu nombreuſe; elle doit ſans ceſſe aller & revenir ſur ſes pas, afin de pouvoir fatiguer l'ennemi & le combattre en détail.

4°. Autant qu'il ſera poſſible, il faut que le grand nombre attaque le moindre; il faut que le fort attaque le foible; il faut oppoſer des troupes fraîches à celles qui ſeront déja fatiguées ou qui auront ſouffert.

5°. Il faut donner du repos aux troupes avant que d'engager le combat; il ne faut pas que les mêmes combattent trop long-temps de ſuite; il faut les ſoutenir en tout temps & les relever à propos.

6°. Si le gros de l'armée paroît en ſuſpens, ou douter de la victoire, ou craindre d'être vaincu, il ne faut pas laiſſer à la perplexité ou à la crainte le temps de ſe fortifier: le Général doit prendre alors ſes arrangements, ou pour différer la bataille, ou pour en changer l'ordre, ou pour aller camper ailleurs.

7°. Quand il y aura quelque coup de main à faire, ſoit pour piller des magaſins ou pour enlever quelque parti, il faut agir avec tout le ſecret, toute la prudence, toute la ſureté poſſibles, & ſans bruit. Aucun étendard ne doit être déployé, aucun inſtrument ne doit ſe faire entendre, aucune parole ne doit ſortir de la bouche de qui que ce ſoit. Il faut outre cela que quelques corps conſidérables accompagnent d'un peu loin ceux qui ſeront commandés pour le pillage, afin de les ſecourir au cas qu'ils ſoient les moins forts, de les ſoutenir au cas qu'ils ſoient repouſſés, de leur ſervir d'aſyle, au cas qu'ils ſoient mis en fuite, & de mettre à couvert le butin, pour être porté en ſureté juſqu'au gros de l'armée.

8°. Si l'on s'apperçoit que le nombre des ennemis eſt diminué conſidérablement, & qu'en conſéquence la crainte ſe ſoit emparée de ceux qui reſtent, il faut ſoi-même faire ſemblant d'avoir peur ; il faut faire ſemblant de vouloir décamper pour éviter le combat. Vous leur inſpirerez de la préſomption, ils ne ſeront pas ſur leurs gardes, & vous les attaquerez lorſqu'ils s'y attendront le moins.

9°. Dans quelque bataille, combat ou action que ce puiſſe être, il faut toujours tourner le dos au vent ; il faut toujours voir devant ſoi quelque lieu élevé dont on puiſſe s'emparer, pour s'y fortifier en cas de défaite ; il faut qu'à gauche & à droite il y ait quelque montagne ou quelque défilé dont vous ſoyez le maître.

10°. Ne vous engagez jamais dans des lieux marécageux ; ne combattez jamais ſur un terrein qui auroit la figure d'une tortue renverſée ; vous pouvez cependant y camper, mais pour peu de temps ſeulement.

11°. Quand tout ſera diſpoſé pour le combat, ne vous preſſez pas de le commencer ; ſoyez attentif à tout ce que fera l'ennemi. S'il vient à vous, attendez-le de pied ferme, examinez par où & comment il débutera ; ne faites d'abord que vous défendre, pour juger, par ſa maniere, de tout ce dont il eſt capable ; & quand vous aurez connu ſon fort & ſon foible, vous pourrez donner des preuves de votre capacité en le combattant avec avantage, juſqu'à ce que vous ayez emporté ſur lui une victoire complette. Si l'ennemi, auſſi attentif & auſſi ruſé que vous, prend de ſon côté les mêmes meſures que vous prenez du vôtre, gardez-vous bien de tomber dans ſes pieges ; vous ſeriez bientôt la victime de votre impatience ou de votre ardeur immodérée. Il faut alors rentrer dans votre camp, vous y fortifier & y demeurer juſqu'à ce

que des circonſtances favorables vous obligent à en ſortir pour courir à la victoire.

12°. Ne vous réglez jamais ſur les paroles vagues qui pourront vous venir de la part ou du côté des ennemis; ne vous réglez que ſur leur conduite : ne vous fiez pas à ce qu'on pourra vous dire; voyez par vous-même.

13°. Soyez attentif à tout ce que fera l'ennemi; ſuivez-le dans toutes ſes opérations : s'il ſe met en mouvement, mettez-vous en mouvement auſſi; s'il fait un pas, ſachez où il le dirige, & ſuivez-le; s'il eſt en ſuſpens, ſoyez en ſuſpens auſſi, ou faites ſemblant d'y être; s'il délibere, délibérez de votre côté : oppoſez la force à la force, l'artifice à l'artifice, la ruſe à la ruſe : imprimez-lui toutes les craintes, mais ne ſouffrez pas qu'il vous en imprime aucune; ou ſi vous en avez qui ſoient bien fondées, ne les montrez pas au-dehors; faites en ſorte qu'on ne puiſſe pas même les ſoupçonner.

14°. Si l'ennemi eſt vaincu, & qu'il veuille prendre la fuite, ne l'en empêchez pas; ſuivez-le d'un peu loin, & toujours en bon ordre. Vos troupes auront le temps de ſe repoſer; celles de l'ennemi, celui d'augmenter leur crainte; & s'il faut en venir à un nouveau combat, vous y acquerrez une nouvelle gloire.

15°. Ce qui paroît fuite de la part de l'ennemi, ne l'eſt pas toujours : c'eſt quelquefois une prudente retraite; c'eſt ſouvent un artifice pour attirer ceux contre leſquels il doit combattre, dans les pieges qu'il leur a dreſſés. C'eſt pour cette raiſon qu'il ne faut jamais ſe preſſer d'aller à ſa pourſuite.

Soyez toujours en défiance; ſachez quels ſont les chemins par où il peut aller, & ceux par où vous pourrez revenir ſur vos pas, en cas de néceſſité : cette attention devient indiſpenſable, ſi vous vous trouvez dans le voiſinage de quelque ville

dont les habitants ne ſoient pas ſujets du Prince que vous ſervez.

16°. Toute expédition militaire a ſes dangers, ſes pertes, ſes inconvénients: la plus glorieuſe, la plus utile eſt celle qui en a le moins. Quelque forte que ſoit une armée, quelque bien qu'on la conduiſe, quelques meſures que l'on ait priſes, il y aura toujours quelque choſe à ſouffrir, quelque funeſte événement qu'on n'aura pas prévu, quelque échec auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre; on fera toujours quelque faute; on manquera toujours à quelque choſe: il faut alors faire uſage de toute la force d'ame dont on peut être doué, ne pas ſe décourager, & réparer ſans inquiétude tout ce qui peut être réparé.

17°. L'homme eſt ce qu'il y a de plus précieux ſous le ciel: il faut épargner ſon ſang, il faut abréger ſes peines; par conſéquent il ne faut pas faire durer la guerre; il faut la terminer le plutôt qu'il ſe pourra, dût-on céder quelque choſe de ſes intérêts particuliers; dût-on l'acheter à prix d'argent, pourvu que la gloire de l'Etat & l'intérêt des Peuples le demandent ainſi.

18°. Tout guerrier qui eſt à l'armée ne doit plus avoir d'intérêt propre, plus d'affaires particulieres, plus de deſirs inquiétants, plus de parents, plus d'amis; les affaires de l'Etat, l'intérêt de l'Etat, le deſir d'augmenter la gloire de l'Etat en le ſervant de tout ſon pouvoir, ſont les ſeules choſes qui doivent l'occuper. Ses parents, ſes amis, ſa femme, ſes enfants, toute ſa famille, ſont l'Etat; l'Etat doit lui tenir lieu de tout; hors de l'Etat, rien ne doit plus être pour lui.

19°. Une armée compoſée de guerriers ainſi diſpoſés ſera une armée propre à tout, une armée forte, une armée invincible: elle ne comptera les ſieges que par les priſes des villes,

& les combats que par ſes victoires. Tout ce que je viens de dire n'eſt qu'un précis de la doctrine & des uſages des grands hommes qui ont illuſtré notre Empire, depuis les temps les plus reculés juſqu'à celui où nous vivons. Puiſſions-nous laiſſer à nos deſcendants les mêmes exemples que nos ancêtres nous ont tranſmis!

EXTRAIT DU LIVRE
INTITULÉ
LOU-TAO,
SUR L'ART MILITAIRE.



PREFACE.

PREFACE.

CE qu'il y a d'eſſentiel dans la Tactique Chinoiſe eſt renfermé dans les Ouvrages des trois Auteurs célebres que j'ai taché d'expliquer d'après les Commentateurs Chinois & Tartares, & avec le ſecours de quelques Officiers, & de pluſieurs habiles Lettrés. Quand on aura lu Sun-tſe, Ou-tſe & Se-ma, on ſaura ſur quels principes les anciens Chinois faiſoient la guerre, & les différentes manieres dont ils la faiſoient. Tout ce qu'on trouve d'important dans les Dialogues entre Li-che-min (dit autrement Tai-tſoung) & Tching-yao-che (appellé auſſi Ouei-koung), n'eſt qu'une amplification ou une explication détaillée des treize Articles de Sun-tſe & des ſix Articles de Ou-tſe. Les vingt-quatre Articles que Yu-leao-tſe a donnés ſur l'Art Militaire, contiennent à-peu près les mêmes choſes, quant à l'eſſentiel, que celles qu'on lit dans les Auteurs que je viens de nommer; & tout ce qui eſt rapporté dans le Lou-tao n'eſt guere différent de ce qui ſe trouve dans l'Ouvrage de Sun-tſe en particulier; car ce grand Guerrier en a fait la baſe de ſon ſyſtême & la regle de ſa conduite dans les différentes opérations militaires.

Le Lou-tao eſt diviſé en ſoixante articles, qui ſont autant de dialogues entre Ouen-ouang & Tai-koung, entre Ou-ouang & le même Tai-koung.

Je n'oſerois garantir, dit un Critique Chinois, *que cet Ouvrage ait réellement pour Auteur Tai-koung, comme quelques-uns l'ont prétendu ; tout ce que j'oſe aſſurer, c'eſt que les ſoixante Dialogues qui compoſent le Lou-tao ſont un précis de la Doctrine Militaire des fondateurs de notre Monarchie, depuis Hoang-ti juſqu'à Ou-ouang, dont Tai-koung fut l'inſtituteur. Je crois*, ajoute-t-il, *que quelque habile homme, amateur de l'antiquité, a extrait de tous les livres qui parlent de nos premiers Empereurs, & de ce qui s'eſt fait ſous leur regne, tout ce qu'il a trouvé qui avoit rapport à la guerre, & qu'il a donné au réſultat de ſes recherches la forme que nous lui voyons. Au reſte, c'eſt un excellent Ouvrage, qui peut faciliter beaucoup l'intelligence de celui de Sun-tſe.*

Je ne dirai donc rien de plus ſur l'Art Militaire des Chinois, puiſque tout ce qui le concerne eſt renfermé dans les Ouvrages dont j'ai donné la traduction ; j'ajouterai ſeulement ici ce que je croirai mériter quelque attention parmi les choſes qui n'ont point été dites ; je le tire du Lou-tao.

EXTRAIT DU LIVRE INTITULÉ LOU-TAO, SUR L'ART MILITAIRE.

I.

De la maniere dont on faiſoit anciennement les Généraux.

DITES-MOI, je vous prie, dit Ou-ouang à Tai-koung, comment je dois élever quelqu'un à la dignité de Général d'armée.

Prince, lui répondit Tai-koung, la dignité de Général d'armée eſt une des plus importantes de l'Empire : il faut que celui que vous voudrez en décorer en ſoit digne ; il faut qu'il en connoiſſe toutes les obligations, & qu'il ſoit en état de les remplir.

Ce n'eſt pas ce que je demande pour le préſent, interrompit

Ou-ouang; je veux ſeulement que vous m'indiquiez quelques cérémonies, au moyen deſquelles je puiſſe inſpirer du reſpect pour un emploi qu'on ne ſauroit trop reſpecter, & qui ſoient capables de pénétrer ceux que j'éleverai, de l'importance de leurs obligations, & de la crainte ſalutaire de les enfreindre.

Je vous entends, reprit Tai-koung; je vais vous ſatisfaire. Après que le Souverain, de l'avis de ſon Conſeil, a réſolu de faire la guerre, il doit convoquer une aſſemblée générale des Grands de ſa Cour, parmi leſquels ſe trouvera celui ſur qui il a jetté les yeux pour commander ſes troupes. L'aſſemblée étant formée, & tout le monde ayant pris ſa place, le Roi prendra la parole & dira: *J'ai fait choix d'un tel pour mettre à la tête de mes armées: qu'il ſe montre.* Le *Général déſigné* s'avancera juſques près du Trône, où il ſe tiendra debout pour écouter les ordres qui lui ſeront donnés; & le Roi continuera ainſi: *La gloire ou l'ignominie d'une Nation, le bonheur ou le malheur d'un Etat, la tranquillité ou les inquiétudes d'un Souverain ſont à la diſpoſition d'un Général. Vous, que j'ai choiſi pour remplir ce poſte important, voulez-vous l'accepter? êtes-vous réſolu d'en remplir exactement toutes les obligations?* Le *Déſigné* répondra: *Je ferai tous mes efforts pour ne pas me rendre indigne des bontés de mon Souverain. Je l'eſpere*, dira le Roi, *& dès-à-préſent je vous éleve à cette ſublime dignité: allez vous préparer à recevoir mes derniers ordres. Qu'on inſcrive ſon nom dans les Regiſtres.* Après ces mots le Roi rentrera dans ſon appartement & tout le monde ſe retirera. Le *Général nommé* ſe purifiera pendant trois jours, jeûnera, & s'abſtiendra de tout ce qui pourroit le ſouiller. Au commencement du quatrieme jour, il ſe rendra au Palais: on l'introduira dans la Salle des Ancêtres, où le Roi & toute ſa Cour ſe tranſporteront auſſi. Quand tout le monde ſera arrivé à la porte de la Salle, le Roi, précédé de ceux qui portent la grande & la petite

hache (1), entrera le premier, & tournant la face du côté de l'occident, il ſe tiendra debout. Le *Général nommé* entrera de ſuite, & tournant la face vers le côté par où il eſt entré, il ſe tiendra également debout. Alors le Roi prenant entre ſes mains la petite hache, en ſéparera le fer d'avec le manche, & remettra le manche au Général, en lui diſant: *D'ici-bas juſqu'au Ciel donnez des ordres & faites-les exécuter.* Il prendra alors la grande hache, en ſéparera également le manche d'avec le fer, & remettra le fer entre les mains du Général, en lui diſant: *Da lieu que vous foulez aux pieds, juſqu'au centre de la terre, donnez des ordres, & faites-les exécuter. Général, combattez les ennemis quand vous pourrez le faire avec avantage; ne les combattez point quand vous n'aurez pas d'heureux ſuccès à eſpérer. Ne dites jamais: Les troupes que j'ai ſous mes ordres ſont en grand nombre, celles de l'ennemi ſont peu nombreuſes; les troupes de l'ennemi ſont fortes & aguerries, celles que je conduis ſont foibles & hors d'état de leur réſiſter. Ne vous eſtimez jamais trop vous-même, ne mépriſez jamais l'ennemi, ne faites jamais cas de votre ſentiment plus que du ſentiment des autres, ayez de la déférence pour les avis de tous, n'enviſagez pas d'un même œil les choſes importantes & celles qui ne le ſont point, ne trouvez rien de difficile dans tout ce qui peut regarder le Service; ſoyez le modele ſur lequel tout le monde puiſſe ſe former, donnez l'exemple à tous. S'il faut s'expoſer, ne le faites jamais que vos troupes ne le faſſent en même temps: s'il faut prendre les repas, ne les prenez qu'aux heures qui ſont réglées pour tout le monde. Souffrez le froid & le chaud comme le moindre de vos ſoldats. Quand*

(1) La petite hache, que les Chinois appellent *fou-tſe*, eſt à-peu-près comme nos haches ordinaires. La grande hache, ou la hache d'armes eſt beaucoup plus groſſe: elle a le fer arrondi en demi-cercle & le manche fort long.

vous vous comporterez comme je viens de le dire, il n'eſt rien dont vous ne puiſſiez venir à bout. Le Roi ayant ceſſé de parler, le Général ſe mettra à genoux, & répondra en ces termes : *J'ai toujours oui dire que, pour maintenir un Royaume dans un état floriſſant, il falloit de braves guerriers au dehors, & de ſages miniſtres au dedans ; que les uns & les autres ne devoient former entre eux tous qu'un même cœur & une même volonté, & qu'il ne falloit pas que ceux du dedans vouluſſent gouverner ceux du dehors, ni que ceux du dehors vouluſſent gouverner ceux du dedans. On ſert le Prince & la Patrie au dehors comme au dedans ; tout doit être égal pour de bons ſujets : ainſi point de jalouſie ni de ſoupçons parmi eux, point d'accuſations réciproques. Pour moi, ſur qui Votre Majeſté vient de ſe décharger d'une partie de ſon autorité, qui ai reçu de ſes mains l'une & l'autre hache, comment oſerois-je ne pas remplir mes devoirs juſqu'à la mort ? comment oſerois-je revenir en vie, ſi je n'ai dompté vos ennemis ? Donnez-moi, Seigneur, vos derniers ordres, donnez-moi les marques de ma dignité, & je pars...* Après avoir reçu le ſceau, il continuera ainſi : *Déſormais les troupes n'ont plus d'ordre à recevoir que de moi ; c'eſt moi ſeul qui ſerai l'organe qui leur tranſmettra vos volontés ; à moi ſeul appartiendra le droit de les punir & de les récompenſer. Tant que nous ſerons en corps d'armée, plus de Ciel au deſſus de notre tête, plus de terre ſous nos pieds, plus d'ennemis devant nous, plus de Souverain derriere nous, plus rien à craindre : la mort ou la victoire* (1).

Voilà, continua Tai-koung, ce que vous pouvez établir pour parvenir à la fin que vous vous propoſez : il me ſemble

(1) Je crois que tout ce qu'on fait dire au Général, après qu'il a reçu le ſceau & les autres marques de ſa dignité, eſt le ſerment qu'on faiſoit anciennement dans la Salle des Ancêtres : il ne faut pas en prendre les termes à la lettre. Par le *Ciel*, il faut entendre les vents, la pluie, les frimats, &c.

qu'après que vous aurez fait un Général avec de pareilles cérémonies, vous pouvez vous dispenser de donner des ordres pour qu'on le respecte. Cela est très bien, répondit Ou-ouang; mais avant que de quitter cet article, j'ai encore quelques demandes à vous faire. Je voudrois savoir un expédient court & facile, au moyen duquel un Général fût toujours sûr du respect, de l'estime & de l'obéissance des troupes dans tout ce qu'il qui leur commande. Rien de si aisé, rien de si sûr que ce que je vais vous proposer, répondit Tai-koung. Qu'un Général punisse de mort un homme d'un rang distingué, s'il a manqué à son devoir, & on le respectera : qu'il traite bien ceux d'un rang inférieur, & on l'estimera : qu'il garde inviolablement toute les regles de la discipline militaire, & on lui obéira. Je suis au fait, reprit Ou-ouang, &c.

Par la *Terre*, il faut entendre les mauvais chemins, les hauts, les bas, les précipices, &c. *Plus d'ennemis devant nous*, c'est-à-dire, avec autant d'assurance & de tranquillité que s'il n'y avoit aucun obstacle de la part des ennemis, &c.

II.

De la maniere dont le Souverain & le Général ſe communiquoient leurs ſecrets.

OU-OUANG s'entretenant un jour avec Tai-koung, lui dit: Il y a long-temps que je cherche en moi-même quelque moyen facile & sûr pour inſtruire de mes intentions un Général de mes armées qui ſeroit déja bien avant dans le pays ennemi, & cela, ſans qu'il fût poſſible à tout autre, qui n'auroit pas mon ſecret, de ſavoir ou de pouvoir pénétrer ce que je veux dire. J'ai déja imaginé bien des manieres, mais toutes ſouffrent des difficultés & ſont ſujettes à des inconvénients; c'eſt pour cette raiſon que je n'oſerois les mettre en pratique: voyez vous-même ſi vous ne trouveriez pas quelque expédient pour faire ce que je propoſe. Je voudrois auſſi que le Général pût m'inſtruire à ſon tour, ſans que ni ceux de l'armée, ni les ennemis, ni les Grands de ma Cour, ni les Miniſtres, puſſent pénétrer ſon ſecret. Je comprends ce que vous voulez, répondit Tai-koung: je vais vous ſuggérer deux moyens qui me paroiſſent bons; vous vous en ſervirez ſi vous les trouvez tels. Le premier ſera pour les affaires qui n'exigeront pas de détails ni de grandes explications pour être compriſes, & le ſecond pour celles où les détails & les explications ſont néceſſaires.

Premier moyen. Quelques jours avant que votre Général parte pour ſe rendre à l'armée, il faut lui donner une audience particuliere, de telle ſorte qu'il n'y ait que vous & lui, & que perſonne au monde ne puiſſe entendre ni deviner ce qui ſe paſſera dans cet entretien ſecret. Vous vous ſerez muni de

de huit petites planches, d'un bois ordinaire, ſur leſquelles vous écrirez vous-même, ou vous ferez écrire par votre Général, des caracteres quelconques du haut en bas de chacune. Vous fendrez enſuite les morceaux de bois, de façon que les caracteres ſe trouvent partagés dans leur longueur, comme le haſard le déterminera, ſans y chercher aucun art, ni aucune ſymmétrie. Vous garderez pour vous les huit premieres moitiés, & vous donnerez les huit autres à votre Général, afin qu'en les rapprochant, dans les occaſions où vous vous en ſervirez, vous ſoyez mutuellement ſurs que vous vous parlez l'un à l'autre, & que vous n'êtes entendus que de vous ſeuls. Vous ferez enſuite vos conventions ſecretes, que vous écrirez, chacun à part, ſur vos moitiés de planches à-peu-près de la maniere ſuivante, ſur la premiere, qui ſera de la longueur de dix pouces, *victoire complette ;* & dans la lettre qui ſera écrite de l'armée, il n'y aura que ces mots, *la tablette de dix pouces.* Sur la ſeconde planche vous écrirez, *défaite des ennemis, priſe du Général ;* & dans la lettre qui viendra de l'armée, on déſignera ſeulement la longueur de la ſeconde tablette, qui ſera de neuf pouces, en diſant : *la tablette de neuf pouces.* Si l'on veut annoncer la priſe de quelque ville, on écrira ces mots, *la tablette de huit pouces*, qui eſt la longueur de la troiſieme planche. Pour faire ſavoir que les ennemis ſont décampés & ſe ſont retirés au loin, on déſignera la longueur de la quatrieme planche qui doit être de ſept pouces. Si le Général veut apprendre à ſon Souverain qu'il n'oſe riſquer aucune bataille, qu'il ſe contente d'obſerver l'ennemi & de ſe tenir ſur la défenſive, juſqu'à ce que les troupes qu'il commande aient repris un peu courage, il déſignera la planche de ſix pouces. S'il a beſoin de renfort ; s'il veut apprendre que les vivres commencent à lui manquer, il déſignera la planche de cinq pouces. S'il veut annoncer qu'il a été bleſſé, que ſon

armée a été vaincue, il désignera la planche de quatre pouces. S'il veut faire savoir que ses convois ont été enlevés, que ses provisions ont été gâtées, &c. il désignera la planche de trois pouces.

Cependant, comme on peut changer ou contrefaire les lettres, il vaudroit encore mieux ne point écrire, & se contenter d'envoyer les moitiés de planche dont on auroit besoin pour indiquer ce qu'on veut; mais alors il ne faudroit point que les conventions entre le Souverain & le Général fussent écrites dessus: il suffiroit d'y mettre des lettres ou caracteres qui ne serviroient que pour la confrontation.

Si vous appercevez que votre secret est divulgué, ou que les porteurs des planches les ont communiquées pour qu'on pût en deviner le sens, faites mourir les traîtres, les curieux, & & tous ceux qui ont voulu s'instruire de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir.

Voilà, Seigneur, continua Tai-koung, le premier des expédients que vous pouvez employer pour vous entretenir secretement avec votre Général. Vous pouvez augmenter ou diminuer le nombre des planches; vous pouvez leur faire dire beaucoup plus de choses que je n'en ai dit dans les exemples que j'ai apportés: vous pouvez en un mot leur donner telle signification qu'il vous plaira. L'expédient est très bon, répondit Ououang, quand il n'est question que de faire savoir en général ce qu'on souhaite; mais quand il est nécessaire d'entrer dans des détails, les planches ne sauroient suffire. Vous dites fort bien, reprit Tai-koung. Le second expédient que je vais vous indiquer vous tirera d'embarras dans ces sortes d'occasions.

Je suppose que votre armée est déja bien avant dans les terres des ennemis, & que celui qui la commande a des choses essentielles à vous communiquer; je suppose qu'il est nécessaire

qu'il entre avec vous dans des détails qu'il veut cacher à tout autre; je ſuppoſe encore que tout eſt perdu pour lui, ſi ſon ſecret vient à tranſpirer : voici comment il doit s'y prendre. Il faut qu'il vous écrive trois lettres, dont la premiere ſera pour vous ſaluer, & pour s'informer de l'état de votre ſanté; la ſeconde ne contiendra qu'un détail vrai ou feint de ce qui ſe paſſe à l'armée, & la troiſieme renfermera les choſes ſecretes qu'il veut vous dire : ces trois lettres étant achevées, il les placera l'une à côté de l'autre, pour les tranſcrire ſur une même feuille, de la maniere ſuivante. Le premier caractere qu'il écrira ſera le premier de la premiere lettre, le ſecond ſera le premier de la ſeconde lettre, & le troiſieme le premier de la troiſieme lettre; le quatrieme ſera le ſecond de la premiere lettre, le cinquieme le ſecond de la ſeconde lettre & le ſixieme le ſecond de la troiſieme lettre, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il ait tout dit : il prendra enſuite cette lettre, il la partagera en trois parties égales, & vous les enverra chacune par un courier différent, qu'il fera partir en différents temps. Suivant la convention que vous aurez faite avec votre Général, il vous ſera aiſé de lire ſa lettre en n'en prenant qu'un caractere de trois en trois. Qu'un des couriers ſoit pris, qu'un autre ſoit un traître, quoi qu'il en puiſſe arriver, je défie à quiconque ne ſera pas un Eſprit, de pénétrer votre ſecret. L'artifice eſt bon, répondit Ou-ouang, je m'en ſervirai dans la ſuite.



INSTRUCTION
SUR
L'EXERCICE MILITAIRE.



INSTRUCTION

SUR

L'EXERCICE MILITAIRE

PREFACE.

J'AI cru devoir joindre à ces anciens Traités sur l'Art de la guerre, quelques-unes, ou pour mieux dire, la plus grande partie des évolutions militaires des Armées Chinoises. J'ai ramassé, par le moyen de quelques Officiers de ma connoissance, tout ce que j'ai pu trouver en ce genre. Les gens du métier sauront apprécier le tout beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. La seule inspection des figures leur dira peut-être plus que toute mon explication.

Je commence par les Exercices de ceux qui n'ont pour armes que le sabre & le bouclier ; je ferai connoître ensuite l'Exercice général, & je terminerai cet Ouvrage par la description des armes, des habillements & de tous les autres instruments qui sont à l'usage des gens de guerre.

Comme dans l'explication de ces figures il est souvent parlé de poids, de mesures & de prix, il est nécessaire d'entrer dans quelque détail sur ce sujet. Telle est la division des poids usités chez les Chinois.

La livre, qu'ils appellent *kin*.

L'once, qu'ils appellent *leang*.

La dixieme partie d'une once, qu'ils appellent *tsien*.

La centieme partie d'une once, qu'ils appellent *fen*.

La millieme partie d'une once, qu'ils appellent *li*.

La dix-millieme partie d'une once, qu'ils appellent *hao*, &c.

Ainſi une once contient 10000 hao.

L'once chinoiſe eſt plus forte que l'once de France d'un gros, c'eſt-à-dire que l'once chinoiſe peſe neuf gros, tandis que l'once de France n'en peſe que huit.

Les meſures chinoiſes ſont toutes décimales de quelque dénominateur ; ainſi un pied eſt la décimale d'un *tchang*, parcequ'un *tchang* contient dix pieds ; un pouce eſt la décimale d'un pied ; un *fen* ou une ligne eſt la décimale d'un pouce ; un *li* eſt la décimale d'un *fen*, ou la dixieme partie d'une ligne ; un *hao* eſt la décimale d'un *li*, ou la centieme partie d'une ligne ; un *ſe* eſt la décimale d'un *hao*, ou la millieme partie d'une ligne, &c. Le pied chinois ordinaire eſt un peu plus court que notre pied de Roi ; il eſt à ce dernier comme 264 eſt à 266 (1).

Pour ce qui eſt des différents prix ou valeurs des choſes, l'once d'argent eſt le dénominateur général auquel tout ſe rapporte : ainſi on dit, 2 onces d'argent, 15 onces, 16 onces, mille onces, &c.

L'once chinoiſe que j'ai évaluée plus haut, eſt appellée par les Chinois *leang*. Il a plu aux Européens de l'ap-

(1) Il y a encore une autre eſpece de pied, qu'on appelle pied de tailleur ; on s'en ſert pour meſurer les ſoiries, draps, toiles, &c. il eſt plus grand de ſept lignes chinoiſes que le pied ordinaire.

peller

peller *taël* : je lui ai donné moi-même ce nom, parce-qu'il eſt conſacré par un long uſage.

L'once chinoiſe, ou le *taël*, eſt diviſée en dix *tſien*,
Le *tſien* en dix *fen*,
Le *fen* en dix *li*,
Le *li* en dix *hao*, &c.

Un *taël* d'argent vaut ſept livres dix ſols de notre monnoie. Ainſi

Le tſien vaut	15 ſ.
Le fen vaut	1 ſ. 6 d.
Le li vaut	1 d. $\frac{4}{5}$
Le hao vaut	$\frac{9}{10}$ de denier.

Je ſuis entré dans un détail de minuties ſur les habillements, les armes, &c. que j'aurois peut-être bien fait de ſupprimer. Mais j'ai cru que dire trop étoit un moindre inconvénient que de ne pas dire aſſez : d'ailleurs je n'ai d'autre prétention, en donnant cet Ouvrage, que celle de fournir des Mémoires à ceux qui voudront ſavoir ce que les Chinois ont de commun avec les anciennes Nations, ou de particulier à la leur, dans leur maniere de faire la guerre.

EXERCICE

De ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

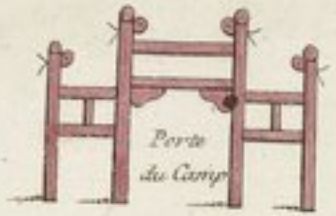
QUAND les troupes ſont aſſemblées, il eſt abſolument néceſſaire que tout le monde garde un profond ſilence. Le Général ſeul a droit de parler, afin de pouvoir donner ſes ordres.

Chacun doit être à ſon rang, s'y tenir debout, dans une contenance grave, & toujours attentif.

Cent hommes ſuffiſent pour former quatre rangs; ainſi avec deux cents hommes on aura huit rangs, avec trois cents hommes douze rangs, avec quatre cents hommes ſeize rangs, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'on ait employé le nombre entier des troupes que l'on peut avoir. Ce qui eſt dit ici ne regarde pas ſeulement ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier, mais en général toutes les troupes de quelque ordre & de quelque eſpece qu'elles ſoient. *Voyez* planches I * & II * de celles qui repréſentent ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

Les tambours & les autres inſtruments militaires tiennent lieu de la voix du Général; ainſi toute l'attention doit être

Planche I. *



Troupes rangées par rangs et pret a marcher pour aller à l'exercice.

Drapeaux sous le quel sont 25. Hommes.

Tambours

Officiers

Officiers

Tambours

Petits etendards sous chacun des quels sont 5. Hommes.

Tambours

Tambours



Tente du Général.

Beatrix delineavit et sculp.

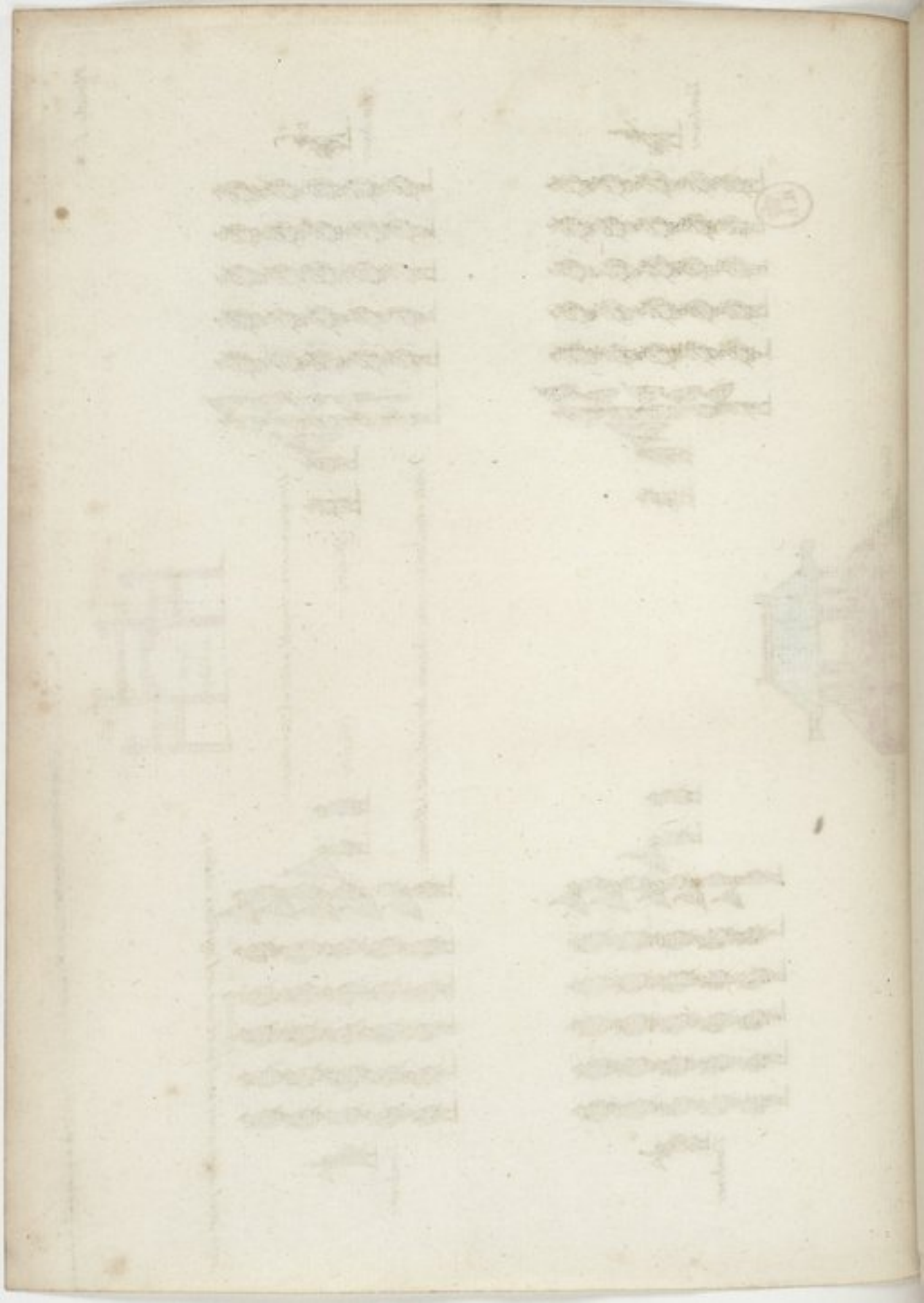
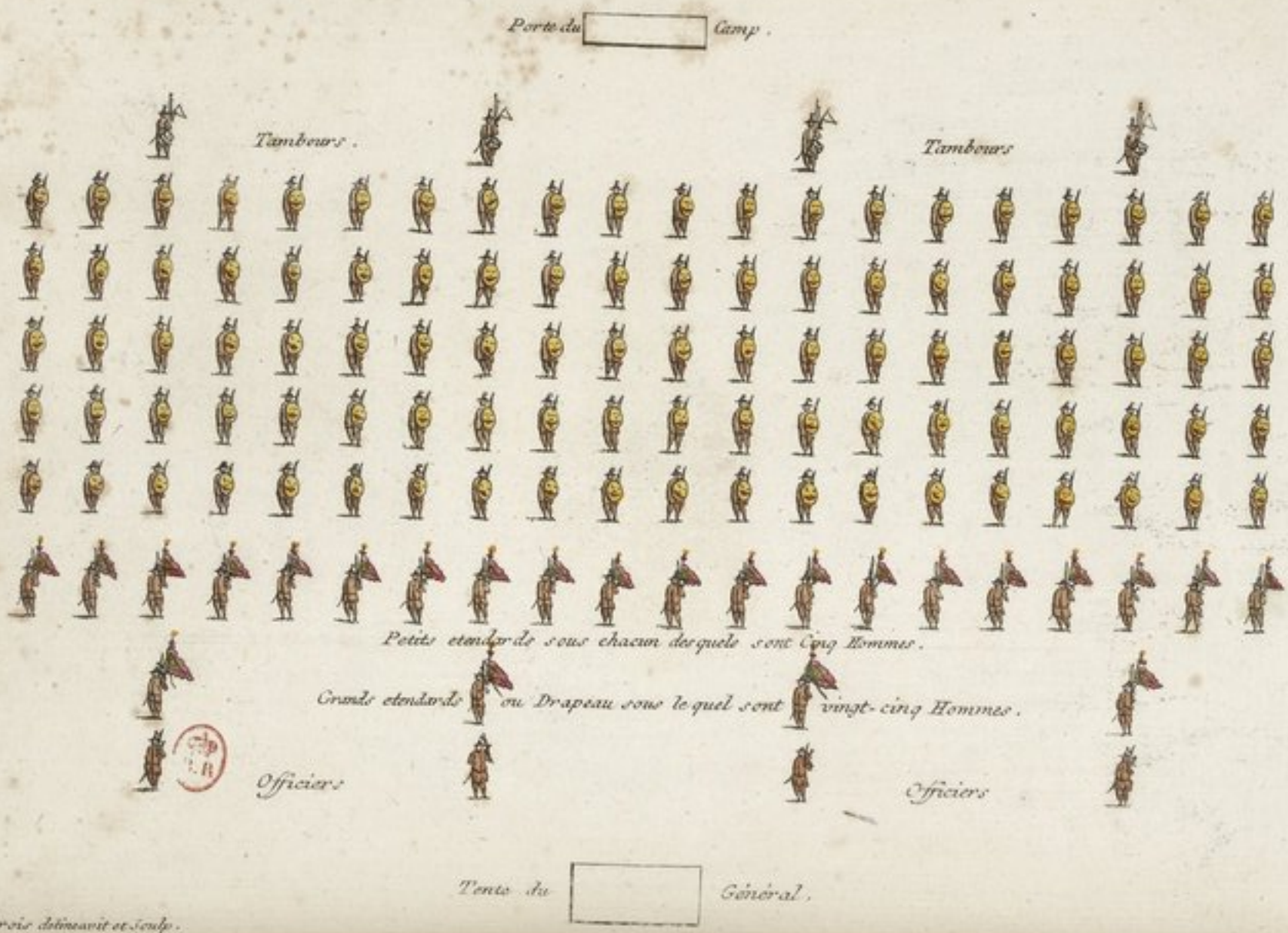


Planche II.



Boutrois delineavit et Sculp.

Planche III. *

Porte du [ ] Camp.

Aile gauche

Aile droite

Tambours

Tambours

Drapeaux sous lequels sont 25. Hommes.

Officiers

Officiers

Petits etendards sous chacun desquels sont 5. Hommes.

Tente du [ ] Général

Boucrois delineavit et Sculp.

portée de ce côté-là, & une obéiſſance prompte & exacte doit en être le fruit. Au premier coup de tambour on redoublera d'attention, & on ſe tiendra prêt à tout. Après ce premier coup de tambour, on ſonnera de la trompette à trois repriſes différentes, d'un ſeul ton chacune, mais d'un ton tenu & prolongé. L'intervalle entre chaque repriſe ne doit être que d'un mouvement de reſpiration ; ce temps ſuffit pour laiſſer aux moins expéditifs le loiſir de ſe préparer.

Dès que les trompettes auront ceſſé, on entendra de nouveau le ſon du tambour ; alors les troupes ſe partageront à droite & à gauche, autant d'un côté que de l'autre : on les alignera au moyen d'un cordeau, afin qu'elles faſſent deux lignes exactement droites & paralleles. *Voyez* la planche III *.

PREMIER EXERCICE

De ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

1. ON frappe un coup ſur le *lo* (1) : à ce ſon chaque ſoldat ſe couvrira de ſon bouclier & ſe baiſſera juſqu'à s'accroupir : on ſe tiendra dans cette attitude juſqu'à ce qu'on entende le tambour.

2. On frappe à coups redoublés & aſſez légérement ſur les bords du tambour : pendant ce temps-là les ſoldats accroupis ſe levent & font quelques évolutions avec leurs ſabres & leurs boucliers.

(1) Le *lo* eſt un inſtrument d'airain d'environ deux pieds de diametre : je parle du *lo* principal ; car il y en a de plus petits : ils ſont tous de figure ronde. J'en donnerai la deſcription en parlant des inſtruments militaires. J'en ai déja parlé dans cet Ouvrage.

3. On donne un ſon de trompette, immédiatement après on frappe un coup ſur le tambour : à l'inſtant les ſoldats diſcontinuent leurs évolutions : ils reſtent debout en bonne contenance, tenant le ſabre & le bouclier au-deſſus de leurs têtes dans la diſpoſition d'attaquer ou de ſe défendre, & tous enſemble pouſſent un grand cri.

4. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats tournent le ſabre du côté gauche, frappent comme s'ils vouloient s'ouvrir un paſſage de ce côté, & pouſſent un grand cri.

5. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats tournent le ſabre du côté droit, comme s'ils vouloient s'ouvrir un paſſage de ce côté, & pouſſent un grand cri.

6. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats ſe remettent, & pouſſent un grand cri.

7. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats levent le ſabre & le bouclier, ſe tiennent en défenſe, font un pas en avant, & pouſſent un grand cri.

8. On frappe deux coups ſur le tambour ; les ſoldats ſe tournent à gauche & fixent la vue ſur les étendards qui ſont déployés.

9. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier, ils ſe courbent un peu comme s'ils vouloient ſe cacher ; ils mettent le ſabre en long ſur le dos (la poignée près du cou), & pouſſent un grand cri.

10. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier autour de leurs corps, & ſe baiſſent tout de ſuite juſqu'à terre, où ils ſe tiennent accroupis.

11. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats accroupis font des évolutions avec le ſabre & le bouclier autour de leurs corps, & tout de ſuite font trois pas en avant, reſtant toujours courbés.

12. On frappe cinq coups ſur le tambour; chaque ſoldat ayant le corps ramaſſé ſous ſon bouclier, dont il eſt entiérement couvert, fait un pas en avant en ſe roulant ſur ce même bouclier, qui lui ſert de point d'appui, comme il feroit ſur une roue, & après le tour entier il ſe releve tout de ſuite, & ſe trouve debout dans la diſpoſition d'attaquer (1).

13. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font un pas en avant, font agir le ſabre de droite à gauche & de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

14. On frappe trois coups ſur le tambour; les ſoldats font autour de leurs corps quelques évolutions avec le ſabre & le bouclier, & s'accroupiſſent tout de ſuite; ainſi accroupis, ils font trois évolutions avec le ſabre, comme s'ils vouloient frapper trois coups, ils pouſſent un grand cri à chaque coup qu'ils portent; après avoir frappé les trois coups, ils font autour de leurs corps trois évolutions avec le ſabre & le bouclier, comme pour attaquer & ſe défendre en même temps.

15. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre de droite à gauche, & pouſſent un grand cri.

16. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

17. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats ſe remettent, ils ſe tiennent debout en bonne contenance, & pouſſent un grand cri.

Ainſi finit le premier exercice de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

---

(1) Cet exercice, fait à propos, a fait remporter, du temps des Soung, une victoire complette ſur les Tartares. Je parlerai ailleurs de ce point d'hiſtoire.

EXERCICE II.

De ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

1. ON frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là, les ſoldats ſe partagent de cinq en cinq, & ſe tiennent prêts.

2. On frappe un coup ſur le *lo ;* les ſoldats ſe mettent ſur le bouclier l'un de l'autre, comme on le voit dans la planche IV * : on appelle les ſoldats ainſi rangés, *les cinq tigres prêts à ſortir de la forêt pour ſe jetter ſur leur proie.*

3. On donne un ſon de trompette ; on frappe enſuite un coup ſur le *lo*, après lequel on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les cinq tigres prêts à ſortir de la forêt changent promptement de contenance, & forment de cinq en cinq une figure telle qu'on la voit dans la planche V * : on appelle les ſoldats ainſi rangés *les cinq fleurs de Mei-hoa jonchant la terre.*

4. On donne deux ſons de trompette ; on frappe enſuite deux coups ſur le *lo*, après leſquels on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les cinq fleurs de *Mei-hoa* changent promptement de contenance & ſe joignent de dix en dix hommes, leſquels, montés ſur le bouclier l'un de l'autre, forment une figure telle qu'on la voit dans la planche VI * : on appelle les ſoldats ainſi rangés, *la face des dix repréſentée par les boucliers qui les cachent.*

5. On donne trois ſons de trompette, ou, ce qui eſt de même, on ſonne de la trompette à trois repriſes, d'un ſeul ton chacune ; on frappe trois coups ſur le *lo*, après leſquels on frappe ſur le tambour à coups redoublés : pendant ce temps-là

Planche IIII *

Porte du [ ] Camp.

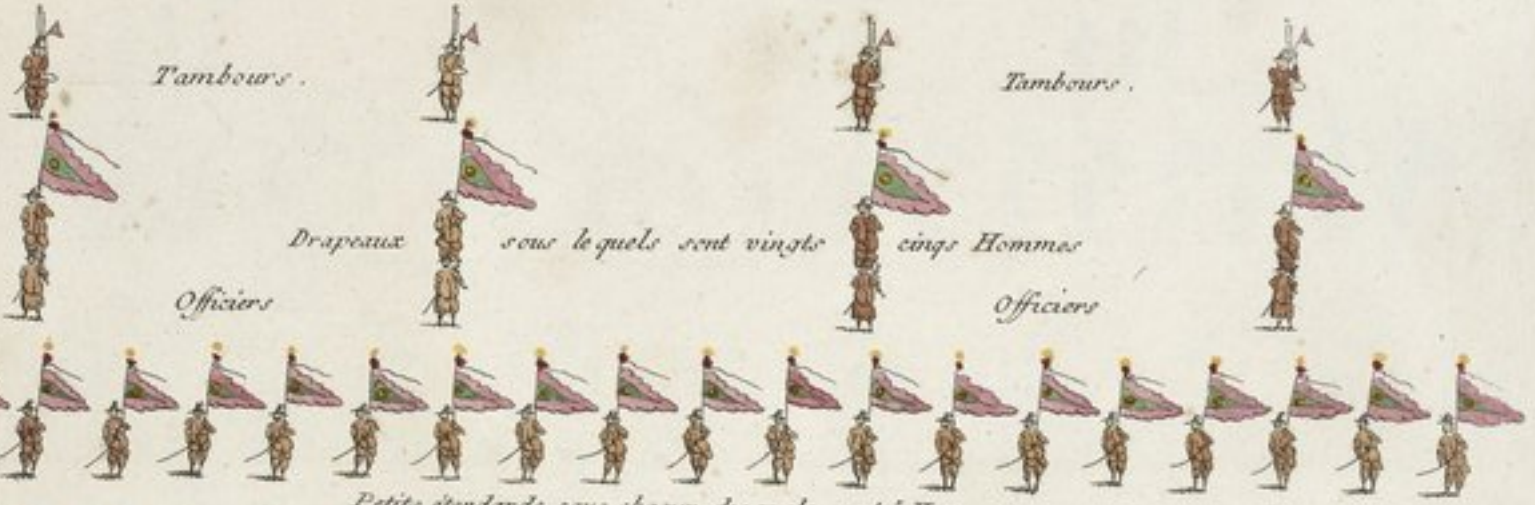


Tente du [ ] Général

Boutrois del. et Sculp.

Planche V. *

Porte du [ ] Camp.



Petits étendards sous chacun des quels sont 5 Hommes.

Soldats formant de 5. en 5. une espece de Fleurs.

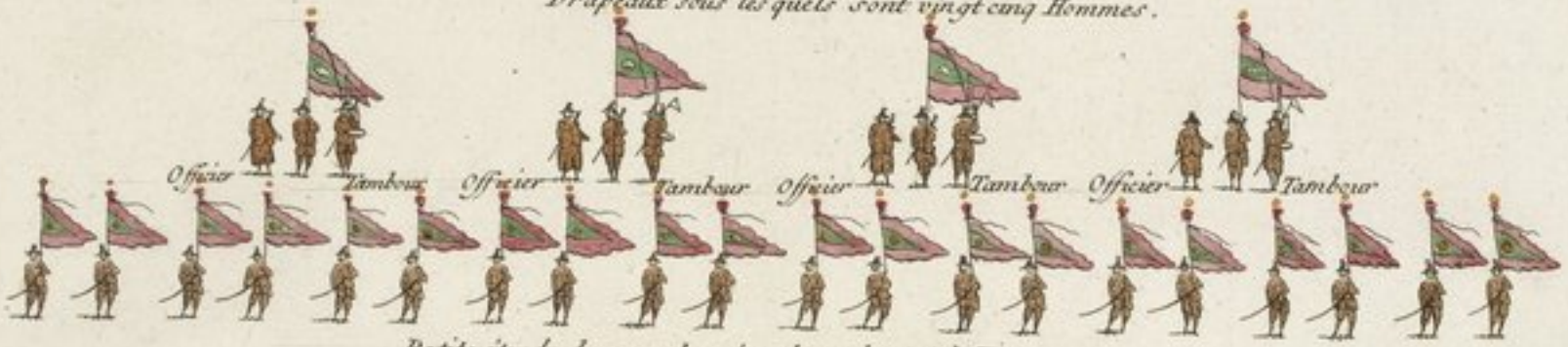
Boutrois délineavit et Sculp.

Tente du [ ] Général

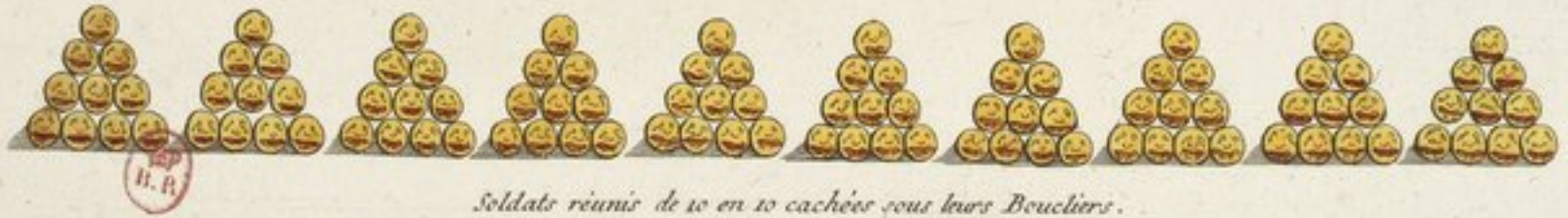
Planche VI. *

Porte du [ ] *Camp.*

Drapeaux sous les quels sont vingt cinq Hommes.



Petits étendards sous chaqu'un des quels sont 5. Hommes.



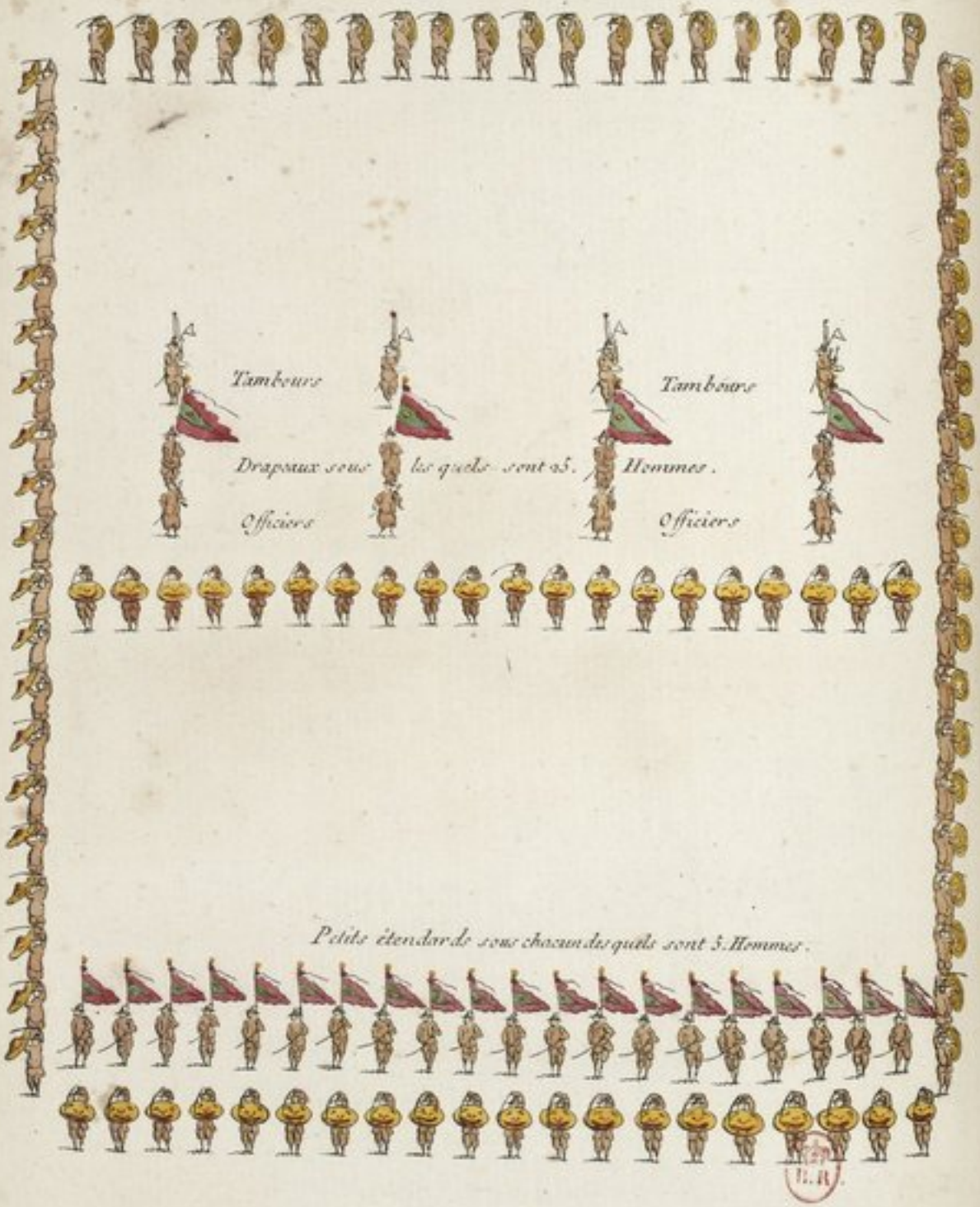
Soldats réunis de 10 en 10 cachées sous leurs Boucliers.

Tente du [ ] *Général.*

Boutrois delin. et Sculp.

Planche VII. ✶

Porte du [ ] Camp



Tente du [ ] Général

Boutrois delineavit et Sculp.

la face des dix représentée par les boucliers qui les cachent, change promptement de contenance & forme un bataillon quarré; chaque ſoldat tient le ſabre & le bouclier levés, en attitude de bataille, comme on le voit dans la planche VII *.

6. On frappe un coup ſur le *lo*; à ce ſignal tous les ſoldats ſe baiſſent promptement, uniment & ſans confuſion.

7. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps-là les ſoldats font des évolutions avec leurs ſabres & leurs boucliers.

8. On donne un ſon de trompette, immédiatement après on frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats ſe relevent tout-à-coup ayant le ſabre & le bouclier levés, & pouſſent un grand cri.

9. On frappe un coup ſur le tambour; à ce ſignal les ſoldats font agir le ſabre de droite à gauche, & pouſſent un grand cri.

10. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

11. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre à droite & à gauche, & pouſſent un grand cri.

12. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats tout-à-coup diſcontinuent leurs évolutions avec le ſabre & le bouclier, ſe baiſſent perpendiculairement, comme s'ils vouloient s'aſſeoir, & pouſſent un grand cri.

13. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats, ainſi baiſſés, font un pas en avant, tenant le ſabre & le bouclier en état de défenſe, & pouſſent un grand cri.

14. On frappe deux coups ſur le tambour; les ſoldats font agir le ſabre, comme s'ils vouloient frapper de droite à gauche.

15. On frappe un coup ſur le tambour; les ſoldats alon-

gent le corps en avant, ayant le ſabre le long de leur dos, & pouſſent un grand cri.

16. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats ſe tournent tout-à-coup & ſe courbent juſqu'à terre.

17. On frappe trois coups ſur le bord du tambour ; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier, & font trois pas en avant.

18. On frappe cinq coups ſur le tambour ; les ſoldats font un pas en avant, en ſe roulant ſur leurs boucliers, c'eſt-à-dire que chaque ſoldat s'appuyant ſur ſon bouclier, le fait tourner comme une roue, & tourne avec lui : c'eſt le même que celui dont on a parlé au n°. 12 du premier Exercice.

19. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats alongent le corps en avant, déchargent un coup de ſabre, & pouſſent un grand cri.

20. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats ſe tournent tout-à-coup, font un pas comme s'ils vouloient retourner, ſe parent le dos avec le bouclier, & font agir le ſabre par derriere autour de leur corps.

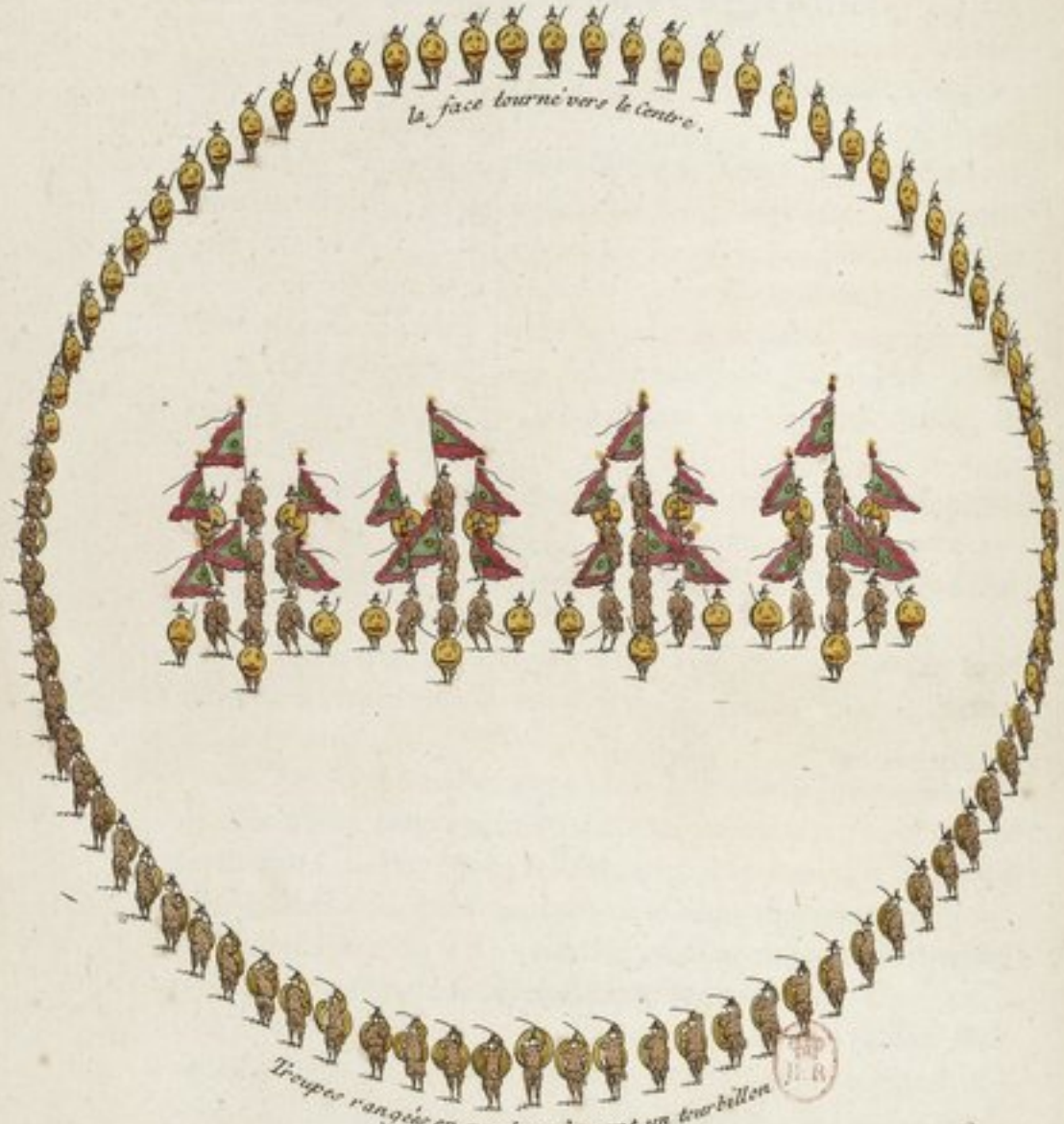
21. On frappe trois coups ſur le tambour ; les ſoldats font des évolutions avec le ſabre & le bouclier, & ſe courbent juſqu'à terre.

22. On frappe trois coups ſur le bord du tambour ; les ſoldats pouſſent trois grands cris. On frappe une ſeconde fois ſur le bord du tambour ; les ſoldats pouſſent une ſeconde fois trois grands cris. On frappe une troiſieme fois trois coups ſur le bord du tambour ; les ſoldats pouſſent une troiſieme fois trois grands cris, & ſe relevent bruſquement.

23. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font agir le ſabre de droite à gauche, & pouſſent un grand cri ; tout de ſuite ils font agir le ſabre de gauche à droite, & pouſſent un grand cri.

Planche VIII. ✶

Porte du [ ] Camp



Tente du [ ] Général

Boutrois del et Sculp.

24. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats font agir le ſabre en avant, ſe baiſſent tout de ſuite comme s'ils vouloient s'aſſeoir, & pouſſent un grand cri.

25. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les ſoldats, qui étoient auparavant rangés en bataillon quarré, forment un grand cercle. *Voyez* la planche VIII *.

26. On frappe un coup ſur le bord du *lo ;* à ce ſignal tous les ſoldats ſe baiſſent promptement juſqu'à terre, ſe couvrent tout le corps avec le ſabre & le bouclier, & ne laiſſent à découvert que la partie ſupérieure du viſage. *Voyez* la même planche VIII *.

27. On donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le *lo ;* les ſoldats cachent ſous le bouclier la partie même du viſage qu'ils avoient laiſſée à découvert immédiatement auparavant.

28. On donne un ſon de trompette, on frappe ſur le *lo ;* les ſoldats découvrent la partie ſupérieure du viſage, comme s'ils vouloient voir ce qui ſe paſſe auprès d'eux.

Ces dernieres évolutions, n°. 27 & 28 ſe répetent juſqu'à trois fois, après leſquelles,

29. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats ſe levent tout-à-coup, font quelques eſpeces de ſauts en frappant fortement du pied contre terre, & pouſſent un grand cri.

30. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats préſentent le bouclier en avant, autant que le bras peut s'étendre, ſe mettent en diſpoſition de faire agir le ſabre en portant en arriere la main qui en eſt armée, & pouſſent un grand cri.

31. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats alongent un coup de ſabre, retirent en même temps le bouclier juſques vers l'eſtomac, & pouſſent un grand cri.

32. On frappe un coup ſur le *lo* ; les ſoldats ſe baiſſent tout-à-coup & ſe cachent entiérement ſous leurs boucliers.

33. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les troupes changent de contenance & ſe partagent en cinq tourbillons, qui font chacun un cercle parfait. *Voyez* la planche IX *.

34. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats plient un genou, ſans cependant le poſer juſqu'à terre.

35. On donne un ſon de trompette, immédiatement après, on frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats, qui avoient un genou plié, ſe redreſſent entiérement, ſe tiennent debout, levent le ſabre & le bouclier par-deſſus leurs têtes, & pouſſent un grand cri.

36. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats portent le ſabre & le bouclier vers le côté gauche, & pouſſent un grand cri.

37. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats portent le ſabre & le bouclier vers le côté droit, & pouſſent un grand cri.

38. On frappe un coup ſur le tambour ; les ſoldats portent le ſabre & le bouclier en devant, comme pour parer la poitrine, ſe baiſſent tout de ſuite à demi-corps, avancent les armes, & pouſſent un grand cri.

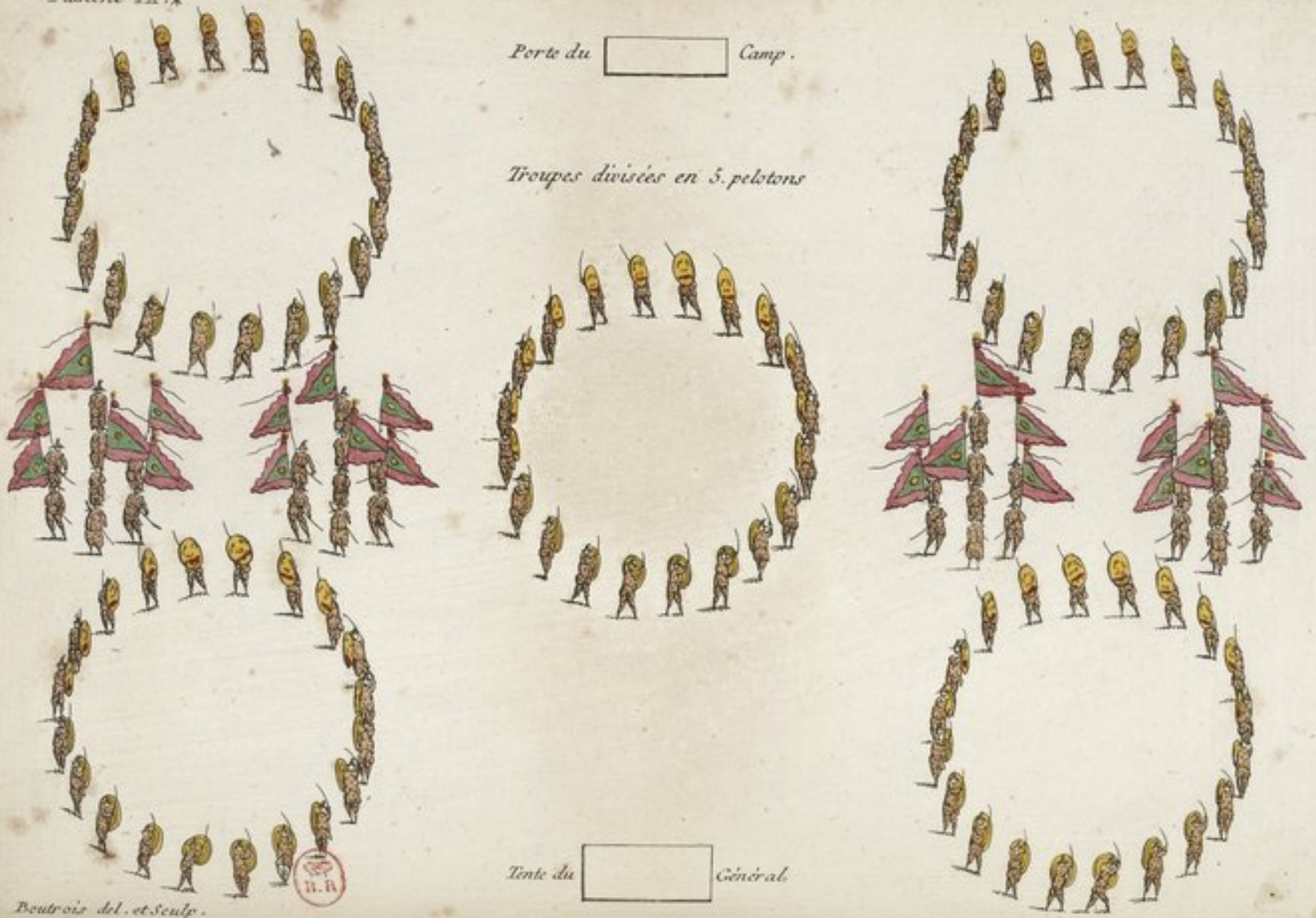
39. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là les ſoldats changent de contenance ou de poſition ; les cinq tourbillons (pl. IX *) ſe transforment en la figure des deux *Y* & des huit *Koua*, ainſi qu'on le voit dans la pl. X *. Les deux *Y*, ſelon les Chinois, ſont le Ciel & la Terre, & les huit *Koua* ſont ces figures myſtérieuſes inventées par *Fou-hi*, au moyen deſquelles on peut trouver tout ce qui eſt poſſible.

40. On frappe un coup ſur le tambour ; chaque ſoldat ſe

Planche IX.x

Porte du [ ] Camp.

Troupes divisées en 5. pelotons



Tente du [ ] Général

Beutrois del. et Sculp.

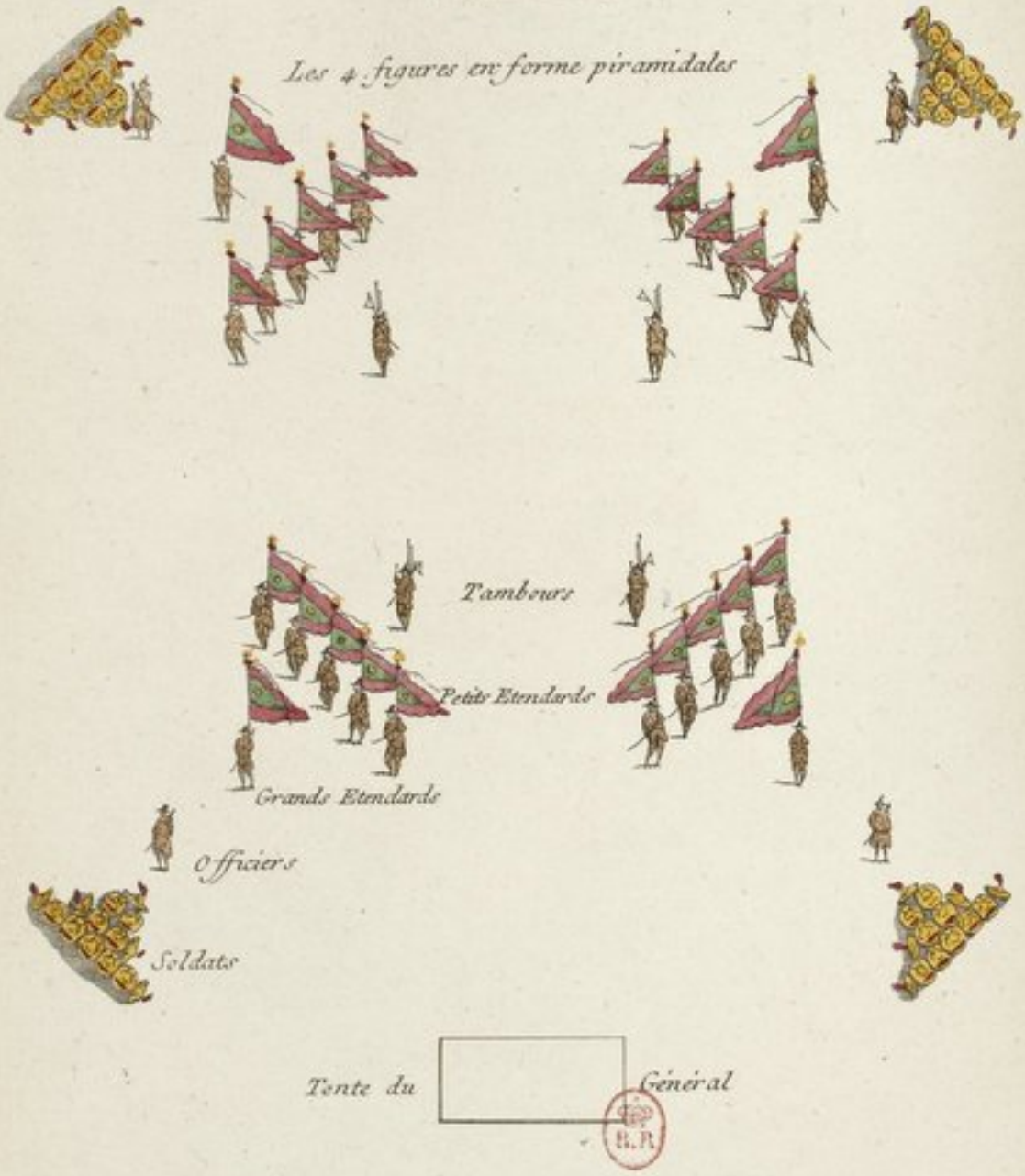
Planche X. *



Boutrois del. et Sculp.

*Planche XI. **

Porte du [ ] *Camp.*



Tente du [ ] *Général*

R.R

Boutrois del. et Sculp.

cache entiérement ſous ſon bouclier, de façon qu'on ne puiſſe voir ni lui ni ſon ſabre, & ſe tient tranquille ſans faire aucun mouvement.

41. On donne un ſon de trompette; tous enſemble pouſſent alors un grand cri. On donne un ſecond ſon de trompette; tous les ſoldats pouſſent une ſeconde fois un grand cri. On donne un troiſieme ſon de trompette; tous les ſoldats pouſſent une troiſieme fois un grand cri.

42. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; les ſoldats pendant ce temps-là changent de contenance: les deux *Y* & les huit *Koua* ſe transforment *en quatre figures entrelacées* (*ſe-ſian-glien-hoan*). *Voyez* la planche XI *.

43. On donne trois ſons de trompette, après leſquels on frappe trois coups ſur le tambour; tout le monde ſe rend attentif & attend en ſilence le premier ſignal.

44. On frappe ſur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps-là les ſoldats forment un bataillon quarré, tel qu'on le voit dans la planche XII *.

45. On frappe un coup ſur le *lo*; les ſoldats s'accroupiſſent & ſe couvrent de leurs boucliers.

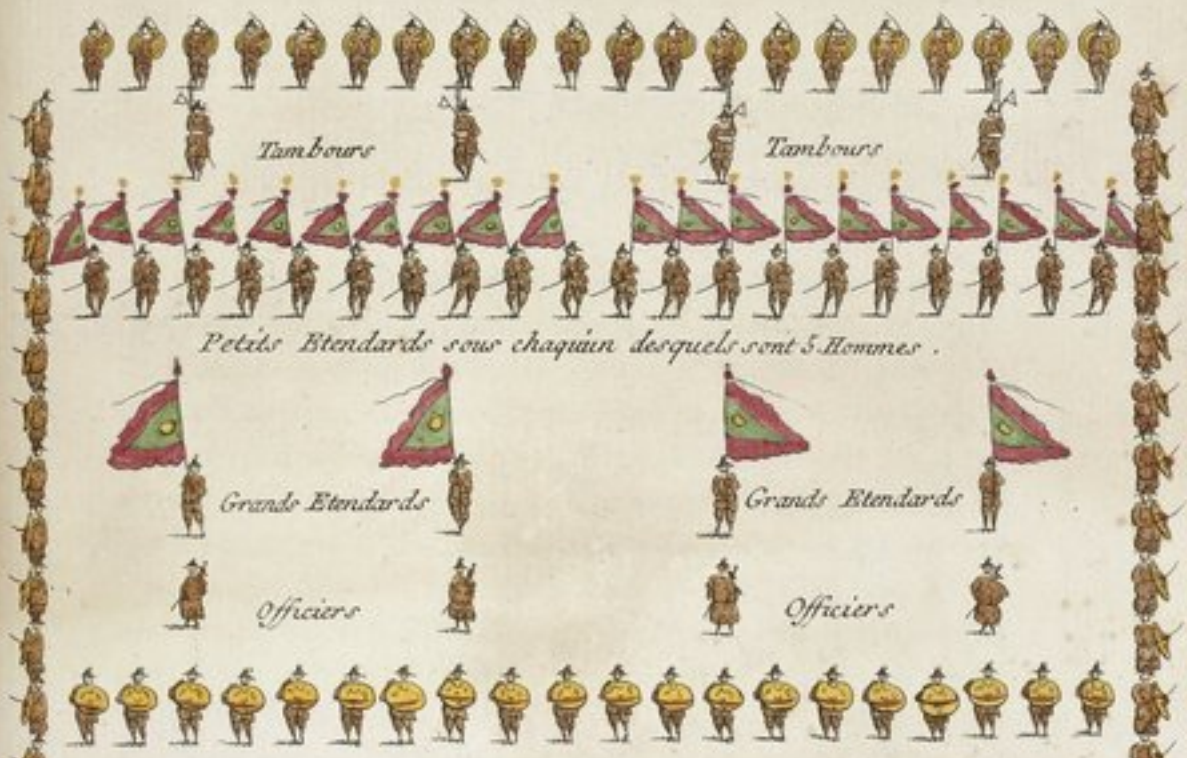
46. On frappe ſur le tambour à coups redoublés, mais ſur le bord de l'inſtrument, & d'une maniere aſſez légere; les ſoldats accroupis ſe levent & font quelques évolutions avec leurs ſabres & leurs boucliers.

47. On donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le tambour: les ſoldats ceſſent alors de faire des évolutions; ils ſe tiennent debout, ayant une contenance fiere, tenant le ſabre & le bouclier levés au-deſſus de leurs têtes, dans la diſpoſition d'attaquer ou de ſe défendre, & pouſſent tous enſemble un grand cri, &c. Tout le reſte ſe fait comme ci-devant, depuis le n°. 3 du premier exercice juſqu'au n°. 17, qui eſt la fin de ce premier exercice.

Après la fin du ſecond exercice, qui finit comme le premier, ainſi que je viens de le dire, les ſoldats entonnent le cantique de victoire, après lequel toutes les troupes défilent par ordre, chacun ſuivant ſon rang, de la maniere que cela ſe pratique dans l'exercice général. Voyez ci-après l'inſtruction ſur l'exercice général.

Porte du [ ] Camp

Planche XII. *



Representant l'Armées victorieuse entonnant des chants de Victoire avant de retourner au Camp.

Tente du [ ] Général

Bourcois del. et Sculp.

INSTRUCTION

Sur la maniere dont on doit faire l'Exercice général.

Les troupes qu'on emploie pour l'exercice général ne vont jamais au-delà de quarante compagnies, compoſées de vingt-cinq hommes chacune : ce nombre a paru ſuffiſant pour repréſenter une armée entiere & pour faire pratiquer ſans déſordre la plupart des évolutions particulieres aux différents corps qui la compoſent. Les quarante compagnies dont je viens de parler ſont priſes de tous les différents corps qui compoſent la Milice Chinoiſe ; ſavoir, la cavalerie, le corps des Arbalêtriers, celui des Pertuiſaniers, le corps de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, celui des Fuſiliers, & enfin celui des Canonniers.

Outre ces quarante compagnies, il y a cinquante Piquiers, ou cinquante hommes armés de piques, qui ſont placés à la ſuite de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier.

Au reſte, tout ce que j'ai déja dit & tout ce que je dirai dans la ſuite ne regarde que les troupes purement Chinoiſes. Celles des Tartares Mantchous, qui ſont aujourd'hui les principales & preſque les ſeules troupes de l'Empire, ont leurs exercices à part.

Les noms que j'ai donnés aux différents corps qui compoſent les troupes Chinoiſes ne ſont peut-être pas ceux qui leur conviennent. On peut les changer ſi l'on veut, en traduiſant

les mots Chinois autrement que j'ai fait. Les voici de ſuite avec l'explication littérale à côté.

Tchang-tſiang, c'eſt-à-dire, longue pique ou lance, &c.
Tchang-tao, longue épée, ou long ſabre, ou pertuiſane.
Niao-tſiang, fuſil ou arme à tuer les oiſeaux.
Ta-pao, gros canon.
Teng-pai, bouclier de rotin; & pour abréger ils diſent ſeulement *Pai*.
Koung-tſien, l'arc & la fleche.
Ma-ping, ſoldats à cheval.

Après chaque nom d'arme on ſous-entend celui de *ping* qui ſignifie *ſoldat*, homme de guerre; ainſi pour dire piquier, on ajoute aux deux mots *tchang-tſiang* celui de *ping*, & alors *tchang-tſiang-ping* ſignifiera homme armé d'une longue pique, & ainſi des autres.

Toutes les troupes Chinoiſes, comme je l'ai dit plus haut, ſont repréſentées par quarante compagnies, dont ſix ſont de cavalerie, huit d'Arbalêtriers, cinq de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, leſquels j'ai déſignés quelquefois par le mot latin *Scutati*, faute d'un mot françois auſſi court qui ſignifiât la même choſe; cinq de Pertuiſaniers; douze de Fuſiliers, & quatre ſeulement de Canonniers. Tous ces corps de troupes ſont rangés ſous des étendards de ſix couleurs différentes, qui ſont le jaune, le blanc, le verd, le bleu, le rouge & le noir. Chacune des ſix compagnies de cavalerie eſt rangée ſous les étendards d'une des couleurs que je viens d'indiquer. Parmi les Arbalêtriers, il y en a trois ſous les étendards jaunes, & une ſous les étendards blancs; deux ſous les étendards bleus, une ſous les étendards rouges, & une ſous les étendards noirs. Les cinq compagnies de ceux qui n'ont pour armes que le ſabre & le bouclier ſont, une ſous les étendards jaunes, une

ſous les étendards bleus, une ſous les étendards rouges, une ſous les étendards blancs & une ſous les étendards noirs. Les cinq compagnies de Pertuiſaniers ſont dans le même ordre & ſous les mêmes couleurs que ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier. Les douze compagnies de Fuſiliers ſont rangées, trois ſous les étendards jaunes, trois ſous les étendards bleus, trois ſous les étendards verds, une ſous les étendards rouges, une ſous les étendards blancs & une ſous les étendards noirs. Les quatre compagnies de Canonniers ſont rangées, une ſous les étendards bleus, une ſous les étendards blancs, une ſous les étendards rouges & une ſous les étendards noirs.

Ce qui eſt appellé tente du Général eſt un pavillon dans lequel s'aſſemblent les Officiers Généraux qui doivent être témoins de l'exercice, & d'où ils voient défiler les troupes.

La tour des ſignaux eſt placée à côté de la tente du Général, & aſſez élevée pour être vue de toute l'armée. Il y a dans cette tour, outre l'étendard général, des étendards particuliers ſemblables aux étendards des différents corps. Il y a auſſi des trompettes, des tambours, des *lo*, des muſiciens & une ou pluſieurs pieces de canon. Quand le Général a quelques ordres à donner, il envoie un Officier à la tour des ſignaux, afin que de là on montre, par exemple, l'étendard du corps qui doit faire quelque évolution, ou que l'on donne les autres ſignaux qui indiquent ce qu'il faut faire. Ce que j'ai nommé *porte du camp* eſt un maſſif placé au midi, vis-à-vis du pavillon ou de la tente du Général, qui eſt au nord. Ce maſſif repréſente la principale porte du camp; & l'eſpace qui eſt entre le maſſif & le pavillon repréſente le camp.

Par-tout où l'on a peint un petit étendard, il faut ſuppoſer cinq hommes; le grand étendard eſt celui de la compagnie entiere, c'eſt-à-dire de vingt-cinq hommes.

Il eſt néceſſaire d'obſerver que toutes les fois que je dis,

on donne un ſon de trompette, on frappe un coup ſur le tambour, on frappe deux coups ſur le *lo*, ou que je parle d'autres ſignaux ſemblables, il faut entendre que ces différents coups ou ces différents ſignaux ne ſe donnent jamais que l'un après l'autre. C'eſt comme ſi je diſois, on donne un ſon de trompette, puis on bat un coup ſur le tambour, enſuite l'on fait tel autre ſignal, &c. Quand je dis on frappe ſur le bord du tambour, ſur le bord du *lo*, je veux dire qu'au lieu de frapper ſur le centre de l'inſtrument, pour en tirer des ſons pleins, on ne frappe que vers l'extrémité, pour n'en tirer que des ſons ſourds & ſans harmonie. Ces ſortes de ſons ſont employés aſſez fréquemment par les Chinois, même dans leurs plus brillantes muſiques.

Le jour déterminé pour l'exercice, tout le monde ſe rend avant l'aurore au lieu où il doit ſe faire : on ſe range d'abord ſur deux lignes paralleles ; on garde un profond ſilence, & on attend l'arrivée du Général, ou de celui qui doit commander. Le Général doit être rendu avant le lever du ſoleil, ou tout au plus tard quand le ſoleil ſe leve.

1. A la premiere nouvelle qu'on a que le Général eſt près d'arriver, du haut de la tour des ſignaux on éleve le grand étendard, ou, pour mieux dire, l'étendard principal : tout le monde redouble alors d'attention, & ſe tient dans une contenance grave, ſans faire aucun mouvement.

2. On donne trois ſons de trompette ; chaque corps de troupes prend alors ſon rang.

3. On frappe un coup ſur le bord du *lo ;* on ceſſe tout mouvement, & l'on ſe rend attentif.

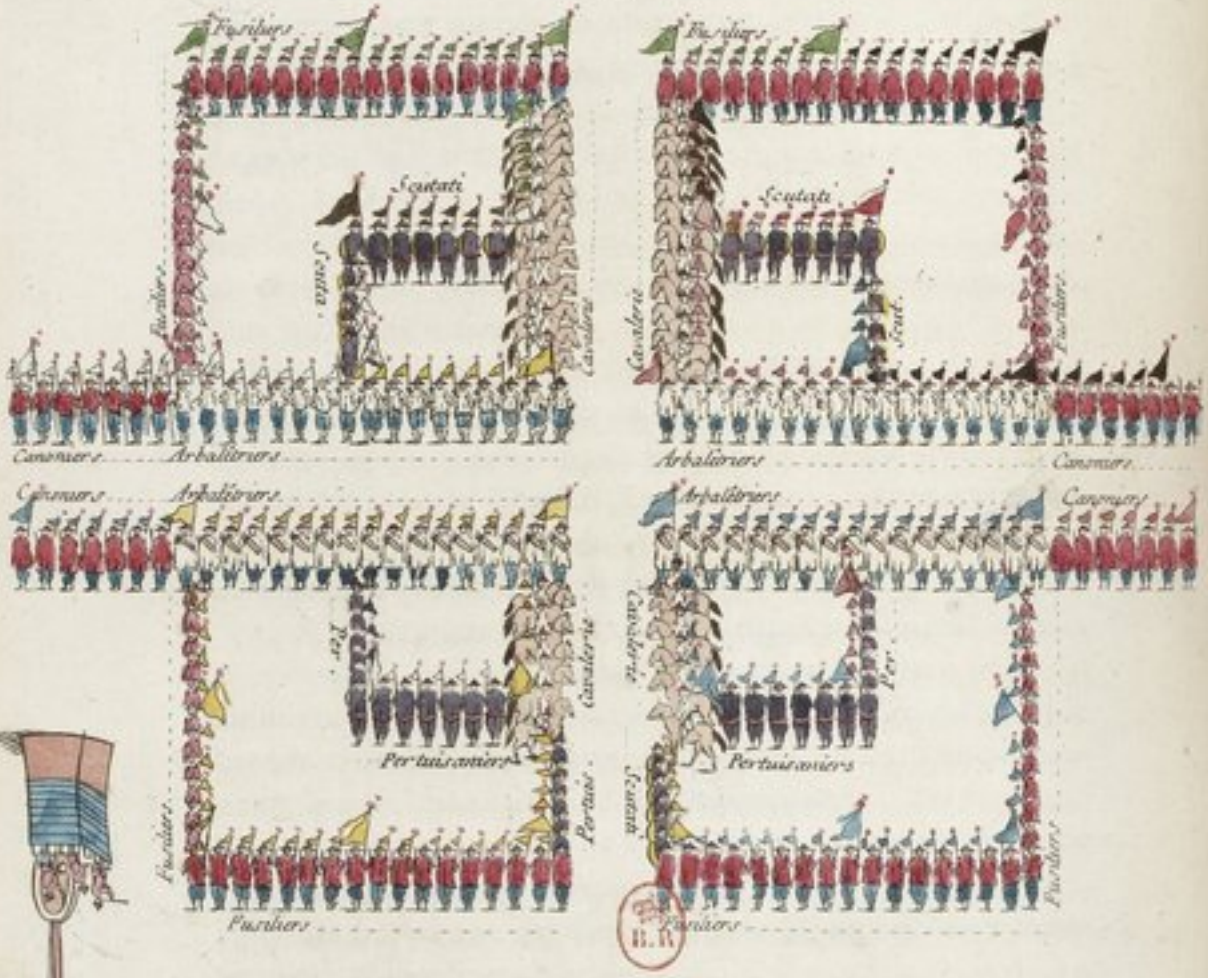
4. On frappe un coup ſur le bord du *lo ;* les Cavaliers prennent de la main gauche la bride & ſe mettent en attitude de monter à cheval ; chaque corps de troupes prend ſes armes & ſe diſpoſe ſuivant ſon uſage.

On



Porte du Camp.

a





Tour des Signaux

b



Tente du General

5. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Cavaliers montent à cheval, & toutes les troupes déploient leurs étendards.

6. On ſonne de la trompette, on bat ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps les troupes ſe rangent de la maniere qu'on le voit ſur la planche I.

7. On frappe un coup ſur le *lo ;* à ce ſignal les trompettes & les tambours ceſſent, tout le monde ſe tient dans une contenance grave, ſans faire aucun mouvement, & dans un profond ſilence.

8. Dès qu'on ſait que le Général eſt arrivé auprès de la porte du camp en dehors, on ſonne de la trompette, on tire trois coups de canon, & on joue des inſtruments de muſique ; pendant ce temps les Cavaliers mettent pied à terre, & tout le monde ſe met à genoux. Le Général entre par la porte du camp, ou, pour mieux dire, par un des côtés du maſſif qui repréſente la porte du camp, & va en droite ligne dans le pavillon qui eſt vis-à-vis & qui tient lieu de tente, c'eſt-à-dire depuis *a* juſqu'à *b* de la même planche I. A meſure qu'il paſſe, les troupes qu'il laiſſe derriere lui ſe relevent immédiatement après qu'il a paſſé, de façon que tout le monde ſe trouve debout quand le Général entre dans ſa tente.

9. Après que le Général eſt entré, & qu'il eſt ſuppoſé tenir ſon conſeil avec les Officiers Généraux qui l'accompagnent, toutes les troupes ſe rangent ſur deux lignes paralleles, dans l'ordre ſuivant. *Voyez* planche II.

I. Les ſix compagnies de Cavalerie, dont les trois qui ſont ſous les pavillons bleus, rouges & noirs, ſont à droite de la tente ; & les trois qui ſont ſous les pavillons jaunes, blancs & verds, ſont à gauche.

II. Les huit compagnies d'Arbalêtriers, dont les deux qui ſont ſous les étendards bleus, une qui eſt ſous les étendards rouges, & une qui eſt ſous les étendards noirs, ſont à droite ;

les trois qui ſont ſous les étendards jaunes & celle qui eſt ſous les étendards blancs, ſont à gauche.

III. Viennent enſuite ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier (*Scutati*), & les Pertuiſaniers, leſquels forment en tout dix compagnies, dont cinq ſont de Pertuiſaniers & cinq de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier. Ces dix compagnies ſont rangées dans l'ordre ſuivant: une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards jaunes; une compagnie de Pertuiſaniers, ſous les étendards bleus; une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards bleus; une compagnie de Pertuiſaniers, ſous les étendards rouges; & une compagnie de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards rouges: ces cinq compagnies ſont à droite. Les cinq autres compagnies; ſavoir, une de Pertuiſaniers, ſous les étendards jaunes; une de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards blancs; une de Pertuiſaniers, ſous les étendards blancs; une de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſous les étendards noirs; & une de Pertuiſaniers, ſous les étendards noirs, ſont à gauche.

IV. Après ces deux corps de troupes, vient celui des Fuſiliers, diviſé en douze compagnies, dont trois ſous les étendards bleus, une ſous les étendards rouges, une ſous les étendards noirs & une ſous les étendards verds, ſont à droite; trois ſous les étendards jaunes, une ſous les étendards blancs, & deux ſous les étendards verds, ſont à gauche.

V. Les quatre compagnies de Canonniers ſont placées immédiatement après les Fuſiliers. La compagnie qui eſt ſous les étendards rouges, & celle qui eſt ſous les étendards noirs, ſont à droite; la compagnie qui eſt ſous les étendards bleus, & celle qui eſt ſous les étendards blancs ſont à gauche de la tente du Général, comme on le voit ſur la planche II.

10. Après que les troupes rangées ſur deux lignes paralleles,

Porte du Camp
Cavaliers
Fantassins
Tente du Général
Tour des Lyonnais
Arbalétriers
Cavaliers
B.R

comme on vient de le voir, ont pris le rang assigné pour chacun des corps qui les composent, du haut de la tour des signaux on frappe un coup sur le *lo* : à ce signal les Cavaliers mettent pied à terre, & chaque corps baisse ses pavillons. Pendant ce temps-là le Général, assis dans sa tente, donne ses ordres aux Officiers Généraux & aux principaux de ceux qui sont chargés des étendards : ces derniers écoutent à genoux tout ce que le Général veut leur dire, après quoi le Guidon Général s'avance (j'appelle Guidon Général celui qui est à la tête de tous les Porte-étendards & qui commande l'exercice pour la partie des signaux qui le concernent); le Guidon Général s'avance, se met à genoux, & prie le Général de vouloir bien lui confier son étendard, c'est-à-dire l'étendard sous lequel toute l'armée est rangée & auquel tous les autres doivent se conformer. Le Général prend lui-même l'étendard à deux mains, & le lui livre : le Guidon Général le reçoit avec respect, se releve, va jusqu'à la porte de la tente ou du pavillon, où son Lieutenant l'attend à genoux sur une des marches de l'escalier : il lui met entre les mains l'étendard dans le même état qu'il l'a reçu ; & celui-ci le porte alors fiérement à la tour des signaux : là il le déploie, le fait voltiger de côté & d'autre, & fait plusieurs évolutions, après lesquelles il le laisse exposé à la vue de toute l'armée, de la maniere qu'on le voit dans la tour des signaux qui est représentée sur les deux premieres planches. Les Guidons particuliers des étendards des différentes couleurs qui sont dans la tour des signaux, font aussi voltiger les leurs, & les montrent à l'armée, de la même maniere que l'a fait le Guidon Général.

11. Après que chacun des étendards a fait ses évolutions, on frappe un coup sur le bord du *lo ;* à ce signal tout le monde se rend attentif.

12. On frappe un second coup sur le bord du *lo ;* alors les

Cavaliers prennent la bride de la main gauche, & ſe mettent en attitude de monter à cheval.

13. On frappe un coup ſur le *lo;* les Cavaliers montent à cheval. Alors le Guidon Général, qui eſt reſté dans la tente, comme on l'a vu plus haut, ſe met à genoux aux pieds du Général & le prie de vouloir bien être témoin de tout l'exercice qu'on va faire en ſon nom & ſous ſon autorité. Le Général, environné des Officiers Généraux qui l'accompagnent & qui ſont cenſés former ſon conſeil, ſe place ſur le devant de la tente ou du pavillon en dedans, & permet qu'on commence.

14. Du haut de la tour des ſignaux on donne deux ſons de trompette pleins & unis, c'eſt-à-dire ni hauts ni bas, après leſquels on donne un ſon aigu, & l'on tire trois coups de canon : ces canons, dans le lieu de l'exercice, je veux dire dans la tour des ſignaux, ne ſont que de ſimples boîtes de fer, mais dont le bruit imite aſſez celui du canon. Je ne me ſervirai que du mot de canon.

15. Au premier coup de canon, tous les Enſeignes des troupes qui ſont ſous les armes déploient leurs étendards.

16. Au ſecond coup toutes les troupes tournent la face du côté de la tente du Général.

17. Au troiſieme coup la muſique commence, & les troupes ſe diſpoſent à la marche, qui ſe fait dans l'ordre ſuivant. *Voyez* planche III.

18. On bat ſur le tambour : chaque Capitaine ſe met à la tête de ſa troupe : les Cavaliers les plus près de la tente du Général défilent les premiers : la compagnie qui eſt à droite défile en dehors par la droite, & eſt ſuivie des autres corps qui ſe remplacent ſucceſſivement : la compagnie qui eſt à gauche défile en dehors par la gauche, & eſt ſuivie par les autres corps qui ſont ſur la même ligne.

Porte [ ] du Camp



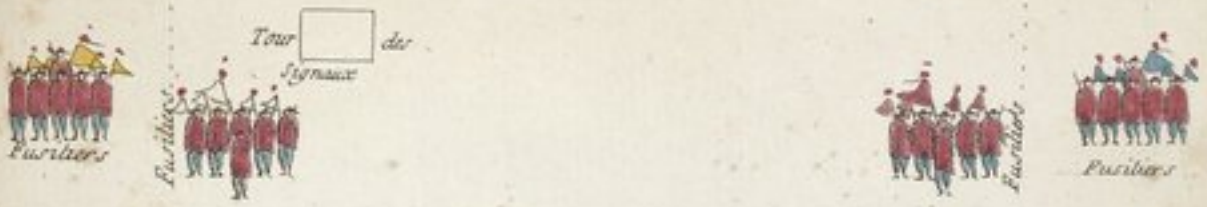








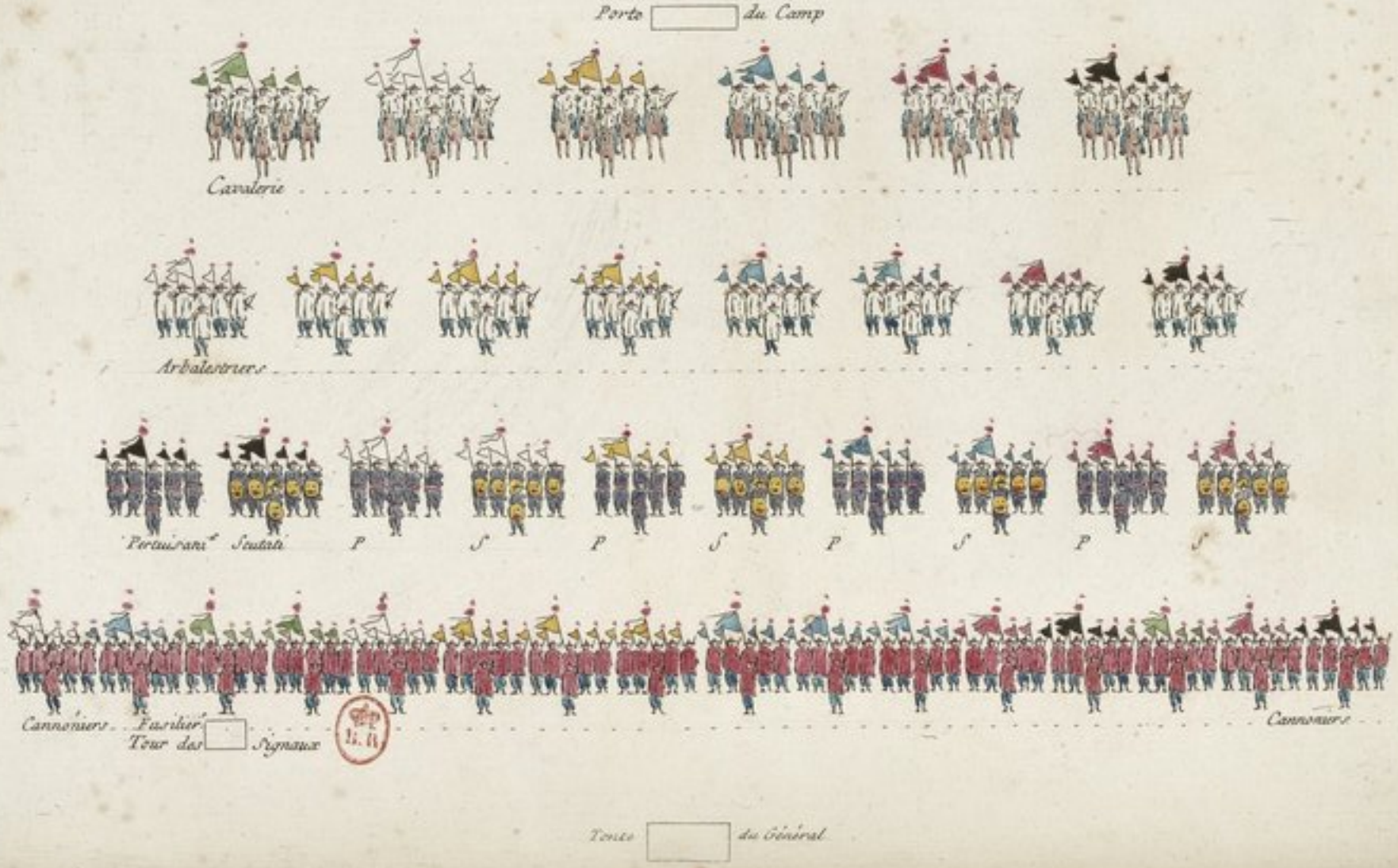
Tour [ ] des Signaux





Tente du [ ] Général

Boudrins del et Sculp.


Porte [ ] du Camp
Cavalerie
Arbalestriers
Pertuisanes
Soldats
P
S
P
S
P
S
P
S
Canonniers
Fusiliers
Tour des [ ]
Signaux
Canonniers
Tente [ ] du Général

Les deux premieres compagnies de Cavalerie de la droite & de la gauche arrivent en même temps aux deux côtés du maſſif que j'ai inſcrit *porte du camp*, une par la droite & l'autre par la gauche, & s'avancent uniformément ſuivies de tous les autres corps, juſqu'à ce que tout le monde ſoit rangé comme on le voit ſur la même planche III. C'eſt ici que commence la revue.

La premiere compagnie de Cavalerie qui eſt à la droite, vient paſſer ſous les yeux du Général, & s'avance par la gauche pour aller à l'autre extrémité du camp. La premiere compagnie de Cavalerie qui eſt à la gauche vient paſſer ſous les yeux du Général, & s'avance par la droite, pour aller à l'autre extrémité du camp Chaque corps en fait de même & ſe range en arrivant comme on le voit dans la planche IV.

19. Après que tous les corps ont paſſé, on frappe trois coups ſur le *lo*; à ce ſignal tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif. Ici commence l'ordre général de bataille.

20. Du haut de la tour des ſignaux on éleve l'étendard rouge, on le fait flotter de côté & d'autre pour qu'il ſoit vu de toute l'armée.

21. On donne trois ſons de trompette, on frappe un coup ſur le bord du *lo*; alors les Fuſiliers ſe partagent de cinq en cinq, de telle ſorte qu'entre chaque troupe de cinq il y ait un pied d'intervalle.

22. On frappe un ſecond coup ſur le bord du *lo*; les Fuſiliers mettent encore un pas d'intervalle entre chaque troupe de cinq.

23. On frappe à coups redoublés ſur le bord du *lo*; à ce ſignal les Cavaliers, les Arbalêtriers, les Pertuiſaniers & ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ſe partagent de cinq en cinq, & font la même manœuvre qu'on vient de voir faire aux Fuſiliers; pendant ce temps-là les Canonniers diſpoſent leurs canons

24. On frappe un coup plein ſur le *lo ;* les Fuſiliers ſe partagent à droite & à gauche & forment trois rangs de chaque côté ſur une même ligne ; les trois rangs formés, tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

25. On frappe à coups redoublés ſur le bord du tambour ; les troupes frappent la terre alternativement des deux pieds & s'agitent comme pour témoigner l'impatience où elles ſont d'aller contre l'ennemi.

26. On frappe un coup plein ſur le *lo ;* tous les mouvements & battements de pied ceſſent.

27. On donne ſur la trompette un ſon uni ; à ce ſignal les Fuſiliers baiſſent leurs armes & mettent de la poudre dans le baſſinet.

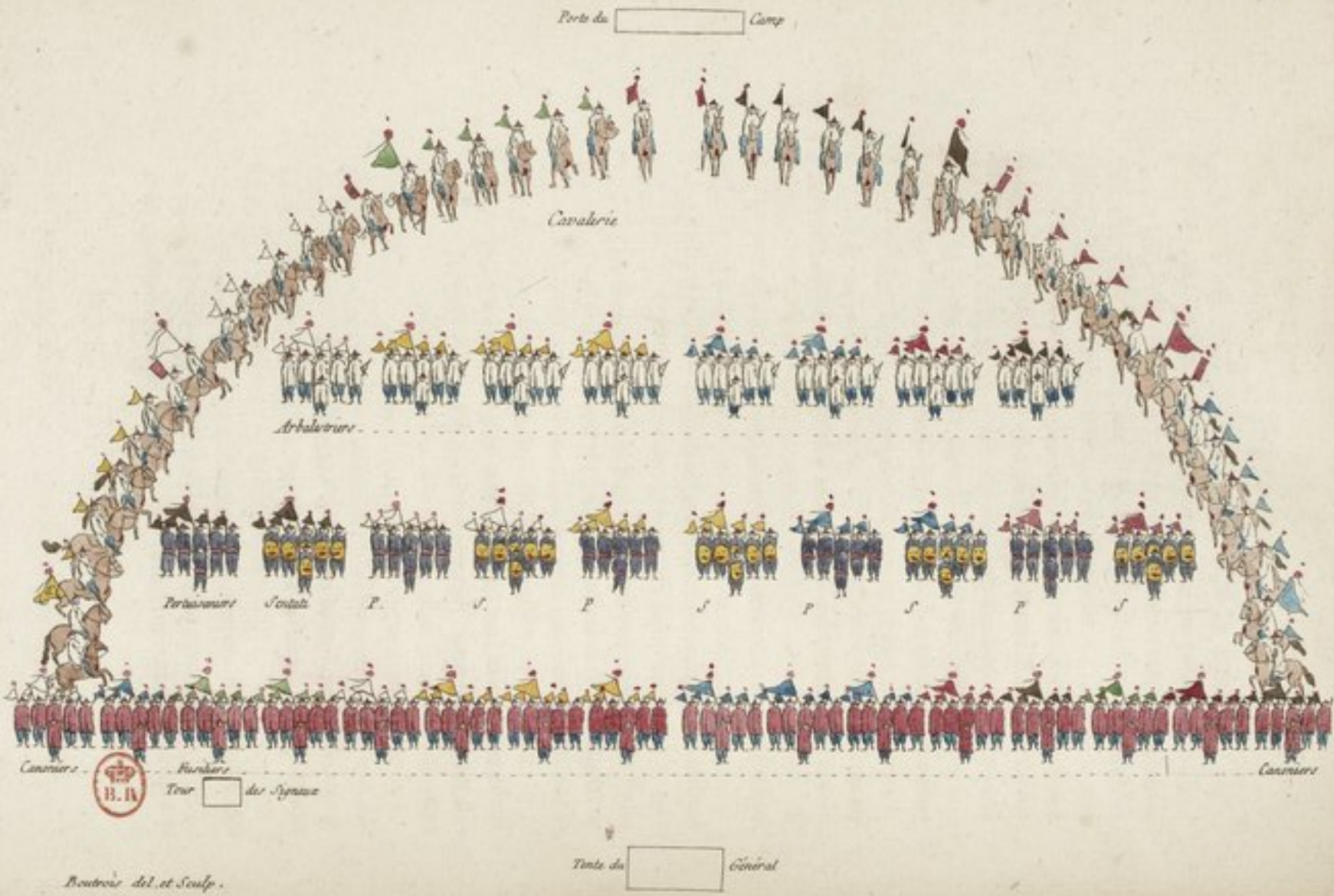
28. On donne ſur la trompette un ſecond ſon uni ; les Fuſiliers diſpoſent la meche.

29. On donne ſur la trompette un ſon aigu ; les Fuſiliers levent leurs fuſils.

30. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; les Fuſiliers font trois pas en avant ; ceux du premier rang ſe mettent ſur la même ligne & au niveau de ceux qui portent les petits étendards, & viſent du côté de l'ennemi.

31. Du haut de la tour des ſignaux on baiſſe l'étendard rouge ; à l'inſtant les Fuſiliers du premier rang font leurs décharges, après laquelle ils rebrouſſent tout de ſuite, & vont ſe placer à la queue des Fuſiliers ; par cette manœuvre le ſecond rang des Fuſiliers prend la place du premier rang, le troiſieme rang prend la place du ſecond, & celui qui étoit le premier ſe place où étoit le troiſieme, & charge promptement le fuſil.

32. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; le ſecond rang de Fuſiliers, qui ſe trouve actuellement au premier rang, ainſi que je viens de le dire, fait la même manœuvre que je



Boutrois del. et Sculp.

viens de décrire pour le rang qui l'a précédé ; & après avoir fait ſa décharge, il paſſe promptement à la queue pour charger le fuſil.

33. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; le troiſieme rang des Fuſiliers, qui ſe trouve actuellement au premier rang, fait comme les deux qui l'ont précédé ; & après qu'il a fait ſa décharge, il paſſe à la queue, où il reprend ſon rang, & charge le fuſil.

34. Du haut de la tour des ſignaux on donne un ſon de trompette uni, tout de ſuite on donne un ſon aigu ; on fait flotter de côté & d'autre l'étendard rouge pour le montrer à toute l'armée.

35. On frappe ſur le tambour à coups redoublés, on donne ſur la trompette des ſons réitérés ; alors les Fuſiliers redoublent d'activité, font leurs décharges avec précipitation, & les Canonniers les ſecondent avec la groſſe artillerie.

36. Pendant que ſe font ces décharges, la Cavalerie avance des deux côtés & environne l'armée, comme on le voit dans la planche V.

L'attaque qui vient d'être décrite eſt celle que les Chinois appellent *Teou-ti-lien-hoan-tchen*, comme qui diroit *attaque où les combattants ſe ſuccedent.* On ne peut guere traduire à la lettre ces mots chinois, ni leur donner un ſens paſſable en notre langue, car *teou* ſignifie *attaquer*, *provoquer*, &c. *ti* ſignifie *le fond*, *le centre de quelque choſe*, *empêcher*, *retenir*, &c. *lien* ſignifie *contigu*, *lié*, *qui eſt de ſuite*, &c. *hoan* veut dire *circuit*, *environner*, *anneau*, &c. & *tchen* ſignifie *diſpoſition*, *ordre de bataille*, &c.

On peut donner à ce premier exercice, ou, pour mieux dire, à ce commencement de bataille, tel autre nom qui lui ſoit plus analogue.

37. On frappe trois coups ſur le *lo ;* les Fuſiliers & les Canonniers ceſſent tout-à-coup leurs décharges.

38. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, à ce ſignal les Pertuiſaniers diſpoſent leurs armes.

39. Immédiatement après on donne ſur la trompette un ſon aigu ; du haut de la tour des ſignaux, on éleve l'étendard noir, on tire un coup de canon & l'on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les Arbalêtriers pouſſent en même temps un grand cri, & tout de ſuite paſſent au travers des Fuſiliers, par les intervalles qu'il y a entre chaque troupe de cinq, & ſe trouvent par cette manœuvre à la tête de l'armée, laiſſant les Fuſiliers derriere eux.

40. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde ſe rend immobile & ſe tient attentif.

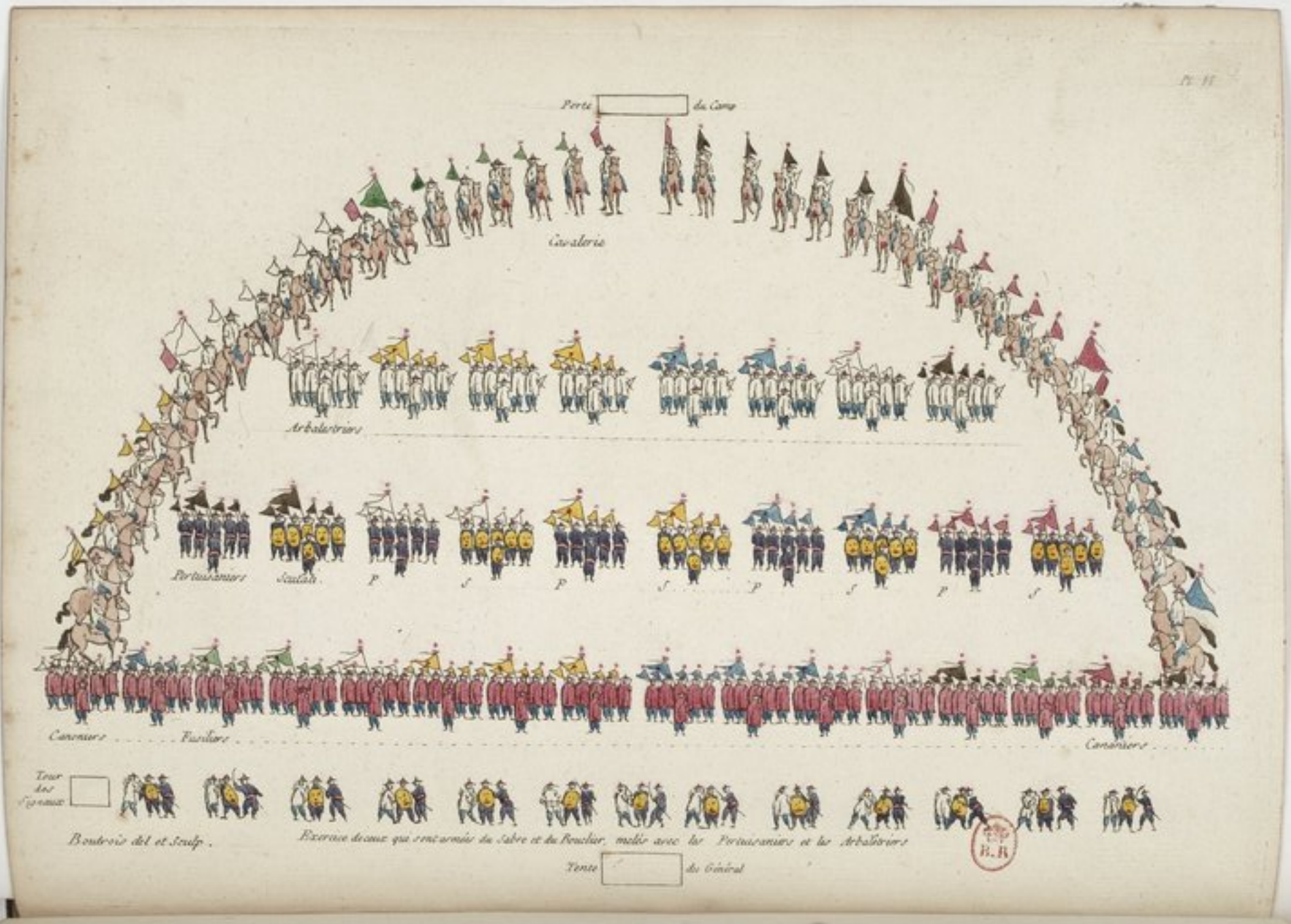
41. On frappe ſur le bord du tambour à coups redoublés ; alors ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les Arbalêtriers vont à l'attaque en ſe ſoutenant mutuellement, comme on le voit dans la planche VI.

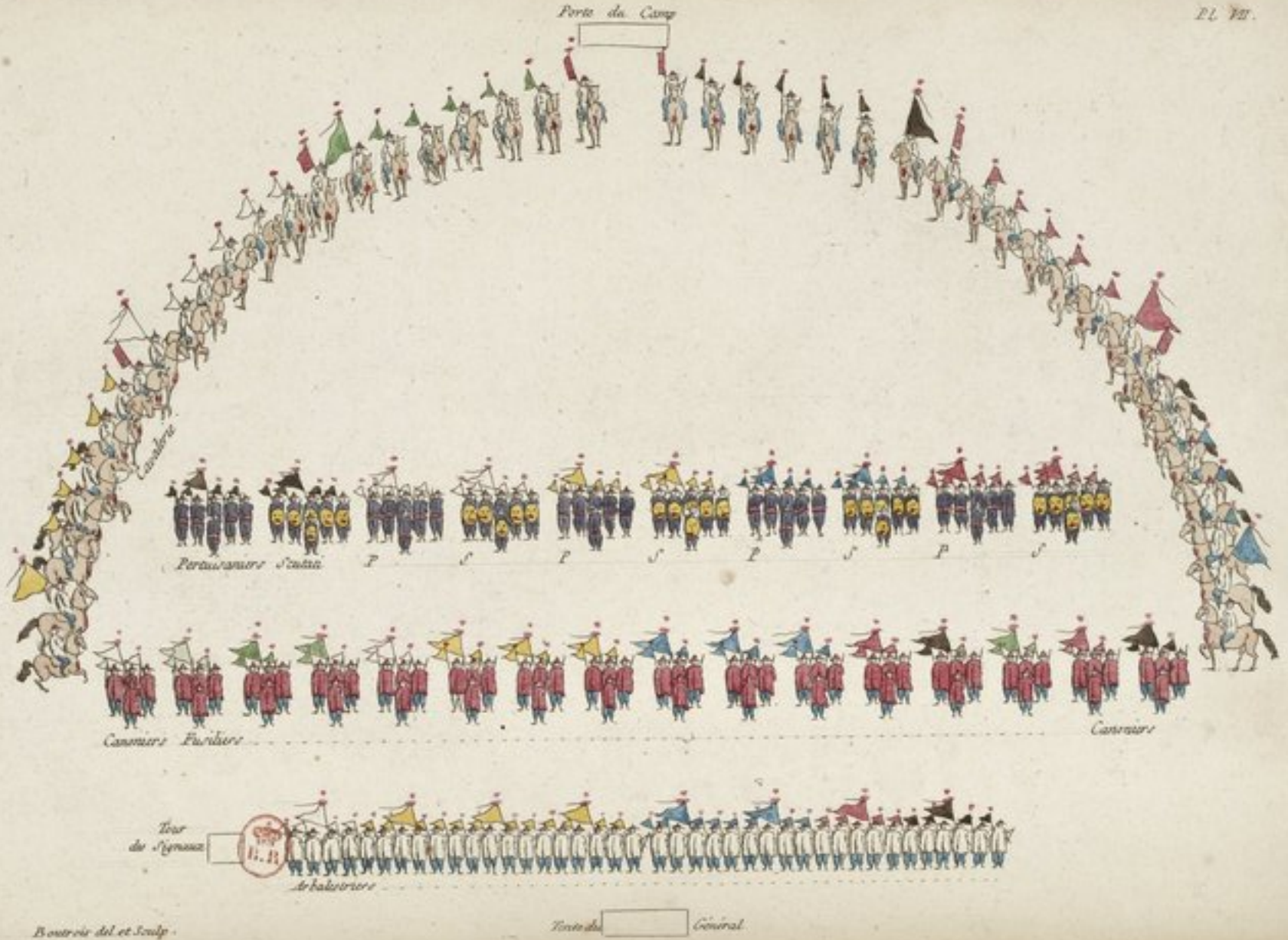
42. On frappe un coup ſur le *lo ;* ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, les Pertuiſaniers & les Arbalêtriers ceſſent de ſe battre.

43. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on frappe ſur le bord du tambour à coups redoublés ; les trois corps de troupes qu'on vient de nommer ſe retirent dans le même ordre qu'ils ont gardé lorſqu'ils ſe ſont avancés, c'eſt-à-dire au travers des Fuſiliers par les intervalles qu'il y a entre chaque peloton de cinq.

44. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde s'arrête & ſe rend attentif, les Fuſiliers baiſſent leurs armes.

L'attaque


Pl. VI
Porte du Camp
Cavalerie
Arbalestriers
Pertuisaniers
Sculati
P
S
P
S
P
S
P
S
Canoniers
Fusiliers
Canoniers
Tour des Signaux
Boudrois del et Sculp.
Exercice de ceux qui sont armés du Sabre et du Bouclier, mêlés avec les Pertuisaniers et les Arbalétriers
Tente du Général
B.R



Boutrois del. et Sculp.

L'attaque qui vient d'être décrite s'appelle en Chinois *San-tie-tchoung-cha-tchen*, comme qui diroit *combat de trois ou par trois ſe ſoutenant l'un l'autre.* Voyez la même planche VI.

45. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, on éleve l'étendard rouge, on le fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à l'armée, on tire un coup de canon ; tout de ſuite on donne ſur la trompette pluſieurs ſons précipités, on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; alors les Fuſiliers font leurs décharges avec précipitation, & ſe ſuccedent les uns aux autres de la même maniere qu'on l'a dit plus haut en parlant de la premiere attaque.

46. On frappe trois coups ſur le *lo ;* à ce ſignal les Fuſiliers ceſſent de tirer.

47. On donne ſur la trompette un ſon plein & uni, tout de ſuite on donne un ſon aigu ; du haut de la tour des ſignaux on éleve l'étendard bleu, on le fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à l'armée, & on tire un coup de canon ; à ce ſignal les Arbalêtriers s'avancent par pelotons de cinq, traverſent les Fuſiliers qu'ils laiſſent derriere eux, & ſe trouvent ainſi à la tête de l'armée.

48. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Arbalêtriers ſe mettent en ligne droite, ſerrent leurs rangs, s'avancent juſqu'au deſſus de la ligne de leurs Officiers qu'ils laiſſent derriere eux, comme on le voit ſur la planche VII.

49. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; les Arbalêtriers font leurs décharges.

50. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Arbalêtriers ceſſent de lancer leurs traits.

51. On donne ſur la trompette trois ſons pleins & unis ; les Arbalêtriers retournent à la place d'où ils étoient venus & dans le même ordre qu'ils étoient venus, c'eſt-à-dire en tra-

verſant les Fuſiliers par les eſpaces qu'il y a entre chaque peloton de cinq.

52. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

L'attaque qui vient d'être décrite eſt appellée en Chinois *Koung-tſien-tchoung-cha-tchen*, c'eſt-à-dire *combat de ceux qui ſont armés de l'arc & de la fleche.* Voyez planche VII.

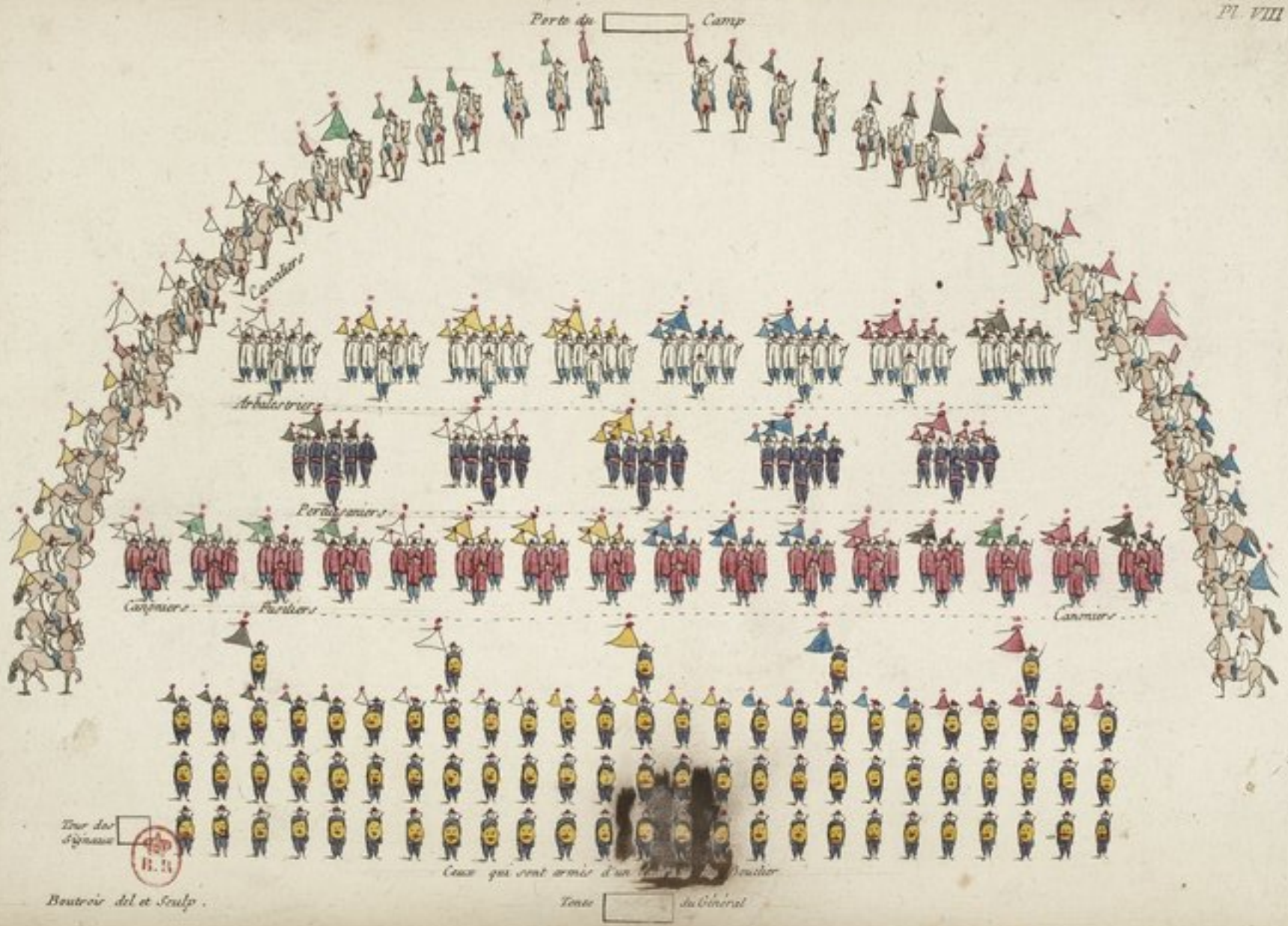
53. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu, on éleve enſuite le pavillon noir, qu'on fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée, & on tire un coup de canon ; alors ceux qui ont pour armes le ſabre & le bouclier (*ſcutati*) traverſent les Fuſiliers de la maniere dont on l'a décrit plus haut, pouſſent un grand cri, & ſe rangent à la tête de l'armée.

54. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

55. On donne ſur la trompette un ſon plein & uni ; à ce ſignal ceux qui ſont chargés des petits étendards s'avancent & ſe placent immédiatement devant ceux qui portent les grands étendards, & ceux-ci demeurent immobiles dans leurs poſtes ; tout de ſuite les ſoldats s'avancent à leur tour, & ſe poſtent devant ceux qui portent les petits étendards : ils ſe diſpoſent en forme de colonne, en ſe mettant l'un devant l'autre, comme on le voit ſur la planche VIII. Cette manœuvre ſe fait ſeulement par ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

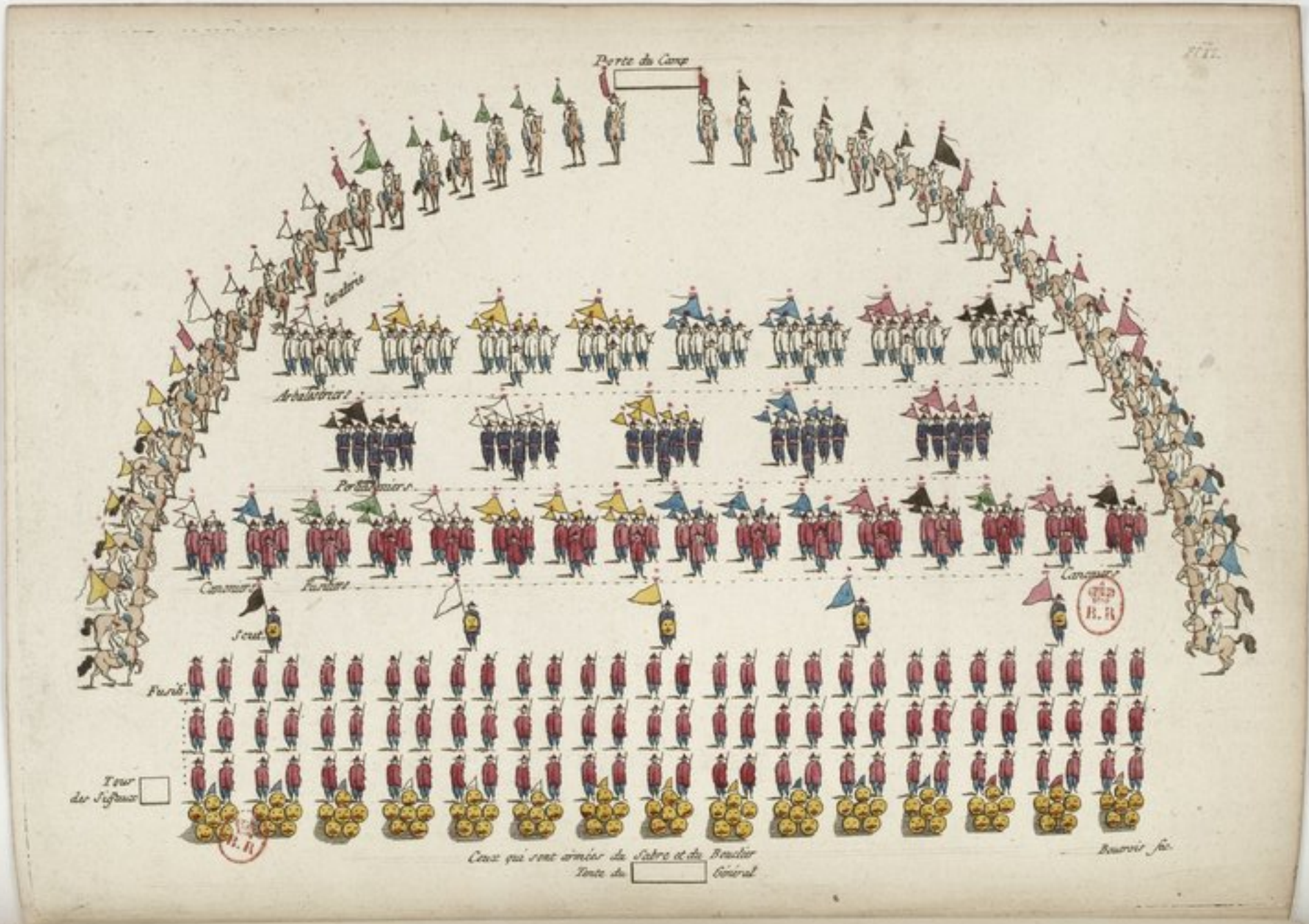
56. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

57. On frappe un coup ſur le bord du *lo ;* ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier levent en même temps leurs ſabres & leurs boucliers au-deſſus de leurs têtes.



Boutrois del et Sculp.

B.R.


Porte du Camp
Cavalerie
Arbalestriers
Pertuisaniers
Canoniers
Fusiliers
Canoniers
Scut.
Fusili.
Tour des Sifflaux
Ceux qui sont armées du Sabre et du Bouclier
Tente du Général
Bourrois fec.

58. On frappe un ſecond coup ſur le bord du *lo ;* ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier font avec précipitation un pas en avant.

59. On frappe un coup plein ſur le *lo ;* ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier ſe mettent en attitude de combat.

60. Du haut de la tour des ſignaux on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier font leurs évolutions comme s'ils ſe battoient.

61. On frappe un coup plein ſur le tambour ; les combattants s'arrêtent.

62. Du haut de la tour des ſignaux on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps-là ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier quittent la forme de colonne qu'ils avoient auparavant & prennent celle *de fleurs qui jonchent la terre.* Les Fuſiliers ſe rangent en colonne derriere chaque *fleur* ou chaque peloton de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ainſi qu'on le voit ſur la planche IX.

63. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu ; on éleve l'étendard rouge, qu'on fait flotter de côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée : on frappe ſur le tambour à coups redoublés, on donne ſur la trompette des ſons continus ; alors les Fuſiliers, rangés en colonne derriere ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, font leurs décharges.

64. On frappe trois coup ſur le *lo ;* alors les Fuſiliers ceſſent de tirer ; ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier reſtent immobiles, tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire cachés ſous leurs boucliers.

65. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu, on éleve l'étendard blanc, qu'on fait flotter de

côté & d'autre pour le montrer à toute l'armée, & l'on tire un coup de canon ; alors les Pertuiſaniers s'avancent au travers des Fuſiliers, pouſſent un grand cri, & ſe placent immédiatement devant ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, comme on le voit ſur la planche X.

66. On frappe un coup plein ſur le *lo ;* à ce ſignal tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

67. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Fuſiliers des deux côtés retournent à leur poſte : les trois rangs de Fuſiliers qui ſont au milieu ne changent point encore de place ; mais après avoir mis un genou à terre, & s'être cachés, par cette évolution, derriere ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ils font leurs décharges, après laquelle ils demeurent immobiles.

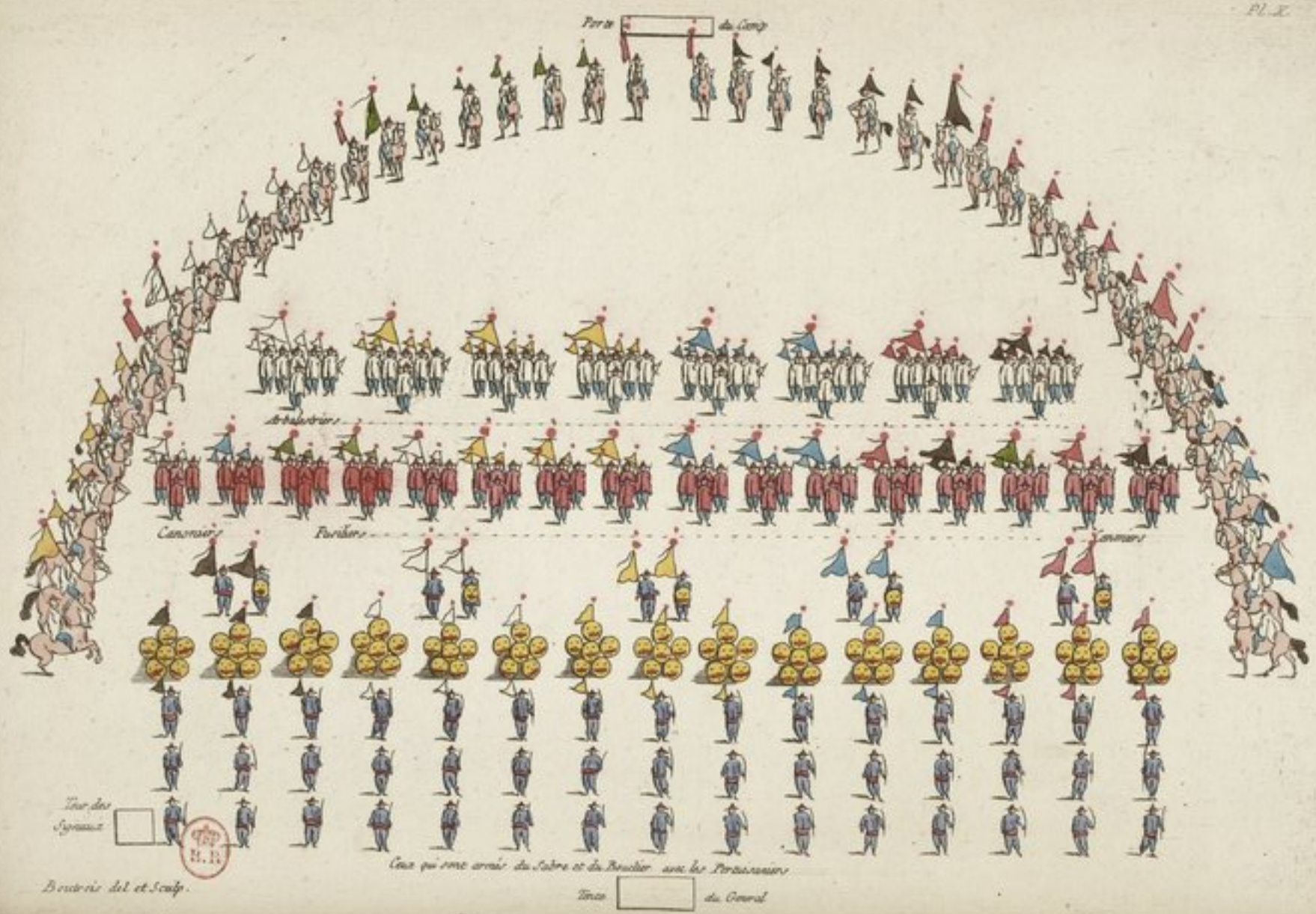
68. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Pertuiſaniers baiſſent leurs armes & ſe mettent en diſpoſition de ſe battre.

69. On frappe un ſecond coup ſur le *lo ;* les Pertuiſaniers levent leurs armes.

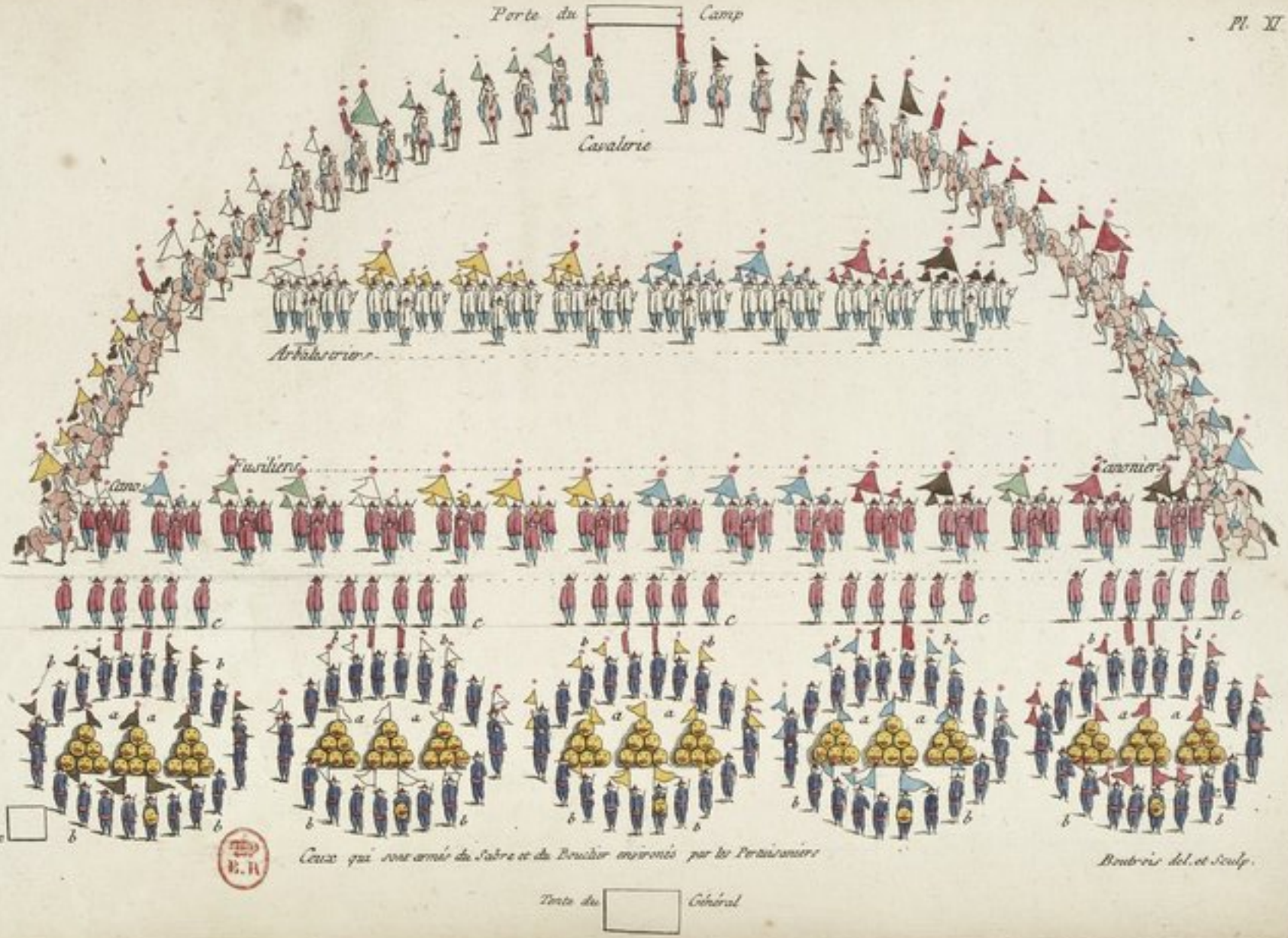
70. On frappe ſur le tambour à coups redoublés ; les Pertuiſaniers font agir leurs armes comme s'ils combattoient.

71. On frappe un coup plein ſur le *lo* ; les Pertuiſaniers ceſſent leurs évolutions.

72. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette des ſons moyens & continus, on frappe ſur le tambour à coups redoublés ; pendant ce temps là ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier changent la forme de *fleurs jonchant la terre*, qu'ils imitoient auparavant, en celle qui imite *la projection de la lune qui ſert comme de bouclier aux montagnes ; Yen-yue-pai-chan-tchen.* Voyez la planche XI. Derriere chacune des montagnes ſont vingt Fuſiliers partagés en deux colonnes. Ces deux colonnes ſont repréſentées dans la même planche XI par les deux Fuſiliers qui ſont peints hors de rang au-deſſus des Pertuiſaniers (*a*, ceux qui ſont armés du ſabre



Boutrois del et Sculp.



Ceux qui sont armés du Sabre et du Bouclier environnés par les Pertuisaniers

Boudrais del. et Sculp.

& du bouclier ; *b*, Pertuiſaniers ; *c*, Fuſiliers, repréſentant les deux colonnes). Pendant que ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier s'arrangent, les Pertuiſaniers qui étoient devant eux en forme de colonne, comme on l'a vu dans la planche X, retournent à leur rang en ſe croiſant de droite à gauche, & de gauche à droite ; arrivés à leur rang ils ſe croiſent de nouveau, & viennent ſe placer d'abord en forme de demi-lune pour couvrir ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

73. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni, immédiatement après on donne un ſon aigu & tout de ſuite on tire un coup de canon ; alors les Fuſiliers qui ſont placés en forme de colonne derriere ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier & les Pertuiſaniers, font leurs décharges : après la premiere décharge on frappe trois coups ſur le *lo*, & on fait une ſeconde décharge. Pour chaque décharge on frappe trois coups ſur le *lo*.

74. Après que les Fuſiliers ont fini leurs décharges, les Pertuiſaniers qui n'étoient d'abord qu'en demi-lune pouſſent un grand cri & environnent entiérement ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, ainſi qu'on le voit dans la planche XI, dans laquelle *a*, *a*, *a*, ſont ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, *b*, *b*, *b*, *b*, ſont les Pertuiſaniers & *c*, *c*, ſont les Fuſiliers rangés en colonnes.

75. On frappe un coup ſur le *lo*, tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

76. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette quelques ſons pleins & unis, immédiatement après on frappe ſur le bord du *lo* à coups redoublés ; pendant ce temps-là les Fuſiliers retournent à leurs poſtes, & les Pertuiſaniers changeant de forme, ſe rangent alternativement avec ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, & forment la colonne comme on le voit ſur la planche XII.

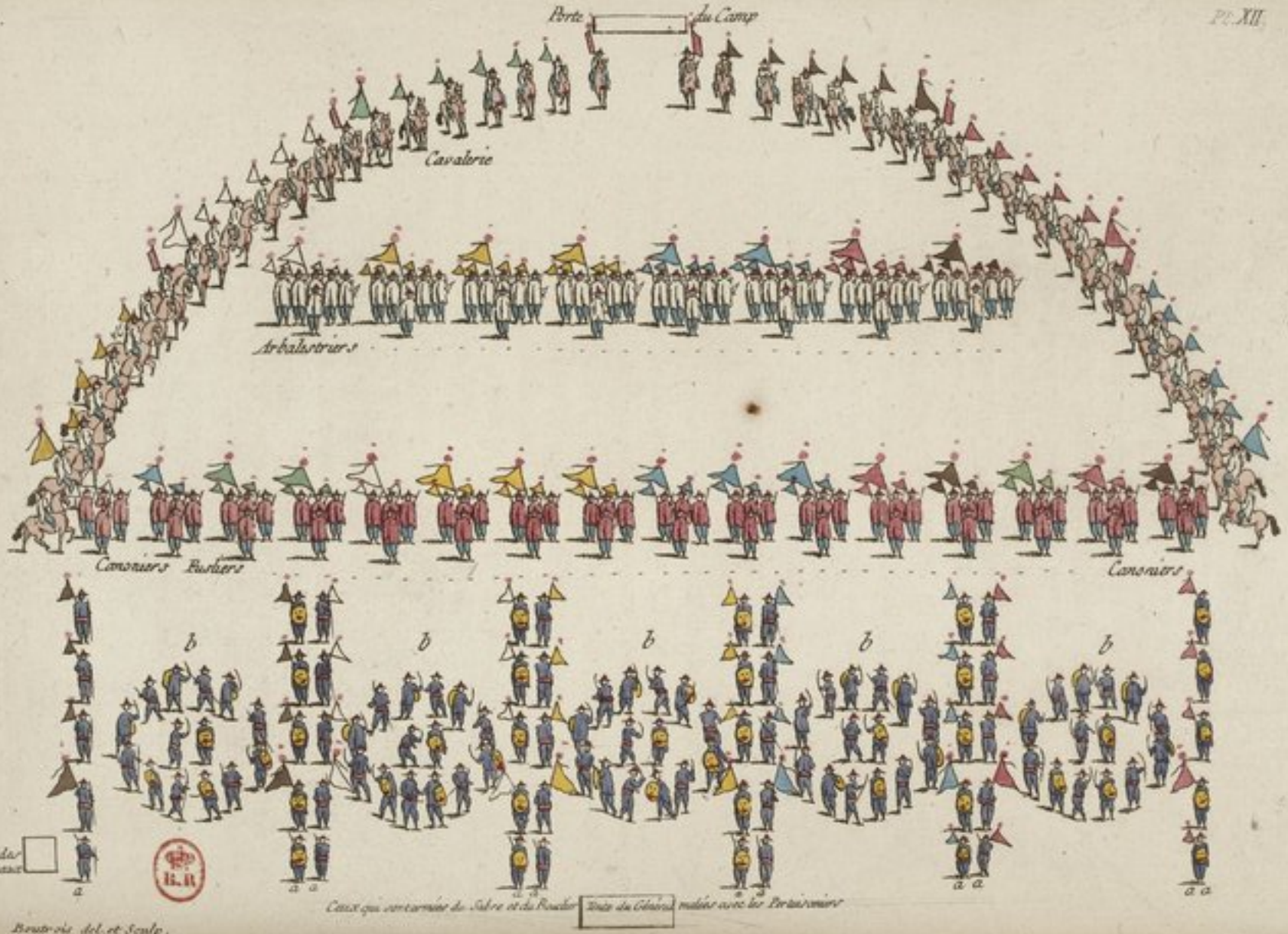
77. Après que ces colonnes ſont formées, du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait flotter les étendards des cinq couleurs, c'eſt-à-dire tous les étendards; on les agite de côté & d'autre pour les montrer à toute l'armée; on tire un coup de canon: à ce ſignal ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier ſe rangent alternativement avec les Pertuiſaniers, en forme de tourbillon, entre deux colonnes, comme on le voit ſur la même planche XII, figure, *b*.

78. On tire un ſecond coup de canon; alors les tigres & les dragons font leurs évolutions; cet arrangement eſt appellé en Chinois *Loung-hou-fou-ti-tchen*, comme qui diroit *les dragons & les tigres combattant pour la proie.*

79. Du haut de la tour des ſignaux on frappe un coup ſur le *lo*, alors toutes les évolutions ceſſent; immédiatement après on ſonne de la trompette en ſigne de retraite: pendant ce temps-là les dragons & les tigres, c'eſt-à-dire les Pertuiſaniers & ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, retournent à leur poſte ordinaire, qui eſt immédiatement après les Fuſiliers.

80. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette pluſieurs ſons pleins & unis, immédiatement après on fait flotter les étendards des cinq couleurs, on les éleve fort haut des deux côtés pour les montrer à toute l'armée. A la vue de ces étendards les Cavaliers qui ſont aux deux extrémités, s'avancent vers la tente du Général, ils s'arrêtent dès qu'ils en ſont aſſez près & attendent les ſignaux.

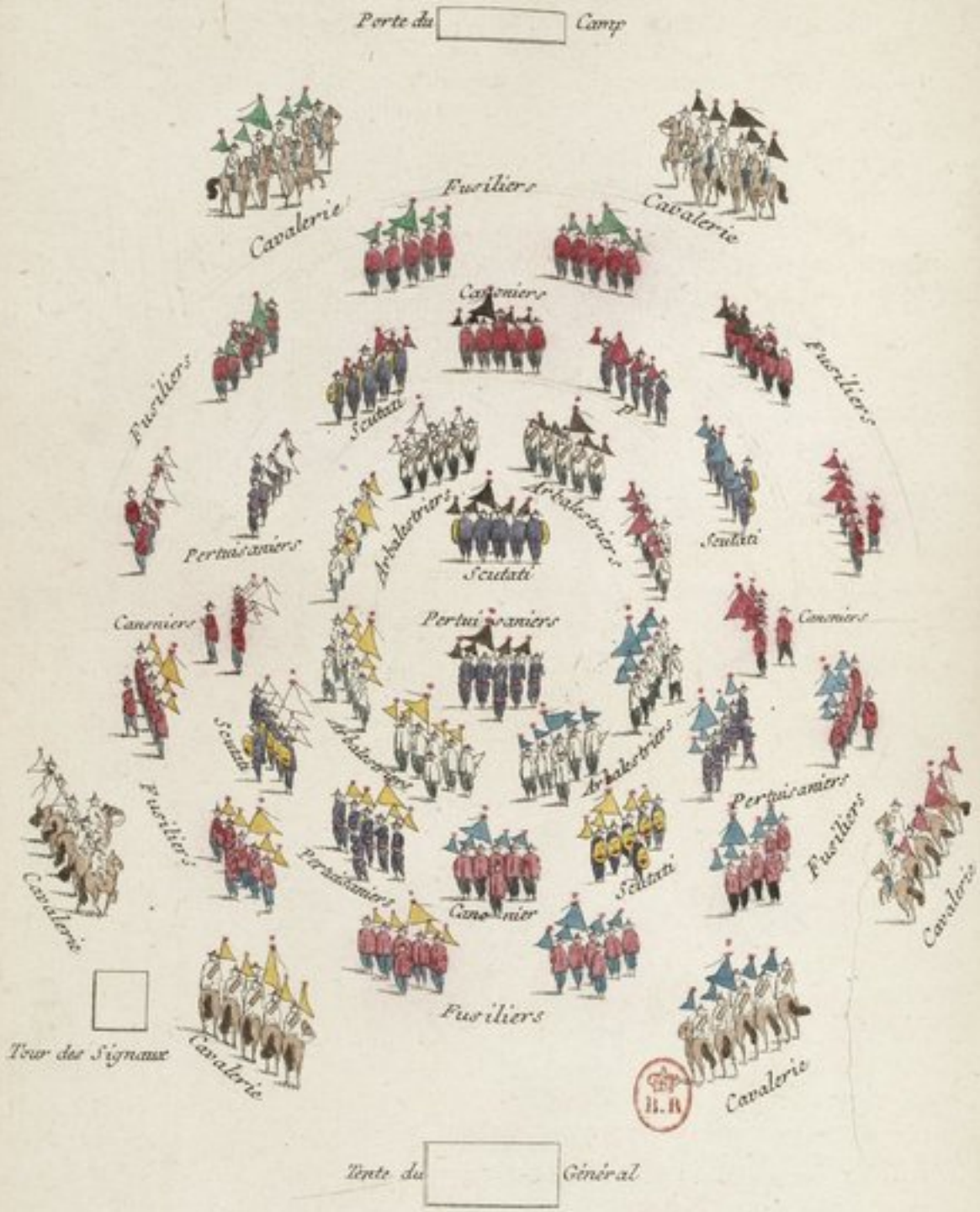
81. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon aigu, on fait de nouveau quelques évolutions avec les étendards des cinq couleurs, on tire un coup de canon, on donne ſur la trompette des ſons redoublés, on frappe ſur le tambour à coups redoublés (tous ces ſignaux ſe font l'un après l'autre); alors les Cavaliers pouſſent tous enſemble un grand cri, & défilent vers la tente du Général, devant la-



Boutrois del. et Sculp.

Planche XIII.

Nord. Ouest.



Boutrois Fecit.

quelle ils ſe croiſent de la maniere que je le dirai plus bas ; les autres corps de troupes répondent par un autre cri, & prennent la forme des fleurs de Mei-hoa (c'eſt le nom qu'on donne aux fleurs des abricotiers ſauvages, ce même nom ſert auſſi pour déſigner d'autre fleurs). *Voyez* la planche XIII. Pour prendre cette forme les troupes défilent dans l'ordre ſuivant.

I. Le premier & le ſecond rang de la gauche s'avancent en même temps que le premier & le ſecond rang de la droite, & ſe croiſent en paſſant devant la tente du Général. II. Le troiſieme rang de la gauche & le troiſieme rang de la droite s'avancent enſuite & font de même que ceux qui les ont précédés. Les rangs premier & ſecond de la gauche viennent former le côté à droite de la tente, laiſſant entre les deux rangs un eſpace vuide, tel qu'il le faudroit pour contenir un autre rang, ou pour donner paſſage à un rang entier. Du reſte, j'appelle un *rang* le nombre de Cavaliers qui ſont ſous un des grands étendards. Les rangs premier & ſecond de la droite forment en même temps, & de la même maniere, le côté à gauche de la tente ; le troiſieme rang de la gauche forme le côté à droite de la porte, & le troiſieme rang de la droite celui à gauche de la porte : les uns & les autres ont la face tournée en-dedans. *Voyez* la même planche XIII.

82. On frappe un coup ſur le *lo ;* tout mouvement ceſſe & chacun ſe rend attentif.

83. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette un ſon plein & uni ; à ce ſignal les Fuſiliers ſe ſéparent par rangs de cinq, de telle ſorte qu'il y ait entre chaque rang un vuide tel que l'eſpace que peut occuper commodément un homme armé.

84. On donne ſur la trompette un ſon plein & uni ; alors les Fuſiliers appuient la croſſe de leurs fuſils contre terre, les chargent & préparent les meches.

85. On donne sur la trompette un son aigu, on fait voltiger l'étendard rouge, on tire un coup de canon; alors les Canonniers & les Fusiliers font leurs décharges.

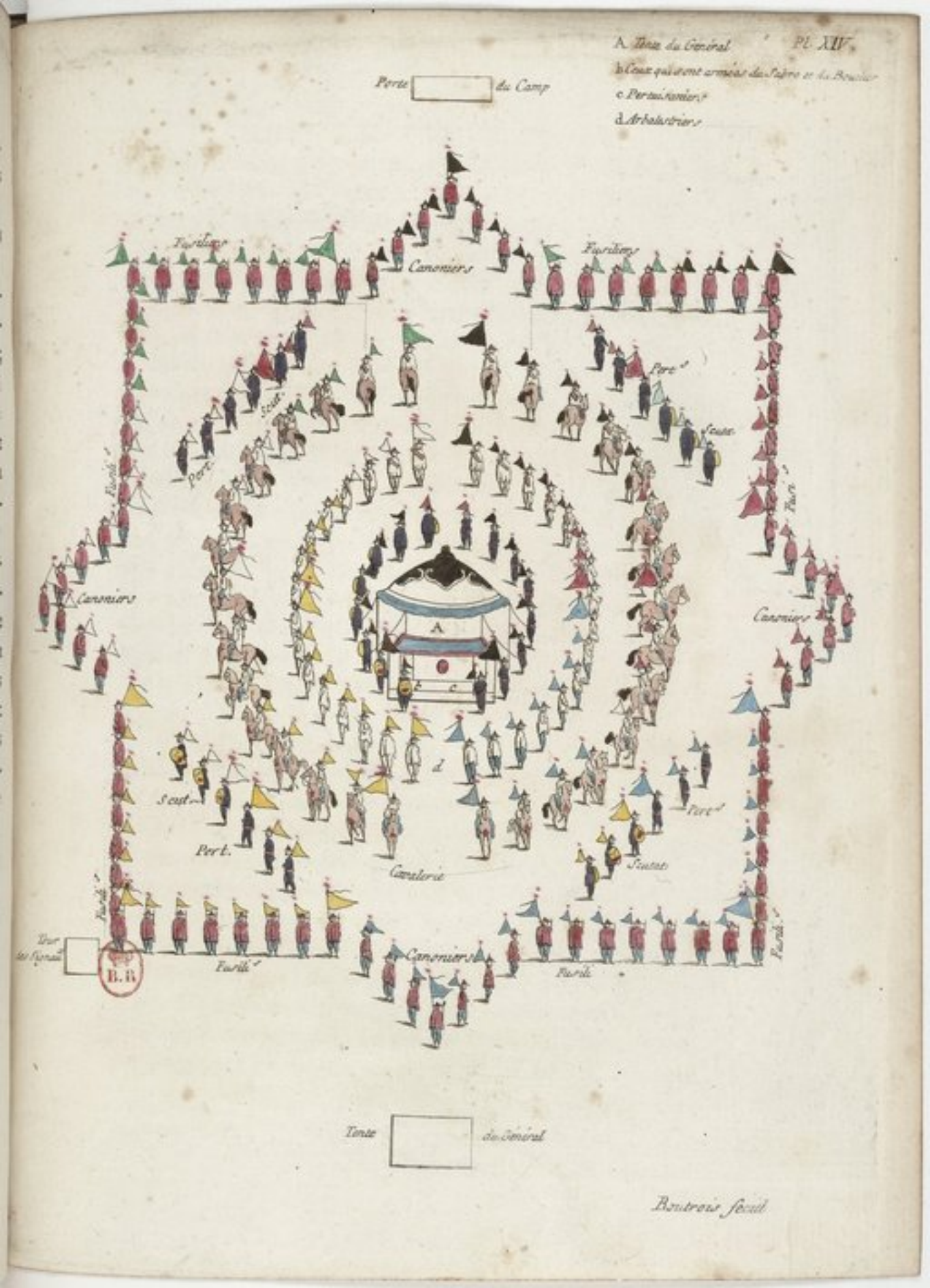
86. Du haut de la tour des signaux on frappe trois coups sur le *lo;* au troisieme coup l'artillerie cesse de tirer.

87. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette quelques sons pleins & unis, on fait voltiger les étendards des cinq couleurs pour les montrer à toute l'armée; alors les Cavaliers qui sont aux quatre côtés, comme on l'a vu dans la planche XIII, défilent par rang à la suite l'un de l'autre vers la tente du Général; les trois rangs qui sont à droite par la droite, & les trois rangs qui sont à gauche par la gauche: quand ils sont réunis assez près de la tente du Général, ils s'arrêtent pour attendre le signal.

88. Du haut de la tour des signaux on donne sur la trompette un son aigu, on fait voltiger les étendards des cinq couleurs pour les montrer à toute l'armée, on tire cinq coups de canon; après tous ces signaux, toute la Cavalerie pousse un grand cri, & commence sa marche en bon ordre. Les rangs qui sont à la gauche s'avancent vers la droite, & ceux qui sont à la droite s'avancent vers la gauche, en se croisant: quand ils sont vis-à-vis de la tente du Général, chaque corps de troupes se met en marche, chacun suivant son rang; tout le monde se range comme on le voit sur la planche XIV. Ceux qui portent les tentes & tout ce qui sert à les dresser, comme clous, pieux, cordes, &c. suivent immédiatement les corps auxquels ils sont affectés. J'expliquerai plus bas comment tout cela se pratique dans les armées chinoises.

89. Quand tout le monde a pris son rang & que tout est dans l'ordre, on donne sur la trompette un son aigu, on fait voltiger l'étendard rouge pour le montrer à toute l'armée, on tire un coup de canon; à ce dernier signal, les Fusiliers qui sont aux

quatre


Pl. XIV.
A. Tente du Général
b. Ceux qui sont armées du Sabre et du Bouclier
c. Pertuisaniers
d. Arbalestriers
Porte du Camp
Fusiliers
Canoniers
Fusiliers
Pert.s
Scut.
Pert.
Scut.
Fusil.s
Fusi.s
Canoniers
Canoniers
A
b
c
d
Scut.
Pert.s
Pert.
Cavalerie
Scutes
Fusil.s
Fusil.s
Tour des Signaux
B. R.
Fusil.s
Canoniers
Fusil.
Tente du Général
Boutrois fecit

quatre faces du quarré, tel qu'on le voit dans la planche XIV, font leurs décharges: pendant ce temps-là on dreſſe toutes les tentes, & la Cavalerie s'avance par les quatre côtés.

90. Du haut de la tour des ſignaux on frappe un coup ſur le *lo*; tout le monde s'arrête; alors toutes les trompettes du camp ſe font entendre; on tire trois coups de canon, après leſquels la muſique commence.

Pendant la muſique qui ſe fait dans le centre du camp, les Cavaliers qui s'étoient avancés par les quatre côtés, comme je l'ai dit plus haut, n°. 89, défilent de la maniere ſuivante: le premier rang de la droite & le premier rang de la gauche viennent faire face à la porte du nord; les ſecond & troiſieme rangs de la gauche s'avancent vers l'orient; les ſecond & troiſieme rangs de la droite s'avancent vers l'occident, & tous enſemble forment un rang, en repréſentation du Ciel. C'eſt cette eſpece de campement que les Chinois appellent *Tien-yuen-ti-kio-tchen*, c'eſt-à-dire, *poſition des troupes repréſentant la rondeur du Ciel & les coins de la terre.*

91. Dans l'enceinte du camp on frappe un coup ſur le *lo*; à ce ſignal la muſique ceſſe.

92. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette pluſieurs ſons pleins & unis, immédiatement après on frappe ſur le tambour à coups redoublés; pendant ce temps-là les troupes que les Chinois appellent *Yeou-ping*, & qui ne ſont point déſignées ſur les planches, mais qu'on peut appeller, ce me ſemble, les vagabonds ou les enfants perdus, ſortent à petit bruit, & s'avancent des deux côtés vers la tente du Général, pour tâcher apparemment de ſurprendre quelqu'un, ou de donner l'alarme.

93. Du haut de la tour des ſignaux on donne un coup ſur le *lo*; les enfants perdus, ou les vagabonds, ou mieux encore les *harceleurs*, ſi je puis me ſervir de ce terme, pouſſent

un grand cri, & viennent avec rapidité pour attaquer le camp.

94. Dans l'enceinte du camp on frappe un coup ſur le *lo*, immédiatement après on tire un coup de canon; à ce ſignal les Fuſiliers qui ſont placés au nord, c'eſt-à-dire du côté où eſt la tente du Général, font leurs décharges.

95. Dans l'enceinte du camp on donne ſur la trompette quelques ſons pleins & unis, tout de ſuite on frappe ſur le tambour à coups redoublés; alors les Cavaliers qui forment le premier rang de la droite, & ceux qui forment le premier rang de la gauche, pouſſent un grand cri & s'avancent précipitamment, mais en bon ordre, pour tâcher de combattre les *harceleurs*, ou de les envelopper: ceux-ci prennent la fuite; & les Cavaliers, après les avoir pourſuivis pendant quelque temps autour du camp, reviennent, ceux de la droite par la gauche, & ceux de la gauche par la droite: à peine ont-ils repris leur premier poſte, que les *harceleurs* reviennent; ils donnent l'alarme aux deux côtés du camp tout à la fois, ils font ſemblant de vouloir attaquer, & pouſſent un grand cri.

96. Dans l'enceinte du camp on tire un coup de canon; à ce ſignal les Fuſiliers qui ſont aux deux faces, celle de l'orient & celle de l'occident, font leurs décharges: tout de ſuite les Cavaliers qui ſont aux deux côtés ſe mettent en marche. Les deux rangs qui ſont à gauche s'avancent par la porte orientale du camp, & les deux rangs qui ſont à droite ſortent par la porte occidentale: le premier des deux rangs qui ſont ſortis par la porte orientale s'avance du côté du nord, & lorſqu'il eſt arrivé au point du nord-eſt, tous ceux qui le compoſent tournent la face en dehors & ſe rangent en ordre de bataille. Le ſecond des deux rangs qui ſont ſortis par la porte orientale s'avance du côté du midi, & lorſqu'il eſt arrivé au point du ſud-eſt, tous les Cavaliers qui le compoſent tournent la face en dehors & ſe ran-

gent en ordre de bataille. Le premier des deux rangs qui ſont ſortis par la porte occidentale du camp, s'avance du côté du nord, & dès qu'il eſt arrivé au point du nord-oueſt, tous ceux qui le compoſent tournent la face en dehors, & ſe rangent en ordre de bataille. Le ſecond rang s'avance du côté du midi, & dès qu'il eſt arrivé au point du ſud-oueſt, tous les Cavaliers qui le compoſent tournent la face en dehors, & ſe rangent en ordre de bataille. Les *harceleurs* ſe préſentent à la porte auſtrale du camp, pouſſent un grand cri, & ſe croiſent devant la porte du camp, comme s'ils vouloient la forcer.

97. Dans l'enceinte du camp on tire un coup de canon; à ce ſignal les Fuſiliers qui ſont à la face du camp qui regarde le midi, s'avancent pour faire leurs décharges, & les *harceleurs* ſe retirent.

98. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette trois ſons moyens; les Fuſiliers qui étoient ſortis du camp pour faire leurs décharges à meſure que les *harceleurs* s'étoient préſentés, rentrent dans l'enceinte du camp par les quatre portes, & prennent les mêmes poſtes & le même arrangement qu'ils avoient ci-devant.

99. On frappe un coup ſur le bord du *lo*; tous les Cavaliers, tant du dehors que du dedans, mettent pied à terre.

100. On frappe un ſecond coup ſur le *lo;* chaque corps de troupes ſe retire dans ſa propre tente, les Cavaliers s'aſſeyent par terre à côté de leurs chevaux, & la muſique commence. Pendant la muſique tout le monde doit être aſſis, & garder un profond ſilence.

101. Après que la muſique eſt finie, on frappe un coup ſur le *lo;* les Cavaliers ſe relevent promptement, & ſe tiennent debout.

102. On frappe un coup ſur le bord du *lo;* les Cavaliers

prennent la bride & ſe mettent en attitude de monter à cheval.

103. On frappe un coup ſur le *lo ;* les Cavaliers montent à cheval, & tous les autres corps de troupes ſortent de leurs tentes.

104. On frappe ſur le bord du *lo* à coups redoublés ; pendant ce temps-là toutes les troupes ſe mettent en marche ; elles ſortent en bon ordre par les quatre portes du camp, & elles y rentrent pour ſe ranger comme on le voit ſur la planche XIV.

105. On frappe un coup ſur le *lo ;* à ce ſignal tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

106. Dans l'enceinte du camp on donne ſur la trompette pluſieurs ſons pleins & unis ; pendant ce temps-là les Cavaliers qui étoient hors de l'enceinte du camp, y rentrent en bon ordre, chaque rang par la porte qui lui eſt affectée, c'eſt-à-dire le premier rang de la gauche & le premier rang de la droite, par la porte du nord ; le ſecond rang, celui qui ſe trouve à la gauche, entre par la porte orientale ; celui qui eſt à la droite, par la porte occidentale : les autres Cavaliers ſuivent le même ordre & ſe rendent à leurs poſtes.

107. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette trois ſons pleins & unis, immédiatement après on donne un ſon aigu ; tout de ſuite on fait flotter de côté & d'autre les étendards des cinq couleurs, pour les montrer à toute l'armée, on tire un coup de canon ; à ce ſignal on plie toutes les tentes & le bagage avec célérité, mais ſans confuſion ; & quand tout eſt fini, on attend en ſilence de nouveaux ſignaux.

108. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette trois ſons pleins & unis ; les troupes ſe diſpoſent alors ſuivant le rang qu'elles doivent occuper.

109. On frappe trois coups ſur le *lo ;* à ce ſignal cha-


Porte du Camp
Canonier
Cavalerie
Cavalerie
Fusiliers
Fusiliers
Scutati
Pertuisaniers
Arbalestriers
Pertuisaniers
Scutati
Arbalestriers
Pertuisaniers
Cavalerie
Pert
Scutati
Cavalerie
Canonier
Canonier
Scutati
Arbalestriers
Arbalestriers
Pertuisaniers
Fusiliers
Pertuis
Scutati
Cavalerie
Cavalerie
Tour des Signaux
Fusiliers
Canonier
Fusiliers
Tente du Général

que corps de troupes ſe range de façon que tous enſemble forment les neuf *koung* & les huit *koua*, c'eſt-à-dire *les neuf appartements & les huit figures myſtérieuſes de Fou-hi.* Voyez la planche XV.

110. On frappe un coup ſur le *lo;* à ce ſignal tout le monde ſe tient immobile & ſe rend attentif.

111. Du haut de la tour des ſignaux on donne ſur la trompette deux ſons pleins & unis; immédiatement après on donne un ſon aigu, enſuite on tire trois coups de canon, après leſquels la muſique commence; on chante le cantique, & l'on ſe diſpoſe au départ.

112. Le départ des troupes ſe fait de la maniere ſuivante: tous les corps ſe réuniſſent & ſe placent dans l'ordre qu'ils doivent obſerver pendant la marche : les Cavaliers ſont à la tête & défilent les premiers; les autres corps ſuivent dans l'ordre qu'on voit ſur la planche XVI.

La Cavalerie ainſi que les autres troupes ſe partagent à droite & à gauche, & forment deux lignes droites dès qu'elles ſont arrivées près de la tente du Général. *Voyez* cet arrangement ſur la planche II. Mais avant que chaque corps ait pris ſon rang,

113 On frappe trois coups ſur le *lo;* à ce ſignal la muſique ceſſe: l'Officier conducteur, ainſi que l'appellent les Chinois, c'eſt-à-dire l'Officier qui eſt chargé du drapeau du Général, s'avance ſeul juſqu'à la tente du Général : arrivé à la porte, il dit; *tout eſt fini.*

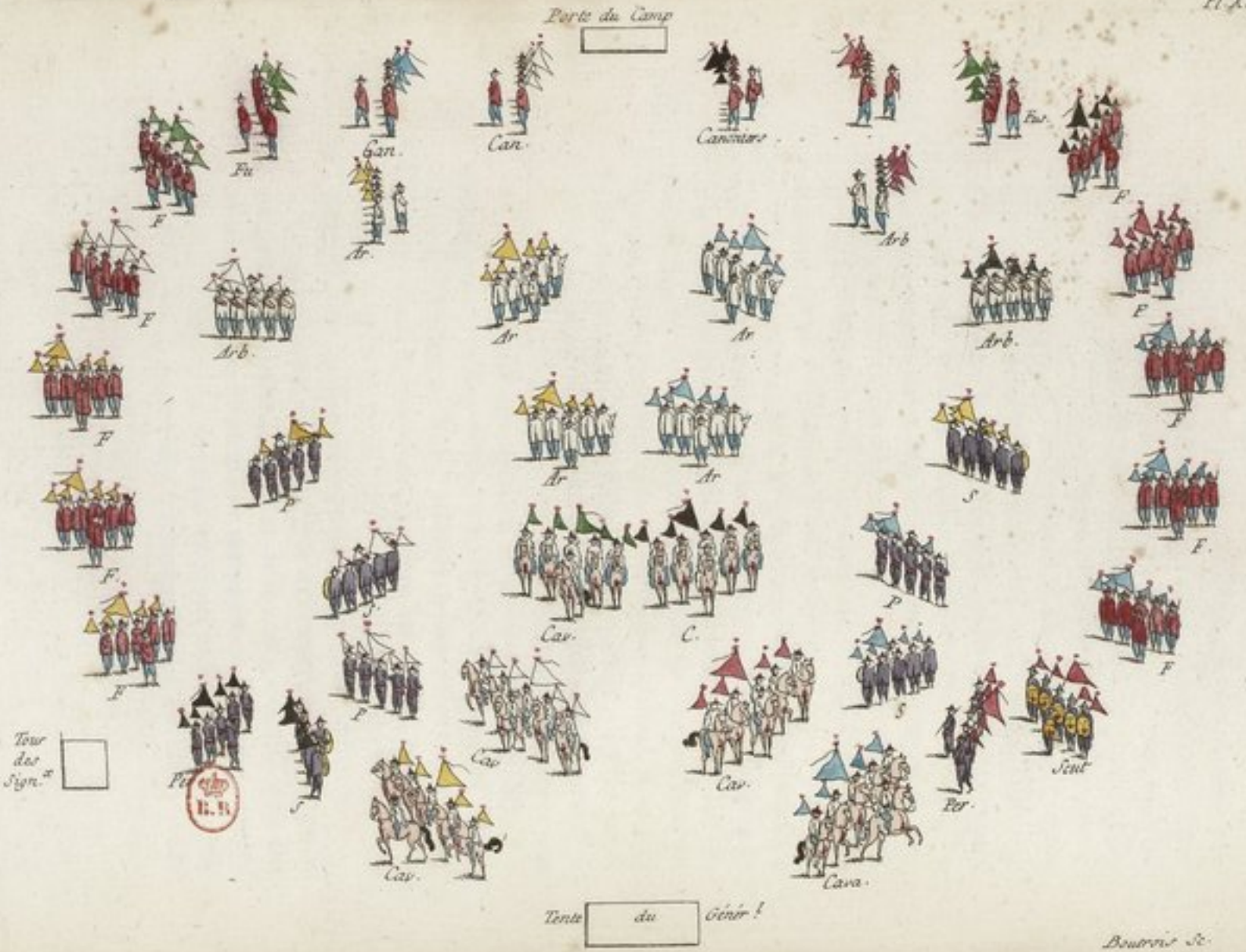
Après que les tentes & tout le bagage ſont pliés, & pendant que les troupes ſe rangent comme on le voit ſur la planche IV, ceux qui ſont pour le ſervice des tentes ſe placent derriere l'endroit qui eſt inſcrit *porte du camp;* là ils attendent en ſilence que chaque corps ait pris ſon rang.

On frappe pluſieurs coups ſur le bord du *lo;* à ce ſignal tout

mouvement ceſſe de la part des ſoldats : ceux qui ont ſoin des tentes les chargent ſur leurs épaules, & de cinq en cinq tentes ils ſe tiennent derriere la porte du camp, ſe partagent en deux lignes, dont l'une eſt à la droite & l'autre à la gauche de la porte du camp, ſe placent immédiatement après la Cavalerie, & attendent que les Fuſiliers aient fait leurs dernieres décharges. Après la décharge des Fuſiliers, la Cavalerie ſe range comme on le voit dans la planche V ; alors ceux qui ſont chargés des tentes ſe mettent à la queue du corps de troupe auquel ils appartiennent ; les tentes des Fuſiliers derriere les Fuſiliers, les tentes des Pertuiſaniers à la queue des Pertuiſaniers, &c. On doit porter les tentes de façon qu'on ne puiſſe les appercevoir de l'endroit où eſt le Général.

Depuis l'exercice de la Ve planche juſqu'à celui de la XIIIe, ceux qui ſont chargés des tentes n'ont rien à faire ; ils ſe contentent de les garder dans le lieu qui leur eſt aſſigné. Ils doivent toujours être en ſilence, & ne point quitter leurs poſtes. Quand on fait l'exercice indiqué ſur la planche XIII, ils ſe placent à la queue du corps de troupes auquel ils appartiennent, & attendent que les ſignaux ſoient donnés pour ſe mettre en devoir de dreſſer les tentes. Après les ſignaux ils ne ſuivent plus les troupes, mais ils s'arrêtent & mettent bas leur bagage, chacun dans le lieu qui lui eſt aſſigné, & qu'on peut remarquer ſur la planche XIV ; alors ils déploient les tentes, plantent les clous & les pieux, tendent les cordes, & font tout le reſte juſqu'à ce qu'ils aient entendu le ſignal : alors toutes les tentes ſont dreſſées en même temps & ſans confuſion.

Quand on veut plier bagage & décamper, on attend qu'on en ait donné le ſignal du haut de la tour ; dès qu'il s'eſt fait entendre, on baiſſe en même temps toutes les tentes, on détend les cordes, on arrache les clous & les pieux, on plie tout ſoigneuſement, on le charge ſur ſes épaules, on ſe


Porte du Camp
Fu
Gan.
Can.
Canoniers
Fus.
F
Ar.
Arb
Arb.
Ar
Ar
Arb.
F
F
F
P
Ar
Ar
S
F.
F.
S
Cav.
C.
P
F
F
P
Cav
Cav.
S
Tour des Sign.x
Per
S
Cav.
Cava.
Per.
Seut
Tente du Génér.l

Boutrois Sc.

place immédiatement à la queue du corps de troupes auquel on appartient, & on défile en même temps dans l'ordre qui ſe voit ſur la planche XVI.

Les troupes, partagées en deux rangs, entrent par l'endroit qui eſt inſcrit *porte du camp ;* à meſure que les différents corps arrivent, ceux qui portent leurs tentes, n'entrent point avec eux, mais ſe retirent en bon ordre ; les troupes continuent leur marche, viennent paſſer devant la tente du Général & ſe retirent.

Le nombre des tentes eſt fixé à cent cinquante pour le nombre de ſoldats qui font l'exercice ; ſavoir, ſoixante pour les Fuſiliers, vingt-cinq pour les Pertuiſaniers, vingt-cinq pour ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, & quarante pour les Arbalêtriers, ce qui fait une tente pour cinq hommes.

Chaque compagnie ou *rang*, comme je l'ai appellé, eſt compoſée de vingt-cinq hommes rangés ſous un grand étendard ; il y en a cinq moindres, ſous chacun deſquels ſont cinq hommes.

Les tentes ſont tellement diſpoſées qu'il y en a cent vingt qui forment les quatre faces ou côtés du quarré, & quinze à chacune des demi-lunes qui ſont aux deux côtés eſt & oueſt. *Voyez* la planche XV. Il y a outre cela deux hommes pour l'entretien & le ſervice de chaque tente.

PLANCHE XVII.

N°. I.

LA figure 1 de ce numero repréſente un caſque avec tous ſes ornements: ce caſque eſt à l'uſage des Cavaliers.

La figure 2 eſt la partie du caſque marquée *a*, c'eſt une eſpece de collier: *b* ſont deux plaques de cuivre pour garantir les oreilles.

La figure 3 eſt une eſpece de panache dont le caſque eſt ſurmonté. Ce qui eſt marqué *c* eſt peint en rouge & eſt un flocon de poil de vache.

La figure 4 repréſente le corps du caſque *d*, il eſt de fer ouvragé, du poids de dix-huit onces.

N°. II.

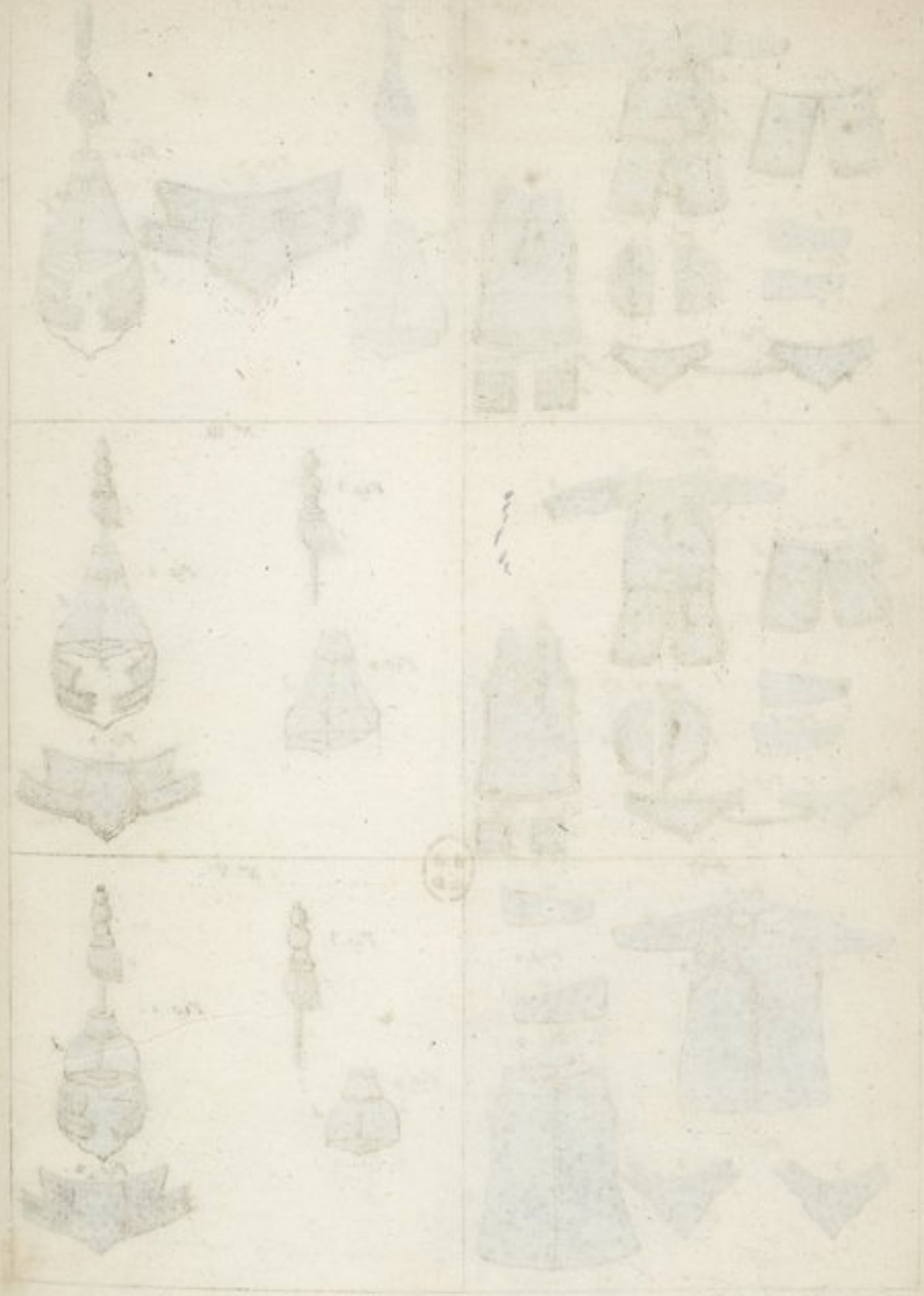
La premiere & principale figure de ce numero repréſente l'habit extérieur ou la cuiraſſe des Cavaliers. Les autres figures repréſentent les différentes parties de cette cuiraſſe, qu'on voit par devant dans la premiere figure.

La figure 2 repréſente le corps de la cuiraſſe vu par derriere.

La figure 3 repéſente les deux pieces marquées *a a*, qui couvrent le deſſus de l'épaule & le haut du bras juſqu'au coude.

La figure 4 repréſente les manches depuis le coude juſqu'au poignet marqué *b b*.

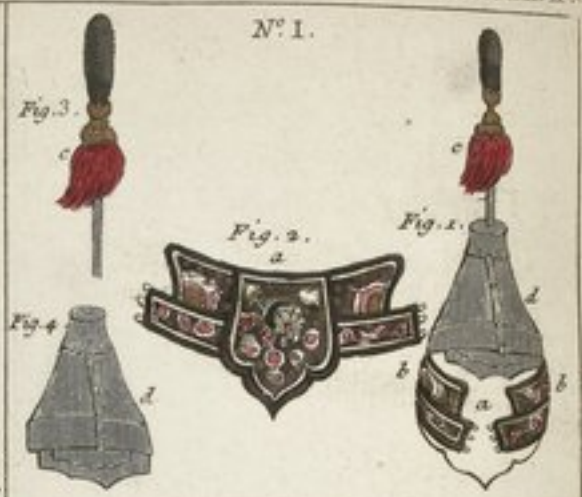
La



N°. II.



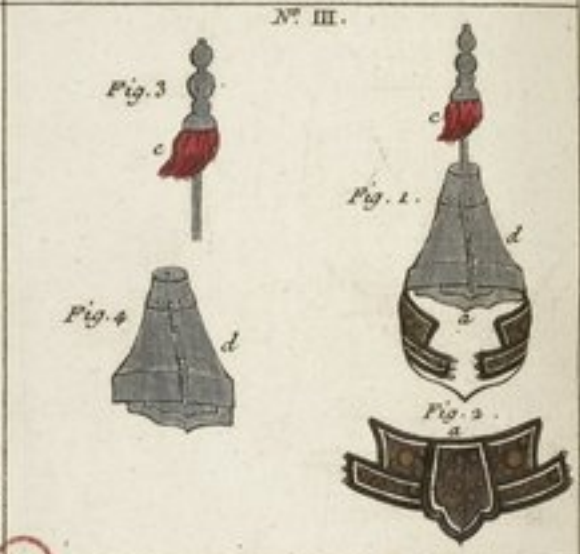
N°. I.



N°. IV.



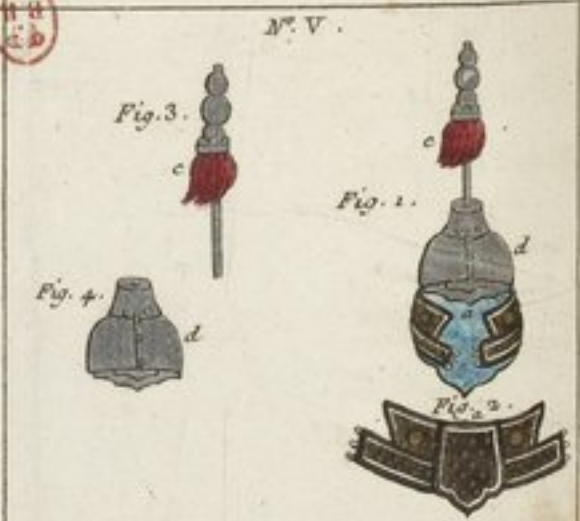
N°. III.



N°. VI.



N°. V.



Boutrois del et Sculp.

La figure 5 représente les deux pieces qui sont sous les aisselles & qui sont marquées *c c.*

La figure 6 représente une espece de tablier que les Cavaliers portent pour couvrir leurs cuisses & leurs jambes, & qui descend depuis la ceinture *d.*

La figure 7 représente la piece *e e*, qui est au milieu du tablier.

La figure 8 représente la piece *f*, qui est au coin du tablier.

Cet habillement, tel qu'on le voit au numero II, est à l'usage des seuls Cavaliers; il est orné de dragons, nuages, montagnes, eaux & fleurs: le dehors est de toile violette, ou d'un rouge tirant sur le noir; & le dedans, ou la doublure, est de toile blanche: les bords sont de toile noire. A la partie supérieure du tablier, *figure 6*, *d d*, il y a de la toile bleue. Pour la cuirasse ou l'habillement extérieur du Cavalier il faut vingt-six pieds cinq pouces de toile violette, vingt-huit pieds de toile blanche, y compris la doublure du tablier, quatre pieds cinq pouces de toile noire & un pied six pouces de toile bleue. Il y a entre les deux toiles, c'est-à-dire entre la doublure & l'extérieur de l'habillement, cent quarante-six pieces, tant grosses que petites, de tôle, & mille cinq cents clous de vre pour attacher ces pieces.

Le prix, tant du casque que de la cuirasse, revient à trois *tael*, trois *tsien*, sept *fen*, deux *li*, trois *hao*. (*25 liv. 5 s. quelques den.*)

Si les troupes se trouvoient dans des lieux où les matériaux fussent plus chers, on feroit faire ailleurs les casques & les cuirasses, à moins d'une extrême nécessité.

N°. III.

La figure 1 représente le casque à l'usage des Arbalêtriers, & toutes les parties qui le composent.

La figure 2, marquée *a*, eſt la partie inférieure du caſque qui couvre le bas de la tête & tout le cou juſqu'aux épaules. Les deux pieces, marquées *b b*, ſont des plaques de cuivre pour garantir l'une & l'autre oreille.

La figure 3 eſt la repréſentation de l'eſpece de panache dont le caſque eſt ſurmonté : ce qui eſt marqué *c*, eſt un flocon de poils de vache.

La figure 4, marquée *d*, repréſente le corps du caſque : il eſt de fer battu ou de tôle, du poids de deux livres deux onces.

N°. IV.

La figure 1 repréſente la cuiraſſe ou l'habillement extérieur des Arbalêtriers, & les différentes parties qui le compoſent, vu par devant.

La figure 2 repréſente le corps de l'habit vu par derriere.

La figure 3 repréſente les deux pieces *a a* qui couvrent le deſſus de chaque épaule & des bras juſqu'au coude.

La figure 4, marquée *b b*, repréſente les manches depuis le coude juſqu'au poignet.

La figure 5, marquée *cc*, repréſente les deux pieces qui ſont ſous les aiſſelles.

La figure 6, marquée *d*, repréſente le tablier qui deſcend depuis la ceinture juſqu'aux pieds.

La figure 7, marquée *e*, repréſente la piece qui ſert à joindre enſemble & à affermir les deux parties du tablier : cette piece n'eſt attachée que par la partie ſupérieure.

La figure 8, marquée *f*, repréſente la petite piece qui eſt au coin du tablier.

La cuiraſſe des Arbalêtriers eſt ornée de ſept dragons en broderie d'or. La toile extérieure eſt de couleur violette, ou, ſuivant l'expreſſion chinoiſe, d'un rouge tirant ſur le noir ; il

en faut vingt-trois pieds huit pouces : la doublure eſt de toile blanche, il en faut vingt pieds & huit pieds pour la doublure du tablier. Il entre de plus huit pieds de toile bleue pour la partie ſupérieure du tablier, marquée *g*, & quatre pieds cinq pouces de toile noire pour la bande qui ſert de bordure à tout l'habillement, & qui tranche ſur la couleur du fond entre le blanc & le bleu, comme on le voit dans la même figure. Le total de la cuiraſſe conſiſte en ſoixante pieces de fer battu ou de tôle, quatre cents gros clous & ſix cents petits, les uns & les autres de cuivre battu. La dépenſe, tant pour le caſque que pour la cuiraſſe, eſt de deux *tael* ſept *ſien* trois *fen*. (20 *liv.* 9 *ſ.* 6 *den.*)

N°. V.

La figure 1 repréſente le caſque & toutes les parties qui le compoſent. Ce caſque eſt à l'uſage des Fuſiliers.

La figure 2 repréſente la partie *a* du caſque ; c'eſt ce qui couvre le bas de la tête & le cou. Les deux pieces *bb* ſont des plaques de cuivre, pour garantir les oreilles.

La figure 3 repréſente l'eſpece de panache dont le caſque eſt ſurmonté. Ce qui eſt marqué *c* eſt un flocon de poil.

La figure 4 repréſente le corps du caſque dépouillé de tout.

Le poids total du caſque eſt d'une livre quinze onces, ou de trente-une onces.

N°. VI.

La figure 1 repréſente l'habit cuiraſſé, ou la cuiraſſe des Fuſiliers.

La figure 2, marquée *aa*, repréſente les manches.

La figure 3, marquée *b b*, repréſente les deux pieces qui ſont ſous les aiſſelles.

La figure 4, marquée *c*, repréſente le corps de l'habit ou de la cuiraſſe.

L'habillement des Fuſiliers eſt de toile fourrée de coton & couverte de clous de cuivre battu; c'eſt ce qui forme la cuiraſſe.

Le dehors eſt de toile noire, & la doublure de toile bleue.

Il faut vingt-un pieds cinq pouces de toile noire, & quatorze pieds cinq pouces de toile bleue; deux livres de coton ſuffiſent pour la fourrure. Le nombre des clous de cuivre battu eſt fixé à cinq cents ſoixante & dix, & pour chaque clou il y a un morceau de cuir derriere la doublure, ſur lequel on rive la pointe du clou. Il faut de plus douze pouces de toile noire, & onze pouces de toile bleue, tant pour le dehors que pour la doublure du collier.

Le prix total, tant de la cuiraſſe que du caſque, eſt d'un *tael* trois *tſien*. (9 *liv.* 15 *ſ.*)

PLANCHE. XVIII.

N°. VII.

LA figure 1 repréſente le bonnet d'ordonnance à l'uſage des Cavaliers & des Arbalêtriers. Le flocon *a* eſt de fils de ſoie teints en rouge, du poids d'une once : le prix eſt d'un *tſien* huit *fen*. La partie marquée *b*, ou autrement le bord, eſt de ſatin noir doublé de toile noire : le prix eſt d'un *tſien* ſix *fen* : le prix du nœud *c*, eſt de cinq *li* celui de l'attache *d* eſt de ſept *li*. Total de ce que coute le bonnet, trois *tſien* cinq *fen* cinq *li*. (2 *liv.* 13 *ſ.*)

La figure 2 repréſente le bonnet d'ordonnance à l'uſage des Fuſiliers.

La figure 3 repréſente le bonnet d'ordonnance à l'uſage de



Beutrois del. et Sculp.

ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier. L'un & l'autre ſont de ſatin noir doublé de toile noire. Le prix, tant du ſatin que de la toile, eſt d'un *tſien* trois *fen*. Le flocon de ſoie rouge eſt du poids d'une once, dont le prix eſt d'un *tſien* cinq *fen* ſept *li*. Le prix de l'attache eſt de ſept *li*, & celui du nœud eſt de cinq *li* : le total du prix de chaque bonnet eſt de deux *tſien* neuf *fen* neuf *li*. (9 *liv*. 4 *ſ*. 9 *den*.)

La figure 4 repréſente la caſaque d'ordonnance à l'uſage des Cavaliers, Arbalêtriers & Fuſiliers.

Cette caſaque eſt de toile noire doublée de toile blanche ; les boutons ſont d'os & les boutonnieres ſont faites avec des fils de ſoie. Il faut quinze pieds de toile noire, & onze pieds ſeulement de toile blanche. Le pied de toile noire coûte un *fen* ſept *li* ce qui revient à deux *tſien* cinq *fen* cinq *li* pour les quinze pieds. Le pied de toile blanche coûte un *fen* cinq *li*, ce qui revient à un *tſien* ſix *fen* cinq *li* pour les onze pieds. Pour les boutons & la ſoie des boutonnieres il en coûte un *fen*, & pour la façon trois *fen* cinq *li*. Ainſi le prix de la caſaque eſt de quatre *tſien* ſix *fen* cinq *li*. (3 *liv*. 9 *ſ*. 6 *den*.)

N°. VIII.

La figure 1 repréſente la caſaque à l'uſage deceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

La figure 2 eſt la repréſentation du ceinturon à l'uſage des mêmes.

Cette caſaque eſt de toile noire doublée de toile blanche. On emploie dix-ſept pieds de toile noire & onze pieds ſeulement de toile blanche : la toile noire coûte un *fen* ſept *li* le pied, ce qui revient à deux *tſien* huit *fen* neuf *li* pour les dix-ſept pieds : la toile blanche coûte un *fen* cinq *li* le pied, ce qui revient à un *tſien* ſix *fen* cinq *li* pour les onze pieds.

Le ceinturon eſt de toile rouge doublée de toile blanche

il eſt bordé d'une bande de toile noire, & fourré de coton; il faut quinze pouces de toile rouge, dix pouces de toile blanche & ſept pouces de toile noire; le prix de ces trois eſpeces de toile, eſt de cinq *fen*; le prix du coton, eſt de quatre *li* cinq *hao*: pour les boutons, boutonnieres & fils de ſoie, il en coûte un *fen* cinq *li*; & pour la façon, tant de la caſaque que du ceinturon, cinq *fen*. Ainſi le prix total de la caſaque d'ordonnance de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, eſt de cinq *tſien* ſept *fen* trois *li* cinq *hao*. (4 *liv*. 5 *ſ*. 9 *den*.)

La figure 3 repréſente la culotte d'ordonnance à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier; elle eſt de toile minime ou d'une couleur tirant ſur le noir, doublée de toile blanche. Il faut ſept pieds cinq pouces de chacune des toiles; chaque pied de toile minime coûte deux *fen*, ce qui revient à un *tſien* cinq *fen* pour les ſept pieds; chaque pied de toile blanche coûte un *fen*, cinq *li*, ce qui revient, pour les ſept pieds, à un *tſien* un *fen* deux *li* cinq *hao*: outre cela, il faut pour la ceinture *a*, qui eſt de toile bleue, deux *fen* quatre *li*, pour un pied ſix pouces de toile. Ainſi l'habillement complet de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier, c'eſt-à-dire, la caſaque, le ceinturon & la culotte, y compris la façon, coûte huit *tſien* ſix *fen*. (6 *liv*. 9 *ſ*.)

N°. IX.

La figure 1 repréſente le bonnet d'ordonnance, ou l'eſpece de caſque en forme de tête de tigre, à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

La figure 2 repréſente la partie ſupérieure marquée *a*, qui couvre le deſſus de la tête.

La figure 3 repréſente la partie inférieure marquée *b*, qui couvre le bas de la tête & le cou, juſqu'aux épaules.

Le corps du caſque eſt fait avec du cuivre battu: il peſe huit

onces, & coûte un *tsien* quatre *fen*. Le prix, tant des couleurs que de la peinture, eſt de cinq *fen*. La partie inférieure de ce caſque, ou ſi l'on veut, le collier, eſt faite de toile jaune; il en faut deux pieds huit pouces, qui coûtent en tout cinq *fen* quatre *li*.

N°. X.

La figure 1 eſt la caſaque d'ordonnance repréſentant une peau de tigre: elle eſt à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier.

La figure 2 repréſente le ceinturon accompagnant la caſaque à l'uſage des mêmes.

La caſaque & le ceinturon ſont faits de toile jaune, doublée de toile de couleur bleue, claire & fourrée de coton. Il y a pour deux *tsien* quatre *fen* cinq *li* de toile jaune; il en faut treize pieds, & chaque pied coûte un *fen* huit *li* cinq *hao*; il y a pour deux *tsien* ſix *fen* de toile bleue; il en faut également treize pieds, & chaque pied coûte deux *fen*.

Pour les bords, tant de la caſaque que du ceinturon, qui ſont faits d'une bande de toile rouge, il en faut deux pieds trois pouces; chaque pied coûte deux *fen* huit *li*, ce qui fait ſix *fen* un *li* ſix *hao* pour les deux pieds trois pouces. La fourrure de coton coûte cinq *li*; pour la ſoie, les boutons & les boutonnieres, il en coûte deux *fen* cinq *li*.

La figure 3 repréſente la culotte d'ordonnance en façon de peau de tigre, à l'uſage de ceux qui ſont armés du ſabre & du bouclier; elle eſt faite de toile jaune, dont il faut treize pieds: chaque pied coûte un *fen* huit *li* cinq *hao*, ce qui fait deux *tsien* quatre *fen* cinq *hao*. La ceinture de la culotte, marquée *a*, eſt faite de toile rouge; il en faut neuf pouces: chaque pouce coûte deux *li* huit *hao*, ce qui fait deux *fen* cinq *li* deux *hao*. Pour la façon tant de la caſaque que du bonnet & de la culotte,

il faut ſix *fen*. Ainſi le total de la dépenſe pour le bonnet, la caſaque, le ceinturon & la culotte, eſt d'un *tael* un *tſien* cinq *fen* huit *li* deux *hao*. (8 *liv*. 13 *ſ*. 3 *den*.)

N°. XI.

La figure 1 repréſente le ſabre à l'uſage des Arbalêtriers.

La figure 2 en repréſente le fourreau.

Pour forger ce ſabre, on emploie quatre livres de fer, & pour l'acérer, neuf onces d'acier. Le fer coûte un *fen* ſept *li* la livre; total, ſix *fen* huit *li*: chaque once d'acier coûte cinq *li*; total, quatre *fen* cinq *li*.

Pour faire rougir le fer & l'acier & le battre, on emploie vingt livres de charbon de pierre, chaque livre coûte deux *li*; total, quatre *fen*.

Pour la façon du ſabre encore brut, quatre *fen*; pour le battre à froid, cinq *li*; pour le limer, ſept *fen* huit *li*; pour le polir, quatre *li*; pour le cuivre, tant de la poignée du ſabre que pour la garniture du fourreau, deux *tſien* quatre *fen* huit *li*. Pour le bois du fourreau, trois *fen* deux *li*. Pour la peau de l'eſpece de poiſſon appellé en chinois *tſe-yu*, dont le fourreau eſt couvert, quatre *fen* cinq *li*; pour vernir le fourreau, un *fen* deux *li*; pour le bois de la garde du ſabre, quatre *li*; pour le fil de ſoie dont la garde eſt environnée, trois *fen*; pour le cordon ou l'attache des fils de ſoie, huit *li*; pour le morceau de cuir & la courroie attenante au fourreau, ſix *li*; ce qui fait pour le total, tant du ſabre que du fourreau, &c. ſix *tſien* ſix *fen* cinq *li* (4 *liv*. 19 *ſ*. 6 *den*.)

La figure 3 repréſente l'eſpece de fuſil en uſage parmi les Chinois.

Pour forger le canon de ce fuſil, on emploie dix-ſept livres de fer brut, qu'on fait rougir & qu'on bat juſqu'à ce que des dix-ſept livres il n'en reſte plus que huit livres huit onces, c'eſt-à-dire,

c'eſt-à-dire qu'il faut qu'il ſoit réduit à la moitié, pour en pouvoir faire le canon. Chaque livre de fer non battu coûte deux *fen*, ce qui fait deux *tſien* quatre *fen* pour les dix-ſept livres. Il faut trois livres de charbon de pierre ; chaque livre coûte deux *fen ;* pour la main-d'œuvre de ceux qui battent le fer, un *tſien* cinq *fen ;* pour la baguette & les différentes pieces de fer qui entrent dans la conſtruction du fuſil, un *tſien ;* pour percer le canon, le limer & le polir, un *tſien* cinq *fen ;* pour la piece de cuivre qui couvre la lumiere, & pour quelques autres petites pieces de cuivre qui entrent dans la garniture, cinq *fen ;* pour le bois dans lequel on enchaſſe le canon, un *tſien;* pour huiler le fuſil, quatre *li;* pour les couleurs jaune & noire qu'on met dans l'huile, deux *li ;* pour le vernis qu'on met par deſſus après avoir huilé, quatre *li;* pour le charbon fait avec des racines qui ſe trouvent au pied des montagnes, deux *li ;* pour la main-d'œuvre, ſept *li*. D'où il réſulte que chaque fuſil coûte à l'Etat huit *tſien* ſix *fen* neuf *li*. (*6 liv.* 10 *ſ.*)

Ce qui dans cette figure eſt marqué *a*, eſt une piece de fer au bout de laquelle on met la meche allumée. Le bout de cette piece de fer eſt porté vers le baſſinet *b*, en preſſant la partie *c*.

Ce qui eſt marqué *d*, eſt une piece de cuir dans laquelle on conſerve les meches : ce qui eſt marqué *e*, repréſente le bout des meches, ſortant de leur étui *d;* ce qui eſt marqué *f*, ſont des pieces de cuivre, qui ſervent à lier le bois au canon.

g eſt une piece ou anneau de cuivre, où l'on attache la courroie.

h eſt la courroie; *i* pieux de bois à pointes de fer, ſur leſquels on appuie le fuſil quand on veut le tirer. Ces pieux ſe replient contre le bois au moyen d'une charniere.

k eſt la baguette de fer pour charger le fuſil.

La figure 4 repréſente la giberne, dans laquelle on met les balles & ce qu'il faut pour charger un fuſil ; elle eſt faite de toile noire, peinte à l'huile, de la maniere qu'on le voit. C'eſt l'affaire de chaque ſoldat de ſe la procurer, & de l'entretenir de maniere qu'elle ſoit toujours propre & en bon état.

La figure 5 repréſente une eſpece de hache à l'uſage des Fuſiliers ; ils s'en ſervent à l'armée, après que leurs munitions ſont épuiſées ; elle leur ſert encore à quantité d'autres uſages, lorſqu'ils ſont en route ou dans le camp. On emploie pour la fabrique de cette hache, trois livres huit onces de fer, avec deux onces d'acier pour l'acérer. La livre de fer coûte deux *ſen*, ce qui fait ſept *ſen* pour les trois livres huit onces, & l'once d'acier coûte un *ſen*, c'eſt donc deux *ſen* pour les deux onces. Il faut ſix livres de charbon de pierre, chaque livre coûte deux *li*, c'eſt donc un *ſen* deux *li* pour les ſix livres ; pour le manche *a*, & l'huile dont on ſe ſert pour lui donner la couleur, on dépenſe un *ſen* cinq *li;* pour la façon des ouvriers en fer, on donne cinq *ſen* huit *li* ; pour l'étui *b*, figure 6, deux *ſen* ; pour l'attache *c*, cinq *li*. L'étui *b* eſt fait de cuir, l'attache *c* eſt de fils de ſoie ; pour la façon, le cuir, l'huile, les couleurs & tout ce qui entre dans la conſtruction de la hache, on dépenſe en tout deux *tſien*. (1 *liv.* 10 *ſ.*)

La figure 6, marquée *b*, repréſente l'étui dans lequel on enferme le fer de la hache : cet étui eſt fait de cuir, comme je viens de le dire.

La figure 7 repréſente le cornet à mettre la poudre dont on ſe ſert pour charger le fuſil.

La figure 8 repréſente le cornet à contenir la poudre dont on ſe ſert pour amorcer. Ces deux ſortes de poudre ſont différentes & pour la forme & pour l'effet : chaque ſoldat la fait lui-même, & cette pratique n'a été ſujette juſqu'ici à aucun inconvénient, à ce qu'on m'a aſſuré.

La figure 9 repréſente le fourreau ou l'étui dans lequel on met le fuſil : il eſt fait de toile jaune huilée, ſur laquelle on peint à l'huile des figures de dragons, de nuages, &c. Le prix de ce fourreau n'eſt pas marqué, parceque c'eſt le particulier & non l'Etat qui en fait la dépenſe.

La figure 10 repréſente la partie du bouclier qui eſt en dehors.

La figure 11 repréſente la partie du même bouclier qui eſt en dedans.

Le bouclier eſt fait de rotin, ou d'une eſpece de jonc, dont il faut quatre livres quatorze onces. Le diametre eſt de deux pieds cinq pouces; la main-d'œuvre, ou façon du bouclier, coûte cinq *tſien* deux *fen;* le flocon de poils de vache, qui eſt au milieu *a*, coûte deux *fen :* pour les couleurs & la peinture il en coûte quatre *fen :* total de ce que coûte le bouclier, cinq *tſien* ſept *fen.* (*4 liv. 5 ſ. 6 den.*)

La figure 12 repréſente le ſabre à l'uſage de ceux qui ſe ſervent du bouclier dont nous venons de faire la deſcription. Pour forger ce ſabre, on emploie quatre livres de fer brut & neuf onces d'acier; la livre de fer coûte un *fen* ſept *li;* & l'once d'acier coûte cinq *li.* Il faut vingt livres de charbon de pierre : chaque livre coûte deux *li.* Pour les forgerons qui battent le fer à chaud & qui l'acerent, il en coûte quatre *fen;* pour ceux qui le battent à froid, cinq *li;* pour le limer, ſept *fen* huit *li;* pour le polir, quatre *li;* pour la nourriture de l'ouvrier, deux *fen;* pour le fourreau & toute la garniture, un *tſien :* ainſi, pour chaque ſabre, il en coûte à l'Etat quatre *tſien.* (*3 livres.*)

La figure 13 eſt le fourreau.

PLANCHE. XIX.

N°. XII.

LA figure 1 repréſente le grand étendard, celui qui eſt à la tête de la compagnie compoſée de vingt-cinq hommes, comme je l'ai dit ailleurs. Le fond de cet étendard eſt de ſatin verd, & les bords ſont de ſatin rouge. La flamme, ou l'eſpece de ruban marqué *c c c c*, eſt de ſoie brochée d'or. Dans la conſtruction de cet étendard, il entre ſix pieds trois pouces de ſatin verd, huit pieds de ſatin rouge, deux pieds deux pouces de ſoie brochée d'or, avec encore trois pouces de ſatin rouge, pour l'extrémité de la flamme marquée *c*. Le flocon rouge de poils de vache peſe huit onces.

a, Couronnement de cuivre ouvragé.

b, Flocon de poil de vache.

c, Flamme ou ruban.

d, Bordure de l'étendard.

e, Bâton de l'étendard.

f, Bout de fer.

Figure 2, *g*, bout de cuir.

h, Courroie.

i, Cercles de rotin, pour empêcher que le bâton du grand étendard ne ſe fende.

Tout ce qui compoſe cet étendard, excepté la ſoie, eſt verni ou huilé. Le couronnement de cuivre *a* peſe deux livres quatorze onces.

N°. XIII.

La figure 1 repréſente le petit étendard qui eſt à la tête de cinq hommes ſeulement. Il y en a cinq dans chaque com-

N.° XII.

Fig. 1.



Fig. 2.

N.° XIII.

Fig. 1.



Fig. 2.

N.° XIV.

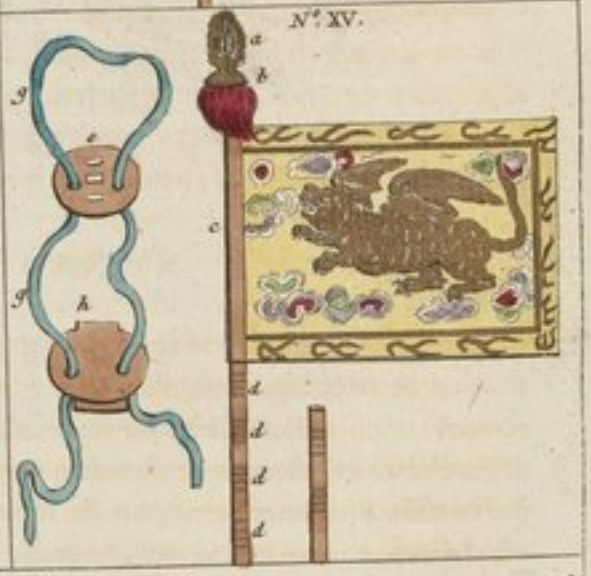
Fig. 2.



Fig. 1.



N.° XV.



N.° XVI.

Fig. 1.

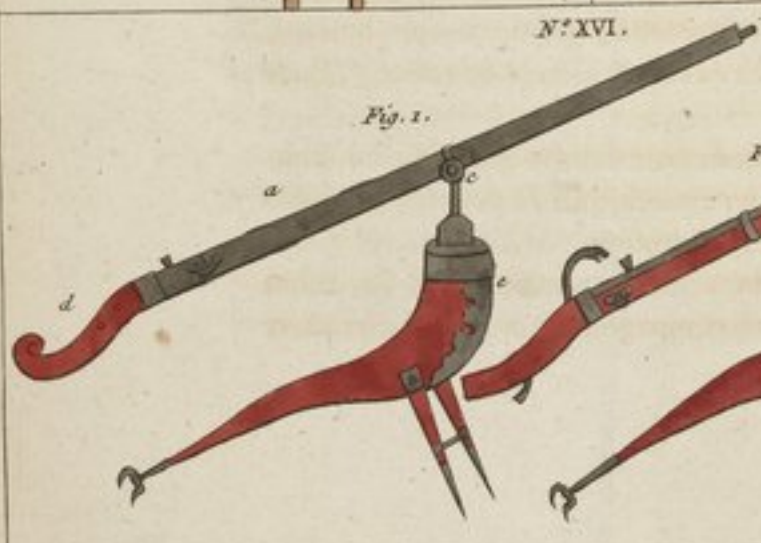


Fig. 2.



Boutrois del et Sculp.

pagnie, comme je l'ai déja dit. Ces petits étendards ſont de ſatin verd, bordé de ſatin rouge, & la flamme eſt de ſoie brochée d'or, au bout de laquelle eſt une bande de ſoie rouge.

a, Couronnement de cuivre ouvragé.

b, Flocon de poils de vache.

c, Flamme ou ruban.

d, Bordure de l'étendard.

e, Bâton.

f, Cercles de rotin.

Figure 2, *g*, courroie.

h, Eſpece de cercle de cuir.

i, Cuir dans lequel on met le bout de l'étendard pour le ſoutenir plus aiſément. Il n'entre dans le petit étendard qu'un pied deux pouces deux lignes de ſatin verd, & un pied trois pouces de ſatin rouge: la flamme eſt longue de cinq pieds.

N°. XIV.

La figure 1 repréſente le petit étendard qui eſt à la queue de chaque compagnie de vingt-cinq hommes. Il eſt de ſatin rouge, il en faut deux pieds un pouce. Le flocon *c* de poils de vache n'a de longueur que cinq lignes cinq *li*. Le trident *a* qui ſert de couronnement, eſt de fer doré ou verni. Sa baſe *b* eſt de cuivre doré ou verni, comme le trident. Le bâton *d*, comme celui des autres étendards, eſt un ſimple bambou dans lequel il y a une verge de fer. *e*, Cercle de rotin. *f*, Bout de l'étendard.

La figure 2 eſt un tuyau de cuir dans lequel le Porte-étendard fait entrer le bâton depuis *e* juſqu'à *f*, & porte ainſi ſon étendard attaché derriere ſon dos.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire à l'occaſion des étendards, que chaque compagnie en a ſept. Le premier

eſt le plus grand de tous, c'eſt celui qui marche à la tête de la compagnie; le dernier eſt le plus petit de tous, & marche à la queue; il eſt d'ailleurs d'une forme différente des autres. Les cinq drapeaux mitoyens marchent chacun à la tête de cinq hommes. Pour les matériaux & la façon des ſept étendards d'une compagnie, il en coûte à l'Etat dix *taels* ſept *tſien* cinq *fen*. (80 *liv.* 12 *ſ.* 6 *den.*)

N°. XV.

La figure 1 repréſente l'étendard général de toutes les troupes qui ſont ſous la couleur jaune. Il y a cinq étendards généraux, un pour chaque couleur. Ils ſont de ſatin, dont il faut deux pieds quatre pouces pour chacun de ces étendards. Un pied de ſatin coûte deux *tſien*; il y en a douze pieds, ce qui fait deux *taels* quatre *tſien* pour le ſatin des cinq étendards généraux. Le fourreau dans lequel on met le bâton de l'étendard, eſt fait de toile rouge, dont il faut ſix pieds, à deux *fen* le pied. Les attaches ſont auſſi de toile rouge; il en faut douze pieds cinq pouces, qui coûtent en tout deux *fen;* pour le tailleur, deux *fen* cinq *li;* pour la peinture du bâton, pour le fil, la ſoie, la dorure repréſentant un léopard, & la main-d'œuvre, un *tael* deux *tſien* cinq *fen*; pour les cinq bâtons de bambou, l'huile & les ficelles, neuf *fen*; pour les flocons de poils de vache peſant dix onces chacun, neuf *tſien*; pour la façon des flocons, deux *fen* cinq *li;* pour dix attaches de galon de fil bleu, ſix *fen*; pour les cinq pieces de cuir dans leſquelles on appuie les bâtons & leurs couvercles, quatre *tſien*; pour le cuivre dont eſt fait le couronnement, & dont on emploie ſix livres, à un *tſien* huit *fen* la livre, un *tael* huit *fen;* pour la façon cinq *tſien* huit *fen*, pour le fer neuf *fen*.

a Couronnement de cuivre; *b* flocon de poils de vache; *c* fourreau, ou étui de toile rouge; *d* cercles de rotin. Fig. 2,

e piece de cuir, *f* piece de cuir, *g* bande de toile bleue, ou galon de fil bleu.

Chaque étendard général coûte à l'Etat cinq *taels* six *tsien* cinq *fen*. (42 *liv.* 7 *ſ.* 6 *den.*)

N°. XVI.

La figure 1 repréſente une eſpece de canon que les Chinois appellent *pi-chan-pao*, comme qui diroit, *canon à fendre les montagnes*. Le corps de ce canon eſt long de trente-cinq pouces, ſon diametre intérieur eſt de vingt-cinq lignes; il peſe ſoixante livres. Pour la conſtruction on emploie cent quatre-vingts livres de fer brut à un *fen* ſept *li* la livre : on y ajoute quatre livres d'acier à un *tsien* la livre, & on forge le tout enſemble juſqu'à ce que les cent quatre-vingt-quatre livres que peſe le total ſoient réduites à ſoixante livres. On emploie trente-ſix boiſſeaux de charbon de pierre, chaque boiſſeau coûte cinq *fen* deux *li*; plus ſoixante livres de charbon de bois, chaque livre coûte quatre *li*. Il faut quarante journées d'ouvriers, chaque journée eſt payée ſix *fen*. Pour les garnitures il faut quatorze livres de fer brut, un boiſſeau & demi de charbon de pierre. Pour les limures, pour la façon du pied, pour la culaſſe *d* du canon, pour l'huile & le vernis, neuf *tsien* neuf *fen* ſix *li*. En un mot, chaque canon coûte à l'Etat neuf *taels* un *tsien* un *fen* huit *li*. (68 *liv.* 7 *ſ.* 3 *den.*) La charge de ce canon eſt de trois onces ſept *tsien* de poudre.

a Corps du canon, *b* embouchure, *c* eſpece de genou au moyen duquel on fait tourner le canon en tout ſens, *d* culaſſe de bois, *e* pied ſur lequel eſt appuié le canon, &c.

La figure 2 repréſente une autre ſorte de canon, ou eſpece de fuſil que les Chinois appellent *kouo-chan-niao*, c'eſt-à-dire, *canon à tirer les oiſeaux au-delà de la montagne*, ou bien, *qui traverſe, qui va au-delà de la montagne*. Il eſt long de

quatre pieds cinq pouces ; ſon diametre eſt d'un pouce cinq lignes, & il peſe vingt-huit livres. On emploie pour la conſtruction du corps du canon ou du fuſil quatre-vingt-dix livres de fer brut, deux livres d'acier, ſeize boiſſeaux de charbon de pierre, vingt-cinq livres de charbon de bois. Les quatre-vingt-dix livres de fer brut coûtent un *tael* cinq *tſien* trois *fen*, les deux livres d'acier coûtent deux *tſien*, les ſeize boiſſeaux de charbon de pierre huit *tſien* trois *fen* deux *li*, les vingt-cinq livres de charbon de bois un *tſien;* pour les quinze journées de forgerons on donne neuf *tſien* ; pour les limeurs & poliſſeurs deux *tſien*; pour le bois, la garniture, l'huile, les couleurs, le vernis, &c. & les ouvriers, un *tael* trois *fen* ſix *li*. En un mot, chaque fuſil de l'eſpece que nous venons de décrire coûte à l'Etat quatre *taels* ſept *tſien* neuf *fen* huit *li*. (35 *liv.* 19 *ſ.* 3 *den.*) Pour la charge il faut une once de poudre.

PLANCHE XX.

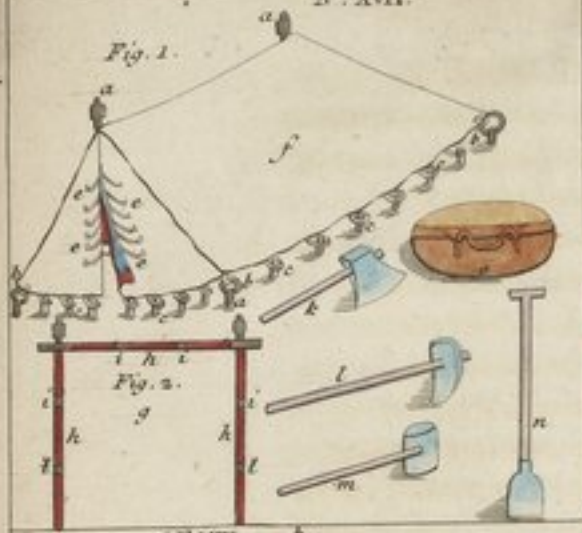
N°. XVII.

LA figure 1 de cette planche repréſente la toile & tout l'attirail de la tente lorſqu'elle eſt dreſſée ; la figure 2 repréſente le cadre de bois ſur lequel la toile eſt tendue.

Chaque tente a cinq pieds cinq pouces de hauteur, quatorze pieds de longueur, & trente-neuf pieds ſix pouces de pourtour ; l'extérieur eſt fait de groſſe toile blanche dont il faut cent cinq pieds. Les portes de la tente, qui ſe replient des deux côtés comme les deux battants d'une porte ordinaire, ſont de figure triangulaire. Elles ſont compoſées de pluſieurs pieces de différentes longueurs ; la premiere piece eſt longue de ſept pieds, la ſeconde de ſix pieds trois pouces, la troiſieme de

N°. XVII.

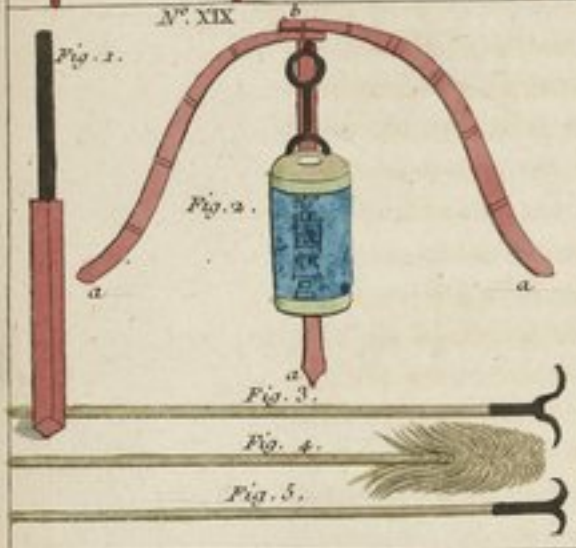
Fig. 1.



N°. XVIII.



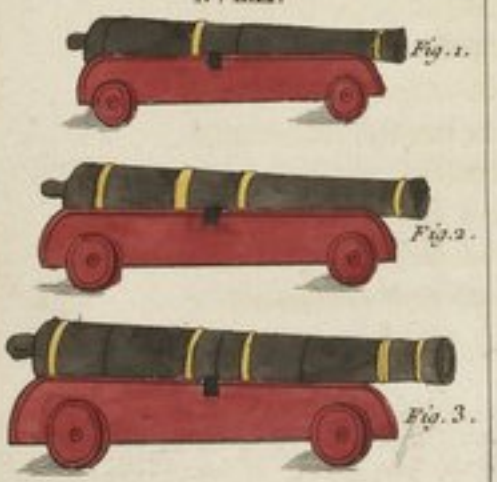
N°. XIX



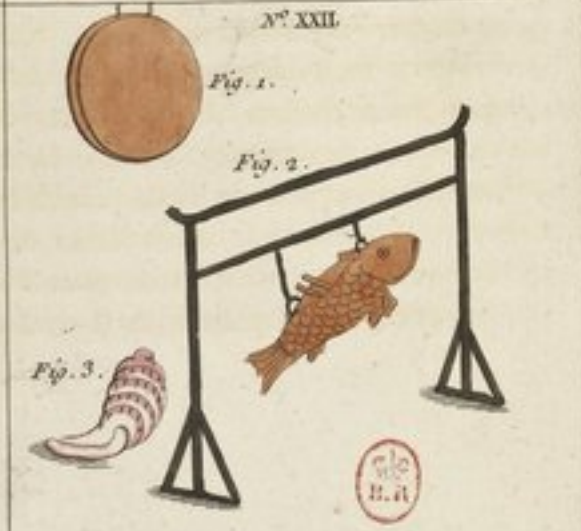
N°. XX.



N°. XXI.



N°. XXII.



B.R

Boutrois del et Sculp.

de cinq pieds trois pouces, la quatrieme de quatre pieds deux pouces, la cinquieme de trois pieds, la ſixieme d'un pied ſix pouces, & la ſeptieme de deux pouces ſeulement.

Pour les bords de la tente, les boutonnieres & le reſte où l'on emploie de la toile, il faut, tout compté, deux cents quarante-deux pieds quatre pouces de groſſe toile blanche, ce qui coûte deux *taels* neuf *tſien* huit *li* huit *hao*; & pour la doublure qui eſt de toile bleue ordinaire, il en faut cent ſoixante pieds, ce qui revient à deux *taels* huit *fen*; pour onze journées de couturier, un *tſien* trois *fen* deux *li*; pour les cordons tant bleus que blancs huit, *fen* ſix *li*; pour quatre-vingt-douze morceaux de cuir qu'on met derriere les boutonnieres, entre les deux toiles, pour les conſolider, deux *tſien* ſept *fen* ſix *li*; pour le bois du cadre de la tente, & pour l'huile dont on l'enduit, un *tſien* quatre *fen* quatre *li*; pour les cordes faites d'écorces d'arbres (elles ſont plus fortes que les cordes de chanvre; il en faut cinq livres, & chaque livre coûte cinq *fen* quatre *li*), deux *tſien* ſept *fen*; pour le fil deux *fen*; pour l'ouvrier qui travaille les morceaux de cuir trois *fen*; pour quatre-vingts pieux de bois, tant gros que petits, deux *tſien* quatre *fen*; pour ſeize pieces de fer (ce ſont des eſpeces de boîtes placées au milieu & aux extrémités des pieces qui compoſent le cadre, au moyen deſquelles on joint les parties de ce cadre), chaque piece de fer peſe quatre onces; pour quatre gros anneaux de fer, peſant chacun quatorze onces; pour les deux pieces de fer marquées *a*, ſervant de couronnement, peſant chacune douze onces; pour le fer de la hache peſant deux livres, pour le fer de la pelle peſant une livre neuf onces, pour le fer de la beche peſant une livre onze onces, pour le fer du marteau peſant deux livres huit onces, en tout on emploie dix-ſept livres de fer à cinq *fen* quatre *li* la livre, ce qui fait pour le total neuf *tſien* un *fen* huit *li*;

pour les manches de la hache, de la beche, de la pelle & du marteau trois *fen* cinq *li* deux *hao*; pour la marmite de cuivre, pesant deux livres huit onces, à deux *tsien* cinq *fen* la livre, cinq *tsien* sept *fen* cinq *li* : en un mot, pour chaque tente & ce qui la concerne, l'Etat dépense sept *taels* sept *tsien* un *fen* cinq *li*. (110 *l.* 7 *f.*)

Fig. 1. *a*, piece de fer en forme de couronnement. *b*, anneau de fer: *c*, especes de boutonnieres où tiennent les attaches pour assujettir la tente aux pieux: *d*, pieces de toile qui se replient & qui forment comme les deux battants d'une porte: *e*, especes de boutonnieres où tiennent les attaches qui servent à fermer l'entrée de la tente: *f*, intérieur de la tente. Figure 2. *g*, cadre de bois sur lequel appuie la toile: *h*, verge de fer qui entre dans les boîtes marquées *i*, pour assujettir les deux parties qui se démontent en ôtant cette verge: *i*, boîtes de fer: *k*, hache: *l*, beche: *m*, marteau: *n*, pelle: *o*, marmite.

N°. XVIII.

La figure premiere représente un instrument de métal appellé *Kin-lo*; c'est une espece de grand bassin, sur lequel on frappe avec un marteau de bois, ou simplement avec un bâton; on s'en sert pour désigner les différentes veilles de la nuit, ou, pour mieux dire, pour montrer que ceux qui sont préposés pour les gardes des différents quartiers du camp ne sont point endormis : il pese huit livres, & coûte deux *taels* : (15 *l.*).

La seconde figure représente le tambour sur lequel on bat pour annoncer les différentes veilles de la nuit : il coûte huit *tsien* de façon. (6 *l.*)

La figure 3 représente le tambour dont on se sert pour donner les signaux: sa construction est la même que celle des autres tambours. Il pose sur une machine à quatre pieds, & est soutenu par deux anneaux marqués *a*: il coûte six *tsien* de façon. (4 *l.* 10 *f.*).

Les figures 4 & 5 repréſentent les deux ſortes de trompettes en uſage parmi les troupes : elles ſont à l'octave l'une de l'autre. Celle de la figure 4 eſt à-peu-près à l'uniſſon de nos cors de chaſſe, & celle de la figure 5 eſt à l'octave en bas de la premiere : l'une & l'autre ſont de cuivre battu, & peſent ſept livres chacune ; mais elles different par leur figure & leur conſtruction, comme on le voit : chaque trompette coûte un *tael* ſept *tſien* cinq *fen.* (13 *l.* 2 *ſ.* 6 *d.*)

N°. XIX.

La figure premiere eſt la repréſentation d'un bâton à l'uſage de ceux qui font la garde & la ronde, & qui ſont chargés d'entretenir la propreté dans les différents quartiers qu'on leur a aſſignés : cette eſpece de bâton eſt appellée en chinois *Tſi-mei-koun*, c'eſt-à dire, *bâton qui eſt au niveau des ſourcils* ; apparemment qu'on s'en ſert pour faire ſur le champ une prompte & brieve juſtice.

La ſeconde figure repréſente un fanal, ou une lanterne, à l'uſage de chaque tente, de chaque corps-de-garde, &c. Elle eſt ſuſpendue ſur un trépied qui poſe à terre par ſes trois pieds, *a* : ces trois pieds ſont joints en *b* & peuvent ſe replier l'un ſur l'autre, pour la facilité du tranſport. Le corps de la lanterne eſt de fil d'archal couvert de papier de la couleur des drapeaux ſous leſquels ſont ceux qui s'en ſervent. Le bâton & la lanterne coûtent en tout un *tſien* huit *fen* ſept *li.* (1 *l.* 7 *ſ.* 9 *d.*)

Les figures 3, 4 & 5 repréſentent les outils ou inſtruments dont les troupes ſe ſervent dans les cas d'incendie, &c.

La figure 3 eſt une fourche à ſoutenir des ſoliveaux ou autres choſes qui tomberoient avec fracas & dommage, ſi on ne les ſoutenoit, ou ſi on ne modéroit leur chûte.

La figure 4 eſt une eſpece de faubert qu'on trempe dans l'eau, & au moyen duquel on humecte les endroits qu'on veut empêcher de brûler.

La figure 5 eſt un crochet de fer à manche de bois qu'on emploie pour attirer à ſoi les ſoliveaux & les autres choſes qu'on veut arracher pour empêcher que le feu n'y prenne, &c.

Le prix du faubert eſt de neuf *fen* deux *li* deux *hao* (13 *ſ.* 9 *d.*); le prix de la fourche de fer à manche de bois de la figure 3, & du crochet de la figure 5, eſt de trois *tſien* un *fen.* (2 *l.* 6 *ſ.* 6 *d.*)

N°. XX.

La figure 1 eſt une ſcie: elle coûte trois *tſien* ſept *fen* cinq *li* (2 *l.* 16 *ſ.*).

La figure 2 eſt une hache ou cognée; elle coûte deux *tſien* ſix *fen.* (1 *l.* 19 *ſ.*)

La figure 3 repréſente un croc de fer armé d'une chaîne auſſi de fer: cet inſtrument eſt d'uſage pour abattre les maiſons où le feu a pris, & celles qui ſont au voiſinage, lorſqu'on ne peut arrêter autrement le progrès de l'incendie. Le croc coûte deux *tſien* quatre *fen*; il y entre pour douze livres de fer à deux *fen* la livre. La chaîne eſt longue de huit pieds; elle contient ſix livres de fer: outre cela il y a une corde qu'on attache au dernier des anneaux de la chaîne; cette corde eſt du poids de ſix livres. Le croc, la chaîne & la corde coûtent en tout neuf *tſien* trois *fen.* (6 *l.* 19 *ſ.* 6 *d.*)

La figure 4 repréſente les vaſes de bois dont on ſe ſert pour porter de l'eau: les vaſes ſont attachés aux deux bout d'une perche d'un bois léger, & le plus ſouvent de bambou, & font équilibre: c'eſt une maniere ſure & commode pour porter les plus grands fardeaux. Chacun de ces vaſes ou barils a de hauteur un pied cinq pouces cinq lignes, & de circonférence, trois pieds: il eſt compoſé de vingt-cinq douves & de deux cercles de fer.

La figure 5 repréſente le petit ſceau à puiſer de l'eau, avec ſa corde. *a*, Perche de bois. *b*, Cercle de fer. *c*, Cordes. Ces trois vaſes coûtent en tout trois *tſien* quatre *fen* huit *li.* (12 *l.* 11 *ſ.* 9 *d.*)

N°. XXI.

Cette planche repréſente des canons de différentes groſſeurs placés ſur leurs affûts.

La piece de canon repréſentée par la figure 1, a de longueur trois pieds neuf pouces; de circonférence extérieure ou de périphérie du côté de la bouche, un pied cinq pouces; du côté de la culaſſe, deux pieds trois pouces: la bouche a deux pouces de diametre: depuis le fond de la culaſſe juſqu'à l'extrémité de l'ouverture il y a trois pieds cinq pouces. Cette piece de canon eſt du poids de quatre cents livres; pour ſa charge il faut deux livres de poudre.

La piece de canon de la figure 2 a de longueur trois pieds quatre pouces; de périphérie, du côté de la bouche, un pied deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied huit pouces. Son diametre intérieur eſt d'un pouce cinq lignes; ſa longueur, depuis le fond juſqu'à l'extrémité de l'ouverture, eſt de trois pieds: ſon poids eſt de deux cents ſoixante & dix livres, & ſa charge d'une livre huit onces de poudre.

La piece de canon repréſentée par la figure 3 a de longueur trois pieds deux pouces; de périphérie, du côté de la bouche, un pieds deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied huit pouces. Son diametre intérieur eſt de deux pouces: ſa longueur, depuis le fond juſqu'à l'extrémité de l'ouverture, eſt de trois pieds. Son poids eſt de deux cents cinquante livres, & ſa charge d'une livre huit onces de poudre.

Ces trois eſpeces de canons, ainſi que leurs affûts, ont été conſtruits la neuvieme année de *Tchoung-tcheng*, dix-ſeptieme & dernier Empereur de la Dynaſtie précédente (*des Ming*). On ne ſait pas ce qu'ils ont coûté. (Cette conſtruction me paroît Européenne).

La neuvieme année de *Tchoung-tcheng*, autrement dit *Tchoung-li*, répond à l'année 1636 de l'Ere Chrétienne.

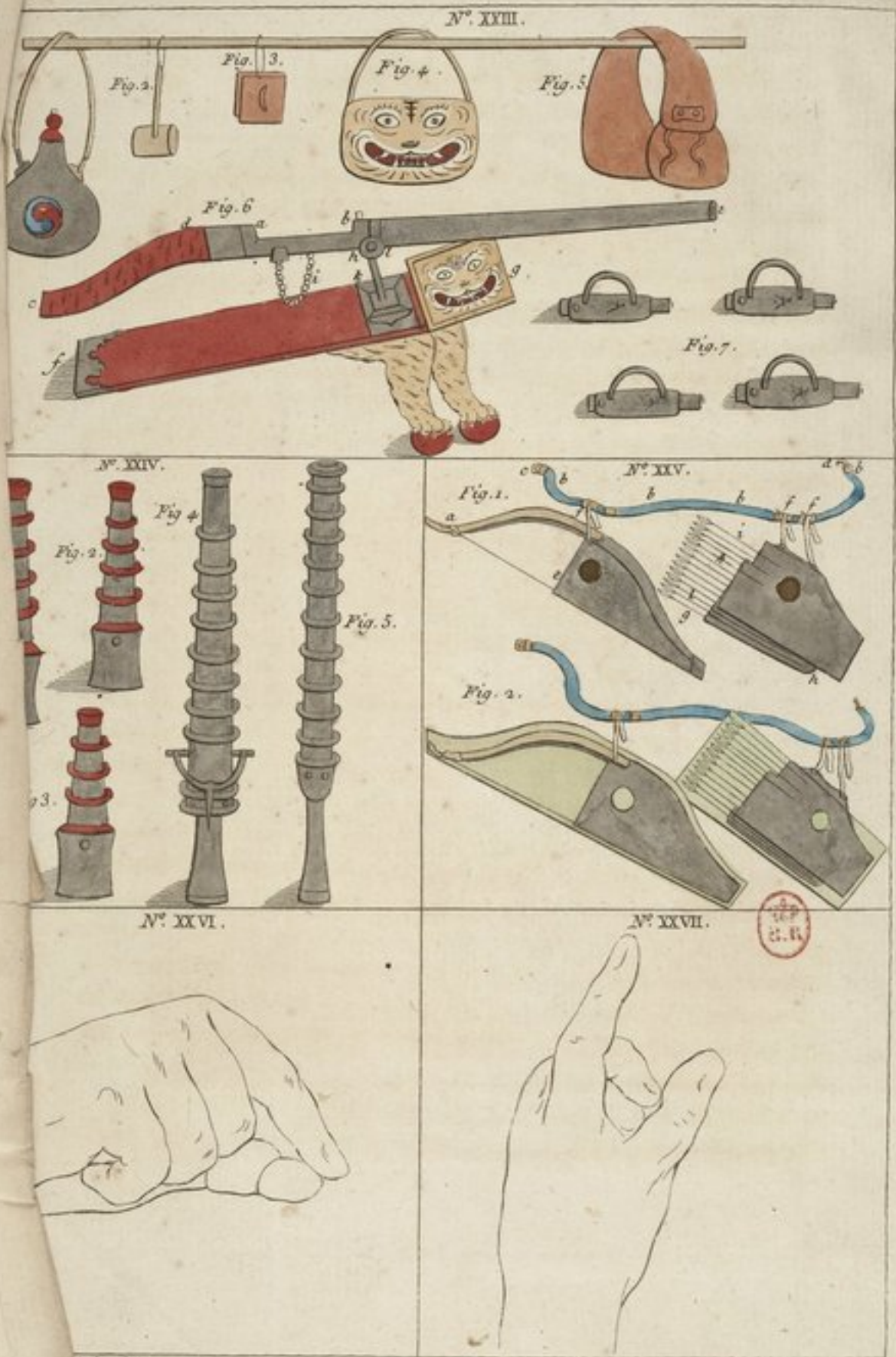
N°. XXII.

La figure 1 eſt un baſſin de cuivre, ou un inſtrument que les Chinois appellent *lo*; ſon uſage eſt à-peu-près le même que celui du tambour; il peſe quatre livres, & coûte deux *taels*. (15 *l.*)

La figure 2 repréſente un autre inſtrument ſur lequel on frappe avec deux baguettes *a*: il eſt d'un bois ſonore, creux en dedans, & a la figure d'un poiſſon; on l'accroche par le moyen de deux anneaux, comme on le voit. Cet inſtrument eſt placé à l'entrée de la tente du Général, des Officiers Généraux & de tous ceux qui ont ou quelque inſpection. Lorſqu'on a quelque affaire à leur communiquer, on frappe ſur cet inſtrument; on eſt sûr d'avoir audience ſur-le-champ, &c.

L'inſtrument en forme de poiſſon a de longueur deux pieds huit pouces, & de circonférence un pied ſept pouces; il coûte ſix *fen* cinq *li*: le cadre ou la machine où il eſt ſuſpendu coûte ſept *fen*: pour la main-d'œuvre, l'huile & les couleurs, &c. un *tſien* trois *fen*; pour les anneaux & les crochets de fer, deux *fen* cinq *li*: en un mot, cet inſtrument, avec tout ſon attirail, coûte trois *tſien* un *fen*. (2 *l.* 6 *ſ.* 6 *d.*)

La figure 3 repréſente une conque; on s'en ſert pour ſonner la retraite, pour indiquer l'exercice, & pour toute opération à laquelle un corps entier doit être employé. Il y a une de ces conques dans chaque quartier de l'armée & une dans chaque corps particulier. Ces conques tiennent auſſi lieu de porte-voix. J'en ait entendu jouer, & je puis aſſurer que les ſons qu'on en tire ſont très mélodieux. Une conque coûte cinq *fen*. (7 *ſ.* 6 *d.*)


N°. XXIII.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6
Fig. 7.
N°. XXIV.
Fig. 2.
Fig 4
Fig. 5.
N°. XXV.
Fig. 1.
Fig. 2.
N°. XXVI.
N°. XXVII.

Sculp.

PLANCHE. XXI.

N°. XXIII.

Sous ce numero eſt repréſentée une eſpece d'arquebuſe avec tout ſon attirail C'eſt une arme à feu à laquelle on donnera tel nom qu'on voudra, pour la mieux déſigner.

Figure 1, poire à poudre faite de cuir.

Figure 2, marteau dont on ſe ſert pour bourrer & comprimer avec force la poudre dont on charge la boîte.

Figure 3, poche de cuir à contenir les meches.

Figure 4, gibeciere à contenir des lingots de plomb pour la charge de l'arme.

Figure 5, ſacoche dans laquelle on met les boîtes pour la facilité du tranſport.

Figure 6, arquebuſe, ou mieux, corps de l'arquebuſe.

Figure 7, boîtes qu'on enchaſſe dans le corps de l'arquebuſe, dans le vuide qu'on voit depuis *a* juſqu'en *b* de la figure 6.

Pour chaque arquebuſe il faut quatre boîtes & cinq hommes pour le ſervice. A meſure qu'une décharge eſt faite, on retire promptement la boîte vuide, à laquelle on en ſubſtitue une nouvelle; & pendant que celle-ci & les deux autres qui la ſuivent font leurs décharges, on recharge promptement celles qui ont tiré leur coup; ce qui doit faire un feu continuel. Cette eſpece d'arme n'eſt pas d'un uſage fort ancien: on s'en eſt ſervi pour la premiere fois la troiſieme année d'*Yong-tcheng*, c'eſt-à-dire, en 1725: ce fut le *Tſong-tou* d'une des provinces de l'Empire, qui en préſenta le premier modele à l'Empereur.

L'affût *f*, *g*, eſt de bois, & repréſente, comme on le voit, la figure d'un tigre. *k* eſt une boîte de fer dans laquelle appuie

le pivot *a*, ſur lequel, par le moyen de la roulette *l*, on peut faire mouvoir l'arme en tout ſens. *i* eſt une chaîne de fer.

La longueur de l'arquebuſe, depuis *d* juſqu'à *e*, eſt de trois pieds huit pouces; ſa circonférence eſt de huit pouces.

Les quatre boîtes *fig.* 7 ont chacune de longueur ſept pouces; de circonférence, cinq pouces ſix lignes; de calibre, un pouce; de profondeur, ſix pouces. Pour la charge, il faut trois onces de poudre.

Le poids de cette arme, y compris les quatre boîtes, eſt de ſoixante & dix-neuf livres.

N°. XXIV.

Les figures 1, 2 & 3 repréſentent trois eſpeces de petits canons ou de pieces de campagne de différentes grandeurs: ce qu'on voit peint en rouge ſont des cercles de fer qui empêchent le canon de ſe fendre ou de crever avec éclat de pluſieurs de ſes parties; ce qui arriveroit infailliblement ſans cette précaution. Ces canons ſont appellés en Chinois, *Ma-ti-pao*, comme qui diroit canons à pied de cheval.

Celui de la figure 1 a de longueur deux pieds quatre pouces; de circonférence, du côté de la bouche, un pied deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied trois pouces; de profondeur deux pieds; & de calibre, deux pouces. Il peſe cent quarante livres, & ſa charge eſt d'une livre deux onces de poudre.

Celui de la figure 2 a de longueur deux pieds un pouce; de circonférence, du côté de la bouche, un pied deux pouces; du côté de la culaſſe, un pied quatre pouces; de profondeur, un pied neuf pouces; & de calibre, deux pouces. Il peſe cent trente livres; ſa charge eſt de quatorze onces de poudre.

Celui de la figure 3 a de longueur un pied huit pouces, de circonférence, un pied deux pouces; de profondeur, un pied cinq pouces; & de calibre, deux pouces. Il peſe ſoixante & douze livres; ſa charge eſt de 12 onces de poudre.

Ces

Ces canons ſont faits depuis long-temps : on ne ſauroit dire ce qu'ils ont coûté.

Les figures 4 & 5 repréſentent auſſi deux eſpeces de canons, que les Chinois appellent *Pe-tſe-pao*, c'eſt-à-dire, canons à contenir cent balles, ou ſimplement, *canons de cent balles.*

Celui de la figure 4 a de longueur trois pieds deux pouces ; de circonférence, du côté de la bouche, ſept pouces cinq lignes ; du côté de la culaſſe, ſept pouces huit lignes ; de profondeur, un pied huit pouces, & de calibre, un pouce : il peſe cinquante-deux livres.

Celui de la figure 5 a de longueur deux pieds ; de circonférence, du côté de la bouche, ſix pouces ; du côté de la culaſſe, ſix pouces deux lignes ; de profondeur, un pied ſix pouces, & de calibre, un pouce : il peſe trente-quatre livres.

Ces deux canons ſont vieux & tout rouillés : ils ont été trouvés dans le magaſin, avec vingt-ſept petits boulets de fer & cent quatre-vingt-ſept balles auſſi de fer. On ne ſauroit dire ce que cela peut valoir.

N°. XXV.

Sous ce numero eſt repréſenté l'arc & le carquois garni de ſes fleches. La figure 1 repréſente l'arc dans ſon étui, & le carquois garni de ſes fleches, l'un & l'autre ſuſpendus à une ceinture de cuir qu'on met en forme d'écharpe.

a, Arc dans ſon étui ; *b*, ceinture de cuir ; *c*, anneau de cuivre ; *d*, agraffe ou crochet de cuivre, qu'on paſſe dans l'anneau *c* pour arrêter la ceinture ; *e*, poche de cuir qui ſert d'étui à l'arc ; *f*, anneaux de cuivre auxquels on attache l'étui de l'arc & le carquois ; *g*, fleches ; *h*, carquois fait de cuir & diviſé en pluſieurs étages ou rangs dans leſquels on met des fleches de différentes grandeurs. Le premier rang, *i*, contient trois fleches des plus grandes qu'on puiſſe lancer : elles ont

au lieu de fer, un bâton de bois creux & percé de pluſieurs trous. Les Chinois ſe ſervent de cette eſpece de fleche lorſqu'ils font l'exercice. Ils s'en ſervent auſſi à la guerre pour donner des avis à ceux des ennemis qu'on voudroit attirer à ſon parti, ou qu'on auroit déja débauchés ; alors ils mettent un billet dans la cavité du bouton, & on lance la fleche du côté de ceux entre les mains deſquels on veut qu'elle tombe ; on les lance auſſi dans un temps de ſiege du haut des murs de la ville aſſiégée dans le camp des aſſiégeants, & du camp des aſſiégeants juſques dans la ville. Ceux qui ont des intelligences ſecretes avec les ennemis, ou ceux qui, n'en ayant pas encore, voudroient s'en former, ſoit pour ſe venger de quelque affront reçu, ſoit dans l'eſpérance d'avancer leur fortune, ramaſſent ces ſortes de fleches, les emportent ſans conſéquence, & s'inſtruiſent à loiſir de ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à leurs fins. Cet artifice, quoique connu de tout le monde, ne laiſſe pas d'avoir ſes ſuccès ; du moins c'eſt ainſi qu'on me l'a dit ; je ne garantis pas le fait.

Le ſecond rang, *k*, eſt diviſé en trois compartiments, contenant chacun quatre fleches de moindre grandeur que les premieres. Toutes les fleches de ce ſecond rang ſont armées d'un fer de la figure à-peu-près de ceux de nos eſpontons ou de nos piques.

Le troiſieme rang, *l*, eſt diviſé en trois compartiments, contenant chacun une fleche de moindre grandeur que celles du ſecond rang, mais d'une forme toute différente. Ces fleches ſont armées d'un trident de fer qui les rend très redoutables.

La figure 2 repréſente l'arc & le carquois dans un étui de toile huilée, pour les garantir de la pluie & de tout autre accident.

On diſtingue quatre ſortes d'arcs, à l'uſage de ceux des gens de

guerre qui ne ſe ſervent pas d'autres armes. Les plus foibles, diſent les Chinois, ſont des arcs de ſoixante & dix livres, c'eſt-à-dire qu'il faut que celui qui les bande faſſe le même effort qu'il feroit pour lever ſoixante & dix livres de poids. Il y en a de quatre-vingt, de quatre-vingt-dix & de cent livres. Les arcs qui vont au-delà de cent livres ſont de pure parade, & pour certains hommes rares, qui ont une force plus qu'ordinaire. Un arc tout ſimple revient à un *tael* (7 *l.* 10 *ſ.*); c'eſt le prix qu'on en fait payer à l'Empereur.

N°. XXVI.

Sous ce numero eſt repréſenté la main droite pour tirer l'arc: le pouce & l'index agiſſent ſeuls. Le pouce eſt armé d'un anneau de corne de cerf ou de quelque pierre précieuſe: il eſt marqué *a*. Cette main eſt appellée par les Chinois main de la fleche.

N°. XXVII.

La main gauche ou la main de l'arc: le pouce & l'index dirigent l'arc.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A.

ACTIONS (les petites) doivent être évitées, 93.
Aînés, reſpect qu'on leur doit, 19, 20, 21, 22. Leur droit ſur leurs freres, 20. Leur devoir envers leurs freres, 25, 26. Reſponſables des fautes de leurs freres, 26, 27, 37.
Amiot (le P.); occaſion de ſon travail, 6, 7, 8, 9, 11.
Ancêtres; devoirs envers eux, 42: cérémonie aux, 172.
Animaux domeſtiques, 239.
Annales chinoiſes; leur fidélité, 2.
Arbalêtriers, 334.
Arcs de différentes eſpeces, 83, 384.
Armes différentes; leur deſtination, 199, 368, 384: cinq ſortes d'armes, 258, 259: (port des) défendu, 36: (Docteurs d'), 4, 5.
Armée chinoiſe, de quoi compoſée, 171, 261: (danger d'une trop grande), 90: d'où dépend ſa force, 290. Ne doit point ſe compromettre, 296. Maniere de la conduire, 297, 298 & ſuiv. 300 & ſuiv. Maniere de la rallier, 210. Défenſes d'écrire des nouvelles qui la concernent, 143, 250, 283.
Armure; comment elle doit être, 287.
Arquebuſe, 383.
Art militaire (fondement de l'), 57, 58, 60.
Aſtronomie; ſon utilité, 58, 59.
Avantages qu'il faut ſe procurer dans les combats, 121: petits, utiles, 101.
Augures (défendre les), 135. Défenſes d'en tirer de mauvais, 273.
Avis; comment on les donne, 284.
Autorité; baſe du Gouvernement, 255.

B.

BACHELIER d'armes, 5.
Bâillon qu'on met aux troupes, 283.
Bannieres (les huit), 27.
Bataille (ordre de), 288, 289, 293, 294.
Bâton pour punir, 379.
Bonnets des Cavaliers, 364: des Arbalêtriers, 364: des Fuſiliers, 364: des Scutati, 364.
Boucliers, 371.
Bravoure ſouvent eſt lâcheté, 105.
Butin doit être également réparti, 96.

C.

CAMPAGNE; comment on doit la commencer, 63: ne doit pas être trop longue, 65.
Campements, quels ils doivent être,

107, 108, 109, 110. Lieux où l'on doit les faire, 85.
Canons de différentes eſpeces, 375, 376, 381, 384.
Canonniers, 334.
Caracteres chinois, leurs difficultés, 10
Carquois, 384 & *ſuiv.*
Caſaques des Cavaliers, 365; des Arbalêtriers, 365; des Fuſiliers, 365; des Scutati, 367.
Caſques des Cavaliers, 360, des Arbalêtriers, 361; des Fuſiliers, 365; des Scutati, 367.
Cavalerie, 282.
Cavaliers, 334.
Ceinturon des différentes troupes, 365.
Cérémonie du labourage, 28, 29: pour faire un Général, 168, 169, 308, 309, 310: pour la diſtribution des récompenſes, 270, 271.
Chang, Dynaſtie, 158, 173.
Changements (les neuf), 99.
Chars, leur deſcription, 71. Leurs marques diſtinctives, 67. (De guerre), leurs différentes eſpeces, 250. Leurs uſages, 112. Comment ils doivent être, 286, 287. Pris ſur l'ennemi, quel uſage on en doit faire, 67.
Chariots de courſe, 63; de tranſport, 63. Doivent ſervir de barriere, 288, 289.
Che, meſure, 66.
Che-king, livre ſacré, 17.
Che-tſou, Empereur des Tſing, 3.
Chefs, quels ils doivent être, 290, 291.
Chen-koung, Miniſtre, 182.
Chevaux; maniere de les traiter, 201, 202, 285. Ne ſont pas ferrés, 202.
Chinois, leur caractere, 1, 2, 5, 43. Difficulté de leur langue, 10. Leur fierté, 16.
Chou-king, livre ſacré, 17.
Chouai-jen, eſpece de gros ſerpent, 136.
Chun, Empereur, 29.
Chun-tche, Empereur des Tſing, 3.
Ciel (ce que l'on entend par le), 58, 60.
Cœur, ſources de ſa dépravation, 26.
Colere, doit être évitée, 105.
Combat; quand il faut le livrer, 73, 78, 97, 98, 211, 212, 213, 266. Quand on doit l'éviter, 192, 193. (Ce qu'il faut obſerver avant le), 90. N'eſt pas toujours néceſſaire, 70. Singulier, 97. Défendu, 41.
Combattre (maniere de), 88, 89, 132, 190, 191, 192.
Compagnies (comment diſtinguées), 334.
Compaſſion (la trop grande) ſouvent nuiſible, 106.
Confucius, ſon éloge, 5. Ses ouvrages, 14, 17.
Conque pour ſonner la retraite, 382.
Conſtellations, 147.
Cornet à poudre, 370.
Couleurs (les cinq), 81.
Crainte (eſpece de), ſource du repos, 184.
Crimes (punition des), 36, 37.
Crocs de fer pour les incendies, 379, 380.
Cuiraſſe des Cavaliers, 360; des Arbalêtriers, 362; des Fuſiliers, 363.
Culotte d'ordonnance des Scutati, 366.
Culture de la terre, 27, 28.

D.

Dangers qu'il faut éviter, 104.
Défenſive (néceſſité d'être ſur la), 76, 77.

Désordre ; moyens d'y remédier, 276.
Deuil (grand), 232.
Dignités établies, 235.
Discipline nécessaire, 57. En quoi elle consiste, 59, 60, 61. (Regles de), 276, 284. Militaire, 228, 229, 251, 252, 286, 290, 322 *& suiv.*
Discorde ; maniere de s'en servir, 151, 153, 154.
Divisions ; maniere de s'en servir, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 158.
Dix, nombre de comparaison, 73.
Docteurs d'armes, 5.
Doctrine (ce que l'on entend par la), 58, 172.
Drapeaux des différents corps, 200, 201.
Droiture (la), doit tout régler, 230, 231, 234.

E.

Eau ; maniere de s'en servir contre les ennemis, 148.
Economie nécessaire aux hommes, 33, 34, 35, 40.
Education (nécessité de l'), 25, 26.
Eléments (les cinq), 91.
Eloge des Généraux anciens, 104.
Empereur, ses devoirs, 243, 244, 245 *& suiv.* 249, 254. Appellé fils du Ciel ; pourquoi, 243. Instruit de toutes les affaires, 36. Laboure la terre, 28.
Ennemis, quand on doit les attaquer, 64. Doivent être surpris, 94. Doivent être connus du Général, 207, 209. Maniere de les éviter, 212. Doivent être ménagés, 69. A quoi comparés, 84. Maniere de connoître leurs desseins, 194, 195. Importance de les connoître, 183, 184.
Enterrements coûteux, 35.
Espions employés, 152, 153, 157, 158, 264. Ennemis ; comment traités, 158.
Etendards des différentes Compagnies, 334, 339, 372, 373, 374. Leurs usages, 96, 97. Des différentes Dynasties, 250.
Etat (l'intérêt de l') doit tenir lieu de tout, 301.
Exercice des troupes, 30, 31, 32. Maniere de le faire, 51, 52. Particulier, 322 *& suiv.* 326 *& suiv.* Général, 353 *& suiv.*
Evolutions militaires, 32, 58, 280, 281, 282, 322, 332, 333 *& suiv.* 353.

F.

Familles divisées par huit, 151.
Femmes des guerriers participent aux honneurs, 221. Entretenues par l'Etat pendant la guerre, 31.
Fen, mesure, 319, 320, 321.
Festin militaire donné par le Roi, 219.
Feu (maniere de combattre par le), 146, 147, 148. Cinq manieres de mettre le, 146, 147.
Fleches, 384 *& suiv.* creuses, *ibid.* Exercice de la, 30, 31, 32.
Fou-tse, hache, 309.
Fusils, 368.
Fusiliers, 334.

G.

Garnisons chinoises ; leur description, 23.
Général (qualité nécessaire au), 82, 83, 84, 102, 103, 255, 256. Ses devoirs, 204, 205, 208, 267 *& suiv.* 269. Quel il doit être, 59, 60, 61, 62, 63, 206,

207. Ce qu'il doit faire, 264, 265, 266, 270, 272, 273 & *suiv.* Connoiſſances qu'il doit avoir, 120, 123, 139, 141, 257, 258, 260. Doit être lettré, 203. Sa conduite dans le camp, 96, 116, 142, 274, 275, 285. Ses attentions, 94, 95, 111 & *suiv.* 116, 200, 204, 205, 287, 289, 290, 292, 293, 295. Son habileté, 87, 90, 91. Répond ſur ſa tête du bon & du mauvais ſuccès, 68, 124. Sa conduite envers l'ennemi, 68. Doit être inſtruit de tout, 190, 192, 193. Ce qu'il doit entreprendre, 101, 102. Son ſecret doit être ignoré, 138. Ce qu'il doit examiner, 102, 106. Défauts qu'il doit éviter, 262, 263, 277. Doit vaincre ſans combats, 72. Eſt le ſoutien de l'Etat, 73, 74. Fautes qu'il peut faire, 74. Ce qu'il doit faire pour être victorieux, 75, 76. Doit connoître chaque homme de ſon armée, 80. En quelle occaſion il doit ſe battre lui-même, 295. Eſt éclairé lorſqu'il ſait employer le feu, 148. Eſt excellent s'il ſait employer l'eau, 148. Sa conduite après la priſe d'une ville, 217. Ses égards pour les vaincus, 157. Doit haranguer les troupes, 282. Ce qui peut l'empêcher d'être victorieux, 125, 126. Doit tirer parti de ſes malheurs, 292. Quelles doivent être ſes vues en faiſant la guerre, 150, 152. (Idée d'un grand), 263, 264, 265, 276. Cérémonie pour l'établir, 168, 169. (Inſtructions données au), 239, 240. Doit jeûner & ſe purifier, 308. Son ſerment, 310. Serments qu'il fait aux ancêtres, 144, 145. Son autorité, 54, 56, 95. Lâche (dangers d'un), 122. Incapable 122, 123. (Obſervation ſur le), 203. Ennemi; combien il faut s'efforcer de le prendre, 142.

Généraux anciens; leur éloge, 104. Ancienne maniere de les établir, 307, 308, 309, 310. Etendue de leur pouvoir, 309. Leur devoir, 159, 255, 256, 257 & *suiv.*

Géographie; ſon utilité, 58, 59.

Giberne, 370.

Goûts (les cinq), 81.

Gouvernement; ſon origine, 234. (Principe de), 177, 178, 179, 181, 182, 243, 244 & *suiv.* (Idée ſur le), 13. Des anciens, 170, 171, 177, 178.

Grades militaires; comment donnés, 32.

Guerre; ſa définition, 232. (Science de la), 280. (Symbole de la), 165. (Réflexions ſur la), 149, 167, 168, 170, 171. Cérémonie avant que de l'entreprendre, 238, 239 & *suiv.* 243. Ne doit pas durer long-temps, 301. Maux qu'elle cauſe, 151, 152. (Inconvénients d'une longue), 65, 66. Ne doit être faite que par néceſſité, 248, 249. Maniere de la faire chez ſoi, 133. Chez l'ennemi, 133, 134. Quand il faut l'entreprendre, 76, 77. Temps où l'on ne doit pas la faire, 231, 232. (Raiſon qui fait embraſſer le parti de la), 175, 176. Pourquoi entrepriſe, 231, 235, 240, 241. Comment on doit la faire, 231, 232, 239.

Guerriers, 220, 221. Quels ils doivent être, 198, 301. Doivent ſe ſecourir mutuellement, 137. Ce qu'ils ne doivent point perdre de

vue, 58, 60. Leur récompenſe, 252. Morts récompenſés, 221. (Honneurs rendus aux), 220. Cinq raiſons pour leſquelles ils cherchent la mort, 291. Illuſtres, 3, 4, 5.

H.

Habillements des troupes, 360 & *ſuiv.* 367.
Haches, 380. Pour inſtaller un Général, 309. Des Fuſiliers, 370.
Han, Royaume, 183.
Han-ſin, Général, 3.
Hao, meſure, 320, 321.
Harangue néceſſaire, 282.
Hata, Gouverneur des Tartares, 15. Cauſe de ſa mort, 21.
Hia, Dynaſtie, 173. Son gouvernement, 247, 249, 250, 253.
Hiuen-yuen, ancien Empereur, 109.
Ho-lou, Royaume, 47.
Hoan-koung, Roi de Tſi, 178.
Hoang-ti, Empereur, 109.
Hommes eſtimés ce qu'il y a de plus précieux, 301. Leurs différents caracteres, 294. Naturellement attachés à la vie, 287, 288. Leurs devoirs réciproques, 22, 23, 24, 25, 26, 42.
Honneurs militaires, 220, 221.
Hou, meſure, 66.
Houng-ou, *vide* Tai-tſou.
Humanité; ſa définition, 233. Principe de tout, 230, 231.

J.

Jang-kiu, *vide* Sema, 229.
Japonois; idée qu'ils ont de la langue chinoiſe, 10.
Jen, meſure, 80.
Jeu condamné, 38, 39, 40, 41.
Jin, *vide* Jen.
Indices généraux, 111, 112, 113.
Joueur, à quel point mépriſé, 41.
Juſtice (la); ſa définition, 230, 231, 233.
Ivrognerie, condamnée, 35, 36 & *ſuiv.*

K.

Kang-hi, Empereur des Tſing, 4, 13; ſon éloge, 14.
Kao-ti, Empereur des Han, 3.
Kao-tſou, *vide* Kao-ti.
Keng-kan, Général, 3.
Ki, conſtellation, 147.
Kie, Empereur, 173.
Kin, livre chinoiſe, 319.
King, livre ſacré, 17.
Kin-lo, inſtrument, 378.
Kiun, ſorte d'habitation, 70.
Kou, arme, 259.
Koua (conſulter les), 172.
Koung-tſien, corps de troupes, 334.
Kun, corps de 4000 hommes, 75, *vide* Kiun.

L.

Lacheté, ſource de tous les malheurs, 252.
Lai-hi, Général, 3.
Lanterne, 379.
Leang, once chinoiſe, 319, 320.
Légéretés (les quatre ſortes de), 96.
Lettres préférées aux armes, 252. Néceſſaires à un Général, 203.
Li, meſure itinéraire, 63, 86, 94, 319, 320, 321.
Li, *vide* Tcheng-tang.
Li-che-min, *vide* Tai-tſoung.
Li-ki, livre ſacré, 17.
Liaiſons ſecretes avec l'ennemi, 103.
Lieux de diviſion, 127, 128, 130, 139. Importants, 127, 129, 131, 140. Qu'il faut éviter,

99, 100, 101. A pluſieurs iſſues, 127, 129, 131, 140. De réunion, 127, 129, 131, 140. Qui peuvent être diſputés, 127, 128, 130. Légers, 127, 128, 130, 139. Qu'il faut éviter, 118. Ceux qu'il faut choiſir, 118. Gâtés, 127, 129, 131, 140. Pleins & unis, 127, 129, 131, 140. De mort, 127, 130, 132, 140.
Livre chinoiſe, 66, 319.
Livres ſacrés, quels ils ſont, 17.
Lo, inſtrument militaire, 96, 97, 283, 323, 382.
Loix (premieres), 230, 231. Etablies, 234. De l'Empire, 44. Données aux Princes vaſſaux, 241, 242. De ſubordination, 244, 245. Pénales, 36, 37. Militaires, 54.
Lou, Royaume, 47.
Lou, chars, 71.
Lou-tao, livre, 305, 306.
Lu, ſorte d'habitation, 70.
Lu-ya, Miniſtre des Tcheou, 159.
Luxe, condamné, 33, 34, 35.

M.

Ma-ping, corps de troupes, 334.
Mantchous, leur caractere, 43, 44. Leur bravoure, 3, 24. Traités d'eſclaves par l'Empereur, 16, 40. Adoptent les uſages chinois, 12.
Marches des troupes, 93, 94.
Matieres combuſtibles, 146.
Maximes anciennes, 26, 35.
Mérite, comment récompenſé, 270, 271.
Meſures chinoiſes, leur valeur, 320.
Meurtriers punis de mort, 44.
Militaires; examen qu'ils ſubiſſent, 4, 5.
Mong-tſe, Philoſophe; ſon éloge, 5. Ses ouvrages, 17.
Mort; raiſon pour laquelle on doit la chercher, 291.
Mou, arme, 259.
Mou-koung, Roi de Tſin, 178.
Muſique; ſes différents tons, 81. Uſage qu'on en doit faire, 104.
Mutinerie, comment réprimée, 116.

N.

Néceſſité (définition de la), 172.
Niao-tſiang, corps de troupes, 334.
Ningouta, ville de Tartarie, 15.

O.

Officiers Généraux, ce qu'ils doivent éviter, 121, 122.
Once chinoiſe, 319. Sa valeur, 320.
Ordre (l'), pourquoi établi, 230, 231, 233.
Orgueil, ſource de tous les malheurs, 262.
Ou, Royaume, 47, 89, 137.
Ou, ſorte d'habitation, 70.
Ou-han, Général, 3.
Ou-heou, Roi de Ouei, 177, 183.
Ou-ouang, Empereur des Tcheou, 2, 159, 173, 247, 305, 306.
Ou-ti, Empereur des Han, 3.
Ou-ti, Empereur des Tſin, 3.
Ou-tſe, Général, 45, 170. Son hiſtoire, 163, 164 *& ſuiv.* Son ouvrage, 163 *& ſuiv.* Traduit en Tartare, 4. Son diſcours, 183, 224. Ses victoires, 224. Ses réflexions, 222.
Ouang, dignité, 141, 175.
Ouei, pays, 163.
Ouei-che, Roi d'Ouei, 163.
Ouei-koung, Auteur, 305.

Ouei-lie-ouang, Empereur des Tcheou, 163, 164.
Ouen-heou, Roi de Ouei, 163, 182, 183.
Ouen koung, Roi de Tchin, 178.
Ouen-kong, *vide* Ouen-heou.
Ouen-ouang, 365.
Ouen-ti, Empereur des Han, 3.
Ouen-ti, Empereur des Soung, 3.

P.

Pa, dignité, 141, 175.
Paie des soldats, 27, 30, 31.
Parents (devoirs envers les), 17, 18, 19.
Parti (prendre son), suivant les circonstances, 210.
Père; avantage de l'être, 17. Ses devoirs envers ses enfants, 25. Responsable de leurs fautes, 26, 27, 37.
Pertuisaniers, 334.
Peuples vaincus, doivent être secourus, 137.
Peur; à quoi on la connoît, 115.
Pi, constellation, 147.
Pied chinois, 320; marchand, *ibid.*
Pien, inscription honorable donnée par le Souverain, 270, 271.
Plein; ce que c'est, 85.
Poids (les), 319.
Point d'honneur mal entendu, 105, 106.
Poisson (instrument en forme de), 382.
Préceptes (les dix), 11, 12, 13.
Prévoyance (définition de la), 172. (Fausse), preuve de lâcheté, 263.
Princes vassaux; leur installation, 241.
Prisonniers; comment on doit se conduire à leur égard, 67.
Prudence (regle de), 230, 231, 234. Souvent est crainte, 105.
Punitions établies, 235, 237. (Les neuf), 241, 242. Des soldats, 31. (Lieux pour les), 249.

R.

Récompenses nécessaires, 67, 104. Singulieres, 219, 220, 222. Des belles actions, 268, 269, 270, 271. Comment distribuées, 249, 291.
Rebelles; conduite à leur égard, 225, 236, 237.
Redoutes; leur description, 72.
Repas (quand on doit prendre les), 285.
Révolution céleste consultée, 172.
Rhinoceros; symbole de la guerre, 165.
Richesses (définition des), 235.
Rois (établissement des), 234.
Ruses de guerre, 85, 86, 103, 104.

S.

Sabres des Arbalêtriers, 368. Des Scutati, 371.
Sage (portrait du), 173.
Salle des Ancêtres, 144.
San-kun; les trois ordres de l'armée, 75.
Sceau de l'Empire 142. Ce qu'il en faut faire, 142.
Sceau pour porter de l'eau, 380.
Scie, 380.
Science (la grande), 14.
Scutati, 334.
Se-chou, livre classique, 17.
Se-ma, Général; son ouvrage, 5, 228, 229.
Se-ma-fa, livre, 227 *& suiv.*
Secrets; maniere de se les communiquer, 312, 315.
Sépulture (idées des Chinois sur la), 37.

Serments militaires, 247, 248. Aux Ancêtres, 144.
Si-ho, fleuve, 169.
Siege de ville; quel doit être sa durée, 71.
Signaux, 97. Pour les exercices, 200, 283.
Soldats, d'où on les tiroit, 151, 152. Leurs devoirs, 22, 23, 24, 29, 30, 31, 32. Leurs punitions, 31. Leurs logements, 23. Leur paie, 30. Leur bravoure, dépendante du Général, 117. Près de livrer bataille, 90. Distribution qu'il faut leur faire, 115. Danger d'une trop grande abondance, 115. Leur crainte, d'où elle provient, 115. Leurs congés, 116. Leurs familles entretenues aux dépens de l'Etat, 64.
Sorts (consulter les), 172.
Souverains (les anciens); leur conduite à l'égard des rebelles, 235, 236, 237.
Sujets; leurs devoirs, 243, 244, 245.
Sun-tse, Général Chinois; son histoire, 4, 5 *& suiv.* 50 *& suiv.* Disgracié, 55. Rappellé, *ibid.* Son ouvrage, 4, 5, 7 *& suiv.* Estime que les Chinois en font, 4. Traduit en Tartare, *ibid.*

T.

Ta-pao, corps de troupes, 354.
Tablette des ancêtres, 145. Pour écrire, 313.
Taël, once chinoise, 321.
Tai-ki, principe supérieur, 58.
Tai-koung, Ministre, 159. Général, 305, 306.
Tai tsou, Empereur des Tsing, 3.
Tai-tsoung, Auteur, 305.
Tambours de différentes especes, 32, 97, 293, 378. Pour les évolutions, 293.
Tan, Autel, 242.
Tan tao tsi, Général, 3.
Tang-ouang, *vide* Tcheng-tang.
Tartares; leur langue, 10.
Tchang, mesure chinoise, 320.
Tchang-chan, montagne, 136.
Tchang-cheou, Général; son ouvrage, 15, est cause de sa mort, 21.
Tchang-tao, corps de troupes, 354.
Tchang-tsiang, corps de troupes, 354.
Tchao, Royaume, 183.
Tche-yeou, Roi, 109.
Tcheou, Empereur, 174.
Tcheou, Dynastie, 147, 159. Son Gouvernement, 248, 249, 250, 253.
Tchen, constellation, 147.
Tcheng-sang, pays, 167.
Tcheng-tang, Empereur des Chang, 158, 173, 247.
Tchi, arme, 259.
Tching-yao-che, *vide* Ouei-koung.
Tchoang-ouang, Roi de Tchou, 182.
Tchong, mesure, 66.
Tchou, Royaume, 47, 55, 183, 185, 187.
Tchou, sorte de mesure, 79.
Tchouan-tchou, Général, 136.
Tchouang-kia, Officier général, 228.
Tchouo-lou, pays, 109.
Tchouo-tcheou, 109.
Teng-pai, corps de troupes, 354.
Tente pour cinq hommes, 359, 376 *& suiv.* Hommes qui en sont chargés, 359.
Terre (ce que l'on entend par la), 58, 59, 60. Doit être cultivée, 27, 28.
Terrein; connoissance qu'on doit en avoir, 117, 140, 141. Nécessaire au Général, 123, 124, 125, 126, 140, 141. (Les neuf sortes de), 127, 139.

Ti, titre des Empereurs, 141, 175.
Tien-y, *vide* Tcheng-tang.
Toiſe chinoiſe, 166.
Tortue (conſulter la), 172.
Tou, étendard, 67.
Toui-tſe; ce que c'eſt, 271.
Tribunaux rendent compte de tout à l'Empereur, 36.
Tributs (les différents), 65.
Trompettes, 379.
Troupes (différentes eſpeces de), 189. (Cinq claſſes de), 180. (Nom des différents corps de), 354. (Idée du caractere des différentes eſpeces de), 176. Leurs devoirs, 107, 259, 260, 288. Comment elles doivent ſe conduire à l'égard des peuples, 295, 296. Maniere de les employer, 177, 189. Doivent être bien diſciplinées, 57. Doivent être inſtruites, 16, 30, 31, 32, 267. (Gouvernement des), 80, 196, 197, 198, 199. Conduite qu'on doit tenir à leur égard, 285, 286. (Art de bien ranger les), 265. Comment on doit les choiſir, 179. (Quel doit être le nombre des), 249, 251, 261. Maniere de les employer, 30 *& ſuiv.* 297, 298 *& ſuiv.* Comment on doit les former, 174, 175. (Moyen d'avoir de bonnes), 218. (Majeſté des), ce que c'eſt, 278, 279, 280, 281. De leur contenance, 76. Peſamment armées, 282. Doivent être examinées avant le combat, 274, 289. Maniere de les rafraîchir, 284, 285. Se ſervent d'un bâillon, 283. Vieilles troupes, néceſſaires, 223. Entretenues aux dépens de l'Etat, 27, 30, 31. Quand on doit les récompenſer, 67. Ne doivent pas être chargées, 93.
Tſao-kouei, Général, 136.
Tſi, Royaume, 47, 183, 184, 185.
Tſien, meſure, 319, 321.
Tſin, Royaume, 183, 184, 185, 186, 188. (Les trois), 188.

V.

Valeur (la); ſa définition, 234; ne ſuffit pas, 203.
Veilles (les différentes), 32.
Vent (le); en quoi il eſt dangereux, 201. En quel temps il ſouffle, 147.
Vertu (définition de la), 172. (Les cinq), 230.
Victoire; idée qu'on doit s'en former, 175. La plus à rechercher, 246. (Ce qui eſt néceſſaire pour remporter la), 292. Elle appartient à tous, 293, 294.
Vin condamné, 35, 36, 37, 38. Fait de grain, nuiſible aux hommes, 35.
Vivres; en quelle quantité doit-on en avoir, 66.
Voleurs; comment on les connoît, 115. Leur punition, 115.
Vuide; ce que c'eſt, 85.

Y.

Y, conſtellation, 147.
Y, arme, 259.
Y, ſorte de meſure, 79.
Y-king, livre ſacré, 17.
Y-tche, *vide* Y-yn.
Y-yn, Miniſtre des Hia, 158.
Yang, premier principe, 58, 60.
Yen, Royaume, 183, 185, 188.
Yen-tun, ville, 228.
Yeou, pays, 167.
Yeou, arme, 259.
Yn, premier principe, 58, 60.
Yn, Dynaſtie, 159, 173, 174, 248, 249, 250, 253.

Yo-king, livre sacré, 17.
Yong-tchen, Empereur des Tsing; son ouvrage, 11, 13. Son avènement au Trône, 21.
Yu, Empereur, 246. Son Gouvernement, 253.
Yu-leao-tse, Auteur, 305.
Yue, Royaume, 89, 137.

Fin de la Table des Matieres.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les 33 Figures.

Planches I* } II* } *vis-à-vis de la page* 322
III* 323
IV* } V* } VI* } 326
VII* 327
VIII* 329
IX* } X* } 330
XI* 331
XII* 332

Planches I. *vis-à-vis de la page* . . 337
II. *N. B.* 338
III. 340
IV. 341
V. 343
VI. 344
VII. 345
VIII. 346
IX. 347
X. 348
XI. 349
XII. 350
XIII. 351
XIV. 352
XV. 357
XVI. 359

N. B. Le Relieur fera attention que la *planche* II ci-dessus doit être renversée, afin que la tente du Général se trouve en bas.

Toutes ces Planches doivent être collées sur des onglets, en observant de mettre du côté de l'onglet le bas des Planches gravées en longueur.

Planches XVII. 361
XVIII. 365
XIX. 373
XX. 377
XXI. 383

Les onglets de ces cinq Planches doivent être des carrés de papier, afin qu'on puisse les tirer hors du Livre; le Relieur aura soin de ne point les plisser, & de placer du *papier serpente* devant chaque planche, pour conserver les couleurs.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit qui a pour titre : *L'Art Militaire des Chinois*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 11 Avril 1771.

GAILLARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur JACQUES LACOMBE, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public l'*Art Militaire des Chinois*, traduit par le P. AMIOT, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution

d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Juin, l'an mil ſept cent ſoixante & onze, & de notre Regne le cinquante-ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1537, fol. 504, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 26 Juin 1771.

J. HERISSANT, Syndic.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.



INV. RÉSERVE
V 1684

ART: MILITAI

DES

CHINOIS

V